This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600086046U

600086046U

600086046U

RÉFLEXIONS PRATIQUES

SUR LES

PROVERBES DE SALOMON.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,
A TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

RÉFLEXIONS PRATIQUES

SUR

LES PROVERBES

DE SALOMON,

A L'USAGE DU CULTE DOMESTIQUE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPOT : RUE DU LYCÉE, 14.

1857.

101. b. 312.

AVANT-PROPOS.

Il est écrit qu'avant de « parler aux hommes par son » propre Fils, Dieu leur avait d'ancienneté parlé dans » ses prophètes à plusieurs reprises et en plusieurs ma- » nières. » — C'est en effet « en *plusieurs manièr- » res* » que la Bible nous parle. — Cette diversité, déjà si pleine de charme, est l'un des nombreux secrets de sa puissance. Tous les moyens d'agir par la parole sur les volontés humaines y sont mis en usage ; et l'on peut dire que, par cet endroit comme par tant d'autres, la sainte Ecriture se montre incomparable. — Vous y lisez d'abord la naissance du monde sortant du néant ; puis viennent les grandes péripéties de l'histoire de l'humanité pendant les vingt-deux premiers siècles de son existence ; puis, pendant dix-huit siècles encore, les fastes si variés de la nation mise à part pour conserver à la terre les oracles de Dieu et pour préparer la venue du Sauveur. — Mais dans ces oracles encore, quelle admirable diversité !

— Ce n'est pas seulement une abondance de récits de toute espèce sur des faits nationaux ou sur des carrières individuelles, sur des prophètes, des rois, des guerriers ou de simples serviteurs de Dieu; ce sont des recueils de lois; ce sont de glorieuses promesses, de saintes exhortations, de solennelles menaces; ce sont des livres de rites et de types saisissants; ce sont d'éclatantes prophéties sur toutes les destinées de l'Eglise; ce sont des écrits dogmatiques; ce sont des poésies sublimes pour élever nos âmes, des chants pour les consoler, des odes de louange pour les aider dans leurs adorations, des supplications ardentes pour leurs jours de détresse et pour tous leurs combats spirituels. Puis vient, après tous ces livres, un Testament nouveau, et d'abord, dans ce Testament, la vie par quatre fois répétée du Fils de l'Homme tel qu'il a paru sur la terre, « Dieu mani- » festé en chair, vu des anges, cru dans le monde » et reçu dans la gloire; » tableaux incomparables! Vous y entendez ses sermons et ses prières; vous y voyez ses miracles, ses souffrances, sa mort, son relèvement du tombeau, son ascension dans les cieux. — Puis, après cette carrière, c'est celle de ses apôtres et c'est la formation des églises par leur ardent ministère; ce sont leurs prédications, leurs combats, leurs apologies, leurs expériences, leurs admirables succès; puis même leurs lettres, leurs propres lettres, tantôt à des pasteurs, tantôt à des troupeaux; tantôt intimes et tendres, tantôt dogmatiques et sévères; tantôt familières et tantôt sublimes. Puis enfin tous

ces livres se terminent par une révélation majestueuse et par une suite éclatante de prophéties sur les destinées futures de l'Eglise de Dieu jusqu'à l'arrivée du Fils de l'Homme et jusqu'à ce règne bienheureux où la mort ne sera plus et où toutes choses seront faites nouvelles.

Telle est donc l'admirable diversité des Ecritures, et c'est ainsi qu'il n'y manque pas une des formes du langage humain par où la vérité de Dieu peut nous être présentée avec efficace pour éclairer, pour attendrir et pour sanctifier nos âmes.

Mais parmi toutes ces formes, s'il en était une qui ne dût pas être oubliée, c'était celle des *proverbes*.

On désigne sous ce nom ces maximes sentencieuses, ces formules nettes, colorées et concises, sous lesquelles tous les peuples de la terre se sont plu de tout temps à réduire les règles de la sagesse et ses expériences. Ces sentences détachées, portant chacune un sens complet et présentant en peu de paroles une pensée saisissante, plaisent à l'esprit de l'homme comme plairait à ses regards au milieu de la nuit un jet soudain de lumière vivement colorée. Elles frappent son esprit par la hardiesse des figures ; elles se recommandent à son jugement par la justesse des sens ; elles se gravent dans sa mémoire par le bonheur des expressions, et ne tardent pas à passer dans l'usage universel comme une monnaie que tous reconnaissent de bon aloi et que nul ne récuse. — Aussi tous les peuples ont-ils eu leurs proverbes. « D'un bout à l'autre du monde oriental, depuis

» Pékin jusqu'à Damas, dit William Jones, les doc-
» teurs populaires de la sagesse ont été des poètes,
» et leurs recueils de sentences ont abondé dans les
» cinq principales langues de l'Asie. » Les philosophes de la Grèce primitive s'appliquèrent tous à cette étude; les discours de ses Sept Sages, les vers dorés de Pythagore, les sentences (gnômaï) des plus anciens poètes en font foi. — Et même l'usage de ces maximes proverbiales est tellement en harmonie avec les besoins de l'esprit humain, que vous le retrouvez de nos jours jusque chez les nations sauvages, et que naguères encore, par exemple, les missionnaires français du sud de l'Afrique nous donnaient un recueil des proverbes frappants qu'ils ont recueillis chez le peuple Bassouto.

Si donc on a senti partout la puissance de ce mode d'enseignement, si les proverbes, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, sont les échos de l'expérience et résument la sagesse d'un peuple; s'ils sont dans la conversation ce que sont les axiomes dans la philosophie ou les mathématiques; il était convenable que le peuple des croyants en eût aussi son recueil, mais un recueil garanti de Dieu et donné sous l'inspiration de son Esprit; car si les proverbes sont puissants, il en peut être de dangereux; le monde a les siens, le Diable aussi a les siens, et « rien ne prouve mieux, a dit Nodier, la vanité de la raison humaine, que cette antagonie des proverbes. »

C'est donc pour cela que le livre du roi et prophète Salomon nous a été donné. — L'auteur choisi de Dieu

pour les écrire avait été placé sur le trône d'Israël et avait été rendu célèbre chez les Orientaux par la beauté de son génie profond et sentencieux. « Il avait, » nous dit le premier livre des Rois (IV, 32-34), « prononcé trois mille proverbes et composé mille » et cinq cantiques. On venait d'entre tous les peuples » et de la part de tous les rois pour entendre sa sa- » gesse. » La Bible ne nous dit nullement que ces trois mille proverbes et ces mille et cinq cantiques fussent inspirés, non plus que les nombreux traités du même prince sur les animaux et les plantes ; mais nous savons par les Ecritures elles-mêmes que le livre des Proverbes l'a été, et que Jésus-Christ et ses apôtres les ont cités comme tels. — Le mot hébreu *mashal*, qui signifie *dominer* et qui sert à désigner ces maximes sentencieuses, indique assez déjà combien ce mode d'enseignement peut exercer d'influence sur l'esprit de l'homme et sur le gouvernement de sa vie. Ce livre est donc un corps de divine éthique fondée sur ce premier principe (I, 7) « que le sommaire et » le commencement de la sagesse est la crainte de » l'Eternel, » pour que « les simples, » comme le dit Salomon, « y apprennent le discernement, et que les » sages en deviennent mieux appris. » « Les petits » agneaux, a-t-on dit, y trouvent des gués où ils » boivent, et les éléphants, des profondeurs où ils » nagent. »

Nous avons connu bien des chrétiens éminents pour qui ce saint Livre brillait comme une étoile de première grandeur dans le firmament des Ecritures.

Ils se livraient à son étude avec un amour de préférence et s'y sentaient bénis. Nous nous rappelons en particulier avec quelle abondance, dans les dernières années de sa belle carrière, cet Auguste Rochat dont le nom demeurera longtemps cher à nos églises, aimait à parler de son admiration toujours croissante pour ce livre et des trésors spirituels qu'il y puisait.

Loin de nous cependant la pensée de mettre une Ecriture divinement inspirée au-dessus d'une autre Ecriture divinement inspirée! Chacune a son usage voulu de Dieu; chacune, des caractères qui la distinguent. Mais nous désirons recommander celle-ci à l'attention studieuse des âmes chrétiennes, et nous leur rappelons que les diamants de l'Ecriture, comme ceux qu'on découvre dans la terre, ne montrent leur beauté qu'à l'explorateur soigneux qui, connaissant d'avance leur haute valeur, les retourne souvent dans ses mains pour les égriser par une pieuse méditation et pour en dégager la gemme.

Il est plus d'une manière d'étudier nos saintes Ecritures et d'y chercher son édification. On peut en sonder pour soi-même les profondeurs en les méditant devant Dieu verset par verset, en les comparant entre elles, en les illuminant des clartés qu'elles jettent les unes sur les autres. Mais on peut aussi les méditer par chapitres ou par portions de chapitres, pour l'édification d'une famille ou d'un troupeau. On peut surtout les faire servir à l'alimentation journalière d'un culte domestique.

C'est ce dernier usage qu'a eu surtout en vue l'au-

teur de ces *Réflexions pratiques sur les Proverbes de Salomon*. Nous fûmes déjà redevables à cette âme pieuse, il y a treize ans, d'un travail analogue sur le saint Livre des Psaumes, travail édifiant et solide dont bien des familles parmi nous aiment encore à faire usage pour leur culte journalier. « J'ai pensé, » disait l'Auteur dans sa préface, « à tant de pères ou » de mères qui, désireux de servir Dieu dans leur » maison, manquent ou du loisir nécessaire pour pré- » parer des réflexions sur le chapitre du jour, ou du » don de les exprimer convenablement; et c'est ce » qui m'a encouragé à leur offrir mon modeste se- » cours. » On le voit donc, l'Auteur a désiré s'aller asseoir en quelque manière au sein de ces familles qui cherchent Dieu dans un culte fait en commun autour de la Parole sainte; elle vient leur offrir le secours de son expérience dans la vie chrétienne et dans cette divine Parole. — Sans jamais négliger les réflexions qui se rapportent au dogme, elle s'est donné surtout la tâche de s'adresser aux consciences, mais en ayant soin, dit-elle elle-même, « d'expliquer » la Parole dans la mesure strictement nécessaire à » l'application pratique qui devait en résulter. — J'en » ai senti le besoin, » ajoute-t-elle (1), « parce qu'à » mesure qu'on étudie la Bible, on prend plus de » respect pour ce livre et l'on éprouve un désir crois- » sant de le laisser parler lui-même et de ne perdre » aucun de ses enseignements. »

(1) Voyez l'avant-propos de son livre sur les Psaumes.

Toutefois, quant à ces enseignements, l'Auteur n'a point éu la pensée de les approfondir, non plus que d'en discuter les versions ou les textes. Elle a suivi de chapitre en chapitre les paroles du Roi-prophète dans la traduction d'Osterwald, comme pourrait le faire un pieux père de famille dans son culte journalier; elle en a cherché soigneusement le sens, et s'est attachée à l'appliquer au gouvernement de la vie, avec cette calme fermeté de jugement qu'elle avait reçue en partage, aussi bien qu'avec cette pureté de foi et cette sainte candeur de l'âme qui l'ont toujours si remarquablement distinguée.

L'Auteur à qui nous devons ces *Réflexions pratiques* est entrée récemment dans le repos de son Dieu, heureuse d'avoir pu conduire à terme, peu de jours avant son délogement, un travail entrepris pour le service de son Maître. Les longues heures qu'elle y a consacrées ont consolé et sanctifié sa vie. Ceux qui l'ont connue aimeront à l'y retrouver; car elle était l'une de ces âmes dont parle Leighton, qui ayant reçu par le Saint-Esprit l'attouchement de l'aimant céleste, se maintiennent comme l'aiguille de la boussole dans son mouvement tremblant mais invariable, constamment tournées vers leur pôle par un retour toujours humble mais toujours confiant et fidèle. — Chaque jour, dans son long travail, avant de se rendre par la pensée, son chapitre à la main, au foyer des familles qu'elle voulait assister de ses encouragements, elle a, nous le savons, beaucoup prié. — « Je demande à Dieu, » disait-elle, « de

» pardonner ce qui a pu manquer dans ma tâche à
» l'ardeur de mes efforts et de mes prières; et je le
» supplie aussi de faire reposer sa puissante béné-
» diction sur tout ce qui, dans ce faible essai, se
» trouve conforme à sa vérité et peut conduire les
» âmes à la foi, à la sanctification et au bonheur
» éternel par Jésus-Christ notre Sauveur. »

Nous répèterons le même vœu.

L'âme honnête et bonne qui le formait avec tant de ferveur est allée vers son Dieu; mais puisse-t-il s'accomplir après elle dans un grand nombre de familles, et puisse-t-elle, par sa foi, quoique morte, parler longtemps encore!

Genève, 20 mars 1857.

L. GAUSSEN.

RÉFLEXIONS PRATIQUES

SUR LES

PROVERBES DE SALOMON.

CHAPITRE PREMIER.

VERSET 1-19.

On se fait quelquefois de fausses idées sur le livre des Proverbes de Salomon, et sur le but du Saint-Esprit dans cette portion des Ecritures. On s'imagine que nous y recevons principalement des règles de conduite propres à nous diriger dans les affaires de ce monde, mais, pour l'ordinaire, sans relation avec l'état intime de notre âme et notre sort dans l'éternité. Cependant la manière dont Salomon lui-même annonce l'objet de son livre pourrait déjà nous faire comprendre que cet objet est d'un ordre plus relevé que ne le supposent de telles pensées. *Ces Proverbes*, dit-il, *sont pour faire connaître la sagesse et l'instruction, pour faire entendre les discours d'intelligence, pour recevoir une instruction de bon sens, de justice, de jugement et d'équité ; pour donner du discernement aux simples, de la connaissance aux jeu-*

nes gens, etc. Sans doute, *la piété a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir;* mais ce qui est aux yeux de Dieu *instruction, discernement, sagesse,* ce sont les doctrines et les dispositions qui nous font d'abord saisir la vie éternelle, et qui nous donnent par-dessus, déjà dans ce monde, sinon le bonheur, du moins la paix et le contentement d'esprit. Aussi est-ce *la crainte de l'Eternel* que Salomon appelle *le principal point de la science* et qu'il oppose à la *folie* de ceux qui *méprisent la sagesse et l'instruction.*

Une chose qu'on peut encore remarquer dans cette espèce d'exposition que Salomon fait de son ouvrage, c'est qu'il ne le destine pas seulement à être utile aux simples et aux jeunes gens. *Le sage écoutera*, dit-il, *et en deviendra plus éclairé, et l'homme intelligent en acquerra de la prudence.* — En effet, ce sont ordinairement les personnes les plus éclairées qui savent le mieux profiter des secours qui leur sont offerts pour s'instruire davantage. Dans toutes les sciences, et surtout dans la science chrétienne, ce sont ceux qui ont fait le plus de progrès qui sentent le mieux combien il leur resterait à apprendre et qui sont le plus avides d'instruction. — Mais ce qui est vrai de la religion en tant que science l'est encore plus en fait de pratique et de morale. Les chrétiens les plus avancés dans la sanctification seront ceux qui sentiront le mieux combien ils sont éloignés du but auquel Dieu les appelle; ils seront ceux qui s'efforceront avec le plus d'ardeur de vaincre leurs mauvais penchants et d'acquérir les vertus qui leur manquent.

L'homme intelligent, ajoute Salomon, *en acquerra de la prudence, afin d'entendre les sentences et leur interprétation.* Le mot n'est-il point destiné à faire comprendre qu'ainsi que nous l'avons observé, les lecteurs doivent chercher un sens plus relevé et plus excellent à des sentences qui semblent d'abord ne se rapporter qu'à des objets terrestres?

Dans les autres versets, Salomon s'adresse principalement aux jeunes gens que des hommes endurcis au mal chercheraient à entraîner à divers actes de fourberie, de violence, et même au meurtre. Il leur recommande de ne *point se mettre en chemin avec eux* et de *retirer leur pied de leur sentier.* Il leur montre quels sont les dangers auxquels ils s'exposeraient s'ils écoutaient leurs perfides conseils; et il leur déclare que *le gain déshonnête enlèvera l'âme de ceux qui y sont adonnés.* Mais ce n'est pas seulement à ceux qui seraient sollicités de commettre des crimes que peuvent s'appliquer de pareilles exhortations. Nous sommes tous continuellement tentés de faire le mal ou par nos propres convoitises, ou par l'exemple et les sollicitations de nos semblables, ou par les suggestions de l'esprit malin. Le péché particulier, auquel nous sommes attirés, nous semble alors devoir nous apporter *toutes sortes de biens précieux;* et nous oublions qu'en y succombant nous tendons *des piéges secrets contre notre propre vie.* C'est après que le mal est consommé, que la parole coupable a été prononcée, que l'action contraire à notre devoir a été commise, ou que l'occasion de faire du bien a été perdue, c'est alors seule-

ment que l'amertume du péché se fait sentir à notre âme, et que nous nous affligeons douloureusement d'avoir pu succomber à d'aussi vaines séductions. Ne présumons donc pas de nous-mêmes, comme si par nos propres forces nous pouvions lutter contre le péché, mais, suivant l'exhortation de notre Sauveur, veillons et prions, afin que par la grâce de Dieu, nous puissions ne pas tomber dans la tentation; car *l'esprit est prompt, mais la chair est faible.*

VERSET 20 JUSQU'A LA FIN.

Ces versets remarquables contiennent, si l'on ose parler ainsi, comme un éloquent plaidoyer de Dieu contre les hommes qui auront refusé d'entendre sa voix et de se convertir à lui. En effet, c'est Dieu lui-même qu'il faut entendre par la *souveraine sagesse* qui crie hautement au-dehors et fait entendre sa voix dans les rues. On ne peut pas même dire qu'il s'agisse simplement ici de la sagesse divine. C'est un être personnel qui dit : *J'ai crié, j'ai étendu ma main, je me rirai, je me moquerai,* etc. C'est donc Dieu lui-même qui parle ici; mais c'est le Fils éternel et non le Père, comme nous pouvons le comprendre en rapprochant ce passage de ceux du chapitre VIIIe, où on le voit clairement parler aussi sous le nom de la sagesse (I, 30, etc.). Cette voix de Dieu, où se fait-elle entendre et à qui s'adresse-t-elle? *Elle crie dans les carrefours, là où on fait le plus de bruit, aux entrées des portes; elle prononce ses paroles par la ville.* Ces expressions signi-

fient probablement que Dieu a toujours mille moyens de faire parvenir les vérités de sa Parole à la conscience des hommes mêmes qui, tout absorbés par les affaires de la vie présente, semblent ne plus pouvoir fixer leurs pensées sur des objets d'un ordre purement spirituel.

Quand la voix de Dieu se fait entendre à de tels hommes ou par sa Parole, ou par les avertissements de ses serviteurs, ou par les dispensations de sa Providence, il leur adresse trois sortes de reproches : *Stupides*, dit-elle d'abord, *jusqu'à quand aimerez-vous la sottise?* c'est-à-dire jusqu'à quand serez-vous assez abrutis pour ne vous occuper que des choses de la vie présente, et oubliant que cette vie peut vous échapper d'un moment à l'autre, et que la seule chose importante pour vous, c'est de savoir ce que deviendra votre âme pendant toute l'éternité. Le second reproche est celui-ci : *Jusqu'à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie?* c'est-à-dire jusqu'à quand les hommes, occupés d'intérêts frivoles, mépriseront-ils les choses qui se rapportent à la religion, et tourneront-ils en ridicule les hommes sérieux qui en font le principal intérêt de leur vie. Enfin le troisième reproche est celui-ci : *Jusqu'à quand les fous auront-ils en haine la science?* Il arrive, en effet, quelquefois que ce n'est pas du mépris que les indifférents et les mondains ressentent pour l'Evangile. Ce mépris, du moins, n'est qu'apparent et cache une aversion secrète. Ils redoutent le changement qui devrait s'opérer en eux, s'ils recevaient dans leurs cœurs les doctrines et les préceptes

du vrai christianisme, et le malaise qu'ils éprouvent à cette pensée leur donne de l'irritation contre de telles vérités.

Mais Dieu ne se contente pas d'adresser des reproches aux hommes qui restent éloignés de lui. Il y ajoute de tendres exhortations et de magnifiques promesses. *Etant repris par moi, convertissez-vous*, dit-il, *voici, je vous communiquerai de mon esprit en abondance et je vous ferai comprendre mes paroles.* Se *convertir*, c'est, selon la signification propre de ce mot, se *retourner* vers Dieu dans le sentiment profond de sa misère, afin de chercher auprès de lui le pardon, les lumières et les forces dont nous avons également besoin. Quand nous le faisons avec sincérité, Dieu ne permet pas que nos prières et nos efforts restent inutiles. Il nous communique en abondance son Esprit de vérité, de sainteté et de paix. Cet Esprit, en nous faisant comprendre les révélations de Dieu, nous fait connaître à la fois ce que Dieu est, ce qu'il a fait pour nous et ce que nous devons être pour lui plaire. En même temps, il nous donne les forces nécessaires pour entrer et pour persévérer dans la route nouvelle qu'il nous a tracée, et qui doit nous conduire au salut éternel.

La dernière portion du chapitre contient les menaces que Dieu adresse à ceux qui n'auront point écouté ses exhortations et ses reproches. *Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'ouïr*, leur dit-il,... *que vous avez rebuté tout mon conseil et n'avez point eu à gré que je vous reprisse, aussi je me rirai de votre calamité, je me moquerai quand votre effroi surviendra*, etc. Ces paroles,

rapprochées de quelques passages du Deutéronome et des prophètes, semblent se rapporter principalement aux calamités de tout genre dans lesquelles ont été plongés les Israélites depuis qu'ils ont rejeté et crucifié le Fils de Dieu. Cependant, il ne faudrait pas borner à ce peuple la portée d'aussi terribles menaces. Les Israélites ne sont pas les seuls qui n'aient *point pris plaisir au conseil de Dieu* et qui aient *dédaigné toutes ses répréhensions.* C'est ce que nous faisons, au contraire, toutes les fois que nous restons indifférents, soit aux exhortations, soit aux offres de salut qu'il nous fait dans sa Parole. Si nous persistons dans notre endurcissement, pensons qu'il viendra un moment, celui de la mort et du jugement éternel, *où notre effroi surviendra comme une ruine et notre calamité comme un tourbillon. La détresse et l'angoisse viendront sur nous*, et lors même que nous *crierons après Dieu, il ne nous répondra pas.* Ecoutons donc la voix de Dieu pendant qu'il en est temps encore. *Cherchons l'Eternel pendant qu'il se trouve; invoquons-le, tandis qu'il est près. Celui qui m'écoutera*, nous dit-il, *habitera en sûreté et ne sera effrayé d'aucun mal*, même au milieu des calamités et devant la ruine du monde visible.

CHAPITRE II.

Ce chapitre contient comme le développement d'un verset du psaume XXVe que l'on a souvent cité : *Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent, et son alliance pour la leur faire connaître.* Salomon nous y enseigne, en effet, que ceux qui recherchent la véritable intelligence et la véritable sagesse trouveront certainement *la connaissance de Dieu.* Il n'en serait pas ainsi, si nous devions arriver à cette connaissance par les lumières et les forces de notre propre esprit. Les hommes, dont l'intelligence est faible ou peu cultivée, et ceux que leurs occupations temporelles empêchent de se livrer à de profondes méditations, devraient désespérer de pouvoir arriver à la connaissance de Dieu qui est *une chose plus haute que les cieux et plus profonde que les abîmes.* Mais le Saint-Esprit nous déclare ici que l'*Eternel donne la sagesse,* et que *de sa bouche procèdent la connaissance et l'intelligence.* En effet, ce qui nous manque pour les acquérir, ce ne sont pas les facultés de l'esprit, mais ce sont plutôt les dispositions du cœur, la docilité, l'humilité et surtout la droiture. Saint Paul dit, en parlant des Gentils, qu'ils ont l'*esprit obscurci de ténèbres, étant éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux* PAR

L'ENDURCISSEMENT DE LEURS CŒURS. C'est donc à Dieu qu'il faut nous adresser pour qu'en changeant notre cœur, il nous donne les dispositions qui nous permettent de recevoir sa vérité. Ne nous faisons pas un prétexte de notre faiblesse et de notre ignorance à d'autres égards pour nous dispenser de connaître toujours mieux les choses qui appartiennent à notre éternelle paix. Soyons seulement sincères dans cette recherche. Etudions la Parole de Dieu, en demandant constamment à Celui qui l'a dictée de nous enseigner par son Esprit toutes les vérités nécessaires à notre salut; et nous pouvons être certains qu'il ne nous laissera pas à cet égard dans de dangereuses ténèbres.

Il ne nous suffirait pas encore de savoir d'une manière générale quels sont les desseins de Dieu sur nous, et comment les hommes doivent se conduire pour lui plaire; il faut que chacun de nous soit dirigé de Dieu quant à la ligne de conduite qu'il doit tenir et reçoive de lui les forces nécessaires pour la suivre. C'est là ce qui nous est aussi promis dans ce chapitre. *Si l'Eternel est le bouclier de ceux qui marchent en intégrité pour suivre les sentiers de la justice, il gardera la voie de ses bien-aimés. Alors tu connaîtras la justice, le jugement et l'équité et tout bon chemin.* Dieu nous dirige dans notre conduite de deux manières. D'un côté, il nous préserve des tentations ou nous fortifie contre elles. C'est ainsi qu'il est dit que nous serons *délivrés du mauvais chemin, de l'homme qui parle de perversité, de ceux qui se réjouissent de mal faire et qui dans leur conduite vont de travers.* Il est dit aussi : *Tu seras délivré de la*

femme d'autrui dont les paroles sont flatteuses et qui a oublié l'alliance de son Dieu. D'un autre côté, Dieu nous excite à faire ce qui est bien et à obéir à ses ordres. S'il délivre son enfant des piéges qui lui sont tendus, c'est, lui dit-il, *afin que tu marches dans la voie des gens de bien, et que tu gardes les sentiers des justes.*

Mais ce qu'il est bien important de remarquer et de graver dans notre cœur, c'est que toutes les promesses de Dieu supposent toujours la sincérité de l'homme. Ce n'est que si nous *cherchons l'intelligence aussi soigneusement que* d'autres cherchent *l'argent et les trésors*, que nous *comprendrons la crainte de l'Eternel* et que nous *trouverons la connaissance de Dieu ;* de même, c'est *pour ceux qui sont droits qu'il réserve cet état permanent* et *il est le bouclier de ceux qui marchent en intégrité*, c'est-à-dire dont le cœur est *entier* devant lui et ne veut pas se partager entre son service et les choses du monde. Nous avons dans l'Ecriture des exemples bien frappants de la manière dont Dieu a fait connaître son salut à des hommes dont la conduite atteste combien ils étaient sincères dans la recherche de la vérité. Ainsi Dieu envoie un ange à l'évangéliste Philippe (Actes, VIII) pour qu'il aille annoncer l'Evangile à un grand seigneur éthiopien, qui même en voyage lisait dans son chariot le prophète Esaïe, quoiqu'il ne comprît pas ce qu'il lisait. Ainsi encore, Dieu envoie un ange au centenier romain Corneille, qui *priait Dieu continuellement,* pour lui déclarer que sa prière était exaucée, et pour l'avertir de faire chercher l'apôtre Pierre qui lui dirait des choses par le moyen desquelles il serait

sauvé. C'est bien à notre salut éternel que se rapportent aussi les promesses du chapitre que nous méditons. C'est ce que signifie l'*état permanent* que Dieu réserve à ceux qui sont droits. Tel est aussi le sens de cet autre passage : *Car ceux qui sont droits hériteront la terre, et les hommes intègres y subsisteront.* La déclaration de Jésus-Christ : *Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre!* cette déclaration, disons-nous, peut nous faire supposer que lorsque nous trouvons des expressions semblables dans le livre des Proverbes ou dans les Psaumes, elles se rapportent, non pas au monde actuel, mais à ces *nouveaux cieux et à cette nouvelle terre où la justice habitera*, et où nous devons continuellement demander à Dieu de nous introduire par le sang et par les mérites de notre adorable Sauveur (Voyez Apoc., V, 10).

CHAPITRE III.

VERSET 1-10.

On peut remarquer, sur ces versets, que tous les préceptes qu'ils renferment sont accompagnés d'une promesse qui y correspond. C'est, au reste, ce qui a lieu d'une manière assez générale dans le livre des Proverbes. Il semble que pour que nous prêtions une grande attention à ses enseignements, le Saint-Esprit veuille nous y parler au nom de notre propre bonheur, mais d'un bonheur véritable et spirituel, seul digne des désirs d'une âme immortelle.

Il nous dit donc : *Mon fils, ne mets point en oubli mes enseignements, et que ton cœur garde mes commandements. Car ils t'apporteront de longs jours et des années de vie et de prospérité.* Sous l'ancienne alliance, une longue vieillesse, ainsi que la prospérité matérielle, étaient regardées, en général, comme des signes de la bénédiction de Dieu. Cependant, il est probable que bien souvent c'est l'éternité elle-même que l'on doit entendre par l'expression de longs jours quand elle se trouve employée dans l'Ancien-Testament. C'est ainsi qu'au psaume XXIIIe, David, parlant évidemment de la vie à venir, s'écrie : *Mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour long-*

temps. Ce sont là les *longs jours* et la *prospérité* que nous ne pourrons jamais rechercher trop avidement et demander par de trop ardentes prières.

Que la miséricorde et la vérité ne t'abandonnent point ; lie-les à ton cou et les écris sur la table de ton cœur, et tu trouveras grâce et une bonne intelligence devant Dieu et devant les hommes. Ce passage est remarquable et nous fait connaître plusieurs des plus précieux priviléges du fidèle. Il n'y a que lui, en effet, qui puisse, dans ses rapports avec les hommes, unir la miséricorde avec la vérité. D'un côté, connaissant le danger que courent nos âmes par le péché, il ne le dissimulera pas à ses semblables, et il leur parlera franchement de leurs fautes. Mais, d'un autre côté, connaissant par lui-même la faiblesse et la corruption de notre nature, il aura de la compassion pour le pécheur, tout en condamnant le péché ; et c'est sans s'élever au-dessus d'eux qu'il s'adressera, pour leur faire du bien, aux plus coupables d'entre les hommes. Une pareille conduite, en montrant chez celui qui l'observe les dispositions d'un vrai croyant, prouve par cela même qu'il a bien *trouvé grâce devant Dieu*. En même temps, la bienveillance qu'on lui voit témoigner à tous ceux qui s'approchent de lui, lui concilie le respect des personnes même que sa fidélité seule aurait pu repousser, et c'est ainsi qu'il *trouve grâce et une bonne intelligence* aussi *devant les hommes*.

Les versets qui suivent se rapportent à nos devoirs envers Dieu et contiennent une sentence qui devrait nous servir de règle dans toutes nos actions et dans toutes nos paroles. C'est celle-ci, contenue dans le verset 6° :

Considère-le dans toutes tes voies. Oui, si, avant de prendre une décision ou de faire une démarche, nous savions toujours considérer la chose devant Dieu et chercher de quelle manière Dieu la considère, nous ne risquerions pas de céder à quelque tentation et de suivre notre intérêt aux dépens de notre devoir. Alors, au lieu d'être *sages à nos propres yeux* et de nous *appuyer sur notre prudence,* nous comprendrions que la vraie prudence consiste à s'assurer la protection de Dieu, c'est-à-dire à *craindre l'Eternel et à se détourner du mal.* Nous dirions : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* et nous agirions uniquement d'après ce que notre conscience, éclairée par la Parole de Dieu, nous ferait connaître comme notre devoir. Ce sera ainsi seulement que nous pourrons *nous confier en l'Eternel de tout notre cœur* et croire qu'*il dirigera nos sentiers* en nous amenant par des progrès successifs au but auquel il veut nous conduire. Cette persuasion *sera une santé à nos entrailles et un arrosement à nos os*, parce qu'elle nous remplira d'une douce paix même au milieu des inquiétudes et des agitations extérieures de notre vie.

Si la crainte de Dieu et la confiance en sa sagesse doivent nous disposer à lui obéir en toutes choses, il y a cependant des actes plus directs par lesquels il nous appelle à lui exprimer notre dévouement et notre zèle. C'est ainsi que Salomon ajoute : *Honore l'Eternel de ton bien et des prémices de tout ton revenu. Et tes greniers seront remplis d'abondance et tes cuves regorgeront de moût.* On a calculé que sous l'ancienne alliance, les dons et les offrandes de divers genres que les Israéli-

tes avaient à faire pour le service du temple, pour l'entretien des Lévites et pour le soulagement des pauvres, se montaient à plus d'un cinquième de leurs revenus. Il est, sans doute, bien humiliant pour les chrétiens, pour des hommes appelés *par les compassions de Dieu à lui offrir* même *leurs corps en sacrifice vivant et saint,* il est humiliant, disons-nous, de se voir si souvent dépassés dans leur libéralité religieuse par des hommes qui n'avaient point pour l'exercer tous les motifs qu'eux-mêmes possèdent. Non-seulement les Israélites les plus éclairés ne pouvaient connaître que d'une manière confuse la miséricorde par laquelle Dieu rachète nos âmes, mais leurs offrandes ne se rapportaient qu'à des objets en apparence tout matériels et qui ne pouvaient pas toucher bien vivement leur cœur. Pour nous, au contraire, lorsque nous contribuons par nos dons à l'entretien d'un culte évangélique, soit au milieu d'un peuple chrétien, soit chez des peuples encore idolâtres, et que nous accompagnons nos dons de notre intérêt et de nos prières, nous faisons ce qui dépend de nous pour procurer à nos semblables un bonheur qui n'aura point de fin, et nous *honorons* véritablement *l'Eternel* en avançant son règne de gloire parmi les hommes.

VERSETS 11-18.

Ces versets commencent par une des exhortations les plus nécessaires que nous puissions entendre, et qui est d'autant plus connue parmi les chrétiens que

saint Paul la cite dans son épître aux Hébreux, mais en y changeant quelque chose! *Mon fils*, dit Salomon, *ne rebute point l'instruction de l'Eternel et ne perds point courage de ce qu'il te reprend; car l'Eternel reprend celui qu'il aime comme un père l'enfant qu'il chérit. Vous avez oublié*, dit saint Paul, *l'exhortation qui vous dit comme à des fils : Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur et ne perds point courage lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de ses verges tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfants.* D'après ce passage, on doit supposer que lorsque Salomon nous dit de ne pas *rebuter l'instruction de l'Eternel*, il s'agit ici, non pas des instructions de sa Parole, mais des choses qu'il veut nous enseigner par les afflictions de divers genres qu'il nous envoie. Et d'un autre côté le mot d'*instruction*, employé dans les Proverbes, nous fait mieux comprendre la pensée de saint Paul, lorsqu'il nous dit de ne pas *mépriser le châtiment du Seigneur*. On croit, en effet, quelquefois que tout ce que Dieu nous demande dans la douleur, c'est de ne pas murmurer contre ses dispensations, et de nous y soumettre avec patience. Mais bien souvent ce ne serait pas entrer assez complètement dans les pensées de Dieu à notre égard. C'est ce que nous voyons par la comparaison qu'emploie le Saint-Esprit. Lorsqu'un père punit son enfant, il ne suffit pas que l'enfant se soumette à la punition, mais il faut qu'il comprenne pour quelle faute elle lui est infligée, afin de se repentir de ses torts et de n'y pas retomber dans une occasion nouvelle; de même, puisque *ce n'est pas volontiers*

que l'Eternel afflige et contriste les enfants des hommes, nous devons croire que lorsqu'il nous frappe, c'est qu'il veut nous faire reconnaître dans notre conduite ou dans nos sentiments quelque incrédulité ou quelque idolâtrie dont nous ne nous rendions pas compte. Nous devons donc dans nos afflictions commencer par nous *humilier sous la puissante main de Dieu* et par rechercher consciencieusement sous quel rapport nous avons à réformer notre caractère et nos habitudes. Nous aurons peut-être un peu de peine à découvrir quel est le péché particulier que Dieu veut déraciner en nous. Cependant, comme chaque chrétien a des misères qui lui sont propres, si nous sondons attentivement notre cœur en demandant à Dieu de nous éclairer par son Saint-Esprit, nous finirons par comprendre ses intentions à notre égard et par recevoir la leçon qu'il a voulu nous donner. En même temps, la pensée de ce soin paternel que Dieu prend de notre âme, nous disposera à la résignation et à la confiance; de sorte que, tout en nous humiliant devant lui, nous serons bien éloignés de *perdre courage de ce qu'il nous reprend.*

C'est à quoi nous amène aussi la comparaison dont se sert le prophète. Un enfant puni par son père ne s'imaginera pas que son père ne l'aime plus. Au contraire, sa conscience lui dira peut-être que c'est alors qu'il en reçoit la plus grande preuve d'affection. Mais quand un enfant pourrait avoir la pensée qu'il n'est plus aimé d'un père qui le punit trop sévèrement, il n'en peut être de même pour le chrétien à l'égard de

Celui dont les compassions sont immuables; et la conviction que l'*Eternel reprend celui qu'il aime* mêlera une véritable douceur aux amertumes de son épreuve. Il s'attachera à prendre garde aux soulagements de détail et aux consolations de divers genres que son Père céleste lui envoie au milieu de sa douleur; et c'est ainsi qu'on a vu souvent des âmes fidèles avoir dans des temps de grande affliction un sentiment beaucoup plus intime et plus profond de l'amour de Dieu pour elles, que dans les moments de leur plus grande prospérité.

Mais pour éprouver de pareils sentiments, il faut être, en effet, des âmes fidèles. Il faut *avoir connu et avoir cru l'amour que Dieu a eu pour nous* dans la rédemption, et être ainsi devenus ses enfants par la foi, comme le suppose saint Paul dans le passage que nous avons rappelé. C'est cette connaissance intime de notre misère naturelle et de notre salut en Jésus-Christ qui constitue la véritable sagesse; et en voyant les effets qu'elle produit sur les cœurs affligés, nous pourrions déjà nous écrier avec Salomon : *Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et l'homme qui avance dans l'intelligence! Elle est plus précieuse que les perles, et toutes les choses désirables ne la valent pas. Ses voies sont des voies agréables, et tous ses sentiers ne sont que prospérité.* Cependant la force et la consolation que la foi nous donne dans nos épreuves, ne sont pas encore ce qui constitue sa principale valeur; et il y a une incrédulité secrète à la faire envisager de cette manière. Salomon nous dit qu'*elle est* L'ARBRE DE VIE *pour ceux qui*

l'embrassent, et que *tous ceux qui la conservent sont rendus bienheureux.* On voit par ce que l'Ecriture nous dit de l'*arbre de vie* qu'il est un symbole de l'immortalité. Dieu l'avait placé au milieu du jardin d'Eden, lorsque l'homme, encore dans l'état d'innocence, était destiné à ne jamais mourir (Gen., II, 9). Puis après qu'Adam eût péché, Dieu le chassa du jardin d'Eden et dit : *Il ne faut pas qu'il avance sa main, qu'il prenne de l'arbre de vie et qu'il en mange et qu'il vive à toujours.* Il plaça même des chérubins *avec une lame d'épée de feu pour garder le chemin de l'arbre de vie* (III, 22, 24). Mais une fois que les fidèles, rachetés par Jésus-Christ, ont recouvré les priviléges que le péché leur avait fait perdre, l'arbre de vie est placé de nouveau au milieu du séjour où ils doivent être éternellement heureux (Apoc., XXII, 2). Nous voyons donc que si la foi est nécessaire, c'est avant tout parce qu'elle est le seul moyen d'être retirés de la condamnation que nous avons méritée, et de jouir de la présence de Dieu dans l'existence à venir. Demandons-lui constamment de nous la donner, de nous la *conserver* et de la rendre vivante dans nos âmes. Alors, aussi dans nos épreuves d'ici-bas, nous ne *rebuterons point l'instruction de l'Eternel* et nous ne *perdrons point courage de ce qu'il nous reprend*, parce que nous nous souviendrons que *l'Eternel reprend celui qu'il aime comme un père l'enfant qu'il chérit.*

VERSETS 19-35.

Dans les huit premiers de ces versets, le prophète

nous dépeint sous différentes images la sécurité et la paix que procure à une âme la connaissance des choses de Dieu. Cette connaissance ne pourra jamais être complète; elle ne sera jamais non plus exempte de toute erreur. Mais il faut, du moins, que sur les points fondamentaux elle soit conforme à la vérité; et il faut aussi qu'elle soit assez vivante dans notre cœur pour déterminer notre conduite. Ce sont les deux idées que nous paraît renfermer cette parole : *Garde la droite connaissance et la prudence.*

Alors, continue Salomon, *tu marcheras en assurance par ton chemin et ton pied ne heurtera point*, etc. Ces promesses et celles qui les suivent signifient que lorsque les vérités divines sont bien devenues *la vie de notre âme*, nous n'avons pas d'incertitude sur la conduite que nous devons tenir. Notre seul désir étant d'obéir à la volonté de Dieu, il nous fait connaître cette volonté, soit par sa Parole, soit par les circonstances dans lesquelles il nous place; et tant que nous sommes fidèles à consulter ainsi la voix de son Esprit dans notre conscience, nous ne risquons pas de faire des démarches qui nous occasionneraient ensuite de véritables regrets. Peut-être la manière dont nous agirons nous attirera-t-elle d'abord la désapprobation des personnes qui nous entourent ou nous causera-t-elle quelque autre genre de chagrin. Mais nous serons consolés par le sentiment de l'approbation de Dieu, et il arrivera un moment où nous verrons combien les conséquences de notre conduite ont été salutaires pour nous-mêmes ou pour les autres. Même avant cette

manifestation, notre *sommeil sera doux* et nous ne *craindrons point la frayeur soudaine. L'Eternel sera notre espérance;* et au milieu des plus grands dangers, nous serons persuadés qu'il ne peut nous arriver aucun mal que Dieu ne l'aie permis pour le vrai bien de nos âmes.

Pour que cette confiance puisse être affermie, il ne suffit pas que nous ayons des sentiments de foi et de piété à l'égard de Dieu. Il faut que nous cherchions à conformer notre conduite aux préceptes de sa Parole, et qu'en particulier nous agissions à l'égard de notre prochain selon toutes les règles de la justice et de la charité. Nous trouvons quelques-unes de ces règles dans les versets qui suivent : *Ne retiens pas le bien à ceux auxquels il appartient, encore qu'il fût en ta puissance de le faire. Ne dis point à ton prochain : Va et reviens et je te le donnerai demain, quand tu l'as par devers toi,* etc. Peut-être quelques personnes manquent-elles souvent, sans y prendre garde, au premier de ces préceptes. Elles seraient incapables de s'emparer d'un bien qui ne leur appartient pas, ou de retenir injustement celui qu'on leur aurait confié. Mais elles ne pensent pas que lorsqu'elles tardent à s'acquitter d'une dette ou à payer, soit le salaire de leurs ouvriers, soit le prix de ce qu'elles achètent, elles *retiennent* véritablement *le bien à ceux auxquels il appartient*, et peuvent ainsi leur faire un tort immense, quelquefois même irréparable. Pour éviter de commettre cette injustice, il faut non-seulement avoir de la ponctualité dans ses affaires, mais encore prendre soin de régler

ses dépenses sur ses revenus, de manière à ne jamais risquer de se trouver hors d'état de remplir les engagements qu'on a pu prendre.

Une exhortation non moins nécessaire peut-être à beaucoup de chrétiens, c'est celle de mettre de la promptitude dans les secours que nous sommes disposés à accorder. Nous ne savons pas ce qu'un retard de quelques jours ou même de quelques heures peut occasionner de souffrances à des malheureux exposés, eux et leur famille, à toutes les privations de la misère. Nous ne pensons pas combien leur cœur peut être ulcéré en nous voyant refuser, pour quelque motif frivole, d'écouter immédiatement leurs plaintes et de soulager leurs maux. Qui sait même dans combien d'occasions ces mouvements d'irritation ont pu être la cause de quelque crime! Ce n'est pas uniquement lorsqu'il s'agit de besoins à soulager que nous devrions être attentifs à ménager scrupuleusement le temps des personnes avec qui nous avons à faire. Le temps, dont trop souvent nous ne savons pas apprécier la valeur, en a une inestimable pour les hommes qui savent l'employer utilement. On comprend, en particulier, combien la perte du temps est une perte réelle pour ceux qui subviennent par leur travail aux besoins de leur existence. Les personnes qui les emploient manquent donc à la charité toutes les fois qu'elles leur disent : *Va et reviens, et je te parlerai demain*, tandis qu'en se dérangeant un peu elles pourraient les recevoir au moment même.

C'est à cause de la bénédiction promise à ceux qui

obéissent à Dieu que le prophète nous engage à remplir nos différents devoirs, soit envers Dieu lui-même, soit envers les hommes. *Celui qui va de travers*, nous dit-il, *est en abomination à l'Eternel; mais son secret est avec ceux qui sont droits. La malédiction de l'Eternel est dans la maison du méchant; mais il bénit la demeure des justes. S'il se moque des moqueurs, aussi il fait grâce aux débonnaires.* La débonnaireté consiste dans l'union de l'humilité et de la charité. C'est une disposition éminemment évangélique; car nous ne la possédons que lorsque, connaissant combien Dieu nous a pardonné, nous voulons, à notre tour, user de support et de bonté à l'égard de nos semblables. Nous devons donc demander à Dieu de nous accorder cette disposition précieuse, en augmentant et en fortifiant notre foi. Alors nous serons de ces *sages* qui *hériteront la gloire;* non pas la gloire de ce monde, mais la gloire qui vient de Dieu et qui doit être dans le monde à venir le partage éternel de ses rachetés.

CHAPITRE IV.

VERSETS 1-13.

En prenant ces versets dans leur ensemble, nous pourrons nous former une idée plus précise des diverses instructions qu'ils renferment, instructions qui se rapportent à une seule pensée : à l'importance de connaître la Parole de Dieu et de vivre d'après ses maximes.

Acquiers la sagesse, acquiers la prudence, nous dit et nous répète Salomon à plusieurs reprises. *La principale chose, c'est la sagesse ; et sur toutes tes acquisitions, acquiers la prudence.* Le mot de *sagesse* n'a pas besoin d'être expliqué. Quant à la *prudence*, il peut être utile de rappeler que, dans le langage de l'Ecriture, elle ne signifie pas cette préoccupation exagérée de nos intérêts temporels qui, quelquefois, nous fait manquer à la charité ou à ce qu'exige une parfaite droiture. David nous dit dans le psaume CXIX^e^ (verset 104) : *Je suis devenu prudent par tes commandements ; c'est pourquoi j'ai haï toute voie de mensonge.* La prudence, selon l'Ecriture, consiste donc à savoir diriger notre conduite de manière à ne manquer à aucun de nos devoirs. On pourrait dire que c'est l'application pratique de la véritable sagesse.

Cette sagesse et cette prudence, comment les acquerrons-nous? *Enfants*, nous dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon, *écoutez l'instruction de votre père... Ecoute, mon fils, et reçois mes paroles... Ne te détourne point des paroles de ma bouche*, etc. Ces diverses expressions nous montrent que la Parole de Dieu peut seule nous enseigner les vérités qui nous sont nécessaires à connaître et les devoirs que nous avons à pratiquer. *Tu as dès ton enfance*, écrit saint Paul à Timothée, *la connaissance des saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est en Jésus-Christ. Comment le jeune homme rendra-t-il pure sa conduite?* dit David. *C'est en y prenant garde selon ta Parole* (Ps. CXIX, 9).

Pour que la Parole de Dieu ait sur nous cette efficace, il ne suffit pas que nous ayons été instruits une fois pour toutes des grandes choses qu'elle nous révèle et que nous les ayons arrangées en système dans notre esprit d'une manière plus ou moins exacte. Il faut que nous gardions ces choses, soit dans notre mémoire, soit surtout dans notre cœur. *Que ton cœur retienne mes paroles*, dit Salomon. *Embrasse l'instruction, ne la lâche point. Garde-la, car c'est ta vie. Ne l'abandonne pas*, dit-il en parlant de la sagesse; *elle te gardera. Aime-la, et elle te conservera. Estime-la, et elle t'élèvera; elle te glorifiera quand tu l'auras embrassée.* Ces expressions sont remarquables. Elles rappellent divers passages du Nouveau-Testament, où nous voyons d'une manière encore plus explicite que Dieu garde, au moyen de la foi, les âmes qui l'ont vérita-

blement embrassée; en sorte qu'elles sont aussi assurées de leur salut que si elles étaient déjà en possession de la gloire éternelle. *Nous sommes gardés*, dit saint Pierre, *au moyen de la foi, pour le salut qui est prêt à être manifesté dans les derniers temps* (1 Pierre, I, 5). *Ceux que Dieu a prédestinés*, dit saint Paul, *il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés* (Rom., VIII, 30).

Il ne faudrait pas s'imaginer que de semblables promesses faites au fidèle pourront endormir sa vigilance et le porter au relâchement dans la pratique de ses devoirs. Ces promesses, comme nous le voyons dans les versets qui nous occupent, ne s'adressent, au contraire, qu'à ceux qui *aiment* la sagesse, à ceux dont *le cœur retient* les paroles de Dieu et qui *gardent ses commandements*. Si donc nous ne pouvions pas nous rendre le témoignage que nous sentons toute l'excellence des préceptes de la loi de Dieu et que nous cherchons sincèrement à les observer dans notre conduite, nous devrions comprendre que nous n'avons point encore la foi véritable et vivante à laquelle sont attachées les promesses du salut. Mais ces promesses seront pour nous une source d'encouragement et de force si nous sommes sincères dans notre désir d'obéir à Dieu. Nous ne craindrons pas d'être abandonnés de lui lorsque nous nous efforçons d'avancer dans la route si difficile de la sanctification. Il nous dit lui-même : *Je t'ai enseigné le chemin de la sagesse et je t'ai fait marcher dans les sentiers de la droiture. Quand tu y*

marcheras, tes pas ne se trouveront point resserrés; et si tu cours, tu ne broncheras point. Ainsi donc, quoique le chemin de la droiture ne soit qu'un sentier dont on ne peut s'écarter sans danger ni dans un sens ni dans un autre, cependant, si nous sommes animés de l'Esprit de Dieu, nous n'aurons pas besoin de calculer péniblement chacune de nos démarches. Nous pourrons courir sans crainte dans le chemin de la vie, persuadés que Dieu nous dirigera par sa bonté et nous préservera des chutes où nous entraîneraient notre ignorance et notre faiblesse.

VERSETS 14 JUSQU'A LA FIN.

Dans ces versets, le Saint-Esprit nous parle de deux sentiers qui se présentent devant les pas de tous les hommes : c'est le sentier des méchants et le sentier des justes. Non-seulement il nous dit : *N'entre point au sentier des méchants*, mais il semble qu'il veuille nous effrayer sur les dangers qui résulteraient de notre imprudence. *Ne pose pas ton pied au chemin des pervers*, nous dit-il; *détourne-t'en, ne passe point par là; éloigne-t'en et passe outre.* C'est que le sentier des méchants étant le chemin naturel de l'homme depuis sa chute, on sera infailliblement entraîné à y marcher si l'on n'est pas effrayé de cette pensée et si, sans réfléchir sérieusement sur le but que l'on poursuit, on se laisse simplement aller au gré de son cœur et de ses habitudes. Il ne faut pas croire, en effet, que les *méchants* soient seulement les hommes qui font de mé-

chantes actions et qui s'attirent à juste titre le mépris de leurs semblables ou même les jugements des tribunaux. Non; pour être un *méchant* selon l'Ecriture, il suffit de n'être pas un *juste*, c'est-à-dire au nombre de ceux qui, *justifiés gratuitement par la grâce de Dieu* (Rom., III, 23), sont en même temps *sanctifiés par son Esprit* (1 Pierre, I, 2). Il suffit de faire encore partie de ceux qui, comme dit saint Paul, *sont éloignés de la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en eux par l'endurcissement de leur cœur* (Ephés., IV, 18). *Nous étions de notre nature*, dit-il encore, *des enfants de colère comme les autres* (Ephés., II, 3).

Mais si l'on peut avec beaucoup de vertus humaines n'être encore devant Dieu que des méchants condamnés par sa justice, il est certain aussi qu'un homme qui n'a pas des principes fixes de foi et de piété pourra, malgré les dispositions habituellement aimables de son caractère, se voir entraîné, dans des moments de passion, à des actes dont il ne se serait jamais supposé capable. Aussi Salomon dit-il : *La voie des méchants est comme l'obscurité; ils ne savent où ils tomberont.* Peut-être cette parole doit-elle aussi s'entendre de la condamnation que les pécheurs inconvertis auront à subir après cette vie. Si leur conduite n'a rien eu de répréhensible aux yeux de leurs semblables, ils ne savent pas qu'ils vont tomber sous la justice de Dieu, et peut-être, dans leur aveuglement, espèrent-ils des récompenses.

Hélas! cet aveuglement est le partage d'un grand nombre d'âmes. *La voie large*, dit notre Seigneur,

mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y passent. Mais parce que la porte de la vie est étroite et que le chemin qui y mène est aussi étroit, il y en a peu qui le trouvent. Voyons donc comment nous pourrons entrer et avancer dans ce chemin que Salomon appelle le *sentier des justes.* D'abord, il nous faut nous rendre très-attentifs à toutes les instructions de la Parole de Dieu sur les moyens de rester en grâce auprès de lui et de pouvoir lui plaire par notre conduite. *Mon fils*, nous dit le Saint-Esprit dans ce chapitre, *sois attentif à mes paroles; incline ton oreille à mes discours. Qu'ils ne partent point de devant tes yeux; garde-les dans ton cœur, car ils sont la vie de ceux qui les trouvent et la santé de tout leur corps.* Mais il nous serait inutile de connaître les choses qui regardent notre paix, si nous ne les mettions pas en pratique dans notre vie. Pour cela, il faut avant tout régler les mouvements de notre cœur. *Garde ton cœur*, dit Salomon, *plus que toute autre chose qu'on garde; car c'est de lui que procèdent les sources de la vie.* Ou plutôt, puisque *le cœur de l'homme est désespérément malin par-dessus toutes choses,* il faut que nous demandions à Dieu de le *purifier par la foi* et de nous préserver lui-même des mauvais sentiments et des mauvaises pensées. Nous aurons aussi besoin du secours de Dieu pour éloigner de nous *la perversité de la bouche et la dépravation des lèvres.* Qui ne sait, en effet, combien souvent nos paroles sont dictées par l'orgueil, la malice, l'intérêt ou la frivolité, et combien facilement il s'y glisse de la fausseté ou de la médisance! Enfin, c'est sur nos actions et nos démar-

ches que nous devons aussi exercer une sévère vigilance. *Que tes yeux regardent ce qui est droit et que tes paupières dirigent ton chemin devant toi. Balance le chemin de tes pieds et toutes tes voies seront affermies. Ne te détourne point à droite ou à gauche et retire ton pied du mal.*

Si c'est sincèrement qu'après avoir reconnu notre misère nous désirons marcher dans le chemin qui mène à Dieu, nous ne nous contenterons pas d'arriver à un certain degré de sainteté, quel qu'il soit, quant à nos sentiments, à nos actions ou à nos paroles. *Le sentier des justes*, nous dit Salomon, *est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.* On a souvent remarqué que dans la carrière de la sanctification, encore plus que dans toute autre, on recule nécessairement, si l'on ne fait pas de continuels efforts pour avancer davantage. D'ailleurs, il nous est commandé d'être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux est parfait; et tout en sachant que nous ne pourrons jamais atteindre ce but, notre devoir est d'y tendre sans cesse. Nous devons, comme saint Paul, *laisser les choses qui sont derrière nous, et nous efforçant d'aller vers celles qui sont devant nous, courir vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ.* C'est seulement lorsque, au terme de notre course, nous serons réunis à ce glorieux Sauveur, que le jour sera en sa perfection, c'est-à-dire que notre sanctification sera complète. Mais les efforts pour y arriver sont déjà dans ce monde un des grands priviléges du chrétien, parce qu'en ne se

confiant que dans la grâce de Dieu, il peut être assuré qu'ils ne seront pas inutiles. C'est dans ce sens, aussi bien que dans celui de la justification, que Jésus-Christ a dit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés!*

CHAPITRE V.

Quoique ce chapitre ait principalement pour objet les péchés relatifs aux mœurs, il ne faudrait pas croire que les hommes capables de les commettre fussent les seuls auxquels les exhortations de Salomon puissent être utiles. Il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas, sous ce rapport, aussi irréprochables qu'elles se l'imaginent. Sans doute, leur conduite est pure; mais leurs pensées et leurs paroles peuvent ne pas l'être. C'est surtout pour cette classe de péchés qu'il s'est établi dans le monde une sorte de morale relâchée tout-à-fait en opposition avec la Parole de Dieu; et les personnes les plus recommandables, d'ailleurs, se laissent souvent aller à parler comme si elles adoptaient les principes de cette morale. — On voit même des hommes, professant un pur christianisme, se permettre à cet égard des plaisanteries dont l'effet ne peut être que funeste. Si elles ne font pas un mal direct à ceux qui les entendent, elles donnent du moins lieu de supposer que la foi et la piété ne régénèrent pas le cœur de l'homme. C'est ici que peuvent s'appliquer ces exhortations de saint Paul : *Qu'aucune impureté ni l'avarice ne soient pas même nommées parmi vous, comme il convient à des saints, ni aucune parole déshonnête, ni bouffonnerie,*

ni plaisanterie, qui sont des choses malséantes, mais qu'on y entende plutôt des actions de grâces. Il est inutile de dire que c'est surtout devant les jeunes gens qu'il faut se garder de tenir des propos qui pourraient altérer la pureté de leurs sentiments et de leurs principes. On ne peut pas exercer à cet égard une trop grande vigilance. Ainsi, par exemple, on a tort lorsqu'on témoigne une admiration indiscrète pour des auteurs dont les ouvrages tendent à corrompre les mœurs ou à souiller l'imagination. Si on les loue sous le rapport du talent, ce ne devrait être qu'en faisant sentir combien est grande la responsabilité qui pèse sur eux pour avoir fait un usage si funeste d'un des plus beaux dons du Créateur. Ainsi, encore, les personnes qui font profession de piété ne devraient pas se laisser quelquefois entraîner à parler des avantages de la figure et des moyens de la faire valoir, comme si elles ne savaient pas que *la grâce trompe et la beauté s'évanouit, mais que la femme qui craint l'Eternel sera celle qui sera louée.* A cet égard, comme à tout autre, on peut empêcher l'effet de beaucoup d'exhortations directes par quelques propos imprudents tenus en présence des jeunes gens, et dans lesquels ils croient surprendre nos sentiments intimes.

Ces réflexions ne paraîtront pas trop sévères si l'on remarque qu'elles sont suggérées par les paroles mêmes du chapitre que nous méditons. En effet, Salomon le commence en disant : *Mon fils, sois attentif à ma sagesse; incline ton oreille à ma doctrine, afin que tu prennes garde à tes pensées et que tes lèvres conservent la*

science. Ce sont donc nos pensées et nos lèvres que nous devons purifier, si nous voulons être innocents devant Dieu des divers péchés que *les convoitises de la chair* peuvent faire commettre. Au reste, il en est ainsi de toutes les sortes de péchés, puisque *c'est au cœur que Dieu regarde.* Sous ce rapport, on peut encore remarquer une autre parole du chapitre qui nous occupe : *Les voies de l'homme sont devant les yeux de l'Eternel, et il pèse toutes ses démarches.* Il pèse nos démarches! Il ne se contente pas de les juger d'après ce que les hommes en peuvent voir. Non, il les examine dans leurs motifs. Il discerne les sentiments secrets d'égoïsme, d'orgueil ou de malice qui se mêlent trop souvent à des actions que nous croyons pouvoir appeler bonnes. Il voit si c'est l'amour pour lui qui est le principal mobile du bien que nous faisons, et il détermine ainsi quelle est la véritable valeur de nos œuvres. Cette pensée est faite pour nous pénétrer de confusion et d'effroi. Il ne faudrait pas nous rassurer en disant que nous n'avions pas réfléchi à toutes ces choses, que nous n'avions pas été accoutumés à éplucher les motifs de nos actions et à calculer quel pouvait être l'effet de nos paroles. Cette excuse ne serait pas admise au tribunal de Dieu, puisque nous voyons encore dans ce chapitre que *le méchant mourra faute d'instruction.* Notre seule ressource est donc de nous humilier devant Dieu en reconnaissant combien nous sommes souillés de cœur et de lèvres. Implorons sa miséricorde au nom du sacrifice et des mérites de notre Sauveur. Demandons-lui en même temps de

purifier nos pensées, nos sentiments et nos paroles, en sorte que notre cœur soit le sanctuaire de son Esprit, et que cet Esprit saint ne soit jamais contristé par ce qui s'échappe de nos lèvres.

CHAPITRE VI.

VERSETS 1-11.

Les premiers versets de ce chapitre sont relatifs aux engagements imprudents, par lesquels on se rend caution pour des sommes prêtées par d'autres. Si nous devons éviter de pareils engagements, ce n'est pas seulement parce que, plus peut-être qu'aucune autre affaire temporelle, ils troublent le repos de ceux qui les ont contractés; c'est surtout parce qu'ils sont une source de toutes sortes de dangers pour l'âme. D'abord, ils sont souvent peu légitimes en eux-mêmes; c'est-à-dire que, par différents motifs, on prend des engagements sans être certain d'être en état de les remplir lorsque le moment en sera venu; souvent aussi, ces engagements sont d'une telle nature, que l'on ne sait pas d'avance quelle est la perte à laquelle ils peuvent nous exposer. Il résulte de ces incertitudes une anxiété qui peut empêcher l'homme qui l'éprouve de prêter son attention aux choses relatives à son éternelle paix. Sans doute, les hommes même dont la position extérieure semble la plus assurée dépendent à cet égard de la seule volonté de Dieu, qui peut, quand il lui plaît, enrichir les pauvres et appauvrir

les riches. Mais la pensée de notre dépendance à l'égard de Dieu ne trouble point la paix d'une âme chrétienne qui se dit que Dieu lui donnera toujours la position la plus convenable pour elle. Il en est tout autrement des risques que l'on court par suite de son imprudence. On sent que l'on a en quelque sorte *tenté Dieu* et qu'il peut vouloir nous en punir, pensée qui ne dispose pas à une joyeuse confiance. Si donc nous avions pris témérairement quelque engagement de cette espèce, nous devrions, dans l'intérêt de notre paix et de notre salut, chercher à nous en dégager le plus tôt possible et même au prix d'une perte qui nous servirait de punition. C'est là l'ordre positif de la Parole de Dieu dans ces versets : *Ne donne point de sommeil à tes yeux et ne laisse point sommeiller tes paupières. Dégage-toi comme un daim se dégage de la main du chasseur et comme un oiseau s'échappe de la main de l'oiseleur* (1).

Une chose digne de remarque dans les paroles qui précèdent immédiatement celles-ci, c'est qu'il faut nous dégager, lors même que nous serions *tombés dans les mains d'un ami.* En effet, on sait trop que les liens d'amitié ou même de la parenté la plus étroite peuvent être rompus par le conflit des intérêts matériels et remplacés par la froideur ou par une animosité plus

(1) Il paraît qu'aux jours de Salomon les cautionnements se faisaient avec beaucoup de légèreté. Ces contrats avaient fini par être purement verbaux. On se contentait de se frapper dans la main devant témoins.

ou moins déclarée. On ne peut donc trop prendre soin, pour soi et pour les autres, d'arranger ses affaires de manière à prévenir de pareils conflits autant que possible. Il ne faut pas craindre, sous ce rapport, d'employer des précautions qui pourraient paraître minutieuses et superflues. Tout cela vaut beaucoup mieux que le moindre danger de quelque altération dans l'intimité des relations de famille. D'un autre côté, si nous mettons notre cœur aux choses d'en haut et que nous sentions que c'est là qu'est notre trésor véritable, nous ne serons pas entraînés à perdre pour des intérêts matériels, soit notre propre paix, soit notre charité pour nos frères. Nous éviterons les querelles et les procès, selon cette exhortation de saint Paul : *C'est déjà un défaut parmi vous d'avoir des procès les uns contre les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi n'endurez-vous pas plutôt quelque perte?*

Les versets qui suivent, dans le chapitre que nous méditons, se rapportent à un sujet tout différent : *Va, paresseux, vers la fourmi; regarde ses voies et deviens sage*, etc. On trouve beaucoup d'exhortations contre la paresse dans le livre des Proverbes. Le travail est une obligation imposée à tous les hommes, quelles que soient leur position et leurs circonstances. Dieu nous a dit à tous dans la personne de notre premier père : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage;* et ce n'est pas impunément que l'on cherche à se soustraire à cette obligation. Les uns sont destinés à un travail manuel et les autres à un travail de l'es-

prit; mais tous sont appelés par différents devoirs à se donner de la peine, à vaincre leur paresse, à surmonter leurs goûts et leurs habitudes. Quand on est jeune, il faut du travail pour se préparer à la vocation qu'on doit embrasser et pour acquérir les connaissances qui sont nécessaires dans la suite de la vie. Quand on est à l'âge mûr, il faut du travail pour élever sa famille, pour exercer sa vocation ou pour se rendre utile par d'autres moyens à la société et à l'Eglise. Ceux qui se refusent à ces différents appels subissent quelquefois, dans leur famille et dans leurs affaires, les suites naturelles de leur négligence. Mais presque toujours ils éprouvent un vide de l'âme et une satiété dans les jouissances qui pourraient leur faire envier le sort de l'artisan dont le travail fournit à peine à ses besoins. Cependant, ce n'est pas tout. Il y a un travail auquel les chrétiens, quels qu'ils soient, sont appelés, et qui se continue dans la vieillesse, dans les infirmités et jusqu'aux portes de la mort; c'est celui de la sanctification du cœur et de la conduite. Ce travail est le plus difficile de tous, puisqu'il consiste précisément à combattre les penchants de notre caractère. Mais quoique un travail, dont la conscience est l'instrument, soit d'une nature toute différente que les travaux des mains ou de l'esprit, il n'en est pas moins vrai que l'habitude de faire des efforts et de vaincre notre paresse nous est utile encore lorsqu'il s'agit de sonder les sentiments de notre cœur et de surmonter nos habitudes. C'est bien dans le travail de la sanctification qu'il faut, plus que pour tout autre, de l'activité et de la vigilance.

C'est à cet égard surtout que l'on peut dire : *Un peu de dormir, un peu de sommeil, un peu les mains pliées pour être couché, et ta pauvreté viendra comme un passant et ta disette comme un homme armé. Veillons donc et soyons sobres*, dit saint Paul ; *car ceux qui dorment, dorment la nuit ; et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. Mais nous qui sommes enfants du jour, soyons sobres, étant revêtus de la cuirasse de la foi et de la charité, et du casque de l'espérance du salut ; car Dieu ne nous a point destinés à la colère, mais à la possession du salut par notre Seigneur Jésus-Christ* (1 Thes., V, 6-9).

VERSETS 12 JUSQU'A LA FIN.

Dans les premiers de ces versets, le prophète nous dépeint le caractère et la conduite de ce qu'il appelle *l'homme inique* ou *méchant ;* et il nous représente chacun des membres de son corps comme concourant à ses mauvaises œuvres. Cette énumération est répétée ensuite sous une autre forme, lorsqu'en nous déclarant les choses que *Dieu a en haine*, le prophète nomme successivement *les yeux altiers, la fausse langue,* et ainsi de suite. Les membres de notre corps nous servent, en effet, d'*instruments d'iniquité,* ainsi que s'exprime saint Paul (Rom., VI, 13). Ce n'est pas, comme le croient quelques personnes, qu'il y ait une union nécessaire entre le corps ou la matière et le péché. Nous savons que Dieu avait *créé l'homme droit,* quoiqu'il lui eût fait *un corps de la poudre de la terre.* Notre

Sauveur lui-même, lorsqu'il a daigné revêtir notre nature, *a participé à la chair et au sang ;* et lorsque nous entrerons dans ces *nouveaux cieux et cette nouvelle terre où habite la justice*, ce sera avec des corps glorifiés, dont la résurrection nous est positivement annoncée, quoique nous n'en puissions pas bien concevoir la nature. Mais, sans qu'il existe une union nécessaire entre la matière et le péché, on comprend qu'une fois que l'homme est devenu pécheur, il a employé à faire le mal les divers membres de son corps, comme les diverses facultés de son âme. Aussi l'Ecriture ordonne-t-elle, à ceux qui ont été régénérés par le Saint-Esprit, de consacrer à Dieu les membres de leur corps, aussi bien que les facultés de leur cœur et de leur intelligence. *Je vous exhorte donc*, dit saint Paul, *par les compassions de Dieu, que vous offriez* vos CORPS *en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable* (Rom., XII, 1). *Comme donc*, dit le même apôtre, *vous avez livré vos membres pour servir à l'impureté et à l'injustice, et pour commettre l'iniquité ; donnez aussi maintenant vos membres pour servir à la justice dans la sainteté* (Rom., VI, 19). Ces diverses instructions nous sont données pour nous préserver d'une illusion funeste, illusion qui consiste à croire que nous pouvons avoir dans le cœur de vrais sentiments de piété, tout en conservant dans les détails de notre conduite des habitudes qui leur sont opposées. Non ; si nous devons *glorifier Dieu*, c'est aussi bien *dans notre corps* que *dans notre esprit ;* car tous deux *lui appartiennent*.

Dans l'énumération que fait Salomon des choses que Dieu a *en haine*, on pourrait s'étonner de voir *les yeux hautains* nommés avant *la fausse langue* et *les mains qui répandent le sang innocent*. Mais c'est que Dieu ne juge pas du péché comme nous en jugeons. Nous sommes surtout frappés des iniquités qui ont les hommes pour objet, parce que nous sentons confusément que nous pourrions nous-mêmes en être les victimes. Mais devant Dieu, ce qui constitue le péché, c'est la désobéissance à ses lois, parce que cette désobéissance porte atteinte à sa gloire. En ayant cette pensée présente à l'esprit, on comprend que l'orgueil soit, de tous les mauvais penchants de notre nature, celui qui nous rend le plus coupables aux yeux de Dieu, puisqu'il nous fait méconnaître notre misère et usurper en quelque sorte la place de Dieu, en opposition directe à sa gloire. Aussi l'Ecriture est-elle remplie des plus terribles menaces contre l'orgueil et des plus pressantes exhortations à une humilité sincère.

Après avoir nommé *la fausse langue, les mains qui répandent le sang innocent, les pieds qui se hâtent pour courir au mal* et *le faux témoin qui prononce des mensonges*, le prophète nomme *celui qui sème des querelles entre des frères*. La manière dont ces deux derniers péchés sont distingués l'un de l'autre nous montre que l'on peut se rendre très-coupable en fomentant des divisions entre des hommes unis par différents rapports, lors même qu'on ne fait usage, dans ce but, d'aucune parole de mensonge. Rien n'est plus contraire à l'esprit de l'Evangile, esprit d'amour, d'union

et de paix, que tout ce qui tend à provoquer de l'irritation ou de la défiance entre des parents, des amis, des frères en la foi, des concitoyens, ou même entre des hommes, quels qu'ils soient. Si *ceux qui procurent la paix* sont *enfants de Dieu*, comme l'a dit Jésus-Christ, ceux qui font l'office contraire doivent être influencés par l'esprit du démon. C'est une des dispositions sur laquelle les apôtres insistent le plus dans leurs Epîtres, que le soin d'entretenir parmi les chrétiens la concorde et l'union. *S'il y a donc quelque consolation en Christ*, écrit saint Paul aux Philippiens, *s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque affection cordiale et quelque compassion, rendez ma joie parfaite, étant en bonne intelligence, ayant une même charité, étant bien unis ensemble, ayant les mêmes sentiments.* Il serait facile de multiplier les citations de ce genre.

Les instructions qui suivent, dans le chapitre que nous méditons, nous paraissent, d'après leur forme, s'adresser particulièrement aux jeunes gens. Salomon les exhorte de nouveau à se préserver de la séduction des femmes étrangères. *Ne convoite point sa beauté dans ton cœur*, leur dit-il, *et ne te laisse pas prendre par ses yeux.* C'est ainsi que Jésus-Christ déclare que *celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis adultère avec elle dans son cœur.* Le prophète exhorte de plus les jeunes gens à se garder *des flatteries de la langue d'une étrangère.* Les jeunes gens sont encore plus susceptibles que les personnes d'un autre âge de se laisser séduire par la flatterie; et c'est par là

bien souvent qu'ils ont peu à peu été entraînés jusqu'à de scandaleux désordres. Mais ce n'est pas seulement en vue de ce danger particulier que nous devons nous tenir en garde contre la flatterie. Elle sait prendre toutes sortes de formes, et le chrétien le plus avancé n'est jamais à l'abri d'un genre de séduction qui affaiblit son âme en endormant sa vigilance. Quels que soient donc notre âge et notre position, sachons veiller à cet égard sur nous-mêmes. Repoussons les paroles flatteuses, en laissant voir qu'elles ne nous paraissent qu'une dangereuse tentation. Ne craignons pas, au contraire, que les hommes nous reprochent nos défauts, et sachons surtout nous en humilier devant Dieu, puisqu'il vient encore de nous être rappelé, en d'autres termes, que *Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il fait grâce aux humbles.*

CHAPITRE VII.

Salomon répète dans ce chapitre les avertissements qu'il adressait aux jeunes gens, afin de les préserver des piéges auxquels les exposeraient la ruse et les flatteries de femmes corrompues. Pour rendre ces piéges moins dangereux, il présente le vice sous ses vraies couleurs, en sorte qu'on ne puisse se faire aucune illusion sur son caractère réel.

C'est une chose bien extraordinaire et bien affligeante, lorsqu'on y réfléchit, que le contraste qui se fait remarquer entre les principes de Salomon et sa conduite. En effet, il n'est peut-être aucun des auteurs sacrés qui ait parlé plus souvent et plus fortement que ce roi-prophète contre le désordre des mœurs, et cependant nous savons, par d'autres livres de la Bible, que lui-même il s'attacha à un grand nombre de femmes étrangères et qu'il se laissa entraîner par ce coupable amour jusqu'à tomber dans la plus grossière idolâtrie. La Parole de Dieu ne nous dit nulle part d'une manière positive si ce malheureux roi sut ensuite se repentir de ses égarements. Mais, pour les hommes qui ont étudié avec une grande attention certains traits fournis par divers livres de la Bible, il y a quelques inductions qui font espérer sa repentance et son retour

à Dieu. Quoi qu'il en soit, toujours, hélas! d'autres prophètes que Salomon auraient annoncé la vérité sans en profiter pour eux-mêmes. Tel a été en particulier le sort de l'apôtre Judas, qui avait, comme ses collègues, prêché l'Evangile en parcourant deux à deux les villes et les bourgs de la Judée, et duquel il est dit cependant qu'*il eût mieux valu pour cet homme de n'être jamais né!* Ce sont là des exemples bien propres à effrayer tous les hommes que leur vocation spéciale, ou seulement un degré supérieur de lumières évangéliques, appellent à instruire leurs frères sur les vérités de la foi et sur les préceptes de la morale chrétienne. Sans doute, le plus humble fidèle doit se faire un devoir de chercher, autant qu'il dépend de lui, à éclairer sur les choses du salut toutes les personnes qui l'entourent. Mais il doit se souvenir en même temps que l'accomplissement de ce devoir est accompagné d'une grande responsabilité. Il est facile de nous faire là-dessus certaines illusions. Nous nous imaginons quelquefois que nous avons tels et tels sentiments, parce nous savons et que nous pouvons expliquer aux autres qu'ils doivent être produits dans le cœur par telle et telle vérité de la Parole de Dieu. Cependant ce sont deux choses bien différentes que de savoir ce qu'il faudrait sentir et de le sentir en réalité. Nous pouvons aussi quelquefois nous faire des illusions sur certains actes de notre conduite, et alors notre exemple fera d'autant plus de mal que nos enseignements avaient été plus fidèles. Il faudrait que ceux qui enseignent les autres pussent toujours leur dire,

comme saint Paul aux Philippiens, en parlant des choses bonnes et dignes de louanges : *Vous les avez reçues, apprises et entendues de moi, et* VOUS LES AVEZ VUES EN MOI. Les soins que se donnait cet apôtre pour l'extension de l'Evangile et l'affermissement des Eglises ne l'empêchaient pas de veiller sur lui-même avec une double sollicitude ; car il dit ailleurs : *Je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté.*

Cette réflexion de saint Paul nous permet peut-être d'expliquer en quelque degré le contraste, d'abord si surprenant, que les enseignements de Salomon font avec sa conduite. Salomon était le plus grand monarque de son temps. Il était entouré de toutes les séductions que peuvent donner la richesse et la puissance. Il est probable qu'avant de commettre les péchés dont nous avons parlé, il n'avait pas su se soustraire à ces diverses séductions dans des choses qu'il jugeait innocentes, et que, bien loin de *traiter durement son corps*, il s'accoutuma à lui accorder toutes les jouissances d'une sensualité raffinée. Il affaiblit ainsi l'empire que l'homme doit exercer sur ses sens ; et lorsque ensuite il fut tenté par le mal, il n'eut plus la force de résister à ses passions. Il y a plusieurs passages de l'Ecriture qui montrent comment les habitudes de la mollesse peuvent conduire au désordre des mœurs. Ainsi, saint Pierre dit en parlant des hommes qui devaient dans les temps futurs déshonorer l'Evangile par leur conduite : *Ils aiment à vivre tous les jours dans les délices.* Puis il ajoute presque immédiatement : *Ils ont*

les yeux pleins d'adultère (2 Pierre, II, 13, 14). Nous voyons donc qu'un des moyens de nous fortifier contre les séductions du péché, c'est de ne pas nous abandonner à la sensualité dans les habitudes de notre vie. Sans doute, Dieu n'exige pas de nous ce qu'on appelle des mortifications inutiles. Il nous montre, par la multiplicité de ses dons temporels, qu'il veut sous ce rapport, tout en satisfaisant à nos besoins, nous procurer des jouissances. Mais il ne faut pas abuser de cette libéralité de notre Père. Il faut, suivant une expression de l'Ecriture, *user de ce monde comme n'en usant pas*, être prêt à sacrifier sans regret certaines jouissances matérielles dès que le devoir ou les circonstances l'exigeraient, et, en attendant, ne point nous accorder toutes celles que notre position semblerait nous permettre. C'est ainsi que nous pourrons rester les maîtres de notre corps et de notre cœur. C'est ainsi que nous *dirons à la sagesse : tu es ma sœur*, et que nous *appellerons la prudence notre amie;* c'est ainsi surtout que, nous montrant sincères dans notre vigilance, nous pourrons espérer que Dieu ne nous *laissera pas entrer dans la tentation*, mais *qu'il nous délivrera du mal* et de celui qui a l'empire du mal, c'est-à-dire le diable.

CHAPITRE VIII.

VERSETS 1-13.

Ce chapitre serait peut-être difficile à expliquer dans tous ses détails; mais on peut en retirer de précieux enseignements, même en ne saisissant pas tout le sens de chacune des paroles dont il se compose. Ici, comme dans le chapitre premier, la voix de Dieu instruit les hommes, sous le nom de la sagesse. Nous verrons plus clairement par les derniers versets du chapitre actuel, ce qu'il faut entendre par cette expression. En attendant, nous pourrons voir dans les premiers versets quels sont les caractères et les effets de la véritable sagesse.

La voix de Dieu s'adresse de nouveau aux hommes qui n'auraient pas écouté ses premiers avertissements, et que le Saint-Esprit appelle des *imprudents* et des *insensés*. En effet, lors même qu'un homme serait renommé pour la prudence et l'habileté avec lesquelles il dirige ses affaires temporelles, qu'y a-t-il de plus insensé et de plus imprudent que de négliger les révélations de Dieu et de ne pas se soucier de ce que sera notre sort pendant toute l'éternité? *Que servirait-il à un homme*, a dit Jésus-Christ, *de gagner le monde en-*

tier s'il perdait son âme, et quel dédommagement lui donnerait-on pour la perte de son âme?

Vous, imprudents, dit la sagesse, *apprenez la prudence; vous, insensés, devenez* INTELLIGENTS DE COEUR. Cette expression confirme ce que nous disions à l'occasion d'un autre passage, c'est que, pour l'ordinaire, c'est par un défaut de notre cœur plutôt que de notre esprit, que nous ne comprenons pas les choses qui se rapportent à notre salut. Si nous désirons sincèrement les connaître pour y conformer nos sentiments et notre vie, Dieu exaucera les prières que nous lui adresserons à cet égard, et nous *conduira dans toute la vérité.* Aussi saint Paul déclare-t-il que c'est DU COEUR *que l'on croit à justice;* et il dit en parlant des adversaires de l'Evangile qu'*ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Le secret de l'Eternel*, dit David, *est pour ceux qui le craignent, et il leur fera connaître son alliance* (Ps. XXV, 14).

La connaissance de la vérité doit nous amener à l'amour de Dieu ou à la piété, comme nous pouvons le voir par ce qu'ajoute la sagesse; car mon palais parlera de la vérité, et mes lèvres détesteront l'impiété. De même saint Paul écrivait à son disciple Tite qu'il avait été établi *apôtre de Jésus-Christ pour faire connaître la vérité qui est selon la piété* (Tite, I, 1). Toutes les fois donc qu'en croyant être dans la vérité, on n'a pas pour Dieu les sentiments d'amour et de reconnaissance que sa miséricorde doit nous inspirer, on se fait des illusions sur les connaissances que l'on pos-

sède, et on n'est pas dans la vérité qui seule peut nous conduire au salut.

Lorsque nous sommes devenus *intelligents de cœur*, c'est-à-dire que nous sommes humbles et sincères, il n'y a rien dans nos sentiments qui soit opposé aux enseignements bibliques, et qui nous les fasse trouver étranges. C'est ainsi qu'*ils sont tous aisés à trouver à l'homme intelligent et droits à ceux qui ont acquis la science.* Non-seulement de tels hommes ne verront *rien de détourné ni de mauvais* dans les enseignements de la sagesse divine, mais ils reconnaîtront que cette *sagesse est meilleure que les perles*, et que *tout ce qu'on saurait souhaiter ne la vaut pas.* C'est là une disposition que suppose nécessairement la profession du christianisme. Cependant, nous devons examiner si dans la pratique nous la conservons toujours, et si nous ne désirons jamais, pour nous ou pour nos proches, la santé, l'aisance, le repos, l'affection de nos semblables, ou tout autre bien temporel, plus ardemment que nous ne désirons les progrès dans la connaissance de Dieu et dans la sanctification.

C'est bien à la sanctification que doit amener la véritable sagesse, puisque la voix même de cette sagesse continue en disant : *La crainte de l'Eternel, c'est de haïr le mal; j'ai en haine l'orgueil et l'arrogance, la mauvaise conduite et la bouche qui parle avec perversité.* Il y a des chrétiens qui n'aiment pas qu'on insiste sur le devoir de craindre Dieu, parce qu'il leur semble que ce sentiment ne peut pas s'allier avec l'amour. D'autres chrétiens, au contraire, pensent qu'en cher-

chant à inspirer l'amour de Dieu, sans parler, en même temps, de la crainte qui lui est due, on risque d'affaiblir les sentiments de respect et d'adoration que la pensée de Dieu doit exciter dans notre cœur. Mais si l'on fait attention à plusieurs des déclarations de la Bible sur ce sujet, on verra que les sentiments divers de l'amour et de la crainte de Dieu, lorsqu'ils sont tels que Dieu les demande, bien loin d'être opposés l'un à l'autre, produisent, au contraire, les mêmes effets et deviennent comme un même sentiment dans notre âme. Ainsi saint Jean nous dit : *C'est en ceci que consiste l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements* (1 Jean, V, 3), et le Saint-Esprit nous dit ici : *La crainte de l'Eternel, c'est de haïr le mal.* Ce rapprochement explique une déclaration de saint Jean qui semble contredire les préceptes de la Bible sur la crainte de Dieu. *Il n'y a point de crainte dans la charité*, dit-il, *mais la charité parfaite bannit la crainte.* La charité, c'est-à-dire ici l'amour de Dieu, bannit la crainte des jugements de Dieu; mais bien loin de bannir la crainte de l'offenser, elle l'augmente. Eprouvons nos sentiments d'après ces règles. Voyons si quand nous croyons aimer Dieu, cet amour nous pousse à faire sa volonté; et si, lorsque nous éprouvons de la crainte en pensant à lui, ce n'est point la crainte de la punition, plutôt que la haine du mal en lui-même. Puis nous demanderons à Dieu de nous purifier sous ces deux rapports et de sanctifier ainsi notre obéissance.

VERSETS 14 JUSQU'A LA FIN.

Les instructions que nous donnent ces versets sont d'un genre moins pratique que ne le sont, en général, celles du livre des Proverbes; mais elles élèvent notre âme en lui ouvrant un sujet de profondes méditations dont notre foi peut être éclairée et vivifiée. Elles nous font apercevoir, en effet, quoique d'une manière voilée, que cette sagesse, dont nous avons vu les préceptes dans les versets précédents, c'est la voix même du Fils de Dieu, ou de la seconde personne de la très-sainte Trinité. Sans doute, il s'agit ici d'un mystère que l'intelligence des hommes ne saurait jamais sonder et dont on ne doit approcher qu'avec une humble adoration. Mais cette considération ne doit pas nous empêcher d'examiner respectueusement, pour en faire l'*objet* de notre foi, les instructions que nous donne le Saint-Esprit. S'il y a une témérité coupable à vouloir deviner ce que la Bible ne nous enseigne pas, il y aurait peut-être une négligence non moins présomptueuse à ne pas chercher à comprendre tout ce qu'elle nous enseigne, même sur des sujets qui ne s'appliquent pas directement à nous. *Les choses cachées sont pour l'Eternel notre Dieu; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants.*

L'Eternel, dit la sagesse, *m'a possédée dès le commencement de ses voies; avant qu'il fît aucune de ses œuvres, j'étais déjà alors. J'ai été établie princesse dès le siècle, dès le commencement, dès l'origine de la terre. J'ai été*

engendrée lorsqu'il n'y avait point encore d'abîmes, ni de fontaines chargées d'eaux... Quand il agençait les cieux, j'y étais... Quand il établissait son règlement pour la mer, afin que les eaux n'en passassent point le bord; quand il compassait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui son nourrisson, j'étais ses délices de tous les jours, et je me réjouissais devant lui en tout temps. Je me plaisais dans le monde et dans la terre, et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes, etc. Il est difficile de méconnaître le rapport frappant de ces paroles avec le commencement de l'évangile de saint Jean, qui nous dépeint avec une simplicité sublime la divinité essentielle, mais distincte du Père, que possède éternellement le Fils de Dieu. *La Parole était au commencement*, dit l'apôtre. *La Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans elle. C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* Puis, plus loin : *Et la Parole a été faite chair, et a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité.*

Il y a un autre rapprochement qui peut servir à nous éclairer. Nous lisons aux versets 14 et 15 : *C'est à moi qu'appartient le conseil et l'adresse; c'est moi qui suis la prudence; la force est à moi. C'est par moi que les rois règnent et que les princes ordonnent ce qui est juste*, etc. Or Esaïe annonce en ces termes la venue au monde du Fils de Dieu. *Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné et l'empire a été posé sur son épaule; et on appellera son nom l'Admirable, le Conseil-*

ler, le Dieu fort, le Puissant, le Père d'éternité, le Prince de la paix (Esaïe, IX, 5).

Nous devons peut-être conclure de ces enseignements que, comme c'est le Fils de Dieu qui par sa médiation nous obtient le don du Saint-Esprit (voyez Jean, XIV, 26-XVI, 7, etc.), c'est lui qui peut dire qu'il nous communique la force, la sagesse, la justice et la prudence dont cet Esprit divin est l'unique source. Quoi qu'il en soit, il demeure certain que nous avons besoin du secours du Saint-Esprit pour connaître et pour pratiquer la volonté de Dieu, et que nous devons continuellement demander ce secours au Père au nom et par les mérites de son Fils bien-aimé.

Je fais marcher, dit-il encore, *par le chemin de la justice et par le milieu des sentiers de la droiture.* Ces expressions sont remarquables. La Parole de Dieu compare souvent la carrière du fidèle à un sentier étroit dans lequel il faut marcher avec précaution pour ne pas s'en écarter d'un côté ou de l'autre. Ici, elle donne encore plus de force à cette image en disant que le secours de Dieu nous *fait marcher* PAR LE MILIEU *des sentiers de la droiture.* Alors nous ne risquerons pas, en voulant éviter un mal, de faire un mal opposé, peut-être plus grave encore. Dieu veut bien récompenser chez ses enfants les œuvres d'obéissance que sa grâce leur a donné le désir et la force de pratiquer. Il *donne en héritage des choses permanentes à ceux qui l'aiment, et il remplira leur trésor.* Oui, le bonheur que peut nous procurer déjà dans ce monde le sentiment du pardon et de l'amour de Dieu, n'est encore que le

gage des *choses permanentes* que sa bonté nous réserve dans la vie qui est à venir. C'est là que le vide immense de notre cœur pourra être complètement rempli, et que notre trésor sera pour jamais à l'abri de toute atteinte et de toute vicissitude.

CHAPITRE IX.

On retrouve dans ce chapitre les appels miséricordieux que la souveraine sagesse fait entendre aux hommes. Nous sommes confirmés dans la pensée que cette sagesse est la voix du Fils de Dieu, par le rapport frappant de ces appels avec les expressions qu'a employées Jésus-Christ pendant son passage sur la terre.

La souveraine sagesse a bâti sa maison; elle a taillé ses sept colonnes. Le nombre sept est un nombre symbolique très-souvent employé dans l'Ecriture pour indiquer, à ce qu'il paraît, la perfection. Ici, il semble désigner le séjour céleste du Fils de Dieu glorifié; car on peut remarquer ce nombre dans tous les symboles qui entourent le Seigneur, lorsqu'il fait entendre sa voix dans les visions de l'Apocalypse : *Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite et qui marche au milieu des sept chandeliers d'or.* Et ailleurs : *Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles* (Apoc., II, 1-III, 1).

Elle (la souveraine sagesse) *a apprêté sa viande; elle a préparé son vin; elle a aussi dressé sa table. Elle a envoyé ses servantes. Elle appelle de dessus les perrons des lieux les plus élevés de la ville, disant : ..... Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai préparé,* etc.

Ne croit-on pas entendre la voix de notre Sauveur dans cette parabole si saisissante : *Un homme fit un grand souper et il y convia beaucoup de gens. Et il envoya son serviteur à l'heure du souper dire aux conviés : Venez, car tout est prêt?* Oui ; *tout est prêt!* Le sacrifice qui expie nos fautes est consommé ; et le Dieu que nous avions offensé est tout disposé à nous accorder, avec son pardon, les lumières et les secours qui doivent renouveler et purifier nos âmes. Il ne nous demande que d'être sincères dans le désir de recevoir ces grâces et de les faire tourner à notre sanctification. C'est *celui qui est simple* que la voix de la sagesse appelle ; et c'est à *celui qui manque d'intelligence* qu'elle dit : *Venez, mangez de mon pain*, etc. Il ne faudrait pas conclure de ces paroles qu'il n'y a que les ignorants et les crédules qui puissent recevoir les doctrines du christianisme. Au contraire ; on a vu dans tous les temps les intelligences les plus élevées se soumettre avec joie à ces doctrines, en reconnaissant que, par elles seules, l'homme pouvait trouver la paix et concilier les étonnantes contradictions que nous présente la vie. Mais la disposition que le Saint-Esprit nous demande sous le nom de *simplicité*, c'est la disposition d'enfants humbles et dociles qui, connaissant leur ignorance et se défiant de leur propre jugement, écoutent et reçoivent sans la moindre hésitation toutes les instructions de leur père. C'est dans ce sens que parlait notre Seigneur lorsqu'il commença son sermon sur la montagne, en disant : *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient!*

La disposition la plus opposée à la simplicité que Dieu nous demande, c'est celle du *moqueur*, c'est-à-dire de l'homme profane qui, dans sa folie, croit pouvoir juger les enseignements divins; et qui, sans même se donner la peine de les approfondir, ose les tourner en ridicule dès qu'ils ne s'accordent pas avec ses vues. Il serait inutile de vouloir discuter avec un tel homme, puisqu'il serait prévenu d'avance contre tout raisonnement. C'est pour cela que Salomon nous dit : *Celui qui instruit un moqueur n'en reçoit que de la honte, et celui qui reprend un méchant s'attire une tache. Ne reprends point un moqueur, de peur qu'il ne te haïsse ; reprends un homme sage, et il t'aimera.* Jésus-Christ disait de même à ses disciples : *Ne donnez point les choses saintes aux chiens et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent.* Ceux qui sentent le prix de la vérité écoutent, au contraire, avec empressement tout ce qui peut les éclairer. Ils sont même reconnaissants des reproches qu'on leur adresse pour les corriger de leurs défauts et les rendre plus dignes de leur sainte vocation. C'est ainsi que les *sages deviennent encore plus sages*, qu'ils *croissent en doctrine*, et qu'étant pénétrés de la *crainte de l'Eternel*, ils font toujours de nouveaux progrès dans cette *prudence* qui nous conduit par la miséricorde de Dieu aux *jours multipliés* du bonheur à venir.

Après nous avoir fait entendre les instructions du Seigneur, le Saint-Esprit expose, sous le nom de la *femme insensée*, les appels que nous adressent nos

diverses passions, ou peut-être les hommes qui s'adressent à nos passions pour chercher à nous corrompre. Cette voix, quelle qu'elle soit, semble vouloir, pour mieux nous séduire, imiter la voix de l'Esprit de Dieu. Car elle dit, comme lui : *Que celui qui est simple se retire ici!* c'est-à-dire : Que celui qui est faible, irrésolu sur la route qu'il doit suivre, écoute mes conseils, et il sera heureux! En effet, nos passions illégitimes, de quelque nature que soit leur objet, font toujours supposer à l'homme qu'elles dominent, que la poursuite et l'acquisition de cet objet assureraient son bonheur. Elles lui persuadent que *les eaux dérobées sont douces, et que le pain pris en cachette est agréable.* Mais *il ne considère pas*, ajoute Salomon, *que c'est là que sont les morts, et que ceux* qui se sont laissé séduire *sont au lieu du silence.* Pour mieux résister, soit à la voix de nos passions, soit à celle des hommes égarés qui voudraient nous rendre complices de leurs fautes, souvenons-nous encore de cette parole : *Si tu es sage, tu seras sage pour toi-même, et si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine.* Lorsque nous sommes obligés de reconnaître que notre vie n'est pas conforme aux préceptes de la Parole de Dieu, nous nous tranquillisons quelquefois en nous appuyant sur les conseils et les exemples que nous avons reçus et sur le grand nombre des hommes dont l'obéissance à la loi divine n'est pas plus scrupuleuse que la nôtre. Mais cette considération ne doit nous rassurer en aucune manière. Dieu traitera chaque pécheur comme s'il était le seul homme qui eût transgressé ses commandements;

et il nous jugera d'après sa loi et non d'après la conduite de nos semblables. *L'homme portera son propre fardeau*, nous dit saint Paul. Au lieu donc de nous rassurer sur de vains prétextes, écoutons les invitations miséricordieuses du Seigneur ; et, par la foi, nourrissons-nous de son corps et de son sang, représentés par ce pain et ce vin qu'il offre, dans les versets que nous avons lus, aux âmes qu'il appelle. C'est là seulement que nous pourrons rencontrer le pardon, la régénération et le bonheur éternel.

CHAPITRE X.

VERSETS 1-10.

Ce chapitre offre, quant à la forme de ses enseignements, une particularité que nous retrouverons dans plusieurs autres chapitres. C'est que chaque verset renferme une leçon exprimée de deux manières différentes, dont l'une est la contre-partie de l'autre. Ainsi nous lisons au premier verset : *L'enfant sage réjouit son père ; mais l'enfant insensé est l'ennui de sa mère*, etc. Cette forme permet quelquefois de mieux comprendre une sentence difficile, le sens nous en étant expliqué par la sentence qui lui correspond. Au reste, cette symétrie dans les sentences, dont l'effet sur l'esprit est analogue à celui de la rime sur l'oreille, cette symétrie, disons-nous, n'est pas une forme particulière au livre des Proverbes ; elle se retrouve, plus ou moins, dans toutes les parties poétiques de l'Ancien-Testament, et elle en fait une des principales beautés.

Les trésors de méchanceté ne profiteront de rien ; mais la justice délivrera de la mort. Il est évident que nous ne devons pas entendre ici par *trésors de méchanceté* ce *trésor de colère* que les hommes inconvertis *s'amassent*, comme dit saint Paul (Rom., II, 5), *pour le jour de la*

colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu. Il est question ici de trésors et de richesses dans le sens propre et matériel de ces mots, mais de trésors acquis ou conservés par des moyens illégitimes. C'est ainsi que saint Jacques, s'adressant aux riches avares et injustes qui privent de leur salaire *les ouvriers qui ont moissonné leurs champs*, leur dit : *Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu. Vous vous êtes amassé un trésor pour les derniers jours.* Si donc nous avons augmenté nos biens par des moyens contraires à la délicatesse, ou si nous nous sommes refusés aux actes de libéralité chrétienne que Dieu avait placés devant nous, il ne faudrait pas nous complaire dans l'abondance de nos richesses. Il faut, au contraire, avant qu'il soit trop tard, chercher autant que possible à réparer nos procédés injustes et les autres effets de notre avarice, ce qui sera la preuve d'un sincère repentir.

Il est possible aussi que par *trésors de méchanceté*, Salomon entende simplement les richesses matérielles, quelle que soit la manière dont elles aient été acquises, parce qu'elles sont, en général, la cause d'un grand nombre de péchés. C'est ainsi que notre Seigneur disait : *Faites-vous des amis avec les richesses iniques.* Alors ce passage signifierait que si les richesses nous procurent divers avantages pendant cette vie, elles ne nous serviront évidemment de rien à l'heure de la mort. Nous n'aurons d'autre moyen de salut que la justification procurée par Jésus-Christ, justification

toujours accompagnée de la sanctification de notre âme.

Nous trouvons ensuite des déclarations contre la paresse et la négligence. Il ne faudrait pas nous étonner d'en rencontrer souvent dans le livre des Proverbes; car il n'y a peut-être personne qui n'ait à combattre la paresse sous quelqu'une de ses diverses formes. La paresse, soit de corps, soit d'esprit, nuit à nos intérêts de toutes sortes de manières; et en nous empêchant de nous *employer pour autrui*, elle n'est pas moins nuisible à l'accomplissement de notre devoir. Sans doute, c'est à la lettre qu'il faut prendre cet avertissement : *La main paresseuse appauvrit; mais la main des diligents enrichit.* En même temps, la place qu'occupent ces paroles, entre des sentences relatives au bonheur des justes et au malheur des méchants, peut nous faire entrevoir qu'il s'agit aussi là de la paresse spirituelle ou de l'appesantissement du cœur. Cet appesantissement nous empêche de chercher à nous *enrichir* des dispositions chrétiennes qui nous manquent; et il nous *appauvrit* peu à peu même à l'égard de celles que nous croyons posséder. Il endort notre conscience, en sorte que nous ne savons pas nous appliquer les avertissements de la Parole et de l'Esprit de Dieu; et que, comme un homme qui *dormirait pendant la moisson*, nous rendons inutiles ses plus précieuses grâces.

C'est peut-être pour nous encourager à vaincre notre paresse spirituelle, que d'abord, après les déclarations adressées aux paresseux, Salomon place les promesses faites aux justes. Parmi ces promesses, il est

dit que *la mémoire du juste sera en bénédiction.* Cette parole se vérifie de la part des hommes et de la part de Dieu. Les personnes qui, pendant la vie d'un fidèle, ont pu blâmer ce qu'elles appelaient l'exagération de ses principes et de son obéissance, le jugent très-souvent d'une manière bien différente après que la mort les en sépare. Lorsque toutes les choses d'ici-bas ont disparu pour lui, on sent qu'il avait *choisi la bonne part* en recherchant avant tout les choses invisibles et éternelles. On aime à se souvenir des expressions de sa foi et de sa charité; et l'on regarde comme une faveur de Dieu d'avoir eu sous les yeux un pareil exemple. Mais si *la mémoire du juste* est ainsi *en bénédiction* parmi les hommes, elle est, d'une autre manière, une bénédiction bien plus précieuse pour ceux qui ont été les objets de son affection. Il avait prié pour eux sur la terre; il avait été fidèle dans ses efforts pour les amener à Dieu, ainsi que dans l'accomplissement de ses autres devoirs. Les promesses de Dieu nous autorisent donc à croire que, même après son délogement, les prières qu'il avait faites en leur faveur seront exaucées, de sorte qu'il aura véritablement été pour eux un instrument de bénédiction et de salut.

Ce n'est pas seulement après avoir quitté ce monde que le juste jouit des fruits de sa fidélité. *Celui qui marche en intégrité*, c'est-à-dire celui dont le cœur est *entier* dans le service de Dieu, *marche en assurance*, dit Salomon; *mais celui qui pervertit ses voies sera connu.* Il y a un passage de saint Jean qui développe

et explique cette parole. *Si notre cœur nous condamne*, dit-il, *Dieu est plus grand que notre cœur et il connaît toutes choses. Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne point, nous avons une grande confiance devant Dieu. Et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous faisons ce qui lui est agréable* (1 Jean, III, 20-22). Heureux ceux en qui se réalisent de telles bénédictions et de telles promesses!

VERSETS 11-12.

Ces versets ont principalement pour but de nous rendre attentifs aux effets bons ou mauvais que nos paroles peuvent produire. C'est un sujet qui revient souvent, non-seulement dans le livre des Proverbes, mais dans toute la Parole de Dieu. Nous avons, en effet, besoin d'être constamment ramenés au sentiment de l'importance de nos paroles; car c'est le plus souvent, parce que nous les prononçons sans y réfléchir et sans presque y prendre garde, qu'elles deviennent si facilement pour nous l'occasion de quelque péché. *Où il y a beaucoup de paroles, il ne manque pas d'y avoir du péché*, dit Salomon; *mais celui qui retient ses lèvres est prudent. Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler*, dit aussi saint Jacques. Un pareil précepte ne semblerait pas devoir être difficile à suivre; cependant nous savons tous combien il est loin d'en être ainsi. Il n'y a même que les chrétiens déjà avancés dans la sanctification qui sentent la nécessité

de *garder*, comme dit le Psalmiste, *leur bouche avec un frein*, de peur de se livrer à l'irritation, de prononcer des médisances, d'user de dissimulation, ou d'employer des expressions exagérées. Ce n'est pas que nous soyons innocents lorsque nous avons dans le cœur des sentiments de malveillance que nous ne laissons pas percer dans nos paroles. Si *celui qui prononce des blâmes est un insensé, celui qui couvre la haine a des lèvres trompeuses.* Mais quand nous avons le malheur de sentir des mouvements d'irritation et d'amertume, il ne faut pas commettre un péché de plus en les exprimant par nos paroles. Au lieu de ne faire du mal qu'à nous-mêmes, nous en faisons alors, et de bien des manières, à ceux qui nous entendent, ou à ceux qui sont les objets de nos malins discours; car *la haine excite les querelles.* Salomon ajoute immédiatement : *Mais la charité couvre tous les péchés.* En demandant à Dieu de *garder l'ouverture de nos lèvres*, nous devons donc le supplier de nous mettre dans le cœur cette charité qui, lorsqu'elle ne peut empêcher le mal, cherche du moins à le cacher, cette charité qui, comme dit l'Apôtre, *espère tout, croit tout, excuse tout et supporte tout.*

Nous dirons en passant que cette parole : *La charité couvre tous les péchés*, peut expliquer un passage analogue dans le Nouveau-Testament qui est souvent mal compris. C'est celui-ci de la première épître de saint Pierre : *Surtout ayez entre vous une grande charité; car la charité couvrira une multitude de péchés* (1 Pierre, IV, 8). On suppose que l'apôtre entend par là que la

charité peut excuser et couvrir devant Dieu les péchés de ceux qui la possèdent, ce qui serait contraire au principe fondamental de la foi évangélique, puisque c'est seulement *le sang de Jésus-Christ* qui *nous purifie de tout péché.* Mais saint Pierre, citant probablement le passage des Proverbes dont la signification n'est pas douteuse, veut dire que la charité couvre ou plutôt *voile* (c'est le sens de l'original) les péchés du prochain, quelque graves et nombreux qu'ils soient. Il y a aussi dans l'épître de saint Jacques un passage qui, quoique plus facile à comprendre, donne quelquefois lieu à la même erreur : *Mes frères,* dit-il, *si quelqu'un d'entre vous s'écarte de la vérité et que quelqu'un le redresse, qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés* (Jacq., V, 9). Ici encore on suppose quelquefois que c'est celui qui aura ramené un de ses frères de son égarement dont les péchés seront couverts par cet acte de charité fraternelle. Mais tel n'est point le sens de ce passage. Les péchés dont il y est question sont ceux de l'homme qui a été *redressé.* Il est évident, en effet, que lorsqu'une âme égarée a été ramenée à une véritable foi, cette foi, en l'unissant à Jésus, la sauve de la mort et couvre devant Dieu la *multitude de péchés* qui auparavant pesaient sur elle.

Pour revenir au chapitre des Proverbes, ce n'est pas seulement quant au mal que nous pouvons faire par nos paroles que les versets d'aujourd'hui nous donnent de sérieux avertissements ; c'est aussi relativement au bien que nous pouvons faire par leur moyen.

La bouche du juste est une source de vie, la langue du juste est un argent pur, les lèvres du juste en repaissent plusieurs, etc. De telles déclarations supposent que le juste fait usage de la parole pour instruire, pour reprendre, pour édifier et pour consoler ceux qui sont à la portée de son influence. C'est là un devoir qui nous est imposé d'une manière plus directe et plus détaillée dans un grand nombre de passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament; mais c'est un devoir qui demande pour l'accomplir autant de prudence que de zèle. Il ne faudrait pas croire que cette déclaration : *Les sages cachent la science*, fût en contradiction avec celles que nous avons citées. Elle ne signifie pas que les sages ne parlent jamais des choses vraiment bonnes qu'ils ont apprises ; elle signifie plutôt que, lorsqu'ils ont occasion d'acquérir quelque connaissance, ils en profitent avec empressement et serrent dans leurs cœurs les vérités qu'ils ont embrassées pour les appliquer à leur conduite. C'est ainsi qu'après tous les miracles qui avaient accompagné la naissance de Jésus, il est dit de Marie qu'elle *conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. Le royaume des cieux*, dit Jésus-Christ, *est semblable à un trésor caché dans un champ qu'un homme a trouvé et qu'il cache.* C'est aussi dans le même sens que Salomon dit : *Celui qui garde l'instruction tient le chemin de la science; mais celui qui néglige la correction s'égare.*

Souvenons-nous, comme l'abrégé des diverses leçons contenues dans cette portion de chapitre, que *l'œuvre du juste tend à la vie.* Il cherche, pour lui-

même, à profiter de toutes les instructions et même des corrections qu'il peut recevoir, afin de mieux connaître ce qui lui manque et de faire des progrès dans son obéissance envers Dieu. Il cherche, quant aux autres, que ses paroles ne puissent jamais produire sur eux une impression dangereuse, et qu'au contraire *ses discours servent à l'édification et communiquent la grâce à ceux qui les entendent.* Mais cette vie du juste, la foi seule peut nous la donner, selon qu'il est écrit : *Le juste vivra par la foi* (Hab., II, 4. Rom., I, 17).

VERSETS 22 JUSQU'A LA FIN.

Ces versets nous présentent quelques-uns des privilèges du juste ou du fidèle, ainsi que plusieurs traits du malheur des méchants. Ce n'est pas un des moins remarquables de ces traits que le titre même que Salomon leur donne : *C'est comme une joie à l'insensé de faire quelque méchanceté*, dit-il; *mais la sagesse est la prudence du juste.* Déjà, au verset vingt et unième, il avait dit : *Les lèvres du juste en repaissent plusieurs; mais les fous mourront faute de sens.* On voit donc que, dans le langage du Saint-Esprit, le mot de *fou* est opposé à celui de *juste*, et ce sont les *insensés* qui font les œuvres du *méchant.* Cette désignation ne doit pas nous étonner; car le mépris des lois de Dieu et de ses offres de salut est la plus dangereuse des folies. On regarderait, avec raison, comme un insensé l'homme que l'on verrait abandonner un trésor pour se saisir d'un jouet d'enfant. Eh bien! n'y a-t-il pas une disproportion

encore plus grande, une disproportion infinie entre les courtes jouissances de cette vie et les biens éternels du monde à venir pour lesquels nous sommes souvent si peu disposés à les sacrifier?

La bénédiction de l'Eternel est celle qui enrichit, et il n'y joint aucun travail. Cela signifie probablement que lorsque Dieu bénit un de ses enfants en pourvoyant à ce qui lui est nécessaire, il lui donne en même temps de se confier en lui avec une pleine certitude; de sorte que le fidèle n'éprouve aucune angoisse, lors même que d'un jour à l'autre il ignorerait par quels moyens son Père céleste voudra subvenir à ses besoins. Ce passage, en effet, ne signifie évidemment pas que l'homme peut se passer de travail, puisque, outre les déclarations précédentes contre la paresse, nous en trouvons encore une dans ces derniers versets.

Ce que le méchant craint lui arrivera; mais Dieu accordera aux justes ce qu'ils désirent. L'espérance des justes est la joie; mais l'attente des méchants périra. Nous avons rapproché ces deux déclarations qui se complètent l'une l'autre. Les méchants, c'est-à-dire les hommes qui ne se sont pas convertis à Dieu, ont sur leur sort à venir tantôt des espérances et tantôt des craintes. Ces craintes et ces espérances sont vagues, parce qu'ils n'aiment pas à fixer leurs pensées sur ce sujet. Ils se confient, pour l'ordinaire, d'une manière générale, dans la miséricorde de Dieu, tout en ne croyant pas véritablement au sacrifice qui en est le gage. Le Saint-Esprit nous déclare donc ici que le méchant ne verra pas se réaliser les espérances d'un bonheur à venir

dont il se flatte, tandis que les craintes qu'il conçoit dans d'autres moments sur ce sujet seront réalisées et surpassées. Quant au juste, c'est-à-dire à l'homme qui, justifié par la foi, a reçu par cette même foi le principe de sa régénération spirituelle, *ce qu'il désire*, c'est de jouir pendant l'éternité de la présence et de la communion de Dieu, c'est de pouvoir l'aimer sans partage, d'être complètement affranchi de l'empire du péché, et d'être délivré, en même temps, de toutes les douleurs qui en sont ici-bas la conséquence. Non-seulement il désire ces choses; mais, fondé sur les promesses de Dieu, il sait que, dès maintenant, elles lui appartiennent. *L'espérance est à son âme comme une ancre ferme et assurée qui pénètre jusqu'au-delà du voile où Jésus, notre Précurseur, est entré pour nous.* Si donc nous pouvons nous rendre le témoignage de n'appuyer que sur Jésus-Christ nos espérances de salut et d'aimer ce Sauveur *que nous ne voyons pas encore*, ne craignons pas de nous abandonner à la jouissance anticipée du bonheur à venir, comme si ce bonheur pouvait nous échapper. Nous voyons ici que *Dieu accordera aux justes ce qu'ils désirent*, et nous voyons ailleurs que la foi aux promesses de Dieu est un gage certain de leur accomplissement. *Qu'il te soit fait selon ta foi!* disait notre Sauveur à ceux qui lui croyaient la volonté et le pouvoir de satisfaire à leurs demandes. Il est dit de la mère de Jésus : *Heureuse celle qui a cru! car les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement.*

La même foi qui nous assure les biens éternels, nous

fait marcher d'un pas plus ferme au travers des vicissitudes de la vie présente. *La voie de l'Eternel est la force de l'homme intègre*, dit Salomon ; *mais elle est la ruine des ouvriers d'iniquité.* Lorsque nous sommes certains d'être bien dans la route où Dieu veut que nous marchions, nous avons la force de lutter contre les obstacles, parce que nous savons que la volonté de Dieu est de nous les faire surmonter. La paix qui en résulte pour l'âme influe même sur l'état de notre corps, selon cette parole : *La crainte de l'Eternel accroît le nombre des jours.* Cependant plusieurs des déclarations que Salomon y ajoute semblent se rapporter à quelque chose de plus élevé. C'est ainsi qu'il dit : *Le juste ne sera jamais ébranlé; mais les méchants n'habiteront point sur la terre.* Ces paroles, comme d'autres semblables que nous avons déjà rencontrées, signifient probablement que, *dans le renouvellement qui doit arriver* (Matth., XIX, 28), les méchants n'habiteront point le séjour que Dieu prépare à son peuple, mais que les justes y jouiront d'un bonheur éternel. Quels que soient leurs priviléges déjà dans ce monde, c'est là seulement que leur *joie* pourra être *accomplie* et que leur espérance sera changée en possession.

CHAPITRE XI.

VERSETS 1-15.

Ces versets commencent par une sentence que la familiarité de ses expressions rend plus frappante à l'esprit, mais dont l'application est d'une portée générale : *La fausse balance est en abomination à l'Eternel; mais le poids juste lui est agréable.* Il est évident que cette condamnation comprend toutes les injustices et toutes les fraudes qui se commettent dans les affaires, soit que ces fraudes paraissent coupables déjà aux hommes, soit qu'elles se déguisent, pour être excusées, sous les noms spécieux de finesse et d'habileté. En même temps les termes dont se sert ici le prophète nous montrent qu'il n'y a rien de petit aux yeux de Dieu, et qu'il voit dans les détails de notre conduite, les plus minutieux en apparence, si nous cherchons à lui obéir en toutes choses, ou si notre cœur se révolte secrètement contre sa volonté.

La déclaration suivante est relative à un autre objet : *L'orgueil est-il venu, aussitôt vient l'ignominie; mais la sagesse est avec ceux qui sont modestes.* Nous avons déjà souvent vu dans les Proverbes combien l'orgueil nous rend coupables devant Dieu et nous

expose à ses jugements. Mais ici Salomon semble parler plutôt des humiliations que les orgueilleux s'attirent dès ici-bas de la part des hommes. En effet, comme l'orgueil se retrouve plus ou moins dans tous les cœurs qui ne sont pas complètement régénérés par l'Esprit de Dieu, l'orgueil des uns froisse celui des autres, de sorte qu'on profite de toutes les occasions pour humilier l'homme de qui l'on se croit méprisé. Prenons garde cependant de ne pas revêtir l'apparence de l'humilité dans le but de nous attirer la bienveillance de ceux qui nous entourent. L'hypocrisie est un vice que Dieu a particulièrement en horreur et que nous voyons condamné dans les versets qui nous occupent. Non-seulement la fausseté de nos paroles nous attirerait les justes châtiments de Dieu, mais nos efforts pour tromper les hommes resteraient même inutiles. La bonne opinion de soi-même se trahit au travers des protestations les plus contraires. Il n'y a de *modestie* véritablement aimable que celle qui a sa source dans une sincère humilité. Cette humilité provient elle-même d'une connaissance intime de notre misère et de la comparaison continuelle de ce que nous sommes avec ce que prescrit la loi de Dieu.

Si l'orgueil nous amène facilement à l'hypocrisie, il nous entraîne aussi dans plusieurs autres péchés, et en particulier dans la médisance. *Celui qui méprise son prochain*, dit Salomon, *est dépourvu de sens; mais un homme discret se tait. Celui qui va médisant révèle le secret; mais celui qui a un cœur loyal le cache.* On comprend que lorsque nous méprisons notre prochain, ou que les élo-

ges donnés à d'autres nous semblent diminuer la bonne opinion qu'on a de nous, nous soyons disposés à rabaisser les objets de cette estime en révélant le mal que nous pouvons savoir d'eux. Cette réflexion seule pourrait suffire pour montrer combien la médisance est coupable. Mais c'est ce qu'en général les chrétiens eux-mêmes ne comprennent pas assez. Ils ne réfléchissent pas que la médisance a pour l'ordinaire sa source dans l'envie et dans l'orgueil ; et lors même qu'on n'y tomberait que par légèreté et par le désir de plaire, elle serait toujours un grand mal par les conséquences qu'elle peut produire. On a remarqué avec raison que, sous ce rapport, elle est plus funeste encore que la calomnie, parce que des propos fondés sur des faits véritables ne peuvent pas être désavoués. Prenons donc soin de réprimer les paroles de médisance qui viendraient sur nos lèvres et d'arrêter, par un silence de désapprobation, celles que les autres nous adressent. Nous serons encouragés dans nos efforts par cette déclaration de l'Esprit saint. *Celui qui va médisant révèle le secret ; mais celui qui a un cœur loyal le cache.*

Les autres versets de cette portion du chapitre nous présentent de nouveau plusieurs des priviléges du juste mis en opposition avec les maux que s'attirent les méchants. Quelques-uns de ces priviléges paraissent se rapporter à cette vie. Ainsi *l'intégrité des hommes droits les conduit* et *la justice de l'homme intègre aplanit son chemin*, parce qu'il est plus facile de décider quelle conduite on doit tenir lorsqu'on est résolu à suivre en toutes choses ce que l'on reconnaît

pour la volonté de Dieu. Mais il y a d'autres sentences qui paraissent se rapporter au sort de notre éternité. Ainsi il est dit : *Les biens ne serviront de rien au jour de l'indignation ; mais la justice délivrera de la mort. La justice des hommes droits les délivrera ; mais les perfides seront pris par leur malice.* On ne voit pas que Dieu préserve ici-bas les justes de tout accident mortel. D'ailleurs les hommes les plus justes étant toujours des pécheurs, ne sont pas dispensés de mourir ; car il est écrit que *la mort est venue sur tous les hommes, parce que tous ont péché.* Mais si nous sommes véritablement les enfants de Dieu par notre foi et notre obéissance, cette *justice* qui nous vient de sa grâce nous délivrera de la *mort seconde* ou de la condamnation que méritent nos péchés. Remarquons en passant que cette parole : *Les biens ne serviront de rien au jour de l'indignation*, répond à un doute que pouvait faire naître dans notre esprit cette autre parole du chapitre précédent : *Les biens du riche sont comme sa ville forte ; mais la pauvreté des misérables est leur ruine.* Nous voyons ici que si le riche se confie dans ses biens comme pouvant le préserver de tout malheur dans ce monde et dans l'autre, ce n'est de sa part qu'une illusion dont il sera un jour cruellement désabusé. Déjà, quant aux vicissitudes de cette vie mortelle, ce ne sont pas les richesses que Salomon indique comme pouvant préserver les Etats des dangers intérieurs ou extérieurs qui les menacent. *La ville est élevée par la bénédiction des hommes droits*, dit-il ; *mais elle est renversée par la bouche des méchants. Le peuple tombe faute*

de prudence; mais la délivrance est dans la multitude des gens de bon conseil. Lors même donc que nous ne serions pas placés de manière à servir notre patrie en donnant *de bons conseils* à nos concitoyens, nous la servirons d'une manière encore plus utile en attirant sur elle, par la fidélité de notre conduite, cette *bénédiction* de Dieu qui seule *élève* et conserve les Etats. Puissent les chrétiens de tous les pays comprendre quel est à cet égard leur devoir et leur privilége!

VERSETS 16 JUSQU'A LA FIN.

Si on lisait le premier de ces versets en l'isolant de toute autre parole, on pourrait le comprendre d'une manière bien fausse : *La femme gracieuse obtient de l'honneur et les hommes violents obtiennent les richesses.* Il semble donc que Salomon approuve que les femmes fassent usage des agréments de leur figure et de leur esprit pour s'attirer de dangereuses louanges; et même que c'est sans les condamner qu'il parle des moyens iniques que les hommes emploient souvent pour augmenter leur fortune. Mais lors même que toute la Bible ne s'élèverait pas en témoignage contre de pareilles pensées, il suffirait des versets qui suivent pour nous éclairer à cet égard. Salomon dit, au verset 22ᵉ : *Une belle femme qui se détourne de la raison est une bague d'or au museau d'un pourceau.* Et plus loin : *Celui qui se fie en ses richesses tombera.* Les mêmes versets contiennent plusieurs autres sentences contre les avares. Le sens de ces diverses déclarations est donc que s'il

est facile à une femme mondaine, douée de quelques avantages extérieurs, de fixer sur elle les regards et de s'attirer de brillants hommages, de pareils succès, loin d'être pour elle une véritable gloire, ne feraît que rendre plus évidents aux yeux des hommes sensés la misère de son âme et le danger spirituel de son état. Quant aux richesses, ces déclarations nous enseignent que si les hommes ont souvent l'occasion d'en acquérir par la violence ou par la ruse, ces biens dans lesquels ils auront mis leur cœur ne leur procureront point ici-bas le bonheur qu'ils en attendaient, et feront le sujet de leur condamnation dans le monde des réalités éternelles.

Le verset qui suit nous fait comprendre qu'il n'est pas même besoin de s'être enrichi par des moyens iniques pour s'attirer l'indignation de l'Eternel; il suffit de ne pas employer d'une manière convenable les biens que l'on possède : *L'homme bienfaisant*, dit Salomon, *se fait du bien à lui-même; mais celui qui est cruel trouble sa chair;* montrant par cette opposition que l'on est *cruel* lorsqu'on se refuse aux libéralités que l'on aurait occasion de faire. Cette explication est confirmée par plusieurs des derniers versets du chapitre. *Tel répand son bien qui l'augmentera encore davantage, et tel le resserre plus qu'il ne faut qui sera dans la disette*, etc. On a remarqué que, par l'effet peut-être d'une bénédiction particulière de Dieu sur les hommes bienfaisants, on n'entend point citer l'excès de la bénéficence parmi les causes qui privent souvent un individu ou une famille des richesses qu'ils possédaient. Sans nous arrêter sur

un devoir dont aucun chrétien ne peut contester l'importance, nous ferons remarquer un verset où ce devoir nous est présenté sous une de ses formes les plus utiles. *Le peuple maudira celui qui retient le froment; mais la bénédiction est sur la tête de celui qui le débite.* Ici, il ne s'agit pas d'aumônes proprement dites; il ne s'agit pas de donner gratuitement son blé, mais seulement de ne pas spéculer sur la rareté des denrées de première nécessité, en attendant pour les mettre en vente qu'elles soient arrivées à un prix dont souffrent les classes pauvres. On fait beaucoup plus de bien aux indigents en prévenant leur misère par quelques sacrifices qu'en la soulageant lorsqu'elle est arrivée à son comble.

Il y a des circonstances où tel secours donné à propos peut empêcher une famille de tomber dans une détresse dont, plus tard, des secours beaucoup plus considérables auraient de la peine à la retirer. Sous ce rapport, l'équité dans les paiements est aussi nécessaire que la bienfaisance. C'est ainsi qu'il ne faut pas faire l'aumône d'une main en disputant de l'autre à de pauvres artisans le prix qu'ils demandent de leur travail ou de leurs marchandises. Il faut, au contraire, les exciter par tous les moyens possibles à s'efforcer de subvenir eux-mêmes à leurs besoins plutôt que de recourir à des assistances gratuites. D'un autre côté, nous ne devons pas encourager chez les ouvriers l'indélicatesse avec laquelle ils profitent quelquefois de la charité des personnes riches pour leur faire payer un prix exagéré de leur travail. Si la position des ouvriers exige ce se-

cours, il vaut mieux que ce soit comme un don volontaire que nous leur accordions le surplus de la somme qui leur est équitablement due.

Ceci nous amène au bien spirituel que les versets que nous méditons nous exhortent à faire à nos frères. *Le méchant fait une œuvre qui le trompe, mais la récompense est assurée à celui qui sème la justice. Ainsi la justice tend à la vie, et celui qui poursuit le mal tend à sa mort... Le fruit du juste est un arbre de vie et celui qui gagne les âmes est sage.* Oui, nous ne devons pas seulement faire du bien à notre prochain quant aux besoins de la vie présente; nous devons nous souvenir que dans ces corps si souvent souffrants et misérables, il y a des âmes immortelles qui sont encore plus dignes de notre compassion si elles n'ont pas été purifiées par une foi véritable en notre divin Rédempteur. C'est donc à lui que nous devons chercher à *gagner les âmes*; c'est sa *justice* que nous devons *semer*, en faisant connaître à ceux qui nous entourent comment ils peuvent être justifiés et sanctifiés par sa grâce. Si, avec la bénédiction de Dieu, nous pouvons contribuer ainsi à la conversion de nos semblables, nous aurons beaucoup fait pour leur bonheur dès ici-bas, car *la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir*; et nous lisons à la fin de notre chapitre : *Voici, le juste reçoit sur la terre sa rétribution, combien plus l'impie et le pécheur*, etc. Cependant, puisque *le fruit du juste est un arbre de vie*, c'est dans le paradis céleste qu'on verra surtout les effets des semences divines qui auront été déposées dans les âmes. C'est là qu'on pourra

juger dans leur effrayant contraste des *rétributions* diverses que *reçoivent le juste* et *le pécheur ;* et quant à *ceux qui en auront amené plusieurs à la justice*, il est écrit qu'*ils brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité.*

CHAPITRE XII.

VERSETS 1-10.

Celui qui aime l'instruction aime la science. Cette sentence du premier verset paraît presque superflue tant la chose est évidente en elle-même. On suppose, en effet, qu'il est impossible d'*aimer la science*, c'est-à-dire de désirer d'être savant dans quelque genre que ce soit, sans *aimer l'instruction*, c'est-à-dire sans rechercher les leçons de ceux qui peuvent nous instruire. Il n'est pas rare cependant qu'un ridicule orgueil mette des obstacles à une marche aussi simple. Bien des gens reconnaîtront, d'une manière générale, qu'ils sont ignorants sur tel ou tel sujet; puis, lorsque, sur un point particulier, on voudra leur montrer qu'ils sont dans l'erreur, ils défendront obstinément leur opinion, ou bien ils décourageront, par leur air d'indifférence, la personne qui aurait été disposée à les instruire. Mais c'est surtout à l'égard de la science religieuse, de la science du salut, que la sentence de Salomon est loin d'être superflue. C'est d'elle aussi dont il veut particulièrement parler, puisqu'il ajoute : *Mais celui qui hait d'être repris est un insensé.* Sans doute, dans tous les genres de connaissances, il est

insensé de ne pas se laisser reprendre par ceux qui sont plus éclairés que nous ne le sommes; mais la chose est bien plus funeste et malheureusement aussi bien plus commune lorsqu'il s'agit de religion. En effet, là tout s'adresse à la conscience plus encore qu'à l'esprit, et lorsqu'on nous *reprend*, c'est de nos torts plutôt que de nos erreurs. Aussi nos diverses convoitises se joignent-elles à l'orgueil pour nous faire repousser les reproches qu'on nous adresse, quelque justes qu'ils soient en eux-mêmes. Ce sont là, du moins, les dispositions de l'homme naturel; mais le chrétien doit les combattre dans son âme et demander à Dieu cette précieuse humilité qui nous fait profiter de tous les moyens pour avancer dans sa connaissance et dans sa grâce.

Les versets qui suivent ont peu besoin de développements; mais on y trouve des expressions dont l'énergie est remarquable : *Une femme vertueuse est la couronne de son mari; mais celle qui fait honte est comme la vermoulure à ses os.* Ces expressions figurées nous étant devenues familières, nous ne sommes plus aussi frappés de leur justesse et de leur beauté. Mais, si nous les rencontrions pour la première fois, elles produiraient sans doute sur nous une vive impression, comme toutes celles du même genre que l'on trouve dans les Proverbes.

Les versets 5e et 6e nous montrent que ce n'est pas seulement d'après leurs actions que Dieu discerne et juge les justes et les méchants, mais que c'est d'après leurs pensées et leurs paroles : *Les pensées des justes*

sont à la justice; mais les conseils des méchants ne sont que fraude. Les paroles des méchants ne tendent qu'à dresser des embûches pour répandre le sang; mais la bouche des hommes droits les délivrera. Aux yeux de Dieu, le crime est consommé lorsque son exécution n'a été empêchée que par des circonstances indépendantes de celui qui le projetait, soit que celui-ci en eût gardé le secret dans son cœur, soit qu'il l'eût révélé à des complices. Il n'est pas même besoin d'un projet de crime pour nous rendre aussi criminels devant Dieu que si nous l'avions commis. Il suffit pour cela de tout mauvais désir à cet égard, de toute haine, de tout esprit de vengeance. *Celui qui hait son frère est un meurtrier*, a dit Jésus-Christ. Examinons donc avec une crainte scrupuleuse, non pas s'il y a quelqu'un dont nous souhaitons la mort, mais s'il y a quelqu'un dont nous ne souhaitions pas le bonheur, quelqu'un pour qui nous ne fussions pas disposés à prier, quelqu'un dont nous ne pussions pas partager les peines ou les joies. Et si nous faisons à cet égard d'humiliantes découvertes, demandons à Dieu avec ardeur de nous ôter cette *racine d'amertume* qui empêche peut-être la bonne semence de croître et de fructifier dans notre cœur.

S'il est effrayant pour les méchants d'être jugés déjà sur leurs pensées et sur leurs paroles, il est consolant, d'un autre côté, pour des fidèles qui ne peuvent pas faire tout le bien dont ils auraient le désir, de savoir que Dieu connaît leurs pensées et les juge sur leurs intentions et non sur les résultats qu'elles produisent. Il faut seulement qu'ils ne se fassent pas

d'illusions sur la sincérité et l'ardeur de leur zèle, qu'ils ne s'exagèrent pas les obstacles particuliers qu'ils ont à vaincre et qu'ils cherchent véritablement à travailler, selon leurs moyens, au bonheur temporel et spirituel de leurs semblables.

L'homme qui ne s'estime point soi-même, bien qu'il ait des serviteurs, vaut mieux que celui qui fait le brave et qui a besoin de pain. Ce passage nous montre combien l'on est dans l'erreur lorsqu'on s'imagine que l'orgueil se rencontre exclusivement chez les hommes qui ont des richesses ou un rang élevé dans le monde. Sans doute, tous les avantages qui nous distinguent de nos frères, le rang et la fortune, aussi bien que la science et le talent, peuvent nous disposer à l'orgueil à cause de la corruption de notre nature. Au lieu de nous dire : *Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu?* nous nous *glorifions* des dons de Dieu *comme si nous ne les avions point reçus.* Cependant cette disposition est loin d'être toujours proportionnée au degré des avantages que l'on possède; et souvent, au contraire, ce sont les hommes dont les prétentions n'ont pas été justifiées par le succès qui se dédommagent par leur approbation d'eux-mêmes de celle que les autres leur refusent. Enfin, la grâce de Dieu peut amener un homme riche à sentir sa misère spirituelle et le besoin qu'il a d'un Sauveur; et c'est alors qu'il connaîtra la véritable humilité, celle qui est indépendante des circonstances extérieures et qui nous met à notre place devant la sainteté de Dieu.

Le dernier des versets que nous méditons se rapporte

à un sujet particulier et que nous ne voyons que rarement présenté dans l'Ecriture, celui des mauvais traitements envers les animaux : *Le juste a égard à la vie de sa bête; mais les entrailles des méchants sont cruelles.* Il serait aussi superflu que pénible de s'étendre sur un mal qui n'est que trop continuellement sous les yeux de tout le monde. Il y a même des personnes pour lesquelles il a été une pierre d'achoppement, parce qu'il leur semblait que le pouvoir laissé à l'homme de faire souffrir les créatures privées de raison portait atteinte à la bonté et à la justice de Dieu. Remarquons ici que ce n'est pas seulement l'homme qui fait peser un joug cruel sur les animaux; ils se font aussi souffrir les uns les autres. Il n'est pas douteux que l'état du monde, sous ce rapport comme sous tous les autres, ne soit une suite de la désorganisation introduite par le péché, désorganisation qui ne cessera que lors du *rétablissement de toutes choses*, comme s'exprime l'Ecriture. *Aussi*, dit saint Paul, *les créatures attendent-elles avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés; car ce n'est pas volontairement que les créatures sont assujetties à la vanité, mais c'est à cause de celui qui les y a assujetties.* En attendant, nous devons combattre contre ce mal, de même que contre toutes les autres manifestations du péché. Ceux qui connaissent la bonté de Dieu en Jésus-Christ auront des sentiments de bonté, non-seulement envers leurs semblables, mais envers toutes les créatures douées de la faculté de sentir, et ils voudront leur procurer tout le bonheur dont leur nature est

susceptible. Ceux qui, tout en faisant profession de piété, se permettent encore de durs traitements envers les animaux montrent par là qu'il leur manque un des traits que l'Ecriture assigne au caractère du *juste*, et qu'ils ne peuvent pas être du nombre de ces *hommes de bien* qui *s'attirent la faveur de l'Eternel.*

VERSETS 11 JUSQU'A LA FIN.

Malgré la diversité que présentent ces versets, on peut dire que la plupart d'entre eux se rapportent à deux sujets principaux, les péchés des lèvres et la paresse ou l'indolence.

Il y a un mauvais piége dans le péché des lèvres ; mais le juste sortira de la détresse. L'homme sera rassasié de biens par le fruit de sa bouche, et on rendra à l'homme la rétribution de ses mains. La réunion de ces deux dernières sentences nous montre que devant Dieu nos paroles sont, tout aussi bien que nos actions, des œuvres qui peuvent nous attirer des châtiments ou des récompenses. Si cette pensée était bien gravée dans notre esprit, nous serions plus attentifs à tout ce qui sort de nos lèvres.

Les plus coupables d'entre les paroles sont celles où il y a de la tromperie et du mensonge. *Les fausses lèvres sont en abomination à l'Eternel ; mais ceux qui agissent sincèrement lui sont agréables.* Les divers motifs qui nous font trahir la vérité peuvent être plus ou moins criminels ; mais le mensonge en lui-même est toujours un péché et transgresse un des préceptes les

plus positifs de la Parole de Dieu. Aussi, pour peu que l'on fasse profession de vrai christianisme, on s'abstiendra sans doute de tout mensonge direct; mais on se permettra peut-être diverses sortes de dissimulations ou d'exagérations sans réfléchir que ce sont aussi des mensonges. On peut appliquer aux personnes qui se les permettent cette sentence de Salomon : *La parole véritable est toujours ferme; mais la fausse langue n'est que pour un moment.* En effet, de même que les hommes reconnus pour menteurs ne peuvent plus tromper ceux auxquels ils s'adressent, de même on ne reçoit plus à leur véritable valeur les paroles des personnes dont les expressions ne sont pas scrupuleusement exactes; et cela même les excite à de nouvelles exagérations ou à des affirmations superflues.

Les paroles trompeuses ne sont pas les seules condamnées dans les versets que nous avons lus. Ils condamnent aussi les propos irritants et nous exhortent à faire tous nos efforts pour entretenir ou rétablir la bonne harmonie entre les hommes : *Il y a tel homme dont les paroles blessent comme des pointes d'épée; mais la langue des sages est santé. Il y a de la tromperie dans le cœur de ceux qui machinent le mal, mais il y a de la joie pour ceux qui conseillent la paix.* Combien de maux ne seraient pas évités si de telles exhortations étaient plus souvent mises en pratique!

Mais pour que nos *conseils de paix* produisent d'heureux fruits, il faut joindre la prudence au zèle et à la droiture : *L'homme prudent cache ce qu'il sait, mais le cœur des insensés publie la folie.* Il y a des occasions où

il faut *cacher* beaucoup de choses, afin de ne pas augmenter des préventions ou des ressentiments qu'on doit plutôt chercher à éteindre. Nous ne devons pas seulement, dans l'intérêt de la paix, taire, à ceux qui en étaient les objets, les médisances ou les jugements téméraires que nous avons eu occasion d'entendre; nous devons taire aussi bien souvent les torts dont nous sommes nous-mêmes les victimes. *Le dépit de l'insensé se connaît le même jour*, dit Salomon; *mais celui qui est bien avisé dissimule l'injure.* Gardons-nous de ne voir dans ces paroles qu'un conseil de prudence toute charnelle. Nous avons souvent pu remarquer que dans le livre des Proverbes la prudence désigne la véritable sagesse, et est opposée à l'iniquité. Ainsi, nous lisons dans les premiers versets de ce même chapitre : *L'homme sera loué suivant sa prudence; mais le cœur dépravé sera dans le mépris.* C'est donc par des motifs de charité, d'humilité et de prudence chrétienne que nous ne devons pas parler inutilement des torts dont nous sommes les objets. Outre que cela aussi est une médisance, il n'y en a aucune que nous courions un plus grand danger de changer en calomnie par des exagérations. N'ouvrons notre cœur sur ce sujet qu'à des chrétiens avancés qui, bien loin d'irriter nos blessures, sachent adoucir nos ressentiments et nous enseignent à gémir sur nos propres péchés. Et lorsque, à notre tour, c'est nous qui sommes appelés à voir quelque douleur ou quelque amertume dans le cœur d'un de nos frères, conduisons-nous à son égard selon l'esprit de cette déclaration si profondément vraie dans sa

simplicité : *Le chagrin qui est dans le cœur de l'homme l'accable; mais la bonne parole le réjouit.*

Les autres versets de cette portion de chapitre ont pour sujet principal les heureux effets d'une sage activité comparés aux tristes suites de l'indolence : *Celui qui cultive sa terre sera enrichi; mais celui qui suit les fainéants est dépourvu de sens*, etc. Parmi ces passages, il y en a un qui, lorsqu'on y réfléchit, paraît surtout remarquable : *Le paresseux ne rôtit point sa chasse; mais les biens précieux de l'homme sont pour celui qui est diligent.* On peut être paresseux et cependant montrer une sorte d'activité dans bien des choses, parce qu'elles ne contrarient pas nos goûts et nos habitudes. Mais alors nous laisserons de côté ou nous ne ferons qu'avec négligence les portions de notre tâche qui exigent de notre part un peu d'efforts et de renoncement. Il peut résulter de ces lacunes que les choses mêmes que nous avons faites restent sans aucune utilité. On ressemble à un homme qui va bien à la chasse parce que cet exercice lui plaît, mais qui ensuite ne se donne pas la peine de tirer quelque parti du gibier qu'il a abattu. Cette image est encore plus frappante sous un autre point de vue. De même qu'en ne se hâtant pas de *rôtir sa chasse*, on la livre infailliblement à une prompte corruption, de même aussi dans la vie chrétienne, si l'on ne se hâte pas de saisir les occasions de faire le bien que Dieu met à notre portée, ces occasions sont le plus souvent perdues sans retour. Nous voyons donc combien il est important que chacun de nous combatte le genre particulier de pa-

resse auquel il est disposé. Demandons à Dieu de nous donner plus d'énergie dans l'accomplissement de nos devoirs et de rappeler à notre souvenir que *les biens précieux de l'homme sont pour celui qui est diligent*, et qu'il faut avoir *combattu le bon combat* pour obtenir à la fin la couronne de vie.

CHAPITRE XIII.

VERSETS 1-11.

L'enfant sage écoute l'instruction de son père; mais le moqueur n'écoute point la correction. En rapprochant ce verset du verset 10e : *L'orgueil ne produit que des querelles; mais la sagesse est avec ceux qui prennent conseil,* nous pourrons ne pas borner aux enfants l'utile leçon qu'il renferme. Sans doute, c'est tout premièrement aux enfants qu'elle s'adresse. Ce sont eux qui doivent *écouter*, non-seulement les *instructions*, mais encore les *corrections* de leurs parents; c'est-à-dire se bien rendre compte de la faute pour laquelle on les punit, afin de s'en humilier et de ne pas y retomber dans une occasion semblable. Mais le même orgueil qui déjà visible, hélas! dans le tout jeune enfant, le fait si souvent résister à la correction paternelle, nous empêche aussi nous-mêmes de rechercher ou de suivre les conseils qui nous seraient utiles; et c'est lui qui, dans les occasions les plus petites comme dans les plus grandes, excite ou prolonge la plupart des querelles, soit des individus, soit des nations. Ne peut-on pas dire aussi que c'est l'orgueil qui nous empêche souvent d'*écouter la correction* de notre Père

céleste, ou qui, comme s'exprime saint Paul, nous fait *mépriser le châtiment du Seigneur?* Ah! ne nous étonnons pas des avertissements continuels que nous rencontrons dans l'Ecriture contre une disposition si fortement enracinée dans le cœur de l'homme, et qui est la source de tant de péchés envers nos semblables et envers Dieu!

Nous ne nous étonnerons pas non plus que le livre des Proverbes en particulier nous avertisse si souvent de prendre garde à nos paroles. *L'homme sera rassasié de biens par le fruit de sa bouche; mais l'âme de ceux qui agissent perfidement mangera l'extorsion. Celui qui garde sa bouche garde son âme; mais celui qui ouvre à tout propos ses lèvres, tombera en ruine*, etc. Lequel de nous n'a pas tous les jours à déplorer quelque péché commis en paroles? Par conséquent, lequel de nous ne serait pas plus heureux si, au lieu d'*ouvrir à tout propos ses lèvres*, il savait *garder sa bouche* jusqu'à ce qu'il se fût assuré que ce qu'il va prononcer n'est ni une exagération, ni une flatterie, ni une expression de colère, ni une médisance, ni aucune autre parole coupable?

Plusieurs des déclarations qui suivent peuvent se prendre dans un sens temporel et dans un sens spirituel. Telle est celle-ci du verset 4e : *L'âme du paresseux ne fait que souhaiter, et il n'a rien; mais l'âme des diligents sera engraissée.* S'il est évident qu'un homme paresseux, dans son travail, ne pourra pas acquérir les richesses qu'il souhaite, il n'est pas moins certain qu'une âme qui voudrait avancer dans la foi et dans la

piété, mais qui ne fait aucun effort vers ce but, ne parviendra jamais à l'atteindre. Il ne faudrait pas nous tranquilliser dans notre indolence, en nous disant que c'est Dieu seul qui peut convertir et sanctifier ses enfants. En toutes choses Dieu veut que nous soyons *coopérateurs avec lui*; et c'est en nous donnant la volonté et la force de faire des progrès dans les diverses dispositions chrétiennes, qu'il remplit à notre égard les vues paternelles de sa grâce. C'est ce qu'exprime saint Paul dans ces paroles remarquables : *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ;... car c'est Dieu qui produit en vous et la volonté et l'exécution selon son bon plaisir.* Nous devons donc faire autant d'efforts pour avancer dans la connaissance de Dieu et pour combattre nos mauvais penchants que si le succès dépendait de ces efforts mêmes. En même temps nous y serons encouragés par la pensée que Dieu, qui *veut notre sanctification*, l'accordera certainement à notre fidélité et à nos prières.

Tel se fait riche qui n'a rien du tout, et tel se fait pauvre qui a de grands biens. Il nous semble que c'est surtout dans le sens spirituel qu'il faut prendre cette parole. Il y a des personnes qui se font de grandes illusions sur l'état de leur âme. Quelquefois, elles ne reconnaissent pas la misère profonde dans laquelle sont plongés tous les hommes depuis la chute de nos premiers parents. Elles s'imaginent qu'il suffit de ce qu'on appelle dans le monde avoir de la moralité, pour nous rendre agréables à Dieu ; et elles ne se font aucune idée de ce que signifie la régénération ou la

nouvelle naissance sans laquelle *nul ne peut voir le royaume des cieux*. C'est à de telles personnes que s'applique cette parole de l'Ecriture : *Tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien; et tu ne connais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu.* D'autres personnes moins aveuglées reconnaissent bien la nécessité de la conversion; mais elles croient trop facilement être converties, parce que leur esprit a accepté les grandes doctrines du christianisme et qu'elles ont du plaisir à les entendre développer. Si le cœur et la conscience ne sont pas atteints de manière à produire un changement visible dans la conduite, ces personnes n'ont pas éprouvé une véritable conversion. C'est d'elles que l'Ecriture dit : *Tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort;* et on peut leur appliquer cette sentence : *Tel se fait riche qui n'a rien du tout.* D'un autre côté, il arrive souvent à des âmes timorées de croire qu'elles n'ont pas la foi parce qu'elles n'ont pas cette assurance positive de leur salut que possèdent quelques chrétiens. Mais les personnes qui pensent ainsi prouvent cependant leur foi par leur humilité même et par leur désir d'avancer dans la connaissance et dans l'amour de Dieu. On peut donc leur appliquer cette parole : *Tel se fait pauvre qui a de grands biens.* Quelque faible que soit leur foi, elles doivent être encouragées par la pensée que cette foi *est un don de Dieu,* et que Dieu achèvera l'œuvre qu'il a commencée. Il faut qu'elles se servent de ce grain de foi pour demander de nouvelles grâces qui les exciteront à de nouvelles prières; et

c'est ainsi qu'elles avanceront peu à peu dans la route qui nous mène au bonheur éternel.

Le verset suivant, dont le sens ne peut être que temporel, paraît d'abord difficile à comprendre : *Les richesses font qu'un homme peut racheter sa vie; mais le pauvre n'entend point de menaces.* Nous savons, au contraire, par toute la teneur de l'Ecriture et même par des déclarations expresses (Ps. XLIX, 7-10. Luc, XII, 15, etc.), que nous ne pouvons, par nos richesses, ni conserver ici-bas notre vie ni racheter notre âme de la condamnation. Aussi le vrai sens de ce passage, tel qu'on le voit dans plusieurs versions, paraît être celui-ci : *Les richesses font qu'un homme est rançonné;* ce qui s'accorde mieux avec la contre-partie de cette sentence : *Mais le pauvre n'entend point de menaces.* En effet, il y a bien des occasions de guerre ou de brigandage dans lesquelles on se saisira d'un homme riche, afin de lui faire payer une forte rançon, tandis qu'on laissera libre un homme pauvre dont il n'y aurait rien à attendre. Cette remarque peut se faire dans un sens plus général. Les usages de la société soumettent les personnes riches à toutes sortes d'exigences auxquelles ne sont pas astreintes les personnes placées dans une autre position. Les exigences, toujours plus ou moins gênantes, deviennent des tentations dangereuses lorsqu'elles sont en désaccord avec les scrupules d'une conscience réveillée par l'Esprit de Dieu. C'est donc une illusion bien trompeuse que de s'imaginer, comme on le fait si souvent, que de grandes richesses procurent le bonheur. Sous ce rapport,

comme sous beaucoup d'autres, Dieu a établi des compensations qui rendent l'inégalité des destinées humaines dans ce monde moins considérable qu'on ne le croirait d'abord. L'essentiel, c'est que chacun se souvienne que sa position lui a été assignée par la souveraine sagesse, comme celle qui convenait le mieux à son véritable bonheur. Quelles que soient nos circonstances, cherchons à bien connaître les devoirs de notre position, afin de les remplir avec zèle dans l'intérêt de la gloire de Dieu. C'est ainsi que cette parole de nos versets : *La lampe des justes réjouira*, pourra nous être applicable; car notre Seigneur a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. La lampe des justes réjouira; mais la lampe des méchants s'éteindra*, nous dit Salomon. Oui, tandis que la lampe des vierges folles, de ceux qui ne font qu'une stérile profession de l'Evangile, s'éteindra dans les *ténèbres du dehors*, celle des justes, entretenue par l'huile de la grâce de Dieu, brillera d'un éclat toujours plus pur, jusqu'à ce que, comme les vierges sages, ils soient *appelés au banquet des noces de l'Agneau!*

VERSETS 12 JUSQU'A LA FIN.

L'espérance différée fait languir le cœur; mais le souhait accompli est comme l'arbre de vie. Cette sentence doit peut-être se compléter par celle du verset 19e : *Le souhait accompli est une chose douce à l'âme; mais se*

détourner du mal est en abomination aux insensés. Ici, il est vrai, on a un peu de peine à saisir la liaison qui existe entre les deux parties de la sentence. On ne peut l'expliquer qu'en supposant que le *souhait* était relatif à des intérêts spirituels, intérêts qui ne touchent point *l'insensé*, puisque, au contraire, il redouterait d'être détourné de ses coupables habitudes. On comprend, en même temps, comment des souhaits qui se rapportent à notre avancement dans la foi et la sanctification soient un *arbre de vie* pour l'âme qui les a formés et dans laquelle ils s'accomplissent. De tels désirs, lorsqu'ils sont sincères, ne peuvent manquer d'être réalisés tôt ou tard, puisque c'est Dieu qui les excite et qui les exauce. *L'espérance* peut être *différée* pour provoquer davantage en nous l'humilité et l'esprit de prières; mais à la fin, *celui qui cherche trouve, celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui heurte.*

Si nous voulons recevoir ces bénédictions, il faut que nos prières soient accompagnées de la lecture attentive et respectueuse de la Parole de Dieu, ainsi que de sincères efforts pour obéir à ses préceptes : *Celui qui méprise la Parole périra à cause d'elle; mais celui qui respecte le commandement en aura la récompense.* Il y a des chrétiens qui ne cherchent dans la Parole de Dieu que les consolations et les promesses dont elle abonde pour ceux qui ont mis leur confiance en Jésus-Christ. Il leur semble qu'en leur parlant de préceptes et de devoirs, on les fait descendre des hautes contemplations auxquelles ils aiment à élever leur âme. Ce n'est pas qu'ils nient précisément la nécessité de l'obéissance;

mais ils supposent qu'il n'est pas indispensable de s'en beaucoup occuper, et qu'elle découlera tout naturellement de la foi et de l'espérance qu'ils cherchent à entretenir dans leur cœur. Cela serait vrai si nous n'étions pas naturellement disposés au mal et comme sur une pente glissante où des efforts continuels peuvent seuls nous empêcher de descendre toujours plus bas. Aussi la Parole de Dieu est-elle remplie de préceptes détaillés que nous devons étudier avec soin pour les appliquer à notre conduite. Nous devons aussi mettre de l'empressement à rechercher les instructions et les conseils que peuvent nous donner, à cet égard, les hommes qui sont plus avancés que nous dans l'expérience des choses spirituelles. *L'enseignement du sage est une source de vie pour se détourner des piéges de la mort..... Tout homme bien avisé agira avec connaissance; mais l'insensé fera voir sa folie..... La pauvreté et l'ignominie arriveront à celui qui rejette l'instruction; mais celui qui profite de la répréhension sera honoré.*

Entre ces deux dernières sentences, il s'en rencontrait une dont l'objet est différent. Elle se rapporte à la vérité dans les discours; mais ici ce devoir nous est présenté dans une de ses applications particulières : *Le méchant messager tombera dans le mal; mais le messager fidèle est santé.* Ce n'est pas seulement dans des occasions importantes que celui qui est chargé de quelque message doit s'en acquitter scrupuleusement. Nous devons y prendre garde même dans les plus petites circonstances. Il y a une véritable infidélité envers la personne dont nous transmettons les paroles à ne pas

les répéter avec exactitude, du moins quant au sens qu'elles doivent présenter. Se permettre, comme on le fait trop souvent, d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose par un motif d'intérêt personnel, c'est manquer à la justice non moins qu'à la vérité. Nous ne sommes même pas innocents quand c'est par simple négligence que nous transmettons inexactement le message dont nous avions été chargés; car nous ne savons pas quel tort il peut en résulter quelquefois pour la personne que cela concerne. On a dit avec raison que la véracité est un art aussi bien qu'une vertu; et c'est un art qu'il faut cultiver avec soin, surtout lorsqu'on est encore à l'âge où se forment les habitudes.

Celui qui fréquente les sages deviendra sage; mais le compagnon des fous sera accablé. On trouverait difficilement, dans tout le livre des Proverbes, une déclaration dont la vérité soit plus incontestable et plus incontestée; mais jamais on ne la met en pratique avec assez de soin dans toutes les diverses applications dont elle est susceptible. Ce sont, en particulier, les pères et mères chrétiens qui doivent s'attacher fermement à cette maxime dans le choix des personnes dont ils entourent leurs enfants, puisque autrement ils risqueraient qu'une influence contraire ne vînt s'opposer à l'effet de leurs enseignements et de leur exemple.

Les versets suivants sont relatifs aux bénédictions temporelles que Dieu accorde aux justes, c'est-à-dire à ceux qui l'aiment et qui cherchent à lui obéir. Nous répèterons ici que, sous l'ancienne alliance, ces bénédictions formaient le plus fréquent objet des promesses

de Dieu, tandis que, sous la nouvelle, c'est principalement le bonheur de la vie à venir qui nous est présenté comme le but de nos espérances. Cependant Dieu nous donne, dès ici-bas, par son Esprit, les *arrhes* de l'héritage éternel qui nous attend dans les cieux (2 Cor., V, 5); et un des premiers effets de cet Esprit est de produire en nous *la paix et la joie* (Gal., V, 22. Rom., XIV, 17). Que pourrions-nous espérer de plus sur cette terre de douleur et de péché?

Parmi les versets dont nous parlons, il en est un qui paraît difficile à comprendre : *Il y a beaucoup à manger dans les champs des pauvres; mais il y a tel qui est consumé faute de jugement.* On voit, par la seconde partie de cette sentence, ainsi que par celles qui la précèdent, que les *pauvres* dont il s'agit ici sont au nombre de ces *justes* que Dieu promet de bénir. C'est à cause de cette bénédiction que leurs champs, quoique petits, fourniront *beaucoup à manger* et suffiront aux besoins de leurs familles.

Enfin, l'avant-dernier verset du chapitre est celui-ci : *Celui qui épargne sa verge hait son fils; mais celui qui l'aime se hâte de le châtier.* Il y a des personnes à qui de pareilles déclarations sont pénibles et qui répugnent à toute punition corporelle. Cependant l'expérience a prouvé que ce moyen d'éducation est souvent nécessaire et peut avoir de très-bons résultats lorsqu'il n'est employé que dans les occasions les plus graves. Il faut surtout remarquer que, dans ce passage, ainsi que dans d'autres du même genre, ce n'est qu'aux pères et aux mères que le Saint-Esprit s'adresse. On ne peut

donc s'en autoriser pour punir un enfant de cette manière que si l'on a dans le cœur, pour cet enfant, toute la tendresse que suppose la relation paternelle. Hors de là, on ne ferait qu'exercer la plus coupable tyrannie. Non-seulement on ne doit punir un enfant que par amour pour lui, comme la sentence de Salomon nous le rappelle, mais il faut que dans le châtiment même il puisse s'apercevoir de cet amour et comprendre combien toute punition est pénible à celui qui la lui inflige. Aussi devons-nous bien nous garder de croire que cette expression : *Se hâte de le châtier,* suppose et autorise un mouvement de colère. Elle signifie plutôt que, dès que nous voyons là-dessus clairement notre devoir, nous devons le remplir avec décision, en faisant taire pour cela les sentiments de notre cœur. Trop de sévérité dans l'éducation est une chose encore plus fâcheuse peut-être que trop de faiblesse. Heureux les parents qui, dirigés par la Parole et par l'Esprit de Dieu, savent toujours joindre la douceur à la fermeté et remplissent fidèlement, selon leurs forces, la tâche aussi difficile que belle que la Providence leur a assignée!

CHAPITRE XIV.

VERSETS 1-9.

Toute femme sage bâtit sa maison ; mais la folle la ruine de ses mains. Il ne faudrait pas que les femmes passassent trop légèrement sur cette déclaration, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'être expliquée. Comme ce n'est pas aux femmes à diriger en grand les affaires de leur maison, il y en a qui s'imaginent pouvoir se livrer sans de grands inconvénients à leur penchant pour la prodigalité, pour la paresse ou le désordre. Mais c'est là une grave erreur ; et l'on voit, au contraire, dans toutes les classes de la société combien la prospérité ou la ruine d'une famille dépendent de la prudente activité ou de la négligence avec laquelle une maîtresse de maison s'acquitte de ses devoirs. Et si cela est vrai dans les choses matérielles, que sera-ce sous les rapports encore plus importants de l'éducation des enfants et de l'influence qu'une femme exerce nécessairement sur ceux qui sont autour d'elle! Ah! ce n'est pas seulement ici-bas qu'une *femme sage bâtit sa maison et que la folle la ruine de ses mains.* C'est surtout dans l'existence à venir qu'elle savourera les bénédictions que Dieu aura accordées à ses soins spi-

rituels pour sa famille, ou qu'elle aura à déplorer éternellement les tristes suites de sa négligence!

Celui qui marche dans la droiture révère l'Eternel; mais celui dont les voies sont perverses, le méprise. Mépriser Dieu! Cette expression, qui se retrouve assez souvent dans les Prophètes, paraît d'abord extraordinaire. Comment l'homme, cet être d'un jour, qui n'a pas même la puissance de conserver un seul instant la moindre de ses facultés, pourrait-il mépriser Celui dont il reçoit de moment en moment *la vie, la respiration et toutes choses.* Cependant il n'en est pas moins vrai que lorsque nous transgressons volontairement les commandements de Dieu, nous méprisons l'autorité de Celui qui nous les donne, tout comme on dit d'un gouvernement humain qu'il est méprisé lorsque la masse de la nation se permet de contrevenir à ses ordres. Si donc nous voulons *révérer l'Eternel,* il faut *marcher dans la droiture.* Il faut chercher quelle est la volonté de Dieu à notre égard et y conformer par son secours nos sentiments et notre vie.

Où il n'y a point de bœuf, la grange est vide; mais l'abondance du revenu provient de la force du bœuf. Cette sentence est une espèce de comparaison destinée à nous faire comprendre que lorsqu'on veut obtenir un résultat, il faut employer les moyens qui, même indirectement, peuvent y conduire. En effet, ce n'est pas d'une manière directe que des bœufs nous procurent du pain; et un enfant pourrait s'imaginer que, pour en avoir davantage, il faudrait mettre tout son terrain en blé au lieu d'en laisser une partie en herbe pour la

nourriture du bétail. Il oublierait que si l'on n'a point de bœufs pour labourer la terre, le champ restera inculte et la grange dépourvue de blé. Il y a beaucoup de choses dans lesquelles, sans raisonner comme un enfant, on agit souvent d'une manière aussi peu sensée. Ainsi, un malade demandera les conseils d'un médecin; mais, tout en cherchant la guérison, il se refusera peut-être aux privations d'un régime, aux inconvénients d'un voyage ou à la douleur d'une opération, quoique ces moyens soient jugés nécessaires au rétablissement de sa santé. On pourrait citer bien des exemples de ce genre dans les choses temporelles. Mais n'en est-il point de même dans les choses spirituelles? Nous voulons obtenir le salut éternel, salut gratuit, mais inséparable de l'obéissance, puisque Dieu nous sauve, afin de nous rendre saints (Ephés., I, 4). Cependant lorsque Dieu nous appelle à des devoirs pénibles et à de longs renoncements, ou lorsque pour lui rester fidèle il faut nous soumettre à quelque sacrifice, ne nous arrive-t-il point de nous *abattre en perdant courage?* N'oublions-nous jamais qu'*il faut que le laboureur travaille avant de recueillir les fruits*, et que *celui qui combat n'est point couronné s'il n'a combattu suivant les lois?* C'est là ce que saint Paul rappelait à son disciple Timothée pour le fortifier dans son pénible ministère (2 Tim., II, 5, 6) et que nous devons répéter toutes les fois que nous sommes abattus par les diverses difficultés de la vie.

Le moqueur cherche la sagesse et ne la trouve point; mais la science est aisée à trouver pour un homme en-

tendu. Nous voyons par l'opposition de ces deux sentences qu'ici, comme presque partout dans les Proverbes, la *science* signifie la connaissance des choses de Dieu, ce qui est le fondement de la *sagesse*. Cette science ou cette sagesse, le moqueur la cherche et ne la trouve point, parce qu'il n'a pas un véritable désir de trouver ce qui contrarierait ses préventions ou ses convoitises. Il ne croit pas d'une manière ferme à la divine inspiration des Ecritures. Aussi, lorsqu'il y rencontre des choses contraires à ses propres idées, au lieu de soumettre son esprit aux déclarations de Dieu, il doute de leur réalité, il *tord les Ecritures*, suivant l'expression d'un apôtre, et cherche à leur faire dire ce qu'elles ne disent pas. Comment donc pourrait-il faire des progrès dans la vérité divine? Saint Pierre nous cite un exemple de ce défaut de sincérité : *Sachez*, nous dit-il, *qu'aux derniers jours, il viendra des* MOQUEURS QUI SE CONDUIRONT PAR LEURS PROPRES CONVOITISES *et qui diront : Où est la promesse de son avènement?* Puis, il ajoute : ILS IGNORENT VOLONTAIREMENT *que la terre qui, autrefois a été tirée de l'eau, doit être détruite par le feu au jour du jugement et de la destruction des hommes impies* (2 Pierre, III, 3-7).

Dans les versets qui suivent, Salomon parle des *insensés* et il les oppose comme les moqueurs aux hommes qui possèdent la véritable sagesse, c'est-à-dire à ceux dont la conduite est conforme à leur devoir. *La sagesse d'un homme habile*, dit-il, *est de connaître les règles de sa conduite; mais la folie des insensés est la fraude.* Dans un verset précédent, il avait dit : *La*

bouche de l'insensé est une verge d'orgueil ; mais les lèvres des sages les conservent. Peut-être faut-il comprendre ces paroles comme s'il y avait : *La bouche de l'insensé est une verge* POUR *l'orgueil.* En effet, les hommes qui ne mesurent pas leurs paroles d'après la prudence et la charité, emploient souvent des expressions qui blessent l'orgueil de ceux auxquels ils s'adressent. Souvent aussi, ils s'attirent par là de leur part des humiliations de divers genres qui sont une verge pour leur propre orgueil.

Mais la plus remarquable peut-être des déclarations de ce chapitre, au sujet des insensés, est celle-ci du verset 9e : *Les insensés excusent le péché ; mais la bienveillance est parmi les hommes droits.* Bien des personnes s'imaginent que c'est en *excusant le péché* qu'on montre de la *bienveillance.* Il leur semble que c'est manquer de charité que de se montrer trop sévères à l'égard de bien des choses que l'opinion du monde tolère ou même approuve, quoiqu'elles soient contraires à la Parole de Dieu. Mais Salomon nous fait comprendre combien une telle manière de juger est fausse. Ce qui est vraiment contraire à la charité, c'est de laisser notre prochain dans l'illusion de ses péchés et de l'empêcher ainsi de recourir au pardon de Dieu. Dans le monde, on excuse le mal, et cependant il est rare que l'on pardonne les offenses. La bienveillance chrétienne, au contraire, tout en détestant le péché, a de l'amour pour le pécheur ; elle croit facilement à sa repentance, et elle est toujours prête à lui accorder son pardon. C'est en nous conduisant ainsi que nous serons les imi-

tateurs de Celui dont *les yeux sont trop purs pour voir le mal* et qui cependant *ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.*

VERSETS 10-19.

On rencontre à chaque instant dans les Proverbes une de ces paroles profondes, quoique simples, où se reconnaît l'inspiration de Celui qui, ayant créé le cœur de l'homme, en peut seul pénétrer tous les sentiments. Telle est celle-ci du verset 10e : *Le cœur de chacun sent l'amertume de son âme, et un autre n'aura point de part à sa joie.* Oui : tous ceux qui ont connu la souffrance, tous ceux dont l'âme est douée de délicatesse et de sensibilité, savent combien leur cœur peut sentir d'amertume sans que personne autour d'eux ne la comprenne et ne puisse la deviner. Il y a beaucoup de sentiments que la prudence, et même la prudence chrétienne, nous empêche de communiquer, ou qu'un instinct secret nous avertit de taire, parce qu'ils ne seraient pas compris. Si Dieu permet que le fidèle dans la souffrance éprouve souvent ainsi un pénible isolement, c'est afin que ses besoins de sympathie le conduisent au seul ami qui puisse toujours, non-seulement le comprendre, mais aussi le soulager dans ses douleurs. *Eternel mon Dieu*, dit David, *j'ai crié vers toi, et tu m'as guéri* (Ps. XXX, 3). *J'ai cherché l'Eternel*, dit-il ailleurs, *et il m'a répondu et m'a délivré de toutes mes frayeurs. L'a-t-on regardé? On en est illuminé et leurs faces ne sont point confuses* (Ps. XXXIV, 5, 6).

C'est lui qui fait la plaie et qui la bande, dit un prophète. De même, le cœur éprouve quelquefois des joies qui ne sont pas de nature à être communiquées. Mais si, sur la terre, *un autre n'y a point de part*, le fidèle peut toujours les rendre plus complètes en les recevant avec actions de grâces de la main de son Dieu Sauveur.

La maison des méchants sera détruite; mais la tente des hommes droits fleurira. Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont l'issue sont les voies de la mort. Pour peu que l'on ait quelque idée de la religion, on sait que les méchants seront punis et que Dieu bénira les justes. Mais ce que nous avons besoin de bien connaître, c'est ce que signifie dans l'Ecriture le terme de *méchant*, afin de ne pas nous faire d'illusions dangereuses sur notre état et de n'être pas de ceux dont *la voie semble droite à l'homme, tandis que son issue sont les voies de la mort.* Il y a plusieurs passages dans l'Ancien et le Nouveau-Testament qui nous font comprendre que tous les hommes, dont l'âme n'a pas été régénérée par le Saint-Esprit, sont encore des méchants aux yeux de Dieu. La manière dont l'Ecriture parle du *monde* peut aussi nous le confirmer. *Nous savons*, dit saint Jean au nom des fidèles, *que nous sommes de Dieu et que tout le monde est plongé dans le mal.* Ailleurs il s'exprime ainsi : *N'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde, savoir : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, ne vient*

point du Père, mais du monde. Et le monde passe et sa convoitise ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (1 Jean, V, 19; II, 15-17).

Ce n'est pas seulement dans l'existence à venir que nous aurions à regretter d'avoir suivi les voies du monde plutôt que celles de la piété. *Même en riant le cœur sera triste*, ajoute Salomon, *et la joie finit par l'ennui.* Lorsqu'on n'a d'autre but dans la vie que le bonheur de cette vie, on ne réussit jamais à l'atteindre. Il faut à notre âme un objet plus relevé qui la sorte de son égoïsme; et cet objet, elle ne peut le trouver qu'en Dieu. Jusque-là, elle éprouvera, même au milieu de circonstances prospères, un vide et un malaise dont elle ne se rend pas compte, et qui se tournent souvent en mécontentement et en amertume. Il y aura sans doute des moments de dissipation, où l'âme, absorbée par le plaisir, oublie tout le reste. Mais ces moments sont bien courts, et ils laissent après eux une tristesse que le contraste ne rend que plus pénible. Combien ne sont pas différentes les joies sérieuses de la piété, joies pour lesquelles il n'est pas nécessaire de s'étourdir sur sa véritable destinée, et que nous sentirons au contraire avec toujours plus de profondeur, à mesure que nous connaîtrons mieux et notre propre misère et la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ notre Sauveur.

Le verset qui suit est un peu plus difficile à comprendre : *Celui qui a le cœur pervers sera rassasié de ses voies ; mais l'homme de bien le sera plus que lui.* Cela signifie probablement que l'âme fidèle est destinée à un

bonheur encore plus grand que ne sera le malheur de ceux qui seront restés éloignés de Dieu. C'est ainsi qu'il est dit dans le second commandement : *Je suis un Dieu fort et jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les enfants* JUSQU'A LA TROISIÈME ET LA QUATRIÈME GÉNÉRATION *de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde* JUSQU'A MILLE GÉNÉRATIONS *à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.* L'Ecriture nous dit que *Dieu est amour* et que *le châtiment est son œuvre étrange.* Il nous adresse des menaces qui nous sont nécessaires à cause de la dureté de notre cœur ; mais c'est le plus souvent par les promesses de sa miséricorde qu'il attire nos âmes à lui, afin que nous trouvions dans sa communion une félicité éternelle.

Un homme simple croit tout ce qu'on lui dit ; mais un homme bien avisé considère ses pas. Le sage craint, et il évite le mal ; mais l'insensé se met en colère et se tient assuré. L'homme emporté fait des folies, et l'homme rusé est haï. Les imprudents possèdent la folie ; mais les bien avisés sont couronnés de science. La simplicité de cœur nous est souvent recommandée dans l'Ecriture ; et nous voyons ici que *l'homme rusé est haï.* Mais alors il s'agit d'une simplicité qui ne soit pas contraire à la prudence. Notre Seigneur disait même à ses disciples : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.* Ce que Dieu nous prescrit en nous disant d'avoir *l'œil simple* et *le cœur simple*, c'est de ne voir qu'une seule chose et de ne nous attacher qu'à une seule chose ; c'est de vivre, en un mot, selon l'esprit de cette déclaration : *Une seule chose est nécessaire.* La

disposition contraire à cette simplicité, c'est celle par laquelle notre cœur est partagé entre Dieu et les objets de ce monde, celle par laquelle, tout en voulant conserver notre titre aux promesses de Dieu dans l'éternité, nous voudrions, en même temps, ne pas renoncer aux jouissances de la vie présente. Mais la simplicité que condamne ici Salomon signifie tout autre chose que la simplicité évangélique, puisqu'il la met en opposition avec cette prudence qui nous porte à *considérer nos pas*, c'est-à-dire à bien peser toutes nos démarches. Les versets que nous avons lus nous enseignent, dans leur ensemble, d'un côté, à ne pas nous laisser séduire par de mensongères promesses; et, de l'autre, à redouter les dangers dont on nous avertit au lieu de nous irriter contre ceux qui nous les signalent. Ces règles sont utiles à suivre dans toutes les affaires de la vie; mais elles sont surtout nécessaires dans ce qui concerne nos intérêts spirituels. C'est là que nous croyons trop facilement à notre propre force et que nous ne craignons pas assez les dangers auxquels certaines positions pourraient nous exposer. C'est là qu'il est particulièrement vrai que *les imprudents possèdent la folie* et que *les bien avisés seront* seuls *couronnés de science*. Sachons donc nous défier, et de notre propre faiblesse, et des ruses de notre grand adversaire. Souvenons-nous que cet ennemi *tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer*, et que nous ne pourrons lui résister que par la fermeté de notre foi, par la vigilance et par la prière.

VERSETS 20 JUSQU'A LA FIN.

Le pauvre est haï même de son ami; mais les amis du riche sont en grand nombre. Il est bien évident que cette sentence n'est que la déclaration d'un fait. Son but ne peut pas être certainement d'autoriser l'égoïsme qui dispose trop de personnes à se faire les amis de ceux qui sont placés de manière à leur être utiles, et à s'éloigner peu à peu de celles de leurs anciennes relations dont la pauvreté humilierait leur orgueil. Nous voyons même ici combien une pareille disposition nous rend coupables aux yeux de Dieu, puisque Salomon ajoute : *Celui qui méprise son prochain se fourvoie du droit chemin; mais celui qui a pitié des affligés est heureux.* Il dit encore au verset 31e : *Celui qui fait tort au faible déshonore Celui qui l'a fait; mais celui-là l'honore qui a pitié du nécessiteux.* Nous honorons donc notre Créateur lorsque, aimant comme nos semblables tous les hommes quels qu'ils soient, nous nous empressons d'assister de nos dons et de nos services ceux qui ont besoin de ces divers secours. Mais lorsqu'il s'agit de nos frères en la foi, nous sommes encouragés par une promesse encore plus précieuse à leur faire tout le bien qui est en notre pouvoir *Les choses que vous aurez faites à l'un des plus petits de mes frères*, nous dit Jésus, *vous me les avez faites à moi-même.*

Les sentences des Proverbes ont quelque chose de simple et de frappant à la fois qui les grave dans la mémoire. Telle est en particulier celle-ci du verset 23e :

En tout travail il y a quelque profit ; mais les vains discours ne tournent qu'à disette. Ici, ce ne sont pas seulement les paroles proprement coupables qui sont condamnées, ce sont encore les paroles inutiles, frivoles, vides de sens, par lesquelles on remplace si souvent des conversations qui pourraient être intéressantes et même édifiantes. Tous ceux dont la conscience est plus ou moins réveillée, auront senti d'une manière pénible combien il est vrai que ces *vains discours ne tournent qu'à disette*, puisqu'ils appauvrissent l'âme au lieu de la nourrir. Nous y sommes très-facilement entraînés à cause de notre légèreté naturelle. Aussi chacun de nous devrait-il faire plus d'efforts pour que les entretiens auxquels il prend part soient dirigés de manière à n'être pas sans utilité pour lui-même ou pour les autres.

Les richesses des sages leur sont comme une couronne ; mais la folie des insensés est toujours folie. Il s'agit ici de la véritable sagesse, celle qui consiste à attribuer aux choses du temps et à celles de l'éternité leur véritable valeur et à agir en conséquence. Cette sagesse, les richesses ne la donnent pas ; mais elles sont souvent l'occasion qui la manifeste. Ainsi, plus un homme sera connu par son opulence, plus on sera frappé de le voir employer ses biens, non à satisfaire sa sensualité ou son orgueil, mais à soulager les misérables et à concourir à l'avancement du règne de Dieu. Ses richesses serviront donc à le faire reconnaître pour un homme sage et seront comme une couronne qui le fera briller aux regards. Quant à l'homme insensé, au

contraire, qui ne vit que pour les intérêts du temps présent, les richesses qu'il pourra posséder mettront seulement dans une plus grande évidence la folie de ses principes.

Le témoin fidèle délivre les âmes ; mais celui qui prononce des mensonges n'est que tromperie. Quelles que soient les circonstances grandes ou petites dans lesquelles un homme est appelé à rendre quelque témoignage, il est nécessaire que ce témoignage soit fidèle. Mais par un *témoin fidèle* qui *délivre les âmes*, il est probable que le Saint-Esprit entend particulièrement l'homme qui rend témoignage de la vérité de Dieu. La vocation que notre Seigneur avait donnée à ses apôtres, en quittant la terre, était : *Vous me servirez de témoins tant à Jérusalem que dans toute la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* (Actes, I, 8. — Voir Luc, XXIV, 48. Actes, I, 22, etc.). Ce témoignage, transmis de siècle en siècle dans l'Eglise, est arrivé jusqu'à nous. Son but est de *délivrer les âmes*, puisque c'est pour nous sauver de la condamnation que Jésus-Christ est venu dans le monde. Mais pour que ce but puisse être atteint, il faut que le témoignage soit fidèle. Combien n'est donc pas effrayante la responsabilité de ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont appelés à instruire leurs frères sur les vérités du salut ! Et quelle ne doit pas être l'ardeur de leurs efforts et de leurs prières pour que leurs enseignements, dégagés de toute erreur dangereuse, puissent, par la grâce de Dieu, amener les âmes à la conversion et au bonheur.

Il y a une ferme assurance dans la crainte de l'Eter-

nel; et il y aura une sûre retraite pour les enfants de celui qui le craint. La crainte de l'Eternel est une source de vie pour se détourner des piéges de la mort. Ce n'est pas directement que la crainte de Dieu nous donne de l'assurance. Mais lorsqu'elle domine dans notre cœur, elle nous affranchit de la crainte des hommes. Par là, elle nous donne le courage d'agir toujours d'une manière conforme à nos convictions, et elle nous délivre des tentations auxquelles pourraient nous entraîner la crainte ou l'amour du monde.

La magnificence d'un roi consiste dans la multitude du peuple; mais quand le peuple manque, c'est la ruine du prince. Le but de cette sentence est peut-être de diminuer l'orgueil des rois en leur faisant comprendre que leur gloire se tire de la nation dont ils sont les chefs, et que ce n'est pas la nation qui tire sa gloire de celui qui la gouverne. On peut appliquer ce raisonnement aux diverses positions de la vie. Les richesses de l'homme le plus opulent n'auraient pour lui aucune valeur s'il ne pouvait pas par leur moyen acheter les services des hommes pauvres qui l'entourent. Il ne doit donc pas se croire supérieur à ceux dont les services lui sont aussi nécessaires que peut l'être pour eux la portion de ses biens avec laquelle il les rétribue.

Celui qui est lent à la colère est d'un grand sens; mais celui qui est prompt à se courroucer excite la folie. Tout développement ne ferait qu'affaiblir une déclaration dont chacun reconnaît la profonde vérité, quoique malheureusement sans la mettre toujours en pratique.

Nous nous bornerons à citer là-dessus l'exhortation de saint Jacques : *Ainsi, mes frères bien-aimés, que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler et lent à se mettre en colère. Car la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu.*

Lorsque nous lisons cette autre déclaration dont l'expression est si frappante : *Le cœur tranquille est la vie du corps ; mais l'envie est la vermoulure des os*, nous ne devons pas en conclure que l'envie soit la seule disposition coupable qui nous rende malheureux. C'est, au contraire, d'une manière générale que Salomon déclare ensuite que *le méchant sera poussé au loin par sa malice*, tandis que *le juste trouve une retraite même en sa mort.* Ce passage peut signifier que celui qui rejette la grâce de Dieu, tombera dans des péchés toujours plus grands ; ou bien aussi que, pour le punir, Dieu lui enverra divers genres de souffrances. Quant au juste, il peut bien avoir aussi *des maux en grand nombre ;* mais au milieu de ces maux, il *trouve une retraite,* c'est-à-dire une source de paix et d'assurance dans le sentiment de l'amour paternel de son Dieu, sentiment qu'il peut conserver même aux approches de la mort. C'est ainsi que Job s'écriait : *Voilà qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en lui !*

Si le *juste* ou l'homme qui sert Dieu est plus heureux déjà dans ce monde que l'homme qui ne le sert pas, la différence est encore plus frappante lorsqu'il s'agit de peuples et non d'individus : *La justice élève une nation ; mais le péché est la honte des nations.* Comme la justice de Dieu envers les nations ne peut s'exercer que dans

ce monde, il a arrangé les choses de manière à ce que l'impiété et le vice ne peuvent dominer chez un peuple sans qu'il en résulte des maux de divers genres qui finissent par amener sa ruine. On a prétendu quelquefois que les gouvernements n'étaient pas liés par les mêmes règles de morale et de justice auxquelles sont soumis les individus; mais l'expérience a montré combien ils s'attirent de malheurs lorsqu'ils veulent s'y soustraire. Ceux qui aiment leur patrie doivent donc, avant tout, contribuer pour leur part à y faire régner la piété et le respect pour tous les devoirs. La bénédiction qu'ils attireront ainsi sur leur pays commencera par être leur partage, selon cette parole de nos versets : *La miséricorde et la vérité seront pour ceux qui procurent le bien.*

CHAPITRE XV.

VERSETS 1-12.

Une parole douce apaise la fureur; mais la parole dure excite la colère. Cette sentence est au nombre de celles qui fixent peu notre attention, parce que la vérité qu'elle exprime nous semble n'avoir pas besoin d'être rappelée. Cependant nous devrions nous demander si nous la mettons toujours en pratique dans nos discussions, soit en famille, soit ailleurs. Ah! que de troubles, que d'amertumes, de séparations et même de guerres désastreuses ont eu pour origine *une parole dure* qui a *excité la colère* dans un de ces moments décisifs où *une parole douce* et prudente prononcée à propos aurait pu encore *apaiser la fureur* et réconcilier des adversaires!

La langue des sages embellit la science; mais la bouche des insensés ne prononce que folie. On peut rapprocher ces paroles de celles du verset 7ᵉ : *Les lèvres des sages sèment la science; mais il n'en est pas ainsi du cœur des insensés.* Nous voyons par ces diverses déclarations que les *sages* ou les fidèles ne doivent pas seulement chercher à répandre par leurs discours des semences de foi et de piété, mais qu'ils doivent chercher à ren-

dre leurs instructions intéressantes et agréables à ceux qui les entendent. Sans doute, il ne faut pas dissimuler la vérité pour plaire à des oreilles trop chatouilleuses; mais lorsqu'on a un véritable amour pour les âmes, on sait trouver les paroles les plus propres à dissiper les préventions en se plaçant sur le terrain de ceux avec qui l'on discute. Il y a aussi beaucoup d'occasions où des instructions directes ne seraient pas à leur place et ne rempliraient pas leur but; il faut alors les remplacer par des entretiens intéressants, dont la tendance soit d'élever et de purifier l'âme. Bien des cœurs ont été amenés à l'Evangile, moyennant la grâce de Dieu, par l'attrait qu'ils avaient trouvé dans de pareils entretiens, attrait qui les avait portés à se rapprocher des chrétiens fidèles.

Les yeux de l'Eternel contemplent en tout lieu les méchants et les bons. Pour entrer plus complètement dans le sens de ces paroles, il faut les comparer avec ce passage du psaume XIe ; *L'Eternel a son trône dans les cieux; ses yeux contemplent et ses paupières sondent les fils des hommes. L'Eternel sonde le juste et le méchant, et son âme hait celui qui aime l'extorsion.*

Nous voyons ici que les regards de l'Eternel ne se portent pas seulement, comme ceux des hommes, sur l'extérieur de notre vie, sur nos paroles et nos actions, mais qu'ils pénètrent et *sondent* jusque dans l'intérieur de nos pensées et de nos plus secrets sentiments. Les sentiments que Dieu pénètre, il ne les voit pas avec indifférence; il les juge à la balance du sanctuaire, et c'est d'après eux, et non d'après ce que voient les hom-

mes, qu'il nous place au nombre des régénérés ou de ceux qui sont encore sous l'empire de notre nature déchue.

Nous avons vu tout-à-l'heure de quelle manière les hommes instruits dans les choses de Dieu devaient chercher à communiquer aux autres le précieux trésor de leurs connaissances. Mais, suivant les occasions, ils peuvent être appelés à joindre à leurs instructions des avertissements ou des reproches : *Une langue qui corrige est comme l'arbre de vie ; mais la perversité qui est en elle, est comme un vent qui brise tout.* Si le devoir des uns est souvent d'exhorter et de reprendre, c'est le devoir des autres de recevoir avec docilité les avertissements et les remontrances. Aussi Salomon ajoute-t-il : *L'insensé méprise l'instruction de son père ; mais celui qui prend garde à la correction deviendra prudent.*

Le sacrifice des méchants est en abomination à l'Eternel ; mais la requête des hommes droits lui est agréable. La voie du méchant est en abomination à l'Eternel ; mais il aime celui qui s'adonne soigneusement à la justice. C'est parce que *la voie des méchants*, c'est-à-dire leur manière de penser et d'agir, *est en abomination à l'Eternel*, qu'il ne peut recevoir qu'avec dégoût les divers actes de leur culte. Ainsi Jésus, bien que les démons reconnussent sa divinité, se refusait à recevoir leurs impurs hommages et *il ne leur permettait pas*, est-il dit souvent, *de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ.* La déclaration de Salomon est donc bien importante pour les adorateurs de tous les temps. Chacun de nous, lorsqu'il s'adresse à Dieu, aime à penser que ses requê-

tes lui sont agréables, et que si Dieu tarde à les exaucer, elles ne lui paraissent, du moins, pas une offense. Cependant, pour qu'il en soit ainsi, il faut que nous soyons droits de cœur, c'est-à-dire que le service que nous rendons à Dieu soit sincère. Dieu n'exige pas, pour accepter nos prières, qu'elles soient pures de tout péché; car, hélas! celles des fidèles les plus avancés sont encore si mélangées de distractions, de tiédeur, et même quelquefois de secrets mouvements d'orgueil et d'incrédulité, qu'elles ont besoin, comme tous les autres actes de leur vie, de l'expiation et de l'intercession de notre Sauveur. Mais c'est précisément parce qu'elles ont besoin de cette expiation, qu'il faut que nos prières partent d'un cœur uni à Jésus-Christ par une foi vivante et efficace.

Le châtiment paraît fâcheux à celui qui quitte le droit chemin; mais celui qui hait d'être repris, mourra. Le sépulcre et le gouffre sont devant l'Eternel; combien plus les cœurs des enfants des hommes! Le moqueur n'aime point qu'on le reprenne, et il n'ira jamais vers les sages. C'est un des sujets sur lesquels Salomon revient le plus souvent que le devoir de nous soumettre avec humilité aux reproches et aux corrections que nos fautes nous attirent. Ce devoir est, en effet, un de ceux qui nous sont les plus difficiles à remplir, tant l'orgueil est profondément enraciné dans le cœur de tous les hommes. Le *moqueur*, dans le langage de l'Ecriture, ce n'est pas toujours l'homme qui fait des infirmités physiques ou morales de son prochain un objet de raillerie; c'est celui qui n'est pas sérieux à l'égard des intérêts

de son âme; c'est l'incrédule qui ne s'occupe pas des choses relatives à la religion, ou bien qui se plaît à les tourner en ridicule. Un tel homme sent confusément et par intervalles qu'il est dans une voie dangereuse, et qu'il compromet le sort de son éternité. Il sent que s'il *allait vers les sages*, vers les fidèles, il serait *repris* de sa folie; de sorte qu'il n'aime pas à se rencontrer avec eux. Et cependant *celui qui hait d'être repris, mourra*, nous dit le Saint-Esprit, c'est-à-dire sera, après cette vie, précipité dans la *seconde mort*. Cette terrible sentence ne s'applique pas seulement aux hommes qui rejettent tout-à-fait les avertissements de la Parole de Dieu. Elle s'applique aux personnes malheureusement trop nombreuses qui, en faisant profession d'une foi éclairée, se permettent sans scrupule diverses sortes de péchés, et s'offensent, comme d'un outrage fait à la grâce de Dieu, lorsque leurs frères les avertissent du danger de leur âme. Il est vrai que, selon l'expression de saint Pierre, les élus de Dieu *sont gardés par sa puissance au moyen de la foi* (1 Pierre, I, 5). Mais Dieu seul *connaît ceux qui sont siens*. Celui seul devant qui sont à découvert les abîmes insondables du *gouffre* et du *sépulcre* peut aussi sonder *les cœurs des enfants des hommes* et voir quels sont ceux qui *sont conduits par l'Esprit*. Quant à nous, nous n'en pouvons juger que par notre horreur pour le péché et notre désir de plaire à Dieu par une sanctification croissante, désir qui nous porterait, au contraire, à *aimer qu'on nous reprît*. Si ce sont là nos sentiments, nous pouvons, en effet, nous reposer sur la grâce de Dieu pour ne pas

tomber dans la seconde mort. Nous pouvons être certains qu'après avoir été *appelés et sanctifiés en Dieu le Père*, nous serons *conservés par Jésus-Christ* (Jude, I) jusqu'à ce qu'il nous introduise dans sa gloire.

VERSETS 13-20.

Le cœur joyeux embellit le visage; mais la tristesse du cœur abat l'esprit. Ce verset et ceux qui le suivent décrivent les effets d'un *cœur joyeux* ou de la sérénité de l'âme. D'après la manière dont Salomon s'exprime, il nous paraît, en effet, vouloir parler surtout de la joie qui provient des dispositions du cœur, dispositions qui, comme on sait, influent encore bien plus sur notre bonheur que les circonstances extérieures de notre vie. Salomon indique ici quelques-unes de ces dispositions qui entretiennent en nous la joie. *Peu avec la crainte de l'Eternel*, dit-il, *vaut mieux qu'un grand trésor où il y a du trouble. La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain*, nous dit saint Paul. *Car nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter; ainsi, pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, cela doit nous suffire.* La *crainte de l'Eternel* ou la *piété*, car ici la signification de ce mot n'est pas douteuse, nous dispose naturellement au contentement d'esprit. Les hommes vraiment pieux savent qu'ils n'ont pas mérité le bonheur et qu'ils ont même encouru une condamnation éternelle dont ils ne sont délivrés que

par un miracle de miséricorde. Ils ne s'étonnent donc pas des privations qu'ils peuvent avoir à supporter ici-bas, et ils sont reconnaissants des biens que Dieu leur dispense. De plus, ils savent que Dieu, qui est devenu leur Père en Jésus-Christ, sait ce qui convient à leur âme, et leur enverra l'exacte proportion de biens et de maux; qui est le plus propre à les faire avancer dans ses voies. Si donc ils ne possèdent que peu, ce *peu* leur procurera plus de vraies jouissances qu'*un grand trésor* n'en donnerait à un homme dépourvu de leurs précieuses convictions.

Une autre condition, sans laquelle la sérénité du cœur ne peut se conserver, c'est la concorde et l'affection mutuelle au sein d'une famille. *Mieux vaut*, dit Salomon, *un repas d'herbes où il y a de l'amitié que celui d'un bœuf engraissé où il y a de la haine.* Il ne faudrait pas que ceux qui lisent ces paroles se hâtassent de conclure que de pareilles expressions sont trop fortes pour leur être applicables. Dieu voit le péché dans son germe; et, si nous sondons attentivement notre cœur, nous y découvrirons peut-être par moments, même à l'égard de nos relations les plus intimes, des sentiments bien différents de ceux que l'affection doit inspirer. Par une triste inconséquence de notre nature, c'est dans leur famille, c'est-à-dire précisément à l'égard des personnes qu'ils aiment le mieux, que bien des hommes se laisseront aller à des mouvements d'égoïsme, d'irritation ou d'amertume qu'ils ne se permettraient pas envers des étrangers. On oublie que Dieu a confié, en grande partie, à chaque individu le bon-

heur des personnes qui l'entourent, bonheur dont les éléments délicats exigent les plus grands ménagements et une attentive vigilance. Mais là, plus encore que partout ailleurs, la négligence ou l'accomplissement de notre devoir portent avec eux leur peine ou leur récompense; et tous les soins par lesquels nous travaillerons au bonheur de nos proches tourneront au profit de notre propre bonheur.

On pourrait mettre au nombre des dispositions qui favorisent le contentement d'esprit, cette force de caractère qui nous fait apprécier à leur valeur et surmonter avec calme les petites difficultés de la vie. Salomon exprime la disposition contraire en disant : *La voie du paresseux est comme une haie de ronces; mais le sentier des hommes droits est un chemin battu.* En effet, lorsqu'on s'exagère les inconvénients de chaque résolution et qu'on ne sait pas discerner quelles sont les choses à l'importance desquelles les autres choses doivent se sacrifier, on est constamment arrêté dans ses démarches, et l'on est exposé à manquer à bien des devoirs. Mais il y a une remarque de plus à faire sur ce passage. Ce n'est pas l'homme énergique, l'homme actif qui est ici opposé au paresseux, c'est de *l'homme droit* qu'il est dit que son *sentier est un chemin battu*. Cela signifie probablement que si notre vrai désir est de remplir notre devoir, Dieu finira par nous accorder, dans les occasions les plus difficiles, les secours nécessaires pour discerner notre chemin. Nous marcherons au but qu'il place devant nous, même au travers des contradictions et des obstacles, et Dieu

aplanira ces obstacles à mesure qu'il verra que nous savons les surmonter.

L'enfant sage réjouit son père; mais l'homme insensé méprise sa mère. Nous avons vu, dans un verset précédent, combien il était nécessaire au bonheur d'une famille que chacun de ses membres cherchât à y entretenir la concorde et l'amitié. Mais il y a, dans les relations domestiques, des liens et, par conséquent, des devoirs encore plus sacrés, pour ainsi dire, que tous les autres; et, parmi ceux-là, se placent, en première ligne, ceux que les enfants ont à remplir envers leurs parents. Ce sont les seuls qui soient formellement prescrits déjà dans la loi du décalogue, et le commandement qui y est relatif précède tous ceux qui ont pour objet nos devoirs envers le prochain. C'est aussi, comme le remarque saint Paul, *le premier commandement qui ait une promesse : Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre* (Ephés., VI, 2). Ce précepte est répété et développé, sous diverses formes, dans beaucoup de passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Au reste, la voix de la nature est si forte à cet égard qu'il semblerait que ces commandements n'eussent pas même été nécessaires. Cependant *Dieu sait de quoi nous sommes faits.* Il savait que l'orgueil étant une des premières passions qui se manifestent dans le cœur du jeune enfant, elle le porterait facilement à manquer de respect pour son père et pour sa mère, et que ce triste effet de l'orgueil continuerait trop souvent à se produire chez les hommes faits. Aussi était-il ordonné, sous

l'ancienne loi, que l'homme qui aurait mandit son père ou sa mère serait puni de mort. Et ici il est dit que *l'homme insensé* (*l'homme* et non pas seulement l'enfant) *méprise sa mère*. Ces choses sont importantes à rappeler dans un temps où les liens de la subordination tendent tous à se relâcher, et où l'on est disposé à manquer de respect à ses supérieurs dans l'ordre de la nature, comme à ses supérieurs dans l'ordre de la société. Heureux ceux qui peuvent encore *honorer leur père et leur mère*, s'ils savent profiter avec un saint empressement d'un aussi doux privilége! Une observation qui a souvent été faite, c'est que déjà, dans ce monde, on voit se réaliser les bénédictions promises à l'accomplissement de ce devoir. En revanche, les hommes qui ont manqué de respect envers les auteurs de leurs jours en sont souvent punis, dès ici-bas, par l'ingratitude et le mépris que leur témoignent, à leur tour, leurs propres enfants. On peut dire de la piété filiale ce que le Saint-Esprit déclare de la piété envers Dieu, c'est qu'*elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir.*

VERSETS 21 JUSQU'A LA FIN.

La folie est la joie de celui qui est dépourvu de sens; mais l'homme prudent dresse ses pas pour marcher. Cette sentence peut se compléter par celle du verset 24e : *Le chemin de la vie élève l'homme prudent et lui fait éviter l'abîme profond.* Ces déclarations nous paraîtront déjà d'une bien grande valeur à ne les envisager que

sous leur rapport temporel. On sait combien l'imprévoyance, l'irréflexion et les imprudences de diverses sortes peuvent compromettre la destinée, non-seulement de celui qui s'en rend coupable, mais quelquefois aussi d'un grand nombre d'individus. Cependant, il nous semble que c'est surtout dans un sens spirituel que ces paroles doivent se prendre. Lorsqu'on envisage les choses de ce monde à la lumière de l'Evangile, on reconnaît qu'elles ne sont que des folies plus ou moins sérieuses, lorsqu'au lieu de contribuer à notre véritable bien, elles nous éloignent de Dieu et nous font oublier le compte que nous avons à rendre. C'est ce qu'exprime l'Ecclésiaste en disant : *Il y a des folies dans leur cœur durant leur vie, et après cela ils s'en vont chez les morts* (Ecclés., IX, 3). Mais il n'en est pas ainsi de l'homme qui possède la vraie prudence. Le *chemin de la vie*, au lieu de l'entourer d'illusions successives, le rapproche toujours davantage du but élevé auquel il tend. Une fois qu'il a connu sa misère et l'amour infini de son Dieu sauveur, toutes les circonstances de son pélerinage terrestre deviennent pour lui des moyens d'instruction et de sanctification. Il se défie de lui-même, *il dresse ses pas pour marcher ;* en sorte qu'il ne prend aucune détermination sans avoir recherché l'approbation et imploré le secours de son Père céleste.

L'homme a de la joie de la réponse de sa bouche et qu'une parole dite à propos est bonne ! Cette déclaration est un peu difficile à comprendre dans tous ses termes. Elle signifie probablement que l'effet produit par nos

paroles nous donnera de la joie, quand ces paroles auront été ce qu'elles devaient être selon les circonstances, paroles d'avertissement, paroles de consolation, paroles d'humilité et de charité. Si l'expérience ne nous enseigne que trop combien de maux peuvent résulter d'une parole imprudente et coupable, elle nous montre aussi, grâces à Dieu, et souvent beaucoup au-delà de nos prévisions, le bien que des *paroles dites à propos* peuvent produire. *La langue*, dit saint Jacques, *est un petit membre, et elle peut se vanter de grandes choses*. Si nous voulons que ces *grandes choses* puissent toujours être de notre part des choses *bonnes*, il faut mettre en pratique cette autre sentence : *Le cœur du juste médite ce qu'il doit répondre ; mais la bouche des méchants prononce des choses mauvaises.* C'est, le plus souvent, parce que nous ne nous donnons pas le temps de réfléchir à ce que nous allons dire, que nous prononçons tant de paroles qui, bien loin de nous donner *de la joie*, sont pour nous une abondante source de regrets et de remords.

L'Eternel démolit la maison des orgueilleux, mais il affermit les bornes de la veuve. Les veuves, étant privées de leur protecteur naturel, vivaient chez les Juifs, comme encore aujourd'hui chez beaucoup de nations, dans une sorte de dépendance. Elles peuvent donc représenter, en général, les personnes que leur isolement ou leur pauvreté exposent à toutes sortes de gênes. Mais précisément parce que ces personnes ont moins de secours à attendre des hommes, ce sont elles que Dieu protége particulièrement; et il est souvent

répété, dans l'Ecriture, que *l'Eternel prend en main la cause de la veuve.* Ce qu'il y a de remarquable dans la sentence de Salomon, c'est l'opposition qu'il établit entre les orgueilleux et les veuves. Cela semble indiquer que les hommes placés dans des circonstances favorables sont sujets à oublier que c'est de Dieu qu'ils tiennent tous les biens dont ils jouissent, biens que sa bonté seule leur conserve de jour en jour. Ceux qui sont, au contraire, dans une position dépendante, sentent le besoin qu'ils ont du secours continuel de Dieu et sont entretenus dans des sentiments d'humilité et de confiance. C'est pour cela que Dieu leur fait sentir sa protection ; car il est écrit : *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.*

Celui qui est adonné au gain déshonnête trouble sa maison ; mais celui qui hait les présents vivra. La première partie de cette sentence suffirait pour nous expliquer la seconde. Puisqu'il s'agit ici de gain déshonnête, il est évident que les présents qu'il faut *haïr* sont ceux qu'un plaideur ferait à un juge pour l'engager à lui donner gain de cause aux dépens de la justice. C'est ainsi que David dit dans un psaume : *N'assemble point mon âme avec les hommes sanguinaires..... dont la main droite est pleine de présents.* Il en est de même des présents qu'un accusé ferait à un juge pour l'engager à l'absoudre, malgré sa culpabilité. La sentence de Salomon s'adresse donc particulièrement aux hommes que leurs fonctions appellent à rendre la justice au nom de la société. Mais il n'y a peut-être aucune vocation où les réflexions qu'elle suggère ne soient applicables. Il

se présente très-souvent des circonstances où nous pouvons être tentés, par des considérations d'intérêt, de faire des choses qu'une scrupuleuse équité ne saurait permettre. Souvenons-nous, dans ces occasions, que tout *gain deshonnête*, fût-il toléré par les hommes, nous expose à la colère de Dieu et finirait par apporter le trouble dans notre maison et dans notre cœur.

La lumière des yeux réjouit le cœur, et la bonne renommée engraisse les os. Le sens de ces paroles nous paraît être celui-ci : De même que la clarté du jour, en nous permettant de voir les objets qui nous entourent, est une source de jouissances continuelles, de même la certitude de posséder l'estime des autres est une des plus grandes sources de paix pour notre cœur. La privation de cette paix pourrait, comme toute autre peine, nuire même à notre santé, ce qu'exprimait déjà une sentence du chapitre XVII, 22 : *Le cœur joyeux vaut une médecine; mais l'esprit abattu dessèche les os.* La bonne réputation est peut-être le plus précieux de tous les biens temporels; et cependant nous devons, s'il le faut, savoir la sacrifier à notre devoir envers Dieu. Il peut y avoir des occasions, en effet, où, pour obéir à Dieu, nous sommes obligés de tenir une conduite que les hommes méconnaissent et condamnent. Notre cœur pourra quelquefois en éprouver de grands déchirements. Pensons alors, pour nous encourager, à ces paroles des apôtres : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Pour moi,* disait saint Paul aux Corinthiens, *il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ni*

par aucun jugement d'homme... mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.

Le dernier verset du chapitre confirme cette réflexion : *La crainte de l'Eternel est une instruction de sagesse, et l'humilité va devant la gloire.* Oui, si nous pouvons nous égarer en recherchant l'approbation des hommes, nous ne nous tromperons jamais en nous laissant diriger par la crainte de déplaire à Dieu. Sa Parole est la seule *instruction de sagesse* que nous puissions recevoir avec une entière confiance. Laissons-nous donc humblement reprendre et corriger par ses leçons. Alors nous ferons toujours de nouveaux progrès dans la route qui mène à Dieu, et nous reconnaîtrons un jour, par notre bonheur éternel, que *l'humilité va devant la gloire.*

CHAPITRE XVI.

VERSETS 1-6.

Les dispositions du cœur sont à l'homme; mais le discours de la langue est de l'Eternel. Cette sentence est difficile à expliquer. Evidemment elle ne peut pas signifier que, Dieu étant celui qui dicte nos paroles, nous en sommes moins responsables que de nos sentiments et de nos actions. Le livre des Proverbes est rempli, au contraire, de préceptes relatifs aux péchés de la langue, préceptes qui seraient complètement inutiles si nos paroles ne dépendaient pas de notre volonté. Il y a cependant des occasions dans lesquelles l'homme n'est pas le maître de ses paroles. Tel est le cas des prophètes ou des hommes qui ont parlé par l'Esprit de Dieu. Non-seulement Dieu leur dictait des paroles que leur propre esprit n'aurait pas pu leur suggérer; mais ils étaient quelquefois forcés de dire des choses toutes contraires à celles qu'ils auraient voulu dire. C'est ce qui arriva en particulier à Balaam, lorsque, conduit par Balak en vue du camp des Israélites pour maudire cette nation, il ne put prononcer que des bénédictions en leur faveur (Nomb., XXXIII).

Outre ces occasions exceptionnelles, il arrive souvent aux personnes qui ont désiré prendre la parole dans telle ou telle circonstance particulière, et qui peut-être s'y sont même préparées à l'avance, il leur arrive, disons-nous, lorsqu'elles sont au moment de parler, de ne point trouver d'expressions qui répondent à leurs pensées. Elles se sentent comme enchaînées par une puissance supérieure à la leur, et elles éprouvent que, si *les dispositions du cœur sont à l'homme, le discours de la langue est de l'Eternel.* Aussi toutes les fois que nous sommes dans le cas de parler sur quelque sujet qui peut être utile devons-nous toujours demander à Dieu de mettre lui-même sur nos lèvres les paroles les plus propres à remplir notre but. Il va sans dire que ce devoir concerne particulièrement les hommes qui, chargés d'expliquer la Parole de Dieu, se préparent à exercer quelqu'une des fonctions de leur ministère.

Toutes les voies de l'homme lui semblent pures; mais l'Eternel pèse les esprits. Cette déclaration frappante est bien propre à nous faire rentrer en nous-mêmes pour nous dégager, s'il est possible, des illusions dont nous aimons à nous bercer. Lorsque telle ligne de conduite qui favorise notre paresse ou nos intérêts n'a rien de coupable aux yeux des hommes, nous cherchons à nous persuader qu'elle est légitime aux yeux de Dieu, et nous ne faisons aucun effort pour discerner si c'est bien en effet sa volonté que nous suivons. Alors, quoique *nos voies nous semblent pures, l'Eternel* qui *pèse les esprits* voit que nous ne sommes pas sincères devant lui et qu'il y a de l'interdit dans notre conscience. Ce

n'est pas seulement lorsque nous avons quelque détermination à prendre, que cette pensée doit nous effrayer salutairement. Nous pouvons nous l'appliquer dans le cours ordinaire de la vie pour examiner si notre état spirituel et l'ensemble de nos habitudes sont bien tels que doivent l'être ceux d'un chrétien. Heureux, non pas ceux qu'un pareil examen pourrait satisfaire, mais ceux qui savent reconnaître tout ce qui manque encore à leur amour, à leur zèle, à leur sanctification, pour que *leurs voies* puissent *sembler pures* à Celui qui *pèse les esprits !*

Décharge-toi de tes affaires sur l'Eternel et tes desseins seront affermis. C'est toujours avec un sentiment de joie que nous rencontrons dans l'Ecriture des déclarations de ce genre. Au milieu des difficultés qui se renouvellent sans cesse dans notre vie, nous aimons à nous entendre répéter que Dieu se charge lui-même du soin de nos affaires et qu'il fera réussir tous nos desseins. Mais pour pouvoir nous confier en Dieu, il faut que par la foi nous ayons trouvé en lui un père. Pour pouvoir croire et même souhaiter qu'il accomplisse nos desseins, il faut que notre volonté soit assez identifiée avec la volonté de Dieu pour que nous recherchions uniquement les choses qui y sont conformes. Alors nous serons heureux de penser que Celui qui dispose de tous les évènements les fera concourir au succès de nos projets, toutes les fois qu'ils seront compatibles avec notre vrai bien et celui de nos frères. *Assure-toi en l'Eternel,* dit David, *et fais ce qui est bon..... Prends ton plaisir en l'Eternel et il t'accordera les demandes*

de ton cœur. Remets ta voie sur l'Eternel et t'assure en lui, et il travaillera.

L'Eternel a fait toutes choses, en sorte qu'elles se répondent l'une à l'autre, et même le méchant pour le jour de la calamité. Dieu est un Dieu d'ordre et non de confusion, dit l'Ecriture. L'aspect du monde visible nous enseigne partout cette vérité. Chaque chose y est à la fois l'effet d'une cause et la cause d'un effet. Tout être a été créé dans un but qui se rattache à l'unité de l'ensemble, et aucun d'eux ne se soustrait jamais aux lois qui, dès l'origine du monde, lui ont été assignées par le créateur. Mais Dieu n'est pas seulement le Dieu de la nature, il est aussi le Dieu des esprits. Il faut que l'ordre règne dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, et cet ordre consiste avant tout dans l'union inséparable de la sainteté avec le bonheur et du péché avec la souffrance. C'est pour cela que Dieu qui *a fait toutes choses, en sorte qu'elles se répondent l'une à l'autre,* a *même* fait *le méchant pour le jour de la calamité.* Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que Dieu ne peut jamais être l'auteur du mal (Jacq., I, 13). L'expression employée ici nous indique seulement avec une grande énergie que le péché amène aussi nécessairement la souffrance, que partout dans la création chaque cause produit son effet et chaque moyen atteint son but. Cette vérité, nous sommes quelquefois tentés de la mettre en doute, parce que ce n'est pas toujours d'une manière visible, ni même toujours dans cette vie que le péché rencontre son châtiment. Mais pour être différé, l'effet de cette loi du monde moral n'en

est pas moins infaillible, et c'est quand nous verrons la punition des pécheurs dans l'existence à venir que nous comprendrons quelle était la profondeur de cette redoutable parole : *L'Eternel a fait toutes choses, en sorte qu'elles se répondent l'une à l'autre, et même le méchant pour le jour de la calamité.*

L'iniquité sera expiée par la miséricorde et la vérité, et par la crainte de l'Eternel on se détourne du mal. On lit dans d'autres versions : *Il y aura propitiation pour l'iniquité par la miséricorde et la vérité.* Cette manière d'exprimer la sentence en fait mieux comprendre le sens. Au reste, si ce sens était difficile à saisir pour les Israélites, il ne l'est pas pour les chrétiens ; car ils savent que dans la *miséricorde* de Dieu et la *vérité* immuable de ses promesses, *il y a eu propitiation pour l'iniquité* des hommes par le sacrifice de Jésus-Christ.

Nous avions besoin que cette vérité nous fût rappelée après la déclaration que nous venions de rencontrer. Nous sommes tous, de notre nature, de ces *méchants* réservés *pour le jour de la calamité.* Le seul moyen de nous y soustraire, c'est d'avoir, par la foi, notre part dans la propitiation qui a été faite pour le péché. Cependant, il faut que les lois de Dieu se maintiennent jusqu'au bout. Dieu, tout en nous pardonnant, ne peut nous rendre heureux que si nous sommes sanctifiés. Mais ce qui rend précisément la dispensation évangélique admirable, c'est qu'elle nous fait trouver dans le pardon même tout ce qui peut à la fois nous inspirer et l'amour de Dieu et cette *crainte de l'Eternel par*

laquelle on se détourne du mal. Le Psalmiste exprimait déjà cette vérité profonde lorsqu'il s'écriait : *O Eternel ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur ! qui est-ce qui subsistera ? Mais le pardon se trouve auprès de toi,* AFIN QU'ON TE CRAIGNE.

VERSETS 7-17.

Quand l'Eternel prend plaisir aux voies d'un homme, il apaise envers lui même ses ennemis. C'est là une vérité dont les vrais serviteurs de Dieu ont bien souvent fait l'expérience. Lorsque dans un pays où la plupart des hommes sont plongés dans le sommeil spirituel, une âme vient à recevoir d'une manière vivante et efficace les vérités de la Parole de Dieu, il arrive pour l'ordinaire qu'elle commence par être méconnue et repoussée. Les parents et les alentours de ce fidèle, ne comprenant pas les motifs qui le font agir, lui en attribuent de blâmables ou de ridicules ; et ces accusations s'exagérant à mesure qu'elles sont répétées, il finit quelquefois par avoir chez ses concitoyens la réputation d'un fanatique insensé ou d'un orgueilleux hypocrite. Mais si la piété de cet homme est véritablement éclairée et que sa conduite soit, jusque dans ses moindres détails, d'accord avec ses principes, on en viendra à le respecter même sans le comprendre. En voyant chez lui la réunion si difficile de la fermeté et de la douceur, une grande horreur pour le mal et une tendre charité pour les hommes, on dira qu'il serait heureux que des erreurs comme les siennes fussent répandues

dans tous les esprits, si même on ne vient pas à reconnaître que ces erreurs sont la vérité qui sauve. C'est ainsi que Dieu *apaise envers lui ses ennemis* et le fait souvent devenir à leur égard l'instrument de ses miséricordes.

Le cœur de l'homme délibère sur sa conduite, mais l'Eternel dirige ses pas. Cette vérité, que Dieu dirige toutes nos démarches, ne doit pas nous faire supposer que lorsque nous avons des partis à prendre, il est inutile de nous donner la peine d'examiner avec soin comment nous devons agir. Non; Dieu ne nous a pas donné des facultés pour les laisser sans emploi. Il veut que nous fassions usage de notre raison et de notre intelligence aussi bien que des organes de notre corps; et c'est au moyen de l'usage que nous en faisons qu'il accomplit ses desseins à notre égard. Ainsi, dans toutes les occasions où la conscience est intéressée, nous devons chercher avec soin quel est notre devoir, sans nous préoccuper des conséquences; parce que Dieu, qui *dirige nos pas*, aura disposé les conséquences de notre conduite de manière à remplir envers nous les vues de sa sagesse et de sa bonté. Dans les choses purement temporelles aussi, nous ne devons négliger aucune des précautions de la prudence. En agissant ainsi, nous suivons la route que Dieu trace devant nous; et Dieu, qui *dirige nos pas*, fera conduire cette route au succès ou au désappointement, suivant qu'il le jugera le plus convenable à notre véritable bonheur.

La divination est sur les lèvres du roi, et sa bouche

ne se fourvoiera point du droit. La version anglaise dit : *Une sentence divine est sur les lèvres du roi.* Quoi qu'il en soit du sens exact de ce terme, il est évident qu'ici le mot de *divination* ne peut pas signifier l'art occulte des magiciens qui prétendaient découvrir la vérité par leurs enchantements, puisque cet art est sévèrement condamné dans plusieurs endroits de l'Ecriture (voyez Deut., XVIII, 10-12, etc.). Salomon veut peut-être exprimer que Dieu accorde aux rois qu'il aime une sagesse extraordinaire et divine, en sorte que leurs sentences puissent toujours être conformes à la justice et à l'équité. C'est ainsi que, dans une prière de David pour son fils Salomon lui-même, il dit : *O Dieu! donne tes jugements au roi et ta justice au fils du roi. Qu'il juge ton peuple avec justice et avec équité les tiens qui seront affligés* (Ps. LXII, 1, 2). On voit des exemples de cette sagesse extraordinaire dans la manière dont David découvrit les desseins perfides de Joab (2 Sam., XIV, 19, 20) et dans la sentence souvent citée connue sous le nom de jugement de Salomon (1 Rois, III, 28). Cependant cette parole : *Sa bouche ne se fourvoiera point du droit*, peut aussi se prendre à l'impératif et signifier : *Il ne faut pas que sa bouche se fourvoie du droit.* Cette manière de lire le verset serait confirmée par les versets qui suivent, dans lesquels Salomon insiste sur l'horreur que les rois doivent avoir pour l'injustice, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actions. En effet, leurs sentences sont des *sentences divines*, en ce sens qu'elles décident, d'une manière absolue, du sort des peuples ou des individus : *La*

fureur du roi, dit Salomon, *est comme des messagers de mort.... C'est une vie que le visage serein du roi, et sa faveur est comme la nuée qui donne la pluie de l'arrière-saison.* Les souverains ne peuvent donc trop prendre garde à ce que des paroles dont l'effet est si puissant soient toujours dictées par la vérité et la justice. On peut dire la même chose quant aux magistrats et, en général, à toutes les personnes qui exercent sur d'autres quelque espèce d'autorité, comme les maîtres à l'égard de leurs domestiques et de leurs ouvriers, les instituteurs à l'égard de leurs élèves, etc. Toute autorité qui n'est pas exercée d'une manière équitable devient une tyrannie. Il n'est même peut-être pas inutile de recommander aux pères et aux mères de faire tous leurs efforts pour qu'il n'y ait jamais d'injustice dans les punitions ou les réprimandes qu'ils font à leurs enfants. Précisément parce que c'est surtout de la part de leurs parents que les enfants attendent la justice et la tendresse, leurs sentiments sont d'autant plus froissés lorsqu'ils se voient jugés par eux avec légèreté ou d'une manière partiale.

Lorsqu'on réfléchit à la difficulté de se conduire envers ses inférieurs avec la fermeté et la douceur convenables, on sent toute la force de cette exclamation de Salomon : *Combien vaut-il mieux acquérir de la sagesse que de l'or fin! Et combien est-il plus excellent d'acquérir de la prudence que de l'argent!* Personne n'oserait contester une vérité aussi évidente; cependant on ne voit que trop souvent des hommes faisant profession de piété montrer, par leur conduite, qu'ils mettent

plus de prix aux richesses périssables qu'à leurs progrès dans les saintes dispositions que l'Ecriture appelle *sagesse* et *prudence*. Puissions-nous avoir faim et soif de ces biens spirituels ! Nous sentirons alors toujours davantage combien nous *manquons de sagesse*. Mais nous la demanderons à Celui *qui la donne à tous libéralement sans rien reprocher ; et elle nous sera donnée*, pourvu que nous la *demandions avec foi*.

VERSETS 18-25.

L'orgueil va devant l'écrasement, et l'esprit hautain devant la ruine. Il vaut mieux être humilié d'esprit avec les débonnaires que de partager le butin avec les orgueilleux. Plût à Dieu que ces déclarations, dont nous reconnaissons tous la profonde vérité, ne fussent pas seulement gravées dans notre esprit, mais dans notre conscience et dans notre cœur !

En effet, il n'est pas nécessaire d'avoir une grande expérience des hommes pour savoir combien l'orgueil nous attire d'humiliations et peut nous être de mille manières une cause de douleurs. Cela même est peu de chose en comparaison du mal que l'orgueil fait à nos âmes en nous empêchant de sentir le besoin que nous avons à toute heure du pardon de Dieu et du secours de son Saint-Esprit. Mais il ne suffit pas de reconnaître les dangers de l'orgueil pour avoir une véritable humilité. Nous ne serons humbles que si, réfléchissant aux droits que Dieu a sur nous comme ses créatures et comme ses rachetés, nous comparons

soigneusement notre conduite, soit avec les préceptes de sa Parole, soit avec l'exemple que nous a laissé notre Sauveur. Encore avons-nous besoin que Dieu nous éclaire de son Saint-Esprit pour que cet examen puisse être fait avec droiture, tant nous sommes sujets à de dangereuses illusions sur ce qui concerne notre état spirituel.

C'est parce qu'il est difficile d'être sincèrement humble devant Dieu que l'on trouve si peu d'hommes *débonnaires ;* car on peut dire que la débonnaireté n'est autre chose que l'humilité appliquée à nos rapports avec les hommes. Un homme débonnaire se laissera facilement mettre à la dernière place; ou plutôt il la prendra lui-même. Il ne sera pas irrité des humiliations qu'il pourra recevoir, et il ne paraîtra pas se souvenir des torts dont il aura été l'objet. Il sera toujours disposé à rendre à ses semblables les services les plus humbles et les plus obscurs, sans s'étonner de ne rencontrer peut-être de leur part aucune reconnaissance. La débonnaireté est une des vertus les plus rares. On pourrait compter beaucoup d'hommes bienfaisants, dévoués, actifs à s'employer au bonheur temporel ou spirituel de leurs semblables, pour un seul homme vraiment débonnaire. Cependant les chrétiens sont appelés à la débonnaireté (Voir Matth., V, 38-41. Gal., V, 22, etc.), et ils y feront des progrès à proportion qu'ils sentiront plus profondément que loin d'être eux-mêmes dignes des bienfaits de Dieu, ils sont continuellement les objets de sa gratuite miséricorde. Aussi notre Seigneur a-t-il dit : *Heureux les débonnaires, car ils hériteront la*

terre! Sans doute, dans ce monde, *ils ne partageront pas le butin avec les orgueilleux!* ils n'auront pas une grande part de gloire et de richesses; mais les fruits que porte leur foi prouvent qu'ils auront part à l'héritage du siècle à venir, à ces *nouveaux cieux et à cette nouvelle terre où la justice habite.*

Celui qui prend garde à la Parole, trouvera le bien, et celui qui se confie en l'Eternel sera heureux. On appellera prudent celui qui a un cœur sage, et la douceur des paroles augmente la science. La prudence est, à ceux qui la possèdent, une source de vie; mais la science des insensés est folie, etc. Puisque dans le premier de ces versets, il est parlé à la fois de ceux *qui prennent garde à la Parole* et de ceux *qui se confient en l'Eternel,* il est permis de supposer que c'est de la Parole de Dieu qu'il s'agit ici, Parole à laquelle nous ne pouvons prendre garde de trop près. Il ne faut pas se contenter, dans la lecture de la Bible, comme on le ferait pour un autre livre, de saisir le sens général d'un passage, soit qu'il s'agisse d'un récit d'une instruction ou d'un précepte. Il faut en peser soigneusement les expressions; et alors un mot, qui n'avait pas jusqu'alors attiré notre attention, nous frappe inopinément par sa signification profonde, et nous révèle quelquefois toute une vérité.

Cependant, dans les versets qui suivent, c'est bien de nos propres paroles qu'il est question; et c'est à leur sujet que Salomon nous recommande encore ici la douceur et la prudence. La conscience de chacun de nous jugera si de telles exhortations nous sont trop

souvent répétées. La *prudence*, dans le langage de la Bible, c'est la véritable sagesse, c'est-à-dire l'attention à tout ce qui nous rapproche de Dieu et la crainte de ce qui peut lui déplaire. C'est pour cela qu'elle est en nous *une source de vie* et qu'elle est en opposition avec *la science des insensés*. Les hommes qui ne vivent pas dans la crainte de Dieu, peuvent avoir sur divers sujets beaucoup de science ; mais ils verront un jour que cette science n'était que *folie*, si elle ne les a pas conduits à la communion avec Dieu et au bonheur éternel. Il y a dans ces versets une expression que nous ne devons pas négliger. *La douceur des paroles augmente la science*. Cela signifie probablement que la douceur de notre ton et de notre langage fait ressortir d'une manière plus pénétrante la force de nos arguments ou celle des sentiments que nous exprimons. C'est ce qu'on peut remarquer dans toute espèce de discussion ; mais puisqu'il s'agit ici de la science religieuse, c'est un devoir positif pour les chrétiens que d'éviter dans leurs discours ce ton tranchant et orgueilleux qui éloigne si facilement de l'Evangile les âmes qu'on voudrait y attirer. C'est bien assez du scandale de la croix, sans y joindre le scandale des défauts de ceux qui l'annoncent. Aussi saint Paul recommande-t-il à Timothée d'*instruire* AVEC DOUCEUR *ceux qui sont d'un sentiment contraire, afin de voir si Dieu ne leur donnera point la repentance pour connaître la vérité. Soyez toujours prêts*, dit saint Pierre à tous les fidèles, *à répondre* AVEC DOUCEUR ET AVEC RESPECT *à tous ceux qui vous demanderont raison de l'espérance que vous avez.*

Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont la fin sont les issues de la mort. Cette sentence se trouvait déjà dans un chapitre précédent (XIV, 12); mais ce n'est pas une raison pour la laisser passer sans y prendre garde. Nous devons croire, au contraire, que, si elle nous est répétée, c'est à cause de son excessive importance. Elle nous invite tous à sonder nos voies devant Dieu. Les uns verront alors que, malgré les vertus pour lesquelles ils peuvent être estimés des hommes, ils sont encore, devant Dieu, dans un état de condamnation et de mort. Les autres, tout en faisant profession de n'être sauvés que par la pure grâce de Dieu, s'apercevront peut-être qu'ils se font à cet égard de dangereuses illusions. Dans les temps de réveil religieux bien des personnes, à force d'entendre exposer les doctrines de l'Evangile, finissent par les admettre sur l'autorité de ceux qui les annoncent, sans que ces doctrines soient encore devenues leurs propres et personnelles convictions. Quelquefois aussi, on a bien reconnu la vérité de ces doctrines; mais elles sont une notion de l'esprit plutôt qu'un sentiment du cœur. Ceux qui sont dans cet état se mêlent avec les vrais chrétiens et s'imaginent avoir les mêmes principes. Mais la foi sur laquelle ils s'appuient n'est encore qu'une foi morte; et si elle ne devient pas vivante par l'amour et le dévouement, leur *voie*, qui leur avait *semblé droite*, n'aurait pour *fin* que *les voies de la mort.* Combien n'est-il donc pas nécessaire de nous sonder devant Dieu! Si en nous *éprouvant nous-mêmes*, comme dit saint Paul, nous *reconnaissons nous-mêmes que Jésus-*

Christ est en nous, nous pourrons avoir l'assurance que nous ne sommes pas *réprouvés ;* mais qu'au lieu d'avoir *pour fin les voies de la mort*, nous *aurons pour fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle*, par Jésus-Christ notre Sauveur.

VERSETS 26 JUSQU'A LA FIN.

L'âme de celui qui travaille, travaille pour lui, parce que sa bouche l'y contraint. Comme la faim et la soif sont les plus impérieux de nos besoins matériels, il était naturel de les choisir pour désigner l'ensemble des besoins que notre travail est destiné à satisfaire. La plupart des hommes travaillent, en effet, pour subvenir à leur entretien et à celui de leur famille. Cependant, sous ce rapport, la nécessité du travail n'est pas la même pour tous, et il y a bien des hommes qui, lors même qu'ils vivraient dans l'oisiveté, ne risqueraient pas de manquer du nécessaire. Mais cette position exceptionnelle n'empêche point du tout que l'obligation du travail ne leur soit imposée comme à tous les autres. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*, avait dit l'Eternel à Adam et, dans sa personne, à la race humaine tout entière. *Si quelqu'un ne veut pas travailler*, dit saint Paul d'une manière générale aux chrétiens de Thessalonique, *il ne doit pa snon plus manger.* Tout homme a quelque chose à faire pour remplir ses devoirs envers ses semblables; et il ne peut, sans en souffrir, se soustraire à cette obligation.

Le travail, soit de corps, soit d'esprit, est nécessaire à la conservation de nos organes et de nos facultés. Il ne nous est pas moins nécessaire, dans l'état de santé, pour pouvoir jouir des biens de la vie. Lorsque nous n'avons pas travaillé, nous sentons qu'il nous manque quelque chose, quoique nous ne nous en rendions pas toujours compte, et il nous semble que nous ne sommes pas dans la légitime possession de nous-mêmes. Mais pour que notre travail ait sur nous ses effets salutaires, il ne faut pas qu'il soit à lui-même son propre but. Il faut que notre travail, de quelque nature qu'il soit, ait, indépendamment de notre jouissance, un but utile ou intéressant. Il faut que nous cherchions consciencieusement à atteindre ce but et que, sans écouter les conseils de la paresse, nous n'épargnions aucun effort pour que la chose dont nous nous occupons soit aussi bien faite qu'elle peut l'être. Alors nous éprouverons que *celui qui travaille, travaille pour lui;* et quand notre travail se trouverait n'avoir aucun autre résultat, il aurait toujours contribué à notre propre avantage.

S'il en est ainsi de tout travail légitime, même lorsqu'il se rapporte à un intérêt temporel, la chose est encore plus évidente lorsqu'il s'agit du travail spirituel par lequel nous devons constamment avancer dans la foi et dans la sanctification. Ce travail nous est imposé à tous. Notre Seigneur disait aux troupes qui le suivaient : *Travaillez pour avoir; non l'aliment qui périt, mais celui qui se conserve jusque dans la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera* (Jean, VI, 27). De

même, nous sommes assurés que ce travail ne demeurera pas sans récompense. *C'est pourquoi*, dit saint Paul aux Corinthiens, après leur avoir développé la doctrine de la résurrection des morts : *Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, puisque vous savez que votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur* (1 Cor., XV, 58).

Nous avons lu dans un chapitre précédent : *En tout travail, il y a quelque profit ; mais les vains discours ne tournent qu'à disette.* Ici, après avoir parlé de la nécessité du travail, Salomon rappelle les maux positifs produits par les paroles de méchanceté et d'outrage : *Le méchant homme se creuse le mal, et il y a comme un feu brûlant sur ses lèvres. L'homme pervers sème des querelles, et le rapporteur met les plus grands amis en division*, etc. Remarquons la force de cette expression : *Semer des querelles.* Quand on sème quelque chose, on met en terre de petites graines qui produiront des plantes entières portant elles-mêmes de nouvelles semences. C'est ainsi qu'un faux rapport, une réflexion maligne ou un mauvais conseil peuvent être la source d'un enchaînement de torts et de malheurs qui semblent hors de toute proportion avec les causes qui les ont produits. Aussi n'est-ce pas toujours avec une intention malfaisante que *le rapporteur met les plus grands amis en division.* Souvent une parole prononcée à la légère, un fait rapporté avec exagération, un jugement téméraire ou une simple médisance suffisent pour introduire l'amertume et la défiance dans des cœurs unis auparavant par une tendre affection. Que de fois,

en *remuant ses lèvres, n'exécute*-t-on pas *le mal,* même d'une manière involontaire!

Les cheveux blancs sont une couronne d'honneur; elle se trouvera dans la voie de la justice. Sous l'ancienne économie, une vieillesse prolongée était regardée, en général, comme une bénédiction de Dieu. Mais, quoique nous ne puissions point juger, par cette marque, si un homme est ou n'est pas *dans la voie de la justice,* il est également utile aux jeunes gens et aux vieillards de se souvenir que *les cheveux blancs sont une couronne d'honneur.* Si les jeunes gens s'en souvenaient, ils témoigneraient à l'âge avancé un respect devenu rare de nos jours, et à l'égard duquel bien des peuples païens pourraient servir d'exemple aux nations chrétiennes. *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore la personne du vieillard;* c'est là un précepte divin qui subsiste encore dans toute sa force. D'un autre côté, si les vieillards se souvenaient que *les cheveux blancs sont une couronne d'honneur,* ils prendraient soin de ne jamais les déshonorer, non-seulement par une conduite qui fût en scandale au monde, mais par des propos légers, par des plaisanteries contraires à l'esprit de l'Evangile qui, si elles sont toujours *malséantes* chez les chrétiens (Ephés., V, 4), le sont surtout chez ceux à qui leur âge confère une sorte d'autorité. Saint Paul recommande aux vieillards d'être *sobres, graves, prudents, purs dans la foi, dans la charité, dans la patience.* Il veut *que les femmes âgées ne soient point médisantes,* mais *qu'elles donnent de bonnes instructions aux jeunes femmes* (Tite, II, 2, 3). Il faudrait

qu'on respirât, en quelque sorte, auprès des vieillards comme un parfum de sainteté, de sérénité et de paix qui montrât en eux des êtres détachés des faux biens de ce monde, et ne voyant plus les objets d'ici-bas que dans leur rapport avec nos intérêts éternels.

Cette retenue, ce soin de donner à la conversation un caractère d'élévation et de pureté sont quelquefois plus difficiles pour les chrétiens avancés en âge que pour les plus jeunes, parce que, chez eux, les convictions chrétiennes peuvent ne s'être formées qu'après de longues habitudes de légèreté. Mais ce n'est pas là une excuse pour manquer à leur devoir. Il faut seulement qu'ils y apportent plus de vigilance et plus de prières. A quelque âge que nous soyons parvenus, nous serons *forts* contre nos penchants et nos habitudes, si *la Parole de Dieu demeure en nous* (1 Jean, II, 14); car nous *pouvons tout en Christ qui nous fortifie.*

On jette le sort au giron; mais tout ce qui en doit arriver vient de l'Eternel. Dieu est le maître du hasard comme de toutes choses; ou plutôt le hasard n'existe pas pour Dieu, puisque ce mot exprime seulement notre ignorance des causes qui produisent certains effets. Il ne faut pas conclure de là que nous devions prendre l'habitude de consulter Dieu par le sort, comme on le fait dans quelques communions chrétiennes. Il y a là, si on peut s'exprimer ainsi, une sorte de paresse de conscience. C'est par les dispensations providentielles de Dieu et par sa Parole, consultée dans un esprit de prière, que nous devons nous diriger. S'il arrivait,

néanmoins, que, tout en étant sincères dans notre recherche, nous ne vissions pas quel est notre devoir, nous pourrions recourir à ce moyen après avoir demandé à Dieu de s'en servir pour nous manifester sa volonté. C'est là l'exemple que nous donnent les chrétiens de la primitive Eglise (Actes, I). Ce n'est qu'après avoir choisi parmi eux les deux hommes qui leur paraissaient les plus dignes d'être mis au rang des apôtres que, ne pouvant se décider entre les deux, ils demandèrent à Dieu de leur indiquer, par le sort, celui qu'ils devaient élire.

Il est bien précieux pour notre paix de savoir que toutes les circonstances de notre vie, même celles qui paraissent dépendre d'un aveugle hasard, sont en réalité préparées et combinées par la sagesse infaillible de notre Dieu. Lors même que ses dispensations nous seraient incompréhensibles, nous devrions encore dire avec le Psalmiste : *Je me suis tû et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

CHAPITRE XVII.

VERSETS 1-6.

Un morceau de pain sec où il y a la paix vaut mieux qu'une maison pleine de viandes apprêtées où il y a des querelles. Cette déclaration a beaucoup de ressemblance avec celle du chapitre XVe : *Mieux vaut un repas d'herbes où il y a de l'amitié que celui d'un bœuf engraissé où il y a de la haine.* Cependant, les idées qu'elles nous présentent ne sont pas exactement les mêmes. Des amis, et encore plus souvent les membres d'une même famille, peuvent avoir un grand fonds d'attachement les uns pour les autres, et cependant ne pas savoir éviter entre eux les occasions de petites querelles. Ces querelles commenceront peut-être par un léger dissentiment sur quelque objet de peu d'importance. Ce sera un fait ou une opinion qui, soutenu par les uns, sera attaqué par les autres. Mais il arrive peu à peu qu'on s'anime par la discussion et qu'oubliant le peu d'importance de la chose en elle-même, chacun en met à faire convenir les autres que la raison était de son côté, de sorte qu'on finit par s'aigrir dans la dispute. Ah! que d'heures passées en famille qui, au lieu d'être embellies par une aimable cordialité,

ont été ainsi remplies d'amertume! Sans doute, il y a une grande douceur à compter assez sur l'affection de ceux qui nous entourent, pour pouvoir nous livrer sans gêne à l'expression de nos sentiments; mais il faut toujours prendre garde à ce que ces sentiments ne puissent faire sur personne une impression blessante. Lorsque, dans un cercle de famille ou d'amis, il se trouve quelqu'un qui a le malheur d'être particulièrement susceptible d'éprouver de pareilles impressions, les autres doivent, par charité autant que par prudence, ménager une faiblesse que chacun fera bien de combattre en soi. Le maintien de la concorde est un bonheur qui vaut bien les petits sacrifices qu'il peut coûter, selon cette parole : *Quiconque aime la vie et souhaite de voir des jours heureux, qu'il garde sa langue de dire du mal, qu'il cherche la paix et qu'il la poursuive* (Ps. XXXIV. 1 Pierre, III, 10, 11).

Le fourneau est pour éprouver l'argent et le creuset est pour l'or; mais l'Eternel éprouve les cœurs. L'ouvrier qui veut connaître si l'or et l'argent qu'il emploie ne sont altérés par aucun alliage, est obligé de les fondre dans le creuset ou dans le fourneau. Mais Dieu n'a pas besoin, pour connaître le cœur de l'homme, de le mettre dans la fournaise de l'affliction. Il sait d'avance quels sont les sentiments que l'épreuve lui fournira l'occasion de manifester. Cependant il est dit que *l'Eternel éprouva Abraham* lorsqu'il lui donna l'ordre incompréhensible de lui sacrifier son fils Isaac (Gen., XXII, 1. Héb., XI, 17). De même, après que le patriarche eut montré son obéissance, l'ange de

l'Eternel lui dit : *Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné ton Fils, ton unique, pour moi.* Il semblerait donc qu'il avait fallu qu'Abraham fût mis à l'épreuve pour que Dieu connût jusqu'où pourraient aller son obéissance et sa foi. Mais c'est pour s'accommoder à notre langage que la Parole de Dieu s'exprime ainsi. Lorsque Dieu met un fidèle à l'épreuve, soit en lui imposant un devoir douloureux, soit en lui envoyant une affliction qui pourrait écraser son âme, il le fait pour lui donner occasion de manifester sa fidélité et sa confiance. Non-seulement il en résulte un exemple qui glorifie Dieu et sert à l'édification de l'Eglise, mais le fidèle éprouvé sent lui-même sa foi fortifiée par l'expérience qu'il fait du secours de Dieu. C'est ainsi que se réalisent ces belles paroles de saint Paul : *Nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience et la patience l'épreuve* (ou l'expérience du secours de Dieu), *et l'épreuve l'espérance. Or, l'espérance ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.*

Celui qui se moque du pauvre déshonore Celui qui l'a fait, et celui qui se réjouit du mal ne demeurera point impuni. On ne se fait pas, en général, une assez haute idée de la dignité de l'homme. On se félicite souvent d'être de tel pays plutôt que de tel autre, d'être de telle classe de la société plutôt que de telle autre, d'être parvenu à un degré de lumières et de connaissances que d'autres n'ont pas atteint ; et ainsi du reste. Mais en ne pensant qu'aux avantages que

nous avons par-dessus les autres, nous perdons de vue ce qui nous est commun avec tous les hommes, la qualité même d'homme, créature de Dieu et objet de ses faveurs. Il en résulte que nous nous glorifions de nos priviléges, quoique nous n'*ayons rien que nous ne l'ayons reçu*, et que nous sommes tentés de mépriser ceux qui ne les possèdent pas. Cependant, *celui qui se moque du pauvre déshonore Celui qui l'a fait.* Le pauvre comme le riche a été fait à l'image de Dieu. Sans doute, chez le pauvre comme chez le riche, cette image a été effacée par le péché; mais aussi, pour l'un comme pour l'autre, Dieu a pourvu à une rédemption et a fourni les moyens de *revêtir le nouvel homme créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritables* (Ephés., IV, 24). Quelle n'est donc pas la dignité de l'âme humaine, de cette âme destinée à vivre éternellement et pour le salut de laquelle Dieu a livré son propre Fils! Nous devons voir tous nos semblables comme des enfants de Dieu ou comme pouvant le devenir; et alors nous nous affligerons de leurs infirmités spirituelles, bien loin de nous en moquer. En effet, *celui qui se réjouit du mal ne demeurera point impuni.*

Il y a des occasions où l'on croit quelquefois pouvoir innocemment se réjouir du mal. C'est lorsque, dans des temps de crises religieuses ou politiques, on suppose que plus les conséquences des mauvais principes se montreront fâcheuses, plus les esprits seront disposés à revenir à la vérité et à la justice. Cependant les péchés qui se commettent restent toujours des péchés

qui doivent attirer sur leurs auteurs les châtiments de Dieu. Une âme chrétienne ne pourra donc que les déplorer en demandant à Dieu de faire tourner en bien ce que les hommes ont pensé en mal. *La charité*, dit saint Paul, *ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se réjouit de la vérité.*

Puisque les grâces dont l'homme a été l'objet lui donnent une si haute dignité, nous comprenons comment Salomon a pu dire que *les enfants des enfants sont la couronne des vieillards.* Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que les vieillards donnent à la génération qui les suit les leçons et l'exemple d'une piété éclairée et pratique. Il faut qu'ils puissent dire en comparaissant devant Dieu : *Me voici, ô Dieu, avec les enfants que tu m'as donnés!* Lorsque les pères remplissent cette noble mission, ils sont à leur tour *la gloire de leurs enfants.* Déjà dans ce monde, il n'y a point de plus précieux héritage que celui des vertus d'un père et de l'affectueuse estime dont il avait été l'objet. Mais ce qui est encore d'un plus grand prix, c'est que les promesses de Dieu nous autorisent à croire que les soins et les prières des parents pieux pour leurs enfants ne seront jamais inutiles; et que, si ce n'est pas sur cette terre, ce sera dans l'éternité qu'ils en verront les heureux effets. Puissions-nous y chercher par notre fidélité envers Dieu à être une *couronne* et une *gloire* pour ceux qui nous entourent, gloire et couronne que nous déposerons humblement aux pieds du trône de l'Agneau!

VERSETS 8-18.

Le présent est comme une pierre précieuse aux yeux de ceux qui y sont adonnés. De quelque côté qu'il se tourne, il réussit. Une pierre précieuse, taillée de manière à lui donner tout son effet, réfléchit les rayons du soleil par toutes ses faces et brille du même éclat de quelque côté qu'on la présente à la lumière. Ainsi l'homme qui fait usage de présents pour parvenir à ses desseins, réussit également tantôt à apaiser un ennemi, tantôt à se faire des amis, tantôt même à gagner une cause injuste. En parlant ainsi, Salomon ne condamne pas seulement l'homme qui emploie ses richesses à corrompre ses semblables; mais il nous fait aussi sentir d'une manière vive et saisissante combien il faut que l'égoïsme et l'amour des richesses soient profondément enracinés dans le cœur des hommes en général, pour que des présents puissent si facilement les séduire. Il dit encore au verset 23e : *Le méchant accepte le présent pour renverser les voies de la justice.*

On peut cependant quelquefois, sans être coupable, se servir d'un présent ou de quelque autre moyen de plaire pour apaiser un offensé dont on redoute le courroux. C'est ainsi que Dieu bénit les efforts de Jacob pour se réconcilier avec Esaü lorsque, à son retour de la Mésopotamie, craignant de paraître devant lui, il se fit précéder par une partie de son troupeau qu'il envoyait en présent à son frère (Gen., XXXII, XXXIII). Ainsi encore, l'Ecriture semble louer la prudence d'Abi-

gaïl, qui courut au-devant de David et l'apaisa par des présents au moment où il allait venger sur la maison de Nabal le refus de celui-ci de donner des rafraîchissements à ses soldats (1 Sam., XXV). La conduite d'Abigaïl fut bonne, parce qu'elle avait pour résultat d'épargner un crime à David ; tandis que dans la plupart des cas où l'on emploie des présents pour obtenir quelque faveur, le résultat en est une trahison, une injustice ou une bassesse.

Si une prudence légitime nous fait rechercher la faveur des hommes qui peuvent influer sur notre sort, cette même prudence doit nous engager à nous abstenir de tout ce qui nous ferait perdre l'affection de ceux qui nous aiment. *Celui qui couvre les fautes cherche l'amitié; mais le rapporteur met les plus grands amis en division.* Il faut, non-seulement cacher aux étrangers les fautes de nos amis, comme la charité nous y engage, mais il faut, autant que possible, nous cacher à nous-mêmes les torts qu'ils peuvent avoir à notre égard. Une fois que nous sommes assurés de l'affection de nos amis, nous y devons compter et n'en pas exiger continuellement des preuves nouvelles. Nous devons mettre sur le compte de la faiblesse inséparable de l'humanité, ce qui peut manquer aux marques d'attachement qu'ils nous donnent; en nous souvenant aussi que de pareils torts sont souvent imaginaires et disparaîtraient presque entièrement à nos yeux si nous connaissions les circonstances qui les excusent. Cependant la chose est toute différente, lorsqu'il s'agit des misères spirituelles que nous pouvons remarquer

chez nos amis. Notre devoir envers eux consiste alors à les reprendre avec franchise. Mais c'est un office qui pour être bien rempli, et pour produire de bons effets, exige, non-seulement les ménagements d'une charité délicate, mais encore une sincère et profonde humilité. Il faut que nos amis puissent voir que nous accomplissons une tâche pénible en leur exposant leurs torts, et que, bien loin de nous élever au-dessus d'eux, nous sentons qu'à bien des égards nous mériterions peut-être de plus grands reproches.

Le méchant cherche des querelles; mais un messager cruel sera envoyé contre lui. Que l'homme rencontre plutôt une ourse qui a perdu ses petits qu'un fou dans sa folie, etc. Dans ces versets et ceux qui les suivent, le prophète revient encore sur la facilité avec laquelle les querelles, une fois commencées, s'enveniment et se propagent, de manière à produire toutes sortes de maux. Quant à cette menace faite au querelleur : *Un messager cruel sera envoyé contre lui,* elle signifie probablement que l'homme qui ne craint pas d'offenser son prochain par ses paroles ou par ses actes, recevra toujours, de quelque manière, la peine de ses injustices. S'il échappait à la vengeance des offensés ainsi qu'à la justice humaine, il finirait par rencontrer une sentence plus redoutable au tribunal du Dieu de sainteté.

La déclaration que nous venons de citer se vérifie également dans les cas les plus ordinaires. A quelque degré que l'on se montre irritable et égoïste, on éprouvera des peines et des amertumes à un degré corres-

pondant. Peu de dispositions contribuent, autant que la douceur et le support, au bonheur de celui qui les possède.

Celui qui déclare juste le méchant et celui qui déclare méchant le juste, sont tous deux en abomination à l'Eternel. Cette sentence pourrait suffire à nous montrer que Dieu ne juge pas comme jugent les hommes. Dans le monde, on voit d'un œil bien différent le juge qui absout un coupable et celui qui condamne un innocent. Sans doute, lorsqu'un crime n'est pas prouvé, il faut risquer mille fois de libérer un coupable, plutôt que de courir la moindre chance de condamner un innocent. Mais lorsqu'un crime est avéré et que par quelque motif personnel de crainte ou d'intérêt le juge se refuse à le punir, il manque aussi véritablement à sa mission, et il est aussi coupable aux yeux de Dieu que s'il condamnait un homme sans preuves. De même, dans la société, si l'on se fait quelque scrupule de prononcer des jugements téméraires et de blâmer ce qui est bon, on ne croira pas mal faire en excusant bien des choses que les habitudes du monde tolèrent et qui cependant sont contraires à la loi de Dieu. On oublie cette autre déclaration d'un prophète : *Malheur à celui qui appelle le bien mal et le mal bien, a dit l'Eternel.*

S'il y a dans les Proverbes des maximes de conduite que la sagesse humaine ne saurait enseigner, on y trouve aussi des déclarations qui expriment avec une touchante simplicité les sentiments les plus chers au cœur de l'homme. Telle est celle-ci du verset 17e :

L'intime ami aime en tout temps et il naîtra comme un frère dans la détresse. Salomon nous paraît faire allusion à cette sentence d'un autre chapitre (XIV, 20) : *Le pauvre est haï même de son ami; mais les amis du riche sont en grand nombre.* Il fait ainsi contraster les faux amis, qui ne se conservent que dans la prospérité, avec l'ami véritable qui, non-seulement *aime en tout temps*, mais multiplie tellement ses témoignages d'affection *dans* les temps de *détresse* qu'il fait l'effet d'un ami nouveau *naissant comme un frère* au moment du besoin. Plaignons ceux qui n'en auraient pas fait la précieuse expérience. Plaignons ceux qui n'ont pas été consolés dans leurs maux et dans leurs peines par l'affectueuse sympathie, par les soins délicats d'amis tendres et dévoués.

Mais plus il y a de douceurs dans une amitié véritable, plus il faut prendre garde à ce que ce sentiment ne puisse devenir un piége. Des amis peuvent se faire un grand mal spirituel en se flattant les uns les autres et en caressant leurs misères respectives. Si nous voulons avoir la preuve que ce danger n'existe pas pour nous, examinons si, après que nous avons vu tel ou tel ami, nous sommes plus disposés à chercher le secours de l'Ami par excellence, de Celui qui ne nous console qu'en nous faisant sentir, en même temps, combien nous avons besoin de son pardon, de Celui enfin qui peut seul nous donner ici-bas une véritable paix et au siècle à venir la vie éternelle.

VERSETS 19 JUSQU'A LA FIN.

Celui qui aime la perversité aime les débats ; et celui qui élève sa porte cherche sa ruine. Celui qui a le cœur pervers ne trouvera point le bien, et celui dont la langue est double tombera dans le mal. Ces passages nous enseignent que quand on fait ce qui est mal, on s'attire aussi inévitablement des peines de divers genres que si on les avait volontairement cherchées. Ainsi, *celui qui aime la perversité*, c'est-à-dire celui qui commet des violences et des injustices, s'attirera la vengeance de ceux auxquels il a fait tort et sera enveloppé nécessairement dans toutes sortes de querelles. *Celui qui élève sa porte*, c'est-à-dire celui qui par orgueil jette un plus grand éclat extérieur que ne le comporte sa position, se plongera dans les plus pénibles embarras et ne pourra finir que par la *ruine*. De même encore, *celui dont la langue est double*, c'est-à-dire celui qui use d'artifice et de mensonge, se jettera dans des intrigues qu'il ne sera pas le maître de diriger et tombera dans les piéges qu'il avait tendus aux autres.

Tous ces maux que les hommes s'attirent déjà dans ce monde par leurs vices, ne sont encore qu'une faible image de ceux que leur réserve la justice de Dieu, si les pécheurs ne se convertissent pas avant de quitter cette vie. Quand Salomon dit : *Celui qui a le cœur pervers ne trouvera point le bien*, cette sentence nous semble même se rapporter directement à un ordre de choses spirituel et éternel. Sans doute un mauvais cœur, un

homme qui cherche à nuire à son prochain, ne pourra jamais être heureux ici-bas. Mais ce qui n'est pas moins certain et doit effrayer toute âme sérieuse, c'est qu'un homme dont le cœur n'est pas droit devant Dieu et qui cherche à se tromper lui-même par de fausses apparences de foi et de piété, ne trouvera jamais le bonheur véritable, le bonheur qui consiste dans la paix de la conscience, dans l'amour de Dieu et dans la jouissance anticipée des biens à venir. S'il parvenait à force d'illusions à se donner une fausse paix, cette paix se changerait en désespoir lorsqu'il se trouvera en présence des réalités éternelles.

Celui qui a mis au monde un insensé en aura de l'ennui, et le père d'un fou ne se réjouira point. On peut réunir à cette sentence celle du verset 25e : *L'enfant insensé est l'indignation de son père et l'amertume de celle qui l'a enfanté.* De pareilles déclarations n'ont pas besoin d'être expliquées. On sait que dans le langage des Proverbes, les *fous* et les *insensés*, ce sont les hommes qui n'ont pas la vraie prudence et la vraie sagesse. Ce sont ceux qui, par légèreté ou par endurcissement, ne savent pas reconnaître que des péchés commis sans scrupule leur attirent la condamnation du Dieu de sainteté. Il est facile de comprendre la douleur que des parents pieux doivent ressentir en voyant leurs enfants dans un pareil état spirituel. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que très-souvent des parents, dépourvus eux-mêmes de principes chrétiens, s'affligent des habitudes profanes de leurs enfants et cherchent à les placer sous une influence religieuse. Ils ont senti par

leur propre expérience combien on est malheureux quand on *est sans Dieu dans le monde;* et supposant que la foi et la piété sont des biens qui ne peuvent plus leur être accessibles, ils voudraient au moins les procurer à leurs enfants. On peut dire, par conséquent, que dans toutes les circonstances, les enfants ont un double motif pour écouter les avertissements de la Parole de Dieu et en suivre les préceptes. Non-seulement c'est pour eux le seul moyen de se procurer la paix dans ce monde et le bonheur du monde à venir, mais encore c'est par-là qu'ils épargneront les douleurs les plus amères à ceux qui leur ont donné le jour; c'est par-là qu'ils leur procureront les jouissances les plus précieuses, et par-là peut-être aussi qu'avec la bénédiction de Dieu, ils seront les humbles instruments de leur salut éternel.

La sagesse est devant l'homme prudent; mais les yeux de l'insensé sont au bout de la terre. Nos diverses infirmités spirituelles sont en rapport avec les infirmités naturelles dont les hommes ont souvent à souffrir. C'est ainsi qu'on parle quelquefois d'aveugles spirituels, de paralytiques spirituels, etc. Ici Salomon nous paraît faire allusion à cette espèce de faiblesse intellectuelle qui nous empêche d'être toujours les maîtres de notre attention. Les yeux de notre esprit se promènent de tous côtés; ils *sont au bout de la terre,* au lieu de se fixer sur le seul objet qui, dans tel moment donné, devrait occuper toute notre pensée. Cette faiblesse n'est pas entièrement involontaire, et les personnes qui s'en plaignent le plus pourraient, par de

sincères efforts, la surmonter en partie. Mais ce n'est pas là le principal but de la sentence de Salomon. Ce qu'il veut nous faire remarquer, c'est que nous ne mettons pas toute l'attention et toute la vigilance dont nous sommes capables, soit à éviter les tentations, soit à discerner notre devoir dans les diverses circonstances de la vie. Si, même à l'égard des choses temporelles, nous ne savons pas toujours diriger convenablement notre attention, nous sommes encore bien plus sujets à nous laisser distraire, par les intérêts de ce monde, des objets spirituels qui devraient occuper la première place dans notre cœur. C'est ce que signifie cette déclaration de Jésus-Christ : *Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière* (Luc, XVI, 8).

Un des premiers effets de la prudence spirituelle qui nous est recommandée serait de nous porter à restreindre nos paroles. *L'homme retenu dans ses paroles connaît la prudence, et l'homme qui est d'un esprit froid est un homme entendu. Même l'insensé passe pour sage quand il se tait, et celui qui ferme ses lèvres est réputé intelligent.* Combien de fois nos paroles ne sont-elles pas pour nous le sujet de regrets profonds ! Il y a des cas où aucun sacrifice ne nous aurait coûté pour reprendre, si la chose avait été possible, quelque propos amer, quelque expression de colère, quelque accusation exagérée et malveillante. Et si notre conscience était plus délicate, elle nous reprocherait non moins amèrement toute médisance, toute assertion où la vérité n'est pas strictement observée, tout propos

léger indigne de notre sainte vocation, et bien d'autres paroles encore. Même sous le rapport de la prudence humaine, le silence nous épargnerait, dans bien des occasions, les peines et les embarras que nous nous attirons par notre faute. Aussi l'un des traits les plus frappants de la misère naturelle de l'homme, c'est bien la difficulté que nous éprouvons, malgré notre expérience, à être *lents à parler*. Nous devons demander à Dieu de nous donner, sous ce rapport et sous tous les autres, la prudence que les *enfants de lumière* n'ont pas assez; prudence qui nous sera nécessaire jusqu'à ce que nous ayons échangé l'infirmité de notre condition présente contre la sainteté inaltérable du royaume à venir.

CHAPITRE XVIII.

VERSETS 1-9.

L'homme singulier cherche ce qu'il désire et se mêle de toutes sortes d'affaires. Le fou ne prend point de plaisir à la prudence, mais il manifeste ce qu'il a dans le cœur. Ces deux versets sont d'une telle concision dans l'original hébreu qu'ils sont susceptibles de significations très-diverses, lesquelles ont été adoptées par les divers traducteurs. La version la plus littérale serait peut-être : *A ses désirs, regarde l'homme séparé; il se mêlera de toute sagesse. Le fou ne prend point plaisir à la prudence, excepté pour qu'on voie ce qu'il a dans le cœur.* Cela signifierait que l'homme qui cherche la sagesse doit se séparer de tout ce qui le détourne de son objet, doit éviter les sociétés, les joies et les distractions qui pourraient devenir pour lui des obstacles, et doit concentrer tous ses désirs à la poursuite de *la seule chose nécessaire.* L'homme d'un caractère opposé ne désire pas véritablement acquérir la prudence spirituelle; il désire seulement paraître la posséder, et il profitera de toutes les occasions pour déployer sa science religieuse.

Les paroles de la bouche d'un homme sage *sont comme*

des eaux profondes, et la source de la sagesse est comme un torrent qui bouillonne. Le mot *sage*, dans ce verset, est écrit en lettres italiques, ce qui montre qu'il a été ajouté au texte original. Il vaudrait mieux laisser à cette sentence sa généralité et dire que les paroles d'un homme, quel qu'il soit, sont comme des eaux profondes; car si les effets de nos paroles sont plus importants et plus prolongés que nous ne sommes disposés à le croire, ce n'est pas seulement lorsque ces effets sont heureux, c'est encore plus souvent peut-être lorsqu'ils sont funestes. La seconde partie du verset est un peu plus difficile à expliquer. Cependant, Dieu est la source de toute sagesse. *Quoique l'esprit soit dans les hommes*, dit le livre de Job, *c'est l'inspiration du Tout-Puissant qui les rend intelligents.* On comprend donc comment, dans ce sens, ce soit une source toujours jaillissante et toujours inépuisable. Malheureusement, nous ne savons pas y puiser selon nos besoins. Nous ne savons pas solliciter les secours du Saint-Esprit avec ardeur, avec foi, avec persévérance; nous ne prenons pas assez garde à ne jamais le *contrister* ou l'*éteindre* par nos résistances et nos infidélités. C'est pour cela que nous ne faisons pas plus de progrès spirituels, malgré la richesse et l'efficace de la source de sagesse que Dieu daigne mettre à la disposition de ses rachetés.

Il n'est pas bon d'avoir égard à l'apparence de la personne du méchant pour faire tort au juste dans le jugement. Tout le monde convient de l'injustice qu'il y aurait de la part d'un juge à se laisser influencer dans

son arrêt par la position extérieure ou par le caractère plus ou moins aimable des hommes qui plaident devant lui. Mais, dans la société, on se rend souvent coupable d'une injustice de ce genre. S'il arrive, par exemple, que deux personnes de positions sociales différentes aient entre elles quelque contestation, on verra presque toujours les personnes qui en sont informées prendre parti chacune pour celle qui est de son rang contre celle qui est d'une classe différente. Ce sont là des jugements fondés sur toute autre chose que l'équité et la droiture.

Une autre injustice trop commune, même parmi les chrétiens, c'est de juger les hommes d'après leurs qualités naturelles plutôt que d'après celles qui sont le fruit de leur foi. Il y a des personnes qui ont reçu en naissant, ou chez lesquelles des circonstances favorables ont développé de précieuses dispositions de douceur, de sérénité, de bienveillance. Il en est d'autres, au contraire, chez qui le péché, dont le germe est dans tous les cœurs, se manifeste de très-bonne heure par des dispositions particulièrement mauvaises. Lors même que celles-ci feraient beaucoup d'efforts pour combattre leurs défauts, elles paraîtront toujours moins aimables que les premières, et ne doivent pas être jugées selon la même mesure. D'ailleurs, les qualités naturelles ne sont jamais les mêmes que les dispositions chrétiennes auxquelles elles ressemblent. Ainsi, la naïveté n'est pas la véracité, la modestie n'est pas l'humilité, la douceur de tempérament n'est pas la résignation ou la patience; la bonté elle-même, quoi-

qu'elle soit un des caractères de la charité (1 Cor., XIII, 4), peut exister indépendamment de ce sentiment fondé sur la foi, par lequel, aimant les hommes à cause de Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple et le précepte, nous nous intéressons plus encore au sort de leur éternité qu'à celui de leur existence actuelle. Il ne faut donc pas confondre, dans notre manière de les apprécier, des dispositions dont le principe est si différent, quoique leurs effets puissent quelquefois être les mêmes.

Les lèvres de l'insensé entrent en querelle, et sa bouche excite les combats. La bouche de l'insensé est une ruine pour lui, et ses lèvres sont un piége à son âme. Les paroles d'un médisant sont comme des paroles douces; mais elles pénètrent jusqu'au-dedans des entrailles. Ces versets rappellent plusieurs autres sentences dont nous avons déjà fait remarquer la profondeur et l'utilité. Mais ici l'on trouve de plus une réflexion importante au sujet de la médisance. *Les paroles d'un médisant sont comme des paroles douces,* dit Salomon. En effet, il semble que l'on fait peu de mal en disant de son prochain des choses vraies. Bien des personnes qui se feraient scrupule du moindre mensonge ne s'en font aucun de raconter ce qu'elles savent sur le compte d'autrui, lors même que ce sont des choses à son désavantage. Et cependant ces *paroles douces pénètrent jusqu'au-dedans des entrailles.* La médisance, comme nous l'avons déjà fait remarquer, produit des effets encore plus funestes que la calomnie elle-même, parce que des faits véritables ne pouvant pas être désavoués, le mal reste sans remède.

Celui qui se relâche dans son ouvrage est frère de celui qui dissipe ce qu'il a. Un homme qui vit de son travail peut tomber dans l'indigence de deux manières. Il se ruinera aussi certainement, soit qu'il augmente ses dépenses sans que ses gains aient augmenté en proportion, soit que, ses dépenses restant les mêmes, il diminue son travail et, par conséquent, ses ressources. C'est ainsi que *celui qui se relâche dans son ouvrage est frère de celui qui dissipe ce qu'il a.* Mais ce qui est vrai dans les choses temporelles l'est encore plus dans les choses spirituelles. Nous sommes tous exposés, sous ce rapport, à de continuelles déperditions. Dès que la grâce de Dieu a mis dans notre cœur une étincelle de foi vivante, tout ce qui est en nous et hors de nous tend à l'affaiblir et à nous détourner de l'obéissance. Les maximes que nous entendons, les exemples que nous avons sous les yeux et surtout les tentations de notre propre cœur, ainsi que les ruses de l'adversaire, tout se réunit pour affaiblir nos bonnes impressions et pour nous faire constamment retomber dans le relâchement et la tiédeur. Si donc nous voulons que la vie spirituelle se maintienne dans notre âme, il faut que, d'un autre côté, nous cherchions à l'augmenter sans cesse par tous les moyens dont nous pouvons disposer. Les principaux de ces moyens sont la lecture et la méditation de la Parole de Dieu appliquée à notre caractère et à nos circonstances; ce sont de fréquentes et ardentes prières, et enfin des entretiens édifiants avec les chrétiens plus avancés que nous ne le sommes. Puissions-nous ne pas nous *relâcher*

dans un travail qui doit être celui de notre vie entière, afin qu'au lieu de dissiper ce que nous avons, nous augmentions tous les jours le trésor de nos *richesses véritables*, de ces *richesses incompréhensibles de Christ* dont la foi nous rend possesseurs!

VERSETS 10-15.

Le nom de l'Eternel est une forte tour, le juste y courra et il y sera dans une haute retraite. On doit entendre par cette expression : *le nom de l'Eternel*, l'idée que nous pouvons nous former des perfections divines. Celui qui a un sentiment profond de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu comprendra qu'il peut se confier entièrement à sa protection; et il trouvera dans cette confiance un refuge aussi sûr contre toutes ses inquiétudes que l'est, pour un homme poursuivi par ses ennemis, la forteresse dans laquelle il s'abrite. Mais qui peut connaître assez les perfections de Dieu pour posséder cette précieuse confiance? C'est le *juste*, c'est-à-dire l'homme droit, qui, sentant sa misère, accepte le salut comme un don gratuit de Dieu et désire de tout son cœur lui être fidèle. Cette rédemption, dans laquelle il a trouvé un refuge contre les terreurs de sa conscience, lui manifeste de la manière la plus sensible la sainteté, la sagesse et la miséricorde de son Dieu. Il s'abandonne donc aussi, pour tout ce qui se rapporte à son existence terrestre, à Celui qui sait ce qui nous convient et dont rien n'arrête la puissance.

Cependant, tout en faisant profession de nous confier à la miséricorde de Dieu pour la vie présente aussi bien que pour celle qui est à venir, il nous arrive souvent, à notre insu, de nous appuyer moins sur Dieu lui-même que sur les biens que nous tenons de lui. Ce sera, suivant les circonstances, sur notre rang, sur notre famille, sur nos amis et surtout sur nos richesses. *Les biens du riche*, ajoute Salomon, *sont sa ville forte et comme une haute muraille dans son imagination.* Parce que ces biens nous préservent de beaucoup de souffrances, il semble presque qu'ils doivent nous préserver des diverses peines de la vie et qu'un homme riche doit naturellement être un homme heureux. Cependant ce n'est que *dans son imagination* que les biens du riche lui sont *une ville forte et une haute muraille.* Outre qu'ils peuvent nous échapper de mille manières, ils ne nous empêchent point de pouvoir être atteints par toutes sortes d'afflictions et ils nous rendent plus difficile ce détachement des choses du monde, sans lequel il ne peut y avoir ni foi vivante ni vraie piété. La sentence que nous examinons explique un autre verset des Proverbes, dans lequel Salomon se contentait d'énoncer la confiance que les hommes mettent en leurs richesses, sans exprimer en même temps que cette confiance n'est qu'une illusion. *Les biens du riche sont comme sa ville forte*, disait-il; *mais la pauvreté des misérables est leur ruine* (X, 15). Souvent, dans les Proverbes, le but du Saint-Esprit est moins de nous donner des préceptes que de mettre devant nos yeux la corruption de la nature humaine. Il nous

en présente les divers détails sous des traits propres à frapper notre esprit, laissant à la conscience de ceux qui s'y reconnaissent le soin de leur adresser les reproches et les exhortations que comporte le sujet.

La folie de l'orgueil humain est encore exprimée dans la sentence qui suit : *Le cœur de l'homme s'élève avant que la ruine arrive; mais l'humilité précède la gloire.* Oui; si nous nous glorifions de nos forces, de nos talents, de notre rang, de nos richesses, ce sera seulement jusqu'à ce que la perte de quelqu'un de ces biens soit venue nous montrer qu'ils n'étaient pas sous notre dépendance et qu'ils n'auraient dû exciter que notre gratitude. Comme *les voies de Dieu ne sont pas nos voies*, il peut ariver aussi qu'un homme humble devant Dieu, et plein de reconnaissance pour ses bienfaits, se voie privé d'une grande partie des avantages qu'il tenait de lui. Mais le plus précieux de ces avantages, cette gloire éternelle destinée aux vrais croyants, il est assuré de ne jamais le perdre. Puisqu'il se défie de lui-même, et qu'il n'attend son salut et sa sanctification que de la grâce de son Dieu, cette grâce toute-puissante le relèvera de ses chutes et le fera triompher de ses ennemis spirituels jusqu'à ce qu'il soit introduit dans les demeures de la paix.

Un des effets de cette humilité que la Parole de Dieu nous prescrit de tant manières, serait de nous disposer à écouter ceux qui nous parlent, puisque nous les *regarderions comme plus excellents que nous-mêmes. Celui qui répond à un discours avant de l'avoir entendu*, continue le roi-prophète, *fait une folie et tombe dans la*

confusion. Et cependant combien ne fait-on pas souvent cette folie! Combien sait-on peu être *prompt à écouter!* On s'épargnerait bien des disputes et on abrégerait bien des discussions si chacun se donnait la peine d'écouter attentivement et de peser avec impartialité les raisons de son adversaire au lieu de ne s'occuper qu'à faire valoir les siennes. Cette habitude de mal écouter, qui se contracte dans la conversation, nous empêche aussi d'apporter une attention suffisante, soit à nos lectures, soit à la prédication de la Parole de Dieu. *Prenez garde à ce que vous entendez*, nous dit Jésus-Christ. *C'est pourquoi*, écrit saint Paul aux Hébreux, *il nous faut faire une plus grande attention aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne les laissions écouter*. Si nous nous accoutumons à bien écouter des choses même indifférentes, notre attention sera exercée à se porter efficacement sur celles qui méritent de la fixer.

L'esprit de l'homme le soutiendra dans son infirmité; mais si l'esprit est abattu, qui le relèvera? Cette sentence est un des passages où déjà dans l'Ancien-Testament la Parole de Dieu nous fait comprendre le besoin que nous avons des secours du Saint-Esprit pour être éclairés, fortifiés et consolés. On parle souvent des forces naturelles de l'homme et des éminentes facultés qu'il a reçues de son Créateur. Ces facultés sont suffisantes, en effet, pour le faire pénétrer dans les secrets de la nature et pour lui permettre de pourvoir à tous les besoins de la vie présente. Mais depuis le désordre produit par le péché, nous ne savons plus comprendre

par nous-mêmes quelle est l'étendue de nos obligations envers Dieu; et si nous les comprenions, nous n'aurions pas la force de les remplir. Il faut donc que le Saint-Esprit nous fasse connaître le besoin que nous avons du pardon de Dieu, et aussi qu'il nous sanctifie pour son service. Même après qu'il a produit en nous comme une nouvelle naissance, nous sommes si faibles, non-seulement contre les grandes épreuves, mais contre les tentations et les contrariétés de chaque moment, que le secours du Saint-Esprit nous est continuellement nécessaire pour nous relever et pour nous diriger. Plus nous sentirons notre faiblesse, et plus nous rechercherons et pourrons obtenir la force qui vient de Dieu. C'est ce qu'exprime saint Paul en disant : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je puis tout,* dit-il ailleurs, *en Christ qui me fortifie.*

VERSETS 16 JUSQU'A LA FIN.

Le présent d'un homme lui fait faire place et le conduit devant les grands. Dans les autres passages sur ce sujet, le Saint-Esprit condamnait les hommes qui font usage de présents pour corrompre leurs juges ou pour s'attirer quelque faveur. Ici, il condamne plutôt ceux qui se laissent séduire par de semblables moyens, et il nous fait remarquer, en général, combien les motifs intéressés ont de prise sur la plupart des hommes. Malheureusement on ne peut pas en excepter tous ceux qui professent un vrai christianisme. L'apôtre saint Jacques ne pourrait-il jamais adresser, sous

d'autres formes, aux chrétiens de nos jours le reproche contenu dans ces paroles : *S'il entre dans vos assemblées un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit, et qu'ayant égard à celui qui porte l'habit magnifique, vous lui disiez : Toi, assieds-toi ici honorablement; et que vous disiez au pauvre : Toi, tiens-toi là debout ou assieds-toi ici sur mon marche-pied, ne faites-vous pas de la différence entre l'un et l'autre, et n'avez-vous pas de mauvaises pensées dans les jugements que vous faites* (Jacq., II, 2)?

La sentence qui suit peut aussi se rapporter, quoique d'une manière indirecte, à l'amour de l'argent; car c'est l'opposition des intérêts qui produit la plupart des procès. *Celui qui plaide le premier paraît juste; mais sa partie vient et l'examine.* Il arrive souvent, en effet, qu'après avoir d'abord trouvé solides les arguments qui appuient un des côtés d'une question, nous sommes ensuite convaincus par les arguments présentés du côté contraire. Sans parler ici du devoir des juges, cette réflexion nous montre combien il faut prendre garde à ne pas se former légèrement des opinions positives sur des sujets de quelque importance. Elle nous montre aussi combien nous devons mettre de réserve dans les jugements que nous portons sur notre prochain. Mais la déclaration que nous venons de lire en rappelle une de notre Sauveur qui ne peut jamais être trop présente à notre esprit. *Accorde-toi au plus tôt,* dit-il, *avec ta partie adverse, pendant que tu es en chemin avec elle, de peur que ta partie adverse ne te livre au*

juge, et que le juge ne te livre au sergent, et que tu ne sois mis en prison. Je te dis en vérité que tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. On suppose généralement que cette déclaration s'applique au procès que Dieu a contre les hommes, ou, en d'autres termes, à la dette que nos péchés font peser sur chacun de nous. Cette dette, il est évident que nous ne pouvons pas la payer, et que chaque jour nous l'aggravons davantage. Si quelqu'un se faisait des illusions à cet égard et croyait sa cause *juste* devant Dieu, il arriverait un moment où sa conscience éclairée lui montrerait Dieu comme *sa partie* adverse qui *examine* cette cause et livre le débiteur insolvable à la justice de son juge. Hâtons-nous donc, si nous ne l'avons pas encore fait, de nous réconcilier avec notre partie adverse. C'est elle, c'est Dieu lui-même qui nous en supplie après avoir *annulé l'obligation qui était contre nous en l'attachant à la croix* de Jésus-Christ. *Nous faisons,* dit saint Paul, *la fonction d'ambassadeurs pour Christ, et nous vous supplions, au nom de Christ, que vous soyez réconciliés avec Dieu. Car celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a traité à cause de nous comme un pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui.*

Le sort termine les procès et fait le partage entre les puissants. Il ne semble pas que ce soit par le sort que se décident les procès. Lorsqu'ils ne sont pas jugés d'après la justice, ils le sont d'après l'intérêt ou la prévention. Mais lorsqu'il s'agit des procès les plus considérables par leurs effets, c'est-à-dire de ces dis-

putes entre souverains qui produisent de sanglantes guerres, c'est bien le sort qui finit par les décider et qui par là même *fait le partage* des empires. Dans les délibérations des hommes d'Etat, comme dans les divers incidents d'une bataille, l'évènement dépend de mille circonstances imprévues qui sont, à la vérité, voulues et dirigées de Dieu, mais qui, quant aux hommes, ne sont que l'effet du hasard. Il faudrait que cette pensée fût plus présente à l'esprit des *puissants*, afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas du succès de leur politique ou de leurs armes, comme si le succès avait toujours dépendu d'eux.

Le ventre de chacun sera rassasié du fruit de sa bouche ; il sera assasié du revenu de ses lèvres. La mort et la vie sont au pouvoir de la langue, et celui qui aime à parler mangera de ses fruits. Il serait difficile d'exprimer avec plus de force les effets amers produits par des paroles imprudentes ou coupables, effets qui se font sentir à notre âme comme ceux d'un poison goûté par nos lèvres se feraient sentir à notre corps. Qui est-ce qui n'en a pas fait la douloureuse expérience ? Qui est-ce qui n'a pas souffert dans sa conscience ou dans son cœur pour s'être laissé aller à des expressions de colère, à des propos amers, à de malignes railleries, à des déclarations mensongères, en un mot à toute parole où il y a du péché ? En disant que *la mort et la vie sont au pouvoir de la langue*, Salomon exprime plus encore. Peut-être veut-il dire que nos paroles font connaître si nous sommes *passés de la mort à la vie*, ou si nous sommes encore dans la mort. *Par vos paroles*,

vous serez justifiés, et par vos paroles vous serez condamnés, a dit Jésus-Christ. Peut-être aussi Salomon veut-il exprimer que par nos paroles, nous sommes des instruments de vie ou de mort spirituelle pour les personnes qui les entendent. De quelque manière que nous comprenions cette sentence, elle est pour les chrétiens un appel des plus puissants à l'humiliation, à la vigilance et à la prière.

Le pauvre prononce des supplications ; mais le riche ne répond que par des paroles dures. Il est évident qu'ici Salomon nous parle, non pas de la manière dont les hommes devraient se conduire, mais de celle dont ils se conduisent en réalité. Sans doute, le pauvre devrait exposer ses besoins avec simplicité, au lieu de *prononcer des supplications* où il entre souvent de l'exagération ainsi que de la flatterie. Le riche, de son côté, ne devrait pas avoir besoin d'être supplié longtemps pour soulager les souffrances du pauvre ; et surtout ces souffrances devraient lui inspirer trop de compassion pour qu'il pût *répondre par des paroles dures.* C'est là un tort cependant dont nous nous rendons très-souvent coupables. Il nous est plus facile de faire l'aumône que de sympathiser véritablement aux maux de notre prochain; et c'est un des traits remarquables du caractère parfait de notre Sauveur que d'avoir été *ému de compassion* à la vue des malades et des affligés qui l'entouraient. Il y a des peines auxquelles nous ne sympathisons pas, parce que nous ne les avons jamais éprouvées; et quelquefois la distance qui sépare notre position de celle des pauvres qui s'adressent à nous, nous

empêche de comprendre une partie de leurs souffrances. Mais cela n'est pas une excuse pour notre dureté; car, si nous nous donnions la peine de réfléchir aux diverses privations qu'entraîne la pauvreté et de questionner avec douceur les personnes qui y sont exposées, nous finirions par avoir une idée plus juste de leur position et nous les soulagerions d'une manière plus efficace. On peut même dire que la compassion dont elles nous auraient pénétrés serait déjà un des plus précieux soulagements à leurs peines. C'est ce qu'on remarque quelquefois chez les hommes qui emploient une grande partie de leur temps à visiter les pauvres. Bien loin de s'endurcir à l'égard des maux qu'ils ont sans cesse devant les yeux, ils les comprennent et y compatissent beaucoup mieux que les personnes qui s'en occupent rarement. Il semble qu'en imitant les œuvres de leur maître, ils reçoivent une toujours plus grande mesure de l'Esprit dont il était animé, et c'est là déjà une douce récompense de leur obéissance à ses préceptes.

Que l'homme qui a des amis se tienne à leur amitié; car il y a tel ami qui est plus attaché qu'un frère. Nous avons signalé, dans d'autres passages des Proverbes, quelques-unes des dispositions sans lesquelles il nous était impossible de conserver l'affection de nos amis. Mais cette affection, si précieuse qu'elle peut même surpasser celle d'un frère, n'est véritablement solide que lorsqu'elle est sanctifiée par la foi. Le lien qui résulte de la conformité des sentiments religieux est plus intime et plus inaltérable que ceux de la nature. Si nous

sommes fidèles à remplir les devoirs de la charité fraternelle, Dieu nous fera trouver parmi nos frères en la foi des amis dont le cœur sympathisera avec le nôtre, des amis qui, non-seulement adouciront nos peines dans cette vie, mais qui, en contribuant à nos progrès spirituels, ne seront pas inutiles à notre bonheur dans l'éternité.

CHAPITRE XIX.

VERSETS 1-9.

Le pauvre qui marche dans son intégrité vaut mieux que celui qui parle avec perversité et qui est insensé. Le mot *celui* ne se trouvant pas dans l'original hébreu, peut être remplacé par le mot *homme.* Le Saint-Esprit compare donc ici, non pas le pauvre intègre au pauvre insensé et pervers, mais le pauvre intègre à l'homme riche ou pauvre qui manque de droiture dans ses paroles ou dans ses actions. Cette distinction est importante. Il n'y a personne, en effet, qui ne préfère un indigent honnête homme à un indigent vicieux. On n'est même que trop disposé, quant à ceux-ci, à profiter de leurs vices pour refuser sans scrupule de satisfaire à leurs besoins. Mais, ce qu'on ne fait pas toujours et sur quoi cette sentence nous rappelle notre devoir, c'est de témoigner en toute occasion plus de bienveillance aux hommes droits et consciencieux, lors même qu'ils seraient pauvres, qu'aux hommes d'un caractère opposé, lors même qu'ils brilleraient par leur rang et leurs richesses. Dans le langage de l'Ecriture, l'homme *qui marche dans son intégrité*, ce n'est pas seulement un homme honnête, selon le monde,

qui ne fait tort à personne dans ses biens; c'est un homme dont le cœur est *entier*, c'est-à-dire qui a donné son cœur à Dieu sans partage. Un tel homme, quelle que soit sa condition, a droit d'être regardé par tous les chrétiens comme un frère. D'un autre côté, nous avons eu souvent occasion de voir que, dans les Proverbes, un *insensé*, ce n'est pas l'homme atteint d'une maladie qui le prive de sa raison; c'est l'homme qui, tout en jouissant peut-être auprès de ses semblables d'une grande réputation de génie et de savoir, manque le but de son existence en ne cherchant pas la faveur de Dieu pour cette vie et pour l'éternité. De tels hommes doivent, sans doute, être les objets de notre charité; mais, si nous sommes chrétiens, nous ne pouvons pas être avec eux dans une véritable sympathie, et nous ne devons pas donner lieu de croire que nous approuvons leurs principes.

Le verset suivant nous confirme que c'est bien dans un sens moral qu'il faut prendre le mot *insensé : Une âme sans prudence n'est pas un bien, et celui qui se précipite dans ses démarches pèche. La folie de l'homme renversera ses voies, et cependant son cœur murmurera contre l'Eternel.* On ne dit pas d'un homme qu'il *pèche* quand on le voit conduire ses affaires avec imprudence; mais il pèche quand, au lieu d'examiner avant de faire une démarche si elle est selon la volonté de Dieu, il vit uniquement au gré de ses penchants et de ses habitudes. *Prenez garde*, dit saint Paul, *de vous conduire avec circonspection, non comme des gens dépourvus de sagesse, mais comme des personnes sages. Ne soyez pas sans*

prudence, dit-il encore, *mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur* (Ephés., V, 15, 17).

Nous ne pouvons pas méconnaître nos devoirs sans que nous ayons à en souffrir de quelque manière. Dans les choses temporelles aussi, nous sommes souvent punis de nos imprudences. Il faudrait alors reconnaître devant Dieu que nos maux viennent de notre faute; mais c'est ce qui n'arrive pas toujours, et l'on s'irrite au lieu de s'humilier. Ainsi, *la folie de l'homme renversera ses voies et cependant son cœur murmurera contre l'Eternel.*

Les richesses assemblent beaucoup d'amis; mais celui qui est pauvre est délaissé même de son ami. Evidemment les amis qui se rassemblent autour d'un homme à cause de ses richesses ne sont pas des *amis*, quoiqu'ils en prennent le titre. Leur intérêt seul les pousse à des démonstrations d'attachement. C'est ce que Salomon indique dans cet autre passage : *Plusieurs supplient celui qui est libéral, et chacun est ami de l'homme qui donne.* Un homme riche qui n'est pas *libéral* sera tout aussi délaissé qu'un homme pauvre.

Cet égoïsme et cette dureté de cœur qui disposent trop souvent les hommes à s'éloigner de ceux dont ils n'ont rien à attendre sont exprimés avec encore plus de force dans le verset qui suit : *Tous les frères du pauvre le haïssent; combien plus ses amis se retireront-ils de lui! Il les presse, mais il n'y a que des paroles pour lui.* Si telles sont les dispositions de l'homme naturel, il n'en est pas de même de l'homme chez qui s'est opérée la nouvelle naissance. La connaissance de ce que

Jésus-Christ a fait pour nous nous renouvelle à son image (Col., III, 10). Nous ne pouvons pas croire à ce miracle d'amour sans aimer nous-mêmes ceux pour lesquels notre Sauveur s'est donné et, par conséquent, sans les secourir dans leurs souffrances. Quels que soient nos sentiments cependant, prenons garde à ce que dit Salomon en parlant des faux amis du pauvre : *Il les presse, mais il n'y a que des paroles pour lui.* Il n'arrive que trop souvent, aux personnes même qui ne sont pas sans compassion pour les malheureux, de satisfaire, en quelque sorte, cette compassion par quelques expressions de sympathie, ainsi que par des promesses prononcées légèrement et qui ne sont suivies d'aucun résultat. Sans doute, comme nous l'avons remarqué dans le chapitre précédent, il faut que les pauvres voient à notre langage l'intérêt que nous prenons à eux ; mais ce langage ne serait qu'un mensonge si, en même temps, on ne faisait rien pour les soulager. C'est même aggraver les souffrances des malheureux que de leur donner des espérances qu'ils ne verraient pas se réaliser. La Parole de Dieu nous prémunit souvent contre cette vaine charité qui ne se montre que dans les discours. *Mes petits enfants*, dit saint Jean, *n'aimons pas seulement en paroles et de la langue, mais aimons en effet et en vérité.*

Le faux témoin ne demeurera point impuni, et celui qui prononce des mensonges périra. Il n'y a peut-être aucun crime qui soulève généralement une plus grande indignation que celui de rendre un faux témoignage pour la condamnation d'un innocent. Mais, devant

Dieu, il n'y a pas la même différence entre l'homme dont le témoignage trompeur fait condamner un innocent, et celui dont le témoignage trompeur fait absoudre un coupable. Nous voyons, dans les paroles de Salomon, que tout ce qui est mensonge est condamné de Dieu, quel que soit son but et quels que soient les motifs qui semblent le rendre excusable. C'est aller contre les intentions dans lesquelles Dieu nous a doués de la parole que de nous en servir pour nous tromper mutuellement. Aussi saint Paul, après avoir rappelé aux Ephésiens la nécessité *de se dépouiller du vieil homme* et de *revêtir le nouvel homme créé à l'image de Dieu*, ajoute-t-il : *C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun de vous parle en vérité à son prochain; car nous sommes tous membres les uns des autres* (Ephés., IV, 22, 24, 25).

Si les chrétiens doivent s'interdire scrupuleusement jusqu'à ces légères déviations de la vérité que leur motif fait paraître innocentes, la sentence de Salomon nous appelle, en particulier, à prendre garde à ces jugements téméraires et à ces exagérations dans les récits qui constituent, par le fait, un faux témoignage. Ce mot suffit pour faire sentir toute la gravité d'un péché que nous commettons cependant, hélas! avec une légèreté singulière et presque sans nous en apercevoir. Demandons à Dieu de purifier nos cœurs et nos lèvres, de nous remplir de cette charité qui *ne soupçonne point le mal*, qui *ne se réjouit point de l'injustice*, mais qui *se réjouit de la vérité*. Alors, comme *de l'abondance du cœur la bouche parle*, nous ne ris-

querons pas d'intenter contre notre prochain des accusations mensongères, et nous chercherons plutôt à cacher aux autres et à nous-mêmes les torts qu'il ne nous serait pas possible d'excuser.

VERSETS 10-16.

L'aise ne sied pas bien à un insensé; combien moins sied-il à un esclave d'être maître par-dessus son seigneur! L'imprudence et le défaut de sagesse spirituelle ont des conséquences doublement fâcheuses chez les hommes à qui leurs richesses procurent une vie facile. Outre qu'ils ont ainsi plus de moyens de satisfaire leurs penchants, leur exemple en acquiert une plus dangereuse influence. Les hommes surtout qui n'ont pas toujours été dans une position élevée sont mal préparés à en soutenir les tentations. Aussi vaut-il en général mieux, pour une nation, être gouvernée despotiquement par son souverain que par un serviteur favori qui, dans l'Orient, est même souvent un esclave. C'est ordinairement par faiblesse de caractère que les princes se laissent dominer par ceux qui devraient leur obéir. Mais les princes ne sont pas seuls exposés à cette faiblesse. Il suffit que nous ayons des inférieurs pour que nous devions y prendre garde. Quel que soit le genre d'autorité que nous ayons sur eux, Dieu nous l'a confiée pour la faire servir à leur avantage, et il ne nous est pas permis de l'abandonner. Nous sommes responsables, non-seulement du mal que nous commettons, mais de celui que nous

aurions pu empêcher et que, par notre lâcheté, nous avons laissé commettre.

La prudence de l'homme retient sa colère, et c'est son honneur que de passer par-dessus le tort qu'on lui fait. Comme dans les Proverbes, le mot *prudent* a un sens spirituel, nous devons comprendre qu'il ne s'agit pas ici de prudence humaine et d'honneur mondain. Ces sentiments suffisent bien quelquefois pour empêcher un homme de se livrer à des actes de vengeance, et c'est à eux que nous devons peut-être souvent de ne pas nous laisser aller à de violents mouvements de colère lorsque nous sommes provoqués. Mais si ce n'est que par la crainte de l'opinion des hommes que nous retenons l'expression de notre ressentiment, nous sommes bien loin d'entrer dans les vues de Dieu et d'obéir à ses préceptes. En nous pardonnant nos péchés par Jésus-Christ, Dieu a voulu mettre dans nos cœurs, non-seulement l'amour pour lui, mais le support et la miséricorde envers nos frères. *Revêtez-vous donc comme les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés*, dit saint Paul aux Colossiens, *des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant les uns les autres. Si l'un de vous a quelque sujet de plainte contre l'autre, comme Christ vous a pardonnés, vous aussi usez-en de même.* L'honneur mondain est si loin de pouvoir toujours nous disposer au pardon, que c'est lui qui pousse souvent l'homme offensé à risquer même sa vie pour venger une légère offense, peut-être même une injure imaginaire, dans le sang de l'offenseur. Mais la gloire véritable, c'est

celle qui consiste à surmonter nos penchants naturels et à imiter un Maître qui est mort pour ses ennemis. Nous avons lu dans un autre chapitre : *Celui qui est lent à la colère vaut mieux que l'homme vaillant, et celui qui maîtrise son esprit que celui qui prend des villes* (XVI, 32).

L'enfant insensé est un grand malheur à son père, et les querelles de la femme sont une gouttière continuelle. Nous retrouvons ici une de ces expressions dont l'énergie est d'autant plus frappante qu'elles sont plus naïves et plus familières. Tout le monde sait que les peines les plus difficiles à supporter ne sont pas celles qui semblent par elles-mêmes les plus grandes; mais ce sont celles qui, tout en paraissant plus légères, sont de nature à se renouveler à chaque instant. Or, dans ce genre de peines, on peut mettre en première ligne l'humeur difficile et querelleuse des personnes avec lesquelles nous avons à vivre. Salomon ne parle ici que de la femme et même probablement de l'épouse. Cela ne veut pas dire que les hommes ne puissent jamais être coupables de ce tort. Mais les hommes étant, en général, occupés d'intérêts plus en dehors de la vie domestique, ils sont moins sujets à mettre aux petites choses qui s'y rapportent cette importance exagérée d'où naissent si souvent des plaintes et des disputes. Ne peut-on pas dire aussi que la femme ayant été créée pour être la compagne et l'*aide* de l'homme, elle méconnaît les vues de Dieu à son égard lorsque, au lieu de soulager les fatigues de son époux par sa douceur et sa sérénité, elle lui rend la vie pénible par l'irritabilité de

son caractère? Si l'abnégation et le support sont des dispositions nécessaires au caractère chrétien, elles entrent de plus dans la vocation spéciale des femmes et particulièrement d'une épouse. Combien la Parole de Dieu ne relève-t-elle pas la beauté de cette vocation lorsqu'elle est fidèlement remplie! *La maison et les richesses sont les héritages des pères; mais une femme prudente est un don de l'Eternel.* Sans doute, les biens dont nous jouissons, quelle que soit leur nature, viennent tous de la bonté de Dieu. Mais nous voyons plus directement cette bonté dans les objets qui ne nous ont pas été transmis par les hommes. Et parmi les biens que Dieu nous donne ainsi comme de sa main, aucun ne peut être plus précieux qu'une épouse capable de remplir tous les devoirs auxquels elle est appelée. Pour obtenir un pareil don, il faut que, dans le choix de sa compagne, un homme cherche avant tout l'approbation de Dieu et implore sa direction par de ferventes prières.

La paresse produit l'assoupissement, et l'âme paresseuse aura faim. Celui qui garde le commandement, garde son âme; mais celui qui néglige ses voies mourra. L'expression remarquable d'*âme paresseuse* et le rapprochement de ces deux versets montrent que déjà, dans le premier, c'est de la paresse spirituelle qu'il est surtout question. Oui; ce n'est pas seulement quant à la vie matérielle que *la paresse produit l'assoupissement.* Si nous nous laissons aller au gré de nos penchants et de nos habitudes, au lieu de faire nos efforts pour résister à ce qu'ils ont de mauvais, notre âme tombera peu

à peu dans un véritable sommeil qui ne nous permettra plus de nous apercevoir de nos fautes et moins encore de nous en relever par la bénédiction de Dieu. Alors nous perdrons nécessairement ces consolations et ces espérances de la foi qui ne sont réservées qu'à la fidélité, et notre âme éprouvera une douloureuse disette. Si même nous persévérions à *négliger* ainsi *les voies de Dieu*, ce sommeil spirituel finirait par la mort. Mais, au contraire, *celui qui garde le commandement, garde son âme.* Si nous sommes fidèles à suivre jusque dans les plus petites choses les inspirations d'une conscience éclairée par le Saint-Esprit, rien ne mettra obstacle à la communion de notre âme avec Dieu; nous conserverons les espérances de la foi et nous *remporterons le prix de notre foi, qui est le salut des âmes* (1 Pierre, I, 9).

VERSETS 17-23.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel, qui lui rendra son bienfait. Quelle parole que celle-là! On ne pourrait que l'affaiblir en y joignant des réflexions humaines. Il faut seulement demander à Dieu de la graver dans notre mémoire; car chaque fois qu'elle se présentera vivement à notre esprit, elle devra triompher de notre égoïsme. Quel est l'homme bienfaisant qui pourrait ne pas rougir d'avoir confié si peu de chose à son débiteur céleste? C'est dans le même sens que saint Paul écrivait à Timothée : *Recommande aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne*

point mettre leur confiance dans l'instabilité des richesses, mais de la mettre dans le Dieu vivant qui nous donne toutes choses abondamment pour en jouir ; de faire du bien, d'être riches en bonnes œuvres, prompts à donner et à faire part de leurs biens, s'amassant pour l'avenir un trésor placé sur un bon fonds, afin qu'ils saisissent la vie éternelle (1 Tim., VI, 17-19).

Châtie ton enfant pendant qu'il y a de l'espérance, et n'écoute point ses plaintes. On a vu plusieurs fois des malfaiteurs condamnés à périr pour leurs crimes déclarer au moment de la mort qu'ils avaient été entraînés dans leur désastreuse carrière par la coupable faiblesse de leurs parents. Si dans leur enfance, à chaque faute qui annonçait une pernicieuse disposition, leur père leur avait imposé un châtiment sévère, ils auraient, sans doute, poussé de grandes plaintes. Mais ensuite, ils ont reconnu que les châtiments infligés *pendant qu'il y avait de l'espérance* auraient peut-être prévenu leur ruine, de sorte qu'ils auraient été pour eux le plus grand des bienfaits. Ce qui nous frappe dans le cas d'un malfaiteur n'est pas moins vrai dans les cas plus ordinaires. Combien de personnes n'ont-elles pas à lutter péniblement pendant toute leur vie contre des défauts dont elles auraient facilement pu se corriger, si leurs parents avaient exercé sous ce rapport une sévère vigilance ! Sans doute, il faut prendre garde de ne jamais punir un enfant par caprice ou dans un mouvement de colère. Mais lorsqu'on le fait dans un esprit d'amour, on remplit un des principaux devoirs imposés de Dieu aux pères et aux

mères, devoir sans l'accomplissement duquel ils ne peuvent pas attendre la bénédiction divine sur les soins qu'ils se donnent pour le bonheur de leurs enfants.

La déclaration suivante se rapporte au même sujet, quoiqu'elle concerne les hommes de tout âge : *Celui qui se laisse transporter à la colère en porte la peine. Si tu veux l'en retirer, tu y en ajouteras davantage;* ou plus littéralement : *Si tu veux l'en délivrer, tu auras à le faire encore.* Cela nous montre qu'il faut laisser souffrir des conséquences de leurs fautes ceux que leur violence, leur obstination ou d'autres torts ont entraîné dans quelque malheur. Si, par une bonté mal dirigée, nous voulions les soulager trop tôt, le malheur ne produirait pas sur eux ses effets salutaires et nous les verrions promptement retomber dans les mêmes fautes. Il n'y a donc pas toujours de la dureté à refuser de secourir des misérables. Mais si c'est par charité que nous les avons laissés souffrir, nous serons d'autant plus empressés à les soulager dès que l'épreuve aura porté ses fruits et que nous pourrons espérer de les voir changer de conduite.

Il y a plusieurs pensées dans le cœur de l'homme; mais le conseil de l'Eternel est permanent. Ce n'est pas seulement selon les grandes circonstances de notre vie et d'après de nouvelles convictions religieuses que nous changeons d'opinions, de désirs et de projets. D'un jour à l'autre, d'un moment à l'autre, et souvent sans que rien puisse en apparence expliquer ce changement, nous passons de la tristesse à la joie, de l'espé-

rance au découragement, d'une impression à une impression toute contraire. Tantôt nous voyons les choses de cette vie sous leur point de vue véritable et sérieux, tantôt nous nous retrouvons dans toutes les illusions des âmes qui n'ont pas reçu l'Evangile. Mais tandis que nous changeons ainsi de sentiments et de vues, *le conseil de l'Eternel est permanent.* Son plan de miséricorde à notre égard reste le même, et c'est précisément ce qui nous empêche quelquefois de comprendre les voies de Dieu. Nous aurons reconnu dans des moments de réflexions sérieuses que notre position, avec les difficultés et les privations qui s'y rencontrent, était bien la position qui, d'après notre caractère, convenait le mieux à nos progrès spirituels. Mais il arrive des moments où ces privations et ces difficultés nous trouvent dans une situation d'esprit toute différente. Nous sommes préoccupés des choses de cette vie ; nous avons soif de jouissances et de repos, et nous nous révoltons contre tout ce qui revient troubler notre tranquillité et renverser nos espérances. Ah ! souvenons-nous alors que le Dieu qui dirige notre sort est toujours le même, qu'il est toujours le Dieu qui *veut notre salut*, et que toutes ses voies à notre égard rentrent dans le plan de sa miséricorde. *Ceux de la maison d'Israël ont dit : La voie du Seigneur l'Eternel n'est pas bien réglée. O maison d'Israël ! sont-ce mes voies qui ne sont pas bien réglées ? Ne sont-ce pas plutôt vos voies qui ne sont pas bien réglées ?* (Ezéch., XVIII, 29.)

La crainte de l'Eternel conduit à la vie, et celui qui l'a, passera la nuit sans être visité d'aucun mal. Pour que nous

puissions être réconciliés avec Dieu, il faut commencer par reconnaître que nous avons mérité ses jugements, et par conséquent il faut le craindre. C'est pour cela qu'il est dit ailleurs : *Le* COMMENCEMENT *de la sagesse, c'est la crainte de l'Eternel ;* et ici : *La crainte de l'Eternel conduit à la vie.* Mais il ne suffit pas que la crainte des jugements de Dieu nous ait amenés peut-être à rechercher son pardon par le *sacrifice éternel* offert pour nous sur la croix. Si nous avons compris véritablement à quel prix nous avons été rachetés et quelle est l'horreur de Dieu pour le péché, nous craindrons encore plus de lui déplaire que si nous ne connaissions pas l'étendue de son amour et nous *travaillerons à notre salut*, comme dit saint Paul, *avec crainte et tremblement*, quoiqu'il s'agisse, non pas d'une crainte servile, mais d'une crainte filiale. Ceux qui ont ces sentiments peuvent seuls jouir d'une pleine certitude de foi. C'est à eux qu'appartiennent toutes les promesses de Dieu, aussi bien pour cette vie que pour celle qui est à venir. Ils pourront donc, appuyés sur ces promesses, repousser les inquiétudes de tout genre qui viennent troubler notre repos durant les veilles de la nuit. Ils diront avec l'Apôtre : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur !*

VERSETS 24 JUSQU'A LA FIN.

Le paresseux cache sa main sous l'aisselle ; même il ne daigne pas la porter à sa bouche. Nous avons vu dans un autre verset que la paresse spirituelle produit l'assoupissement. Mais cet assoupissement qui nous empêche de veiller sur nous-mêmes et de combattre nos défauts, n'est pas le seul mal que produise la paresse. Elle nous en fait un non moins funeste en rendant à peu près inutiles les secours qui nous sont donnés pour entretenir la vie de nos âmes. Un homme placé devant une table abondamment servie pourrait languir, faute d'aliment, si sa paresse l'empêchait de les *porter à sa bouche.* De même, notre âme peut languir au milieu de la plus riche nourriture spirituelle si, par une paresse trop commune, nous ne faisons pas ce qui dépend de nous pour l'approprier à nos besoins. La Parole de Dieu, lue ou prêchée, ne doit pas être écoutée d'une manière passive. Il faut que notre esprit et notre conscience y joignent les développements qui nous concernent. Un prédicateur ne peut parler que d'une manière générale. C'est à chacun de ses auditeurs à appliquer ses paroles aux circonstances particulières de son caractère et de sa position. Si notre mémoire nous le permet, nous le faisons peut-être encore plus utilement lorsque, après une prédication, nous réfléchissons à loisir aux choses que nous avons entendues. Mais pour y pouvoir repenser d'une manière salutaire, il faut que déjà, en les écoutant, notre conscience ait su

discerner ce qui nous était applicable. En général, ce ne sont pas toujours les personnes les plus entourées de secours qui font le plus de progrès, mais plutôt celles qui sont empressées à profiter des secours qu'elles reçoivent. De telles personnes savent tirer parti pour elles-mêmes des reproches qu'on adresse à d'autres et des exemples qu'elles ont sous les yeux, selon ce qu'ajoute Salomon : *Si tu bats le moqueur, le simple en deviendra avisé, et si tu reprends un homme prudent, il entendra ce qu'il faut savoir.* Le plus léger avertissement est compris de ceux qui ont la vraie sagesse spirituelle; et la manière dont nous recevons les reproches, est un des traits par lesquels nous pouvons le mieux juger de notre désir d'avancer dans la sanctification.

Mais pour avancer dans cette voie, il ne suffit pas de chercher à profiter soit des instructions, soit des reproches que nous pouvons recevoir. Il faut encore prendre soin d'éviter tout ce qui mettrait obstacle aux bons effets de ces instructions et de ces reproches. Ainsi nous lisons dans un autre verset : *Garde-toi, mon fils, d'écouter ce qui pourrait te détourner des paroles de la sagesse.* C'est là un avertissement auquel les chrétiens devraient être très-attentifs; car il peut s'appliquer à un grand nombre d'objets sur lesquels on se fait facilement des illusions. Nous ne nous étudions pas assez à ce que nos sentiments et nos pensées restent toujours d'accord avec nos principes. Ainsi, par exemple, il y aurait du danger à lire des ouvrages écrits dans un autre esprit que celui de l'Evangile, si

nous ne savions pas nous apercevoir de leur tendance et nous tenir en garde contre elle. Il faut veiller aussi à ce que des lectures de ce genre n'aient trop d'attraits pour nous et nous fassent plus ou moins négliger les lectures vraiment chrétiennes. Lorsqu'il en est ainsi, nos principes se relâchent et notre vie spirituelle ne peut que languir. Sans faire peut-être de chutes éclatantes, nous nous trouverons avoir descendu bien des degrés quant à la piété et à la foi; en sorte que dans les moments où nous aurions un besoin particulier de la communion avec Dieu, elle nous sera devenue étrangère et difficile.

Ce qui, sous ce rapport, est d'un danger encore plus fréquent, c'est l'habitude des conversations légères et mondaines. Elles affaiblissent notre âme, et le sel qui est en nous perd peu à peu toute sa saveur. Hélas! il semblerait que ce mal ne dût être à craindre que dans la société des hommes étrangers au vrai christianisme. Cependant bien des chrétiens, qui dans certains moments sont animés d'amour pour Dieu et de zèle pour sa gloire, peuvent trop souvent, lorsqu'ils sont réunis entre eux, avoir des conversations qui diffèrent peu de celles des hommes du monde. Il est très-vrai que l'esprit a besoin de délassement, et qu'on ne peut pas s'occuper toujours de choses sérieuses. Mais il faudrait, du moins, que la malice et la médisance fussent bannies de nos entretiens, et que, dans la manière dont nous parlons des choses ordinaires de la vie, il n'y eût rien qui fût en désaccord avec la profession que nous faisons d'être *bourgeois des cieux*.

Le témoin qui est méchant se moque de la justice, et la bouche des méchants engloutit l'iniquité. Cette dernière expression signifie probablement que les méchants prennent autant de plaisir dans les iniquités qu'ils commettent que les gourmands et les ivrognes en prennent dans la satisfaction de leurs goûts sensuels. Mais si Dieu permet que de faux témoins puissent se moquer de la justice humaine, et que les méchants ou les impies, quels qu'ils soient, tournent en dérision les menaces de sa Parole, ce triomphe et ces insultes ne dureront pas toujours. *Les jugements sont préparés pour les moqueurs*, est-il ajouté, *et les grands coups pour le dos des insensés.* On a vu quelquefois les hommes qui avaient le plus outragé Dieu par l'audace de leurs blasphèmes, être saisis d'une inexprimable terreur en voyant approcher le moment de paraître en sa présence. Lors même que les moqueurs persisteraient jusqu'à la fin dans leur endurcissement, les scènes de l'éternité, dans lesquelles la mort nous transporte, viendront tout-à-coup le changer en désespoir. Pour sentir combien cette pensée doit nous paraître sérieuse, rappelons-nous que les *moqueurs*, dans le langage de l'Ecriture, ce ne sont pas seulement les hommes que le monde appelle *impies*, mais ceux qui parlent avec légèreté des choses saintes ou des vérités de la foi. De même, l'Ecriture met au nombre des *insensés* les hommes qui, tout en faisant profession de croire à la parole de Dieu, *vivent selon le train de ce monde et la vanité de leurs pensées.*

CHAPITRE XX.

VERSETS 1-7.

Le vin est moqueur et la cervoise est tumultueuse, et quiconque y fait excès n'est pas sage. Dans les livres humains qui traitent de ce sujet, on s'occupe surtout du mal que l'ivrogne se fait à lui-même en ruinant à la fois ses facultés intellectuelles, sa fortune et sa santé. Mais ici le Saint-Esprit nous fait envisager les péchés auxquels conduisent les excès de la boisson, en indiquant en particulier les paroles profanes et les querelles. Les hommes qui font profession de piété seront loin, sans doute, de s'exposer à un pareil danger, et cependant la sentence de Salomon se vérifie aussi quelquefois à leur égard. Il suffit de rechercher avec un peu de délicatesse les plaisirs de la table pour que l'âme perde quelque chose de la spiritualité de ses affections; et si nous nous examinions de près, nous verrions peut-être que de petites séductions de ce genre sont souvent pour nous l'occasion de quelque péché. En même temps, admirons ici, comme toujours, la prudente réserve de la Parole de Dieu. C'est l'*excès* qu'elle condamne et non l'usage légitime des biens que Dieu nous a donnés. Les hommes, dans leur

faiblesse, ont souvent trouvé plus facile de renoncer entièrement à des choses permises en elles-mêmes que d'en jouir avec modération et dans un esprit de renoncement. Il est vrai que cette abnégation peut être utile pour la mortification de la chair; mais elle devient dangereuse lorsque ceux qui la pratiquent sont tentés de s'en faire un mérite devant Dieu. Ce que Dieu nous demande, c'est que notre cœur soit détaché des choses de la terre, que nous *en usions comme n'en usant pas*, et que nous soyons prêts à les sacrifier si quelque devoir nous y appelle.

C'est une gloire à l'homme de s'abstenir des disputes; mais tout insensé s'y engage. C'est une gloire! Ce que le monde regarde comme une gloire, c'est de rester victorieux dans quelque contestation que ce soit, depuis les simples discussions où l'on se contredit mutuellement jusqu'aux sanglantes luttes de la guerre. Devant Dieu, au contraire, la véritable gloire c'est d'être victorieux, non pas des autres, mais de soi-même. C'est de faire taire notre orgueil, nos intérêts ou nos passions, de peur d'irriter l'orgueil, la cupidité ou les passions de ceux avec qui nous avons affaire. *C'est une honte pour vous*, dit saint Paul aux Corinthiens, *d'avoir des procès les uns contre les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi n'endurez-vous pas plutôt quelque perte?*

Le paresseux ne labourera point à cause du mauvais temps; mais il mendiera durant la moisson, et il n'aura rien. Le moindre inconvénient nous sert de prétexte pour différer d'agir si notre indolence nous rend péni-

bles les efforts et les démarches auxquels nous sommes appelés. Quelquefois même cette indolence nous arrête sans que nous ayons de prétexte pour renvoyer à un autre moment la chose que nous aurions à faire. Cependant, la sentence de Salomon nous rappelle que les occasions perdues peuvent ne se retrouver jamais, ce qui est également vrai des choses temporelles et des choses spirituelles. Le paresseux qui a négligé de labourer dans le moment convenable sera réduit à mendier son pain lorsque, le temps des moissons étant arrivé, il aurait pu se trouver dans l'abondance. D'un autre côté, cette pensée fournit à saint Paul une comparaison pour exhorter Timothée à s'employer activement aux travaux de son ministère. *Il faut*, lui dit-il, *que le laboureur travaille avant que de recueillir les fruits.* Et quant aux œuvres de bénéficence et de charité, il dit à tous les chrétiens : *C'est pourquoi*, PENDANT QUE NOUS EN AVONS L'OCCASION, *faisons du bien à tous.* Oh! que de fois n'avons-nous pas eu lieu de regretter amèrement, sous ce rapport, les occasions que nous avions laissé perdre!

Cette indolence, dont nous venons de voir quelques-uns des tristes effets, est encore contraire à la disposition qui fait l'objet de la sentence suivante : *Le conseil est dans le cœur d'un homme sage comme des eaux profondes, et l'homme intelligent y puisera.* Ces paroles paraissent se rapporter à une vérité que l'expérience nous enseigne; c'est qu'il ne suffit pas, pour se conduire avec sagesse, d'avoir une intelligence développée par l'instruction, ni même d'avoir

le cœur tourné vers nos intérêts spirituels. Il faut encore savoir faire usage des moyens que Dieu nous a donnés pour diriger notre vie; il faut *puiser* dans ces *eaux profondes*, où nous trouverons un salutaire conseil. Ces eaux profondes représentent le sanctuaire intime de l'âme dans lequel nous pouvons entendre la voix de l'Esprit de Dieu. Pour entendre cette voix et pour profiter en même temps des leçons de notre expérience, il est essentiel de prendre l'habitude de réfléchir avant d'agir ou de parler. Au reste, l'expérience elle-même, comme on l'a souvent remarqué, nous est bien moins donnée par les évènements que par les réflexions auxquelles ces évènements peuvent donner lieu. Aussi n'est-il point rare que de jeunes personnes attentives et réfléchies aient une beaucoup plus grande connaissance des choses de la vie et soient beaucoup plus capables de donner un salutaire conseil que des personnes âgées d'un caractère différent qui auraient laissé glisser inutilement sur leur esprit les incidents variés de leur longue carrière.

Si la sagesse produite par l'expérience est une chose rare, la droiture du cœur l'est peut-être encore davantage. *La plupart des hommes vantent leur bonté*, s'écrie Salomon ; *mais qui trouvera un homme véritable? Oh! que les enfants du juste qui marche dans son intégrité seront heureux après lui!* Il y a bien peu d'hommes, même parmi ceux qui ont fait couler le plus de larmes et le plus de sang, qui eussent confessé qu'ils n'étaient pas bons. On s'accusera, s'il le faut, d'orgueil, de colère, de haine, d'esprit de vengeance; quelquefois même

on se glorifiera d'éprouver de tels sentiments. Mais ceux qui disent ces choses ajoutent qu'ils ont un bon cœur, et que, s'ils se montrent méchants, c'est seulement à l'égard de ceux qui les offensent; comme si la bonté ne consistait pas précisément à faire du bien à tous, sans examiner ce qu'ils méritent de notre part! On peut se faire de grandes illusions sur la bonté. Nous croyons quelquefois avoir été bons quand, par le fait, nous n'avons agi que par faiblesse de caractère ou par un secret calcul d'égoïsme qui nous fait désirer de nous rendre agréables aux autres. La véritable bonté qui, indépendante de tout intérêt personnel, est indépendante aussi de la conduite des autres à notre égard, cette bonté-là, disons-nous, ne se trouve pas naturellement chez l'homme. Jésus disait au jeune homme qui, le croyant seulement un prophète ou un docteur, l'avait appelé *mon bon Maître : Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a qu'un seul bon; c'est Dieu.* Saint Paul met la *bonté* au nombre des caractères de cette charité ou de cet amour universel qui n'a pu entrer dans le cœur de l'homme que par la connaissance de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Celui qui est sincère dans sa reconnaissance envers Dieu sera sincère aussi dans la bonté qu'il témoigne à ses semblables; et sans cette sincérité, nous ne pouvons pas obtenir les grâces de Dieu. Non-seulement Dieu bénit l'homme sincère ou intègre de cœur, mais cette bénédiction s'étend aussi à sa postérité, et l'on en voit souvent de frappants exemples. C'est là le plus précieux héritage que des pères et des mères puissent laisser à leurs enfants, hé-

ritage pour lequel ils ne doivent pas regretter les avantages temporels que leur fidélité envers Dieu leur ferait perdre. *Oh! que les enfants du juste qui marche dans son intégrité seront heureux après lui!*

VERSETS 8-15.

Le Roi, assis sur le trône de la justice, dissipe tout mal par son regard. Lorsqu'un souverain aime la justice et veut la faire régner dans ses Etats, la crainte de lui déplaire prévient un grand nombre d'iniquités, et celles dont il vient à être instruit sont promptement réprimées. C'est peut-être là une partie de la pensée de Salomon dans ce passage. Mais il est probable qu'elle remonte plus haut et qu'il parle surtout ici du *Roi des rois* et du *Juge de toute la terre.* Ce qui semble justifier cette supposition, c'est qu'il ajoute immédiatement : *Qui est-ce qui peut dire : J'ai purifié mon cœur, je suis net de mon péché?* La Bible nous dit que *Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal,* c'est-à-dire qu'il est trop saint pour supporter la vue du mal. Si donc le regard d'un monarque intègre suffit pour faire trembler les hommes qui ont commis des injustices, que sera le regard de *Celui qui sonde les cœurs et les reins,* et devant lequel nos plus secrets sentiments sont aussi découverts que nos actions et nos paroles! En réfléchissant aux perfections de Dieu, à la sainteté de sa loi, à l'obéissance spirituelle qu'elle exige, qui est-ce qui oserait dire : *J'ai purifié mon cœur, je suis net de mon péché?* Mais, si aucun homme n'a par lui-même *les mains pu-*

res et le cœur net, il y a une source ouverte pour le péché et pour la souillure, et nous connaissons, grâces en soient rendues à Dieu, le moyen d'y avoir accès. Ce moyen, c'est de croire à l'efficace du sang versé en Golgotha pour la rédemption du monde. Jésus disait aux onze apôtres au moment de les quitter : *Vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai annoncée* (Jean, XV, 3); et saint Pierre dit, en parlant des Gentils, qui avaient reçu l'Evangile : *Dieu n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leur cœur par la foi* (Actes, XV, 9).

Cette purification du cœur par le moyen de la foi ne consiste pas seulement dans le pardon de nos péchés. Elle consiste aussi dans le renouvellement de nos affections et de nos principes. Un des effets de la régénération du fidèle sera de lui donner une scrupuleuse délicatesse dans les affaires d'intérêt, selon ce qu'exprime le verset suivant : *Le double poids et la double mesure sont tous deux en abomination à l'Eternel.* Les chrétiens doivent être d'autant plus attentifs à leur conduite sous ce rapport, que c'est le trait par lequel les gens du monde peuvent le mieux apprécier leur caractère. Si un homme professant des principes évangéliques peut être accusé de procédés qui manquent d'équité ou de délicatesse, tous ses efforts pour annoncer l'Evangile autour de lui seront frappés de stérilité. On le regardera comme un hypocrite, si même on ne fait pas retomber le blâme de ses torts jusque sur les saintes doctrines qu'il professe.

Il y a encore une application non moins utile à faire

de ce passage : *Le double poids et la double mesure sont tous deux en abomination à l'Eternel.* On sait combien nous sommes sujets à avoir deux poids et deux mesures dans nos jugements, selon qu'il s'agit des autres ou de nous-mêmes. Un bon moyen pour juger impartialement, c'est donc, lorsqu'une personne nous semble avoir quelque tort à notre égard, de retourner, pour ainsi dire, les bassins de notre balance et de nous demander si, dans le cas où nous aurions fait nous-mêmes la chose dont nous nous plaignons, elle nous paraîtrait aussi blâmable. De même, pour juger si tel ou tel procédé de notre part ne pourrait point blesser telle ou telle personne, cherchons à nous mettre à sa place en nous identifiant autant que possible avec son caractère comme avec sa position à notre égard; et alors demandons-nous si un pareil procédé nous serait pénible. *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait*, est une maxime que les sages d'entre les païens avaient déjà proclamée. Et notre Seigneur voulant montrer à ses disciples quelle est la spiritualité de ce précepte de la conscience et quelle est la charité dont le Saint-Esprit doit remplir nos cœurs, dit de plus : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux; car c'est là la loi et les prophètes.*

L'oreille qui entend et l'œil qui voit sont deux choses que l'Eternel a faites. Si l'on prenait cette parole dans son sens matériel, elle exprimerait une vérité qui n'a pas besoin d'être rappelée. Au point de vue spirituel, elle signifie probablement que si nous savons discerner

le vrai du faux dans les choses que nous avons occasion de voir ou d'entendre, c'est Dieu qui nous a doués de ce discernement, tout comme c'est lui qui a créé chacun de nos organes. Cela est vrai des facultés naturelles de notre esprit, quels que soient les objets auxquels elles s'appliquent. Mais cela est vrai surtout du discernement spirituel par lequel, étant éclairés de la lumière de l'Evangile, nous savons distinguer la vérité d'avec l'erreur dans les doctrines et dans les maximes qu'on nous propose. Si donc les hommes les plus éminents par leurs facultés intellectuelles n'ont aucun sujet de s'enorgueillir d'un don qu'ils ont reçu de leur Créateur, les chrétiens doués d'un grand discernement spirituel doivent encore moins s'enorgueillir d'un don qu'ils tiennent de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, grâce qu'ils font profession de reconnaître comme toujours souveraine et gratuite.

Mais ce n'est pas la seule leçon à retirer de la sentence qui nous occupe. Elle doit nous apprendre à demander constamment ce discernement si nécessaire dans les choses spirituelles et que Dieu seul peut nous donner. Nous devons le lui demander en particulier chaque fois que nous lisons ou que nous entendons expliquer sa Parole. De plus, *nous qui sommes spirituels*, nous devons user de patience à l'égard des personnes qui n'ont pas reçu beaucoup de lumières et dont plusieurs peut-être savent mieux que nous appliquer à leur conduite le peu de vérités qu'elles ont pu recevoir. Lors même que ce défaut de lumières leur donnerait de l'opposition contre l'Evangile, nous devons, comme

le dit saint Paul, *instruire avec douceur ceux qui sont d'un sentiment contraire, afin de voir si Dieu ne leur donnera point la repentance pour connaître la vérité, en sorte qu'ils se réveillent et se dégagent des piéges du diable par lequel ils ont été pris pour faire sa volonté* (2 Tim., II, 25, 26).

Celui qui achète dit : Cela ne vaut rien, cela ne vaut rien ; après cela, il s'en va et il l'estime. Nous avons vu tout-à-l'heure au sujet de la probité une sentence qui, par sa forme, concerne en premier lieu les marchands. *Le double poids et la double mesure*, leur déclare Salomon, *sont tous deux en abomination devant l'Eternel.* Mais après avoir parlé à ceux qui vendent, il s'adresse maintenant aux acheteurs, et signale l'injustice trop commune qui consiste à exagérer les défauts de l'objet qu'on veut acquérir, afin de le payer au-dessous de sa valeur réelle. Ce n'est pas toujours par avarice que l'on agit ainsi. Comme dans le monde on attache une espèce d'humiliation à l'idée d'être pris pour dupe, il y a des personnes qui, de peur d'être dupes, mettent leur orgueil à faire des marchés plus avantageux que ceux des autres. On pourrait leur appliquer cette parole de saint Paul : *Ils mettent leur gloire dans ce qui est leur confusion.* Car ne devrait-on pas avoir honte de profiter quelquefois de l'ignorance ou du besoin d'un marchand pour payer au-dessous de leur prix les objets qu'on lui achète ? Si de tels procédés ne sont pas condamnés par les lois humaines, ils le sont néanmoins par les sentiments de justice que Dieu a gravés dans notre cœur ainsi que par les plus simples préceptes de la charité évangélique.

VERSETS 16-19.

Quand quelqu'un aura cautionné un étranger, prends son habit, et prends-le en gage pour cet étranger. Ce verset, très-concis dans l'original, présente par cette raison plus de difficultés, et n'est pas rendu de la même manière dans les différentes versions de la Bible. Ce qu'on peut en conclure avec certitude, c'est que Salomon condamne ici, comme dans d'autres passages des Proverbes (XI, 15; XXVII, 13, etc.), l'imprudence avec laquelle on cautionne des hommes dont on ne connaît ni les principes, ni les ressources; imprudence qui, non-seulement est une des plus fréquentes causes de ruine, mais qui est aussi l'occasion d'un grand nombre de péchés. Peut-être cependant nous serait-il permis dans certaines circonstances de prendre des engagements de ce genre en faveur de parents ou d'amis dont la probité nous est connue et qui ont besoin de notre secours. Dans les cas de cautionnements imprudents, Salomon autorise le créancier à punir le répondant en exigeant de lui un gage pour la dette qu'il a contractée. Cette autorisation n'est point contraire au touchant précepte que nous lisons dans l'Exode : *Si tu prends en gage le vêtement de ton prochain, tu le lui rendras avant que le soleil soit couché. Car c'est sa seule couverture, son vêtement pour couvrir sa peau* (Exode, XXII, 26, 27). Dans ces paroles on voit qu'il s'agit de débiteurs pauvres qui ne peuvent, sans en souffrir, être privés d'un seul des objets qu'ils possè-

dent. Les hommes qui répondent pour une dette doivent, au contraire, être dans l'aisance, puisque autrement leur caution n'aurait aucune valeur. Dieu veut donc que nous soyons sévères envers les hommes imprudents, afin de leur faire sentir leur faute et les empêcher d'y retomber. Mais en même temps nous devons être remplis de compassion pour ceux qui souffrent, et ne pas user de tous nos droits, lorsque, en les exerçant à la rigueur, nous compromettrions le bien-être de nos semblables.

Le pain acquis par la tromperie est agréable à l'homme; mais ensuite sa bouche sera remplie de gravier. Plût à Dieu qu'une sentence dont l'expression est si énergique, pût se graver dans la mémoire et dans la conscience de tous ceux qui lisent la Bible! En effet, si nous voyons Salomon revenir tant de fois, dans ce chapitre et ailleurs, sur les fraudes que l'intérêt fait commettre, c'est qu'il y a peu de péchés qui soient aussi communs. On en a la preuve dans la défiance mutuelle que témoignent presque toujours les hommes qui ont quelque affaire à traiter entre eux, ainsi que dans les précautions sans nombre qu'ont dû prendre les lois pour prévenir les injustices. Il serait facile cependant de montrer combien on s'attire de malheurs de toute espèce en voulant tromper les autres, et de faire comprendre ainsi ce que Salomon appelle une bouche remplie de gravier. Mais si le manque de droiture entraîne souvent ici-bas de funestes conséquences, elles ne doivent pas nous faire perdre de vue les peines de l'éternité. Il est écrit que *les injustes n'hériteront*

point le royaume des cieux (1 Cor., VI, 9). Il faut donc que les hommes, à qui leur conscience reproche des fautes de ce genre, se hâtent d'implorer le pardon de Dieu au nom de Jésus, et qu'ils prouvent la sincérité de leur repentir en cherchant, autant que la chose est en leur pouvoir, à réparer leurs injustices.

Les résolutions s'affermissent par le conseil; fais donc la guerre avec prudence. On ne peut pas supposer que ce soit à la guerre, dans le sens ordinaire de ce mot, que le Saint-Esprit veuille nous exciter en nous donnant sur ce sujet des avertissements et des conseils. La guerre à laquelle la Parole de Dieu nous exhorte, et qui peut justement s'appeler une *guerre sainte*, c'est celle que nous avons à livrer contre le péché, soit au-dehors, soit surtout au-dedans de nous. David parle très-souvent, dans ses psaumes, de ses ennemis spirituels, et il dit que *Dieu dresse ses mains pour le combat et ses doigts pour la bataille* (Ps. CXLIV). *Le royaume des cieux est forcé*, dit Jésus-Christ, *et les violents le ravissent* (Matth., XI, 12). Saint Paul recommande aux fidèles d'être *revêtus de toutes les armes de Dieu;* et il les avertit qu'ils ont à combattre *contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle, contre les esprits malins qui sont dans les airs.* (Ephés., VI, 11). Il écrivait aux Hébreux : *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché.* Au moment où cet apôtre allait être mis à mort, c'est sous le même point de vue qu'il envisageait sa propre carrière. *J'ai combattu le bon combat*, dit-il; *j'ai achevé ma course; j'ai gardé la*

foi. Il faudrait plaindre ceux qui s'étonneraient de voir la vie chrétienne représentée comme un combat toujours renaissant, où la victoire est difficile. Cela prouverait que, n'ayant jamais cherché sérieusement à obéir aux lois de Dieu, ils ne connaissent pas toute la résistance que notre nature déchue oppose à de tels efforts. Mais si nous avons fait l'expérience de notre faiblesse dans ce qui se rapporte à la sanctification, nous comprendrons combien tous les secours de la prudence chrétienne nous sont nécessaires. Salomon nous appelle à chercher ces secours en nous disant : *Les résolutions s'affermissent par le conseil ; fais donc la guerre avec prudence.* Nos propres réflexions sur notre conduite sont un premier *conseil* par lequel nos résolutions peuvent s'affermir. Elles risqueront moins de rester sans effet si, au lieu d'être un simple mouvement du cœur, elles sont le fruit d'un examen attentif de ce que Dieu demande de nous, d'après notre position et nos circonstances. Mais pour savoir ce que Dieu demande de nous, il faut consulter sa volonté par une étude attentive de sa Parole et par d'ardentes prières. Quelquefois nous avons de la peine à discerner notre devoir, ou bien nous sentons que nous avons besoin de quelque appui au-dehors de nous pour avoir plus de force contre nous-mêmes. Alors nous ferons bien de chercher les conseils d'un pasteur éclairé ou de quelque autre personne plus avancée que nous dans les expériences de la vie chrétienne. Mais il faut prendre garde d'être sincères dans les conseils que nous demandons, et ne pas choisir seulement ceux que

nous supposons d'avance être favorables à nos secrets désirs. Par-dessus tout, nous devons redouter la flatterie et préférer les amis qui nous adressent des exhortations ou même des reproches à ceux qui veulent toujours nous justifier à nos propres yeux et qui nous ôtent ainsi le moyen de nous relever de nos chutes.

Si la flatterie nous aveugle sur nos torts, ce n'est pas le seul effet dangereux qu'elle produit. Elle provoque aisément des confidences dont on pourrait ensuite être tenté d'abuser. Le verset qui suit nous donne un avertissement à cet égard : *Celui qui fait le délateur révèle le secret ; ne te mêle donc point avec celui qui flatte de ses lèvres.*

VERSETS 20-24.

La langue de celui qui maudit son père ou sa mère sera éteinte dans les ténèbres les plus noires. Dieu avait dit aux Israélites par la bouche de Moïse : *Celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort* (Exode, XXI, 17). Cette ordonnance n'avait jamais été abrogée ; mais il est possible qu'on eût graduellement cessé de l'observer. Salomon, éclairé du Saint-Esprit, veut donc rappeler aux transgresseurs que s'ils ne sont pas atteints par la main des hommes, ils n'échapperont pas aux châtiments de Dieu, soit dans cette vie, soit dans celle qui est à venir. On pourrait s'étonner que ces diverses menaces fussent nécessaires pour prévenir le crime monstrueux de maudire un père ou une mère. Depuis l'introduction du christianisme du moins, on

voit peu d'hommes transgresser à cet excès les lois de la nature et celles de Dieu. Cependant, sans aller jusque-là, n'est-il pas trop évident que nous sommes bien éloignés, en général, d'observer ce commandement précis. *Honore ton père et ta mère*, etc. *Honorer*, c'est sentir et témoigner du respect. Or, le respect est un sentiment qui, dans le temps où nous vivons, semble s'effacer peu à peu de tous les cœurs. On respecte peut-être encore les qualités morales des individus, parce que là le respect se confondant avec l'estime, ce sentiment devient volontaire et coûte moins à notre orgueil; mais on ne sait presque plus respecter en elle-même la supériorité de l'âge et de la position. Les esprits sérieux s'effraient de ce symptôme, et le voient comme la cause aussi bien que comme l'effet des troubles de toute espèce qui désorganisent la société. Ce mal diminuerait, sans doute, si tous ceux qui croient à la Parole de Dieu s'accoutumaient, en honorant leurs parents, à respecter toutes les supériorités légitimes. Celui qui honore véritablement son père et sa mère, ne se contente pas de leur obéir pendant sa jeunesse et de leur témoigner son affection pendant toute sa vie. Il les voit comme les représentants de Dieu à son égard. Il se conforme, autant que possible, à leurs intentions et à leurs désirs. Il respecte leur caractère, et ne leur suppose pas facilement des torts ou des défauts. S'il ne peut s'empêcher de reconnaître en eux des faiblesses, il cherche à les excuser; il en détourne sa pensée, et il les cache soigneusement aux regards des autres. On sait quelles promesses

Dieu avait attachées à l'observation d'un commandement placé à la tête de tous ceux qui ont pour objet nos rapports avec le prochain. Si sous la dispensation évangélique les bénédictions de Dieu ne revêtent pas la même forme, elles appartiennent également, dans ce qu'elles ont de plus essentiel, aux chrétiens qui auront rempli leurs devoirs envers leurs parents, puisque saint Paul a soin de leur en rappeler la promesse (Ephés., VI, 1-3).

Quoique le verset suivant fasse mention d'*héritage*, il ne nous paraît pas être en rapport direct avec celui qui concernait les relations de pères et d'enfants : *L'héritage pour lequel on s'est trop hâté du commencement ne sera point béni à la fin*, dit Salomon ; cela signifie probablement que les biens acquis d'une manière peu scrupuleuse, seront promptement perdus ou deviendront pour leurs possesseurs l'occasion de diverses peines. Cette sentence doit ainsi se réunir à toutes celles que renferme ce chapitre au sujet des fraudes et des injustices par lesquelles un si grand nombre d'hommes attirent sur leurs têtes les malédictions de Dieu.

Mais quant à ceux qui sont eux-mêmes les objets d'une injustice ou de quelque autre tort, voici le commandement que l'Esprit saint leur adresse : *Ne dis point : Je rendrai le mal qu'on m'a fait ; mais attends l'Eternel et il te délivrera.* Il est peut-être plus difficile qu'on ne le croirait d'abord d'obéir dans toutes les occasions à un semblable précepte. Ce n'est pas y obéir véritablement que de nous abstenir de nous venger nous-mêmes, tout en nourrissant dans notre cœur des

sentiments d'irritation contre ceux qui nous ont offensés. Attendre l'Eternel et sa délivrance, c'est ne pas nous occuper des hommes, qui ne sont jamais que l'instrument de notre douleur, c'est voir notre peine comme venant directement de Dieu, et par conséquent comme nous étant envoyée dans un but de sagesse et de bonté pour la sanctification de notre âme. En voyant les choses sous ce point de vue, nous demanderons à Dieu de nous faire connaître quels sont les péchés qui attirent particulièrement sur nous ses corrections paternelles. Nous nous humilierons sous sa puissante main, et nous éprouverons que l'humilité est la plus sûre sauvegarde contre l'amertume et l'irritation. Il est vrai que sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons acquérir une disposition si contraire aux sentiments naturels de notre cœur. Mais cette grâce a la puissance de l'inspirer aux vrais croyants. Nous en avons un exemple remarquable dans la conduite de David à l'égard de Scimhi, lorsque ce misérable, le voyant fuir devant son fils Absçalom, profitait de l'état où il le voyait réduit pour le maudire et lui jeter des pierres. Les serviteurs de David, indignés, voulaient venger leur maître en mettant Scimhi à mort. Mais David, qui se sentait coupable devant Dieu, dit, en s'adressant à Abisçaï : *Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tséruja ? Qu'il me maudisse ; car l'Eternel lui a dit : Maudis David ; et qui lui dira : Pourquoi l'as-tu fait ?... Peut-être que l'Eternel regardera mon affliction, et que l'Eternel me rendra du bien au lieu des malédictions que celui-ci me donne aujourd'hui* (Sam., XVI, 5-12).

Quand Dieu vient au secours de ses enfants, c'est bien souvent en les faisant passer par des circonstances tout-à-fait inattendues et en donnant à leurs propres démarches des résultats qu'ils n'auraient jamais pu prévoir. C'est ainsi que l'expérience nous explique une autre sentence des mêmes versets, dont le sens paraît d'abord difficile à bien saisir : *Les pas de l'homme sont dirigés par l'Eternel; comment donc l'homme comprendrait-il sa voie?* En effet, quelle que soit notre situation, nous ne savons jamais si tel incident inopiné ne viendra point déranger tous nos calculs et changer toutes nos circonstances. Ces incidents ne sont pas l'effet du hasard. C'est Dieu qui les dirige de manière à les faire concourir à l'exécution de ses plans à notre égard. Mais, dans l'ignorance où nous sommes de ses desseins, nous devons subordonner tous nos projets, dans les petites comme dans les grandes choses, à la volonté de Celui qui peut seul les réaliser. C'est là un exemple que nous trouvons souvent dans la sainte Ecriture. Ainsi, saint Paul dit aux Corinthiens : *Je ne veux pas cette fois vous voir seulement en passant ; mais j'espère de demeurer quelque temps avec vous* SI LE SEIGNEUR LE PERMET (1 Cor., XVI, 7. Voyez Rom., I, 10, etc.). Beaucoup de personnes ont l'habitude d'ajouter : *S'il plaît à Dieu,* en parlant des choses qu'elles ont dessein de faire. Non-seulement une telle habitude, pourvu qu'elle ne dégénère pas en vaine forme, est bien propre à nous rappeler notre dépendance, mais le sentiment qu'elle suppose devrait être doux pour le chrétien. Puisque nous sommes ignorants et

aveugles, il nous est avantageux de dépendre, pour notre destinée, non de notre propre volonté, mais de l'Etre souverainement sage et souverainement bon qui a promis que toutes choses travailleraient ensemble au vrai bien de ceux qui l'aiment.

VERSETS 25 JUSQU'A LA FIN.

C'est un piége à l'homme de dévorer les choses consacrées et après avoir voué de s'en informer. Sous la loi de Moïse, les *choses consacrées* étaient les animaux choisis pour être immolés sur l'autel, ainsi que les prémices des divers produits de la terre. On pouvait, en général, appeler de ce nom tous les objets dont les Israélites, par un sacrifice obligatoire ou volontaire, se dépouillaient eux-mêmes pour les offrir à Dieu. Salomon déclare que les objets ainsi consacrés d'avance n'appartiennent réellement plus à leurs possesseurs, lesquels ne peuvent se les approprier qu'au péril de leurs âmes. Sous l'Evangile, le principe est le même, quoiqu'il s'applique d'une manière différente. Lorsque nous avons consacré une somme ou résolu de faire quelque autre sacrifice pour l'avancement du règne de Dieu, il ne faut pas qu'ensuite nous revenions en arrière et retenions dans nos mains ce que nous avions voulu donner. Il ne faut même pas nous *en informer*, selon ce que dit Salomon, c'est-à-dire qu'il ne faut pas chercher à savoir si nous faisons plus que les autres ni repenser à ce que nous avons fait, soit pour le regretter, soit pour nous en enorgueillir. Si déjà, pour les œu-

vres de bénéficence, *Dieu aime celui qui donne gaîment,* la chose est encore plus évidente pour des libéralités dont le résultat, comme le motif, est uniquement spirituel. C'était souvent à l'occasion de quelque danger que les Israélites faisaient des vœux, c'est-à-dire qu'ils promettaient à Dieu de lui offrir tel ou tel sacrifice, s'il voulait bien les délivrer de leurs maux ou leur accorder telle ou telle grâce. Nous aussi, dans nos détresses, nous prenons quelquefois la résolution de remplir quelque devoir pénible ou de faire à Dieu quelque sacrifice auquel jusqu'alors nous n'avions pu nous résoudre. Lorsqu'il en est ainsi, nous devons, une fois la détresse passée, ne pas manquer d'accomplir ce que nous avions promis. Si nous nous y refusions, Dieu pourrait bien, pour briser la dureté de notre cœur, nous envoyer de nouvelles peines, à moins que nous ne fussions de ces âmes rebelles que Dieu, dans sa justice, finit par abandonner à leur funeste endurcissement.

Le sage roi dissipe les méchants et fait tourner la roue sur eux. Cette expression : *Fait tourner la roue sur eux,* se rapporte peut-être à l'instrument dont se servaient les Israélites pour vanner le blé. De même que la roue, en passant sur le blé, sépare le grain de la balle qui l'enveloppe, de même un roi sage doit-il chercher à discerner autant que possible les gens de bien et les hommes immoraux, afin d'honorer les uns et de punir les autres, ou du moins de leur ôter les moyens de nuire.

Cette sentence pourrait paraître en contradiction

avec une de celles qui la suivent : *La bonté et la vérité conserveront le roi, et il soutient le trône par la clémence.* On dira que, si c'est la clémence qui soutient les trônes, les rois ne doivent donc pas se montrer sévères envers les méchants. Mais il faut remarquer que la clémence est autre chose qu'une indulgente faiblesse et que le Saint-Esprit avait commencé par dire que *la bonté* ET LA VÉRITÉ conservent les rois. L'expérience démontre que, si quelque chose peut empêcher la ruine des Etats, c'est l'union de la fermeté et de la bienveillance chez ceux qui gouvernent, union fondée sur l'obéissance envers Dieu. Mais cette déclaration ne s'applique pas seulement aux relations des princes et des magistrats avec leurs peuples; elle s'applique à toutes les relations de supérieurs à inférieurs, de quelque nature qu'elles soient. Les supérieurs doivent agir de manière à témoigner qu'ils ont le pouvoir de faire observer les règles qu'ils ont établies et qu'ils ont l'œil ouvert sur la conduite de leurs inférieurs. Ils doivent ainsi donner lieu de comprendre que, lorsqu'ils s'abstiennent de punir, ce n'est pas par faiblesse, mais dans un pur sentiment de bonté, parce qu'il y a des cas où, pour prévenir de nouvelles fautes, le pardon est plus efficace que le châtiment. Est-il nécessaire de remarquer que c'est de cette manière que le Seigneur en agit envers nous? D'un côté, il nous déclare qu'il *ne tient point le coupable pour innocent,* et que *les méchants seront comme la balle que le vent chasse au loin.* Et, de l'autre côté, il se charge lui-même de la malédiction que le péché avait attirée sur les hommes,

et il fait proclamer à tous qu'*il y a pardon par-devers lui*, non pas afin qu'on puisse l'offenser impunément, mais, au contraire, *afin qu'on le craigne.*

La force des jeunes gens est leur gloire, et les cheveux blancs sont l'honneur des vieillards. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que souvent les sentences des Proverbes expriment la manière dont la plupart des hommes jugent les choses de ce monde, et non pas la manière dont ils devraient les juger. Ainsi, les jeunes gens étant, pour l'ordinaire, vigoureux et actifs, il leur semble que rien ne pourra résister à la persévérance de leurs efforts; et sans peut-être se l'avouer à eux-mêmes, ils sont disposés à mettre leur confiance plutôt dans leurs propres forces que dans la protection de Dieu. Les vieillards, de leur côté, sont sujets à se faire une trop haute idée de la sagesse que l'expérience leur a acquise, et ils oublient quelquefois peut-être qu'ils ont, comme les jeunes gens, un besoin continuel d'être dirigés par les lumières du Saint-Esprit. Quel que soit donc notre âge, souvenons-nous de l'avertissement que Dieu nous donne par la bouche d'un prophète : *Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse; que le fort ne se glorifie point dans sa force; que le riche ne se glorifie point dans ses richesses; mais que celui qui se glorifie se glorifie de ce qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît, moi qui suis l'Eternel qui exerce la miséricorde, le jugement et la justice sur la terre; car je prends plaisir en ces choses-là, dit l'Eternel* (Jér., IX, 23, 24).

Cependant, nous pouvons comprendre aussi d'une

autre manière cette expression : *Les cheveux blancs sont l'honneur des vieillards.* Elle nous rappelle le respect auquel ont toujours droit les hommes avancés en âge, et, en même temps, le soin qu'ils doivent eux-mêmes prendre pour que rien, dans leurs paroles ou dans leur conduite, ne nuise au respect qu'inspirent leurs cheveux blancs.

Les meurtrissures des plaies sont le remède du mal et des coups qui pénètrent jusqu'à l'intérieur. Ces paroles font allusion à l'effet salutaire que l'écoulement d'une plaie peut produire dans certains maux. Nous devons y voir une image de ce qui se passe dans l'ordre moral; car, en effet, les peines de divers genres que nos péchés nous attirent sont un des moyens les plus efficaces dont Dieu se serve pour nous en délivrer. Souvent, lorsque nous redoutons les conséquences fâcheuses d'une de nos fautes et que nous demandons à Dieu de les détourner, nous nous promettons à nous-mêmes d'user, dans tous les cas, de la plus grande vigilance pour ne plus commettre le même péché. Mais il arrive, pour l'ordinaire, que si Dieu nous exauce en détournant, dans sa bonté, les maux que nos fautes auraient pu produire, nous oublions promptement les craintes que nous avions eues, et, quand l'occasion s'en représente, nous retombons dans les mêmes torts. Au contraire, lorsque Dieu nous laisse souffrir des conséquences naturelles de nos fautes, il en résulte une impression bien plus profonde sur notre âme; et, apprenant à détester nos péchés, nous les combattons efficacement par la vigilance et la

prière. Ce que nous devrions désirer par-dessus tout, tant que nous sommes dans le séjour de l'épreuve, ce n'est pas d'être aussi exempts que possible de souffrances et de privations; mais c'est d'avancer le plus possible dans la sanctification de notre âme. Confions-nous à Dieu pour y faire concourir jusqu'à nos chutes mêmes par les maux qu'elles nous attirent, et puissions-nous lui dire un jour avec le roi-prophète : *Eternel! je reconnais maintenant que tes voies ne sont que justice et que tu m'as châtié selon ta fidélité!*

CHAPITRE XXI.

VERSETS 1-8.

Le cœur du roi est dans la main de l'Eternel comme des ruisseaux d'eaux; il l'incline à tout ce qu'il veut. Si le prophète nomme ici *le cœur du roi* plutôt que le cœur de l'homme en général, ce n'est pas que devant Dieu ce qui se rapporte à l'âme d'un souverain ait plus de valeur que ce qui se rapporte à l'âme du moindre de ses sujets. Mais comme les décisions des princes règlent les destinées des nations, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'un roi qu'il nous importe de savoir que le cœur de l'homme est dans la main de Dieu, qui en détermine selon sa volonté les mouvements et les pensées.

Cette vérité, que personne ne conteste ouvertement, nous sommes très-sujets à la perdre de vue. Si nous l'avions plus présente à l'esprit, nos préoccupations et nos inquiétudes sur les circonstances publiques se tourneraient plus souvent en prières. Tant que les évènements sont en suspens, au lieu de nous livrer à la décourageante pensée que nous n'avons aucune influence à y exercer, nous devons assiéger, ensemble ou séparément, le trône de celui qui incline le cœur des rois, pour qu'il inspire aux gouvernements les

décisions les plus favorables au bonheur des peuples. Mais quand, malgré nos prières, l'évènement a eu lieu d'une manière qui nous paraît funeste, alors la pensée que Dieu avait incliné les cœurs sera pour nous la consolation la plus précieuse. Nous nous souviendrons que *ses voies ne sont pas nos voies*, et que c'est souvent par des évènements contraires à nos désirs qu'il exauce nos prières dans leur objet le plus essentiel. Il les exauce dans ce qui se rapporte au bien spirituel de notre prochain, ainsi qu'à notre propre sanctification.

Chaque voie de l'homme lui paraît droite; mais l'Eternel pèse les cœurs. Faire ce qui est juste et droit est une chose que l'Eternel aime mieux que les sacrifices. Salomon avait déjà dit dans un autre chapitre (XVI, 2): *Toutes les voies de l'homme lui semblent pures; mais l'Eternel pèse les esprits.* La répétition de cette pensée nous montre combien le sujet est important. Et, en effet, si l'on ne s'examine pas avec soin, il est facile, dans bien des cas, de se faire des illusions sur la droiture de ses intentions et la sincérité de ses motifs. Nous nous en faisons, par exemple, lorsque nous nous croyons le désir de faire ce qui est bien et qu'en même temps nous trouvons toutes sortes de prétextes pour ne pas agir en conséquence. C'est FAIRE *ce qui est juste et droit* qui témoigne de la sincérité de nos intentions, et c'est là ce que l'Eternel aime mieux que des sacrifices. Lorsque Saül eut désobéi à Dieu en épargnant une partie du butin pris sur les Amalékites et que, pour excuser son péché, il alléguait au prophète Samuel que le peuple avait *épargné les meilleures brebis*

et les meilleurs taureaux pour les sacrifier à l'Eternel, son Dieu, Samuel lui répondit : *L'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices comme à ce qu'on obéisse à sa voix? Voici, obéir vaut mieux que sacrifice; se rendre attentif à la voix de Dieu vaut mieux que la graisse des moutons* (1 Sam., XV).

Ces instructions peuvent encore être applicables aux chrétiens, quoique, depuis la grande expiation dont les sacrifices de l'ancienne loi étaient le type, nous n'ayons plus à immoler à Dieu des victimes. Il y a des personnes qui aiment mieux faire quelque sacrifice de leur choix ou quelque œuvre éclatante hors du cercle de leurs devoirs naturels que d'obéir simplement à Dieu dans les renoncements journaliers auxquels leur position les appelle. C'est là *ce culte volontaire* ou plutôt, suivant une meilleure traduction, *ce culte arbitraire* dont saint Paul dit aux Colossiens qu'il n'a qu'*une apparence de sagesse* (Col., II, 23). Souvenons-nous que c'est avant tout par notre obéissance que nous pouvons plaire à Dieu et lui prouver notre amour. *Celui qui a mes commandements et qui les garde,* nous dit Jésus, *c'est celui-là qui m'aime. Vous serez mes amis,* dit-il encore, *si vous faites tout ce que je vous commande.*

Les projets de celui qui est diligent produisent l'abondance; mais tout homme étourdi tombe dans l'indigence. Travailler à avoir des trésors par une langue trompeuse, c'est une vanité chassée par ceux qui cherchent la mort. La rapine des méchants les abattra, parce qu'ils auront refusé de faire ce qui est droit. Ces sentences contiennent

des expressions dont il serait difficile de déterminer le sens d'une manière très-précise. Mais leur signification générale n'est pas douteuse. Nous y voyons, d'un côté, que le soin de nos affaires temporelles est un devoir positif qui demande, de notre part, beaucoup d'assiduité et un travail persévérant; nous y voyons, d'un autre côté, combien on s'attire de maux si l'on cherche à s'enrichir par la fraude et par l'injustice. En général, la Parole de Dieu, qui nous exhorte à prévenir la misère par l'économie et le travail, ne nous encourage jamais à désirer beaucoup de richesses. Au contraire, elle nous rend souvent attentifs aux dangers qu'il y a pour l'âme dans les préoccupations qu'entraîne un pareil désir. *Ceux qui veulent s'enrichir*, dit saint Paul, *tombent dans la tentation, dans le piége et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la perdition. Car l'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux; et quelques-uns, les ayant recherchées avec ardeur, se sont détournés de la foi et se sont eux-mêmes embarrassés dans bien du tourment* (1 Tim., VI, 9, 10). Jamais peut-être cette déclaration ne s'est-elle réalisée d'une manière aussi générale et aussi frappante qu'à l'époque où nous sommes.

VERSETS 9-16.

Il vaut mieux habiter au coin d'un toit qu'avec une femme querelleuse dans une grande maison. On a souvent remarqué que notre bonheur ou notre malheur dépen-

dait plus encore des dispositions de notre esprit que de nos circonstances extérieures. Il est donc naturel que, parmi ces circonstances, aucune n'ait une plus grande influence sur notre sort que la disposition d'esprit des personnes qui nous entourent. Plus le lien qui nous unit à elles est d'une nature intime et plus sera grande cette influence. Aussi Salomon a-t-il en vue le lien du mariage, en disant : *Il vaut mieux habiter au coin d'un toit qu'avec une femme querelleuse dans une grande maison.* Ces paroles se réalisent cependant dans toutes les relations de la vie. Personne n'est assez isolé dans ce monde pour que sa douceur ou son humeur difficile ne puissent faire le bonheur ou le malheur de ceux avec lesquels il soutient quelques rapports. On ne se rend peut-être pas assez compte de l'importance de ces dispositions. Bien des personnes qui feraient volontiers de grands sacrifices pour les divers membres de leur famille les rendent malheureux par leur susceptibilité ou par d'autres défauts de caractère. Il est vrai qu'il faut souvent de grands efforts pour conserver sa douceur au milieu des divers frottements de la vie domestique. Aussi la Parole de Dieu met-elle devant nous les motifs les plus élevés pour nous engager à remplir ce devoir : *Que votre douceur soit connue de tous les hommes*, dit saint Paul; *le Seigneur est proche*, c'est-à-dire : il est près de vous pour voir si vous suivez à cet égard ses préceptes et son exemple; il est près de vous pour venir à votre aide et vous donner la force de surmonter vos pénibles impressions. Enfin, surtout, le jour du Seigneur est près d'arriver; *le Juge est à la*

porte. Et si vous vous placez d'avance en présence de ce moment solennel, les petits intérêts de ce monde disparaîtront, pour ainsi dire, de devant vos yeux et ne risqueront plus d'être pour vous une occasion de colère ou d'amertume.

Quand on punit le moqueur, le simple en devient sage, et quand on instruit le sage, il acquiert la science. Le juste considère prudemment la maison du méchant lorsque les méchants sont renversés dans la misère. La première de ces sentences est presque entièrement la même que celle d'un chapitre précédent : *Si tu bats le moqueur, le simple en deviendra avisé, et si tu reprends un homme prudent, il entendra ce qu'il faut savoir* (XIX, 25). On voit que, dans ces deux versets, ce que le prophète entend par un homme *simple*, ce n'est pas un homme qui manque d'intelligence; mais c'est un homme dont toutes les facultés sont dirigées vers un seul et même but, vers la sagesse à acquérir, ou la sanctification de son âme. Un tel homme fait également son profit des exhortations qu'on lui adresse et des châtiments que s'attirent les orgueilleux. Lorsqu'il voit arriver la ruine d'un homme dont il ne pouvait s'empêcher de blâmer la conduite, il la *considère prudemment;* c'est-à-dire qu'au lieu d'en faire le sujet d'une curiosité légère, il réfléchit sérieusement sur les voies de Dieu à l'égard de cette âme. Il s'examine pour voir s'il n'y a point dans son propre cœur ou dans sa conduite quelque interdit qui puisse aussi lui attirer de sévères jugements, et il prend pour l'avenir des résolutions nouvelles.

Mais si le *juste* cherche à profiter pour sa propre sanctification des maux qui arrivent au *méchant*, cette prudence spirituelle n'ôte rien à la profonde et active compassion que le malheur doit toujours nous inspirer. *Celui*, ajoute Salomon, *qui ferme son oreille pour ne pas ouïr le cri du misérable, criera aussi lui-même et on ne lui répondra point.* Cette effrayante déclaration se vérifie de bien des manières. Déjà, dans ce monde, les hommes égoïstes inspirent peu d'affection ; et dans les moments où ils auraient besoin de la compassion et des services de ceux qui les entourent, ils ne rencontrent de leur part que de la froideur. Mais c'est surtout aux jours des rétributions éternelles que seront à plaindre ceux qui ont fermé leur oreille pour ne pas entendre les cris des malheureux. *Alors le roi dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire. J'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Et ceux-là lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, ou soif, ou être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne t'avons point assisté? Et il leur répondra : Je vous dis en vérité qu'en tant que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, vous ne me l'avez pas fait non plus.* Hélas! il reste assez d'égoïsme dans le cœur des chrétiens pour que de semblables avertissements leur soient encore bien nécessaires !

Le don fait en secret apaise la colère, et le présent mis dans le sein calme la fureur la plus véhémente. Salomon revient souvent sur la puissance avec laquelle les motifs intéressés agissent sur la plupart des hommes. Mais quoique de pareils motifs donnent continuellement lieu à toutes sortes d'actions coupables, nous avons déjà remarqué que l'on peut quelquefois profiter dans une bonne intention de l'influence qu'exerce un présent ou toute autre marque de faveur. Si nous savons, par exemple, que telle personne nous croit mal disposés à son égard et que cela produit sur elle quelque mauvaise impression, nous ferons bien de saisir la première occasion de lui donner une preuve de notre attachement ou de notre bienveillance. Cela rentre dans le précepte général de *vivre en paix avec tout le monde s'il est possible et autant que cela dépend de nous*, et c'est souvent un moyen de dissiper quelques préventions contre l'Evangile.

Sous ce rapport, les chrétiens ne peuvent jamais avoir trop de prudence, soit pour agir ou parler à propos, soit surtout pour s'abstenir des actes et des paroles qui pourraient avoir une influence dangereuse sur quelque âme. C'est là un des objets auxquels s'applique une sentence qui suit de près celle que nous venons d'examiner : *L'homme qui s'écarte du chemin de la prudence aura sa demeure dans l'assemblée des morts.* La prudence, quel que soit son objet, est une qualité bien plus précieuse qu'on ne le suppose à l'ordinaire; mais la prudence spirituelle, en particulier, est nécessaire au chrétien pour que son zèle puisse être

efficace. On confond quelquefois cette prudence avec la timidité, quoique leur principe ne soit point le même. L'une tient à notre tempérament et nous empêche souvent de remplir notre devoir. L'autre est l'effet de notre jugement et provient du désir de nous rendre utiles à ceux qui nous entourent. La prudence spirituelle est même si éloignée de la timidité, que saint Paul les oppose l'une à l'autre dans ces paroles remarquables : *Dieu ne nous a point donné un esprit de timidité, mais un esprit de force, de charité et de prudence* (2 Tim., I, 7). Oui, si nous avons une véritable *charité* pour notre prochain, nous lui parlerons avec *force* de ce qui regarde ses intérêts éternels, malgré les inconvénients ou les dangers qui en pourraient résulter pour nous-mêmes. Mais cette même charité nous donnera la *prudence* nécessaire pour éviter ce qui serait une pierre d'achoppement sous ses pas, ainsi que pour choisir les occasions et les paroles qui peuvent le mieux favoriser une impression salutaire.

VERSETS 17-23.

L'homme qui aime la joie sera indigne, et celui qui aime le vin et la graisse ne s'enrichira point. La seconde partie de cette sentence explique la première. La Parole de Dieu est bien loin de nous défendre toute espèce de joie, puisqu'elle dit au contraire : *Soyez toujours joyeux* (1 Thes., V, 16). Elle nous met en garde seulement contre cette joie factice et sensuelle qu'excitent les réunions bruyantes, les repas somptueux et

surtout l'excès des boissons fermentées. Cette joie-là qui dégoûte du travail, affaiblit la santé et entraîne à d'inutiles dépenses, ne peut qu'amener le désordre et la ruine. Mais la joie que la Bible nous recommande, c'est la joie en Dieu. *Réjouissez-vous toujours au Seigneur*, nous dit saint Paul; *je vous le répète encore, réjouissez-vous* (Philip., IV, 4). Il dit ailleurs : *Soyez joyeux dans l'espérance.* Ces deux expressions reviennent au même sens. Elles signifient que si nous avons embrassé le salut qui est en Jésus-Christ, nous devons nous réjouir dans les promesses de Dieu, dans la certitude de sa protection pendant cette vie et surtout dans la perspective assurée d'une bienheureuse éternité. Cette joie au Seigneur est bien loin de nuire, comme l'autre joie, à nos intérêts temporels. Au contraire, elle nous donne un calme d'esprit favorable à l'exercice de notre intelligence, et elle nous encourage au travail par la pensée que c'est dans l'obéissance aux commandements de Dieu que nous pouvons attendre sa bénédiction.

Ce n'est pas seulement sous le rapport matériel que l'on peut remarquer les effets opposés de la joie mondaine et de la joie chrétienne. Ils sont peut-être encore plus frappants sous le rapport spirituel. La joie mondaine appauvrit notre âme en nous ôtant le goût des exercices de piété et en nous empêchant d'en retirer de véritables bénédictions. La joie chrétienne, au contraire, nous porte à rechercher tout ce qui fortifie les idées et les sentiments dans lesquels nous trouvons déjà notre bonheur; d'un autre côté, en diminuant à

nos yeux l'importance des objets terrestres, elle écarte une grande partie des tentations et des obstacles qui nous empêchent de marcher dans le sentier du devoir. Aussi la Parole de Dieu nous dit-elle que *la joie de l'Eternel est notre force.* Si nous le désirons véritablement, elle peut nous appartenir; car elle est un des premiers *fruits* (Gal., V, 22), de ce *Saint-Esprit* que *notre Père céleste donne à tous ceux qui le lui demandent.*

Le méchant sera la rançon du juste et le déloyal celle des hommes droits. Ces paroles signifient probablement que dans bien des occasions où les méchants attaquent le peuple de Dieu, Dieu prévient le mal qu'ils voulaient lui faire, en les frappant eux-mêmes de quelque calamité. Ainsi l'Egypte dut être en proie à plusieurs fléaux pour que le peuple d'Israël fût délivré de son esclavage. Ainsi Dieu fit périr en une nuit toute l'armée de Sanchérib pour sauver le roi Ezéchias et la ville de Jérusalem dont cette armée faisait le siége. Dans ces exemples et d'autres semblables, le mal du méchant fait la délivrance du juste et lui sert comme de *rançon.* De pareils traits nous montrent quelle est la protection de Dieu sur ses enfants. Et comme sa puissance et son amour sont toujours les mêmes, croyons que lorsqu'il laisse souffrir les fidèles des attaques de leurs ennemis, il le fait dans des vues de sagesse et de miséricorde qui nous seront un jour pleinement expliquées.

Celui qui garde sa bouche et sa langue garde son âme de détresse. Nous rencontrons presque à chaque chapitre quelque sentence destinée à nous détourner de

ces paroles imprudentes ou coupables qui laissent après elles le regret et le remords. Mais, hélas! un lecteur attentif à sa propre conduite ne trouvera jamais que de pareilles exhortations lui soient trop souvent répétées; car il sent avec douleur dans combien d'occasions il aurait eu besoin de s'en souvenir d'une manière efficace. Si les tentations sont peut-être à cet égard plus fréquentes et plus fortes qu'à tout autre, souvenons-nous cependant qu'elles ne sont pas irrésistibles. Recherchons le secours de Dieu par une courte invocation chaque fois que nous nous sentons près de laisser échapper quelque parole regrettable. Alors, selon sa promesse, *sa puissance s'accomplira dans notre infirmité,* et nous *pourrons tout en Christ qui nous fortifie.*

VERSETS 24 JUSQU'A LA FIN.

On appelle moqueur un superbe arrogant qui agit avec colère et fierté. Cette parole confirme nos remarques précédentes sur la signification que le terme de *moqueur* a dans l'Ecriture-Sainte. Dans la vie habituelle, on appelle le plus souvent de ce nom un homme qui se rit des torts, des ridicules, ou même quelquefois des infirmités physiques de son prochain. Mais la Bible, qui s'occupe avant tout de nos rapports avec Dieu, donne le nom de *moqueurs* aux hommes qui, dans leur orgueil, reçoivent avec dédain ses menaces et ses promesses, à ceux qui font des objections contre l'autorité des révélations divines, ou qui osent tourner en ridicule quelques-uns de leurs enseignements. Si cet égarement

d'esprit est une conséquence de l'orgueil, il tend aussi à le maintenir, puisqu'il ferme le cœur à l'influence de ce qui peut seul nous rendre vraiment humbles. Il tend même à l'augmenter par le sentiment d'une lutte contre la conscience, et par conséquent contre Dieu. Aussi, ne nous étonnons pas si l'Ecriture donne aux esprits profanes les épithètes qui conviennent aux orgueilleux, et combattons d'autant plus soigneusement, soit en nous-mêmes, soit chez les enfants qui nous seraient confiés, toute disposition à la légèreté et à l'esprit de chicane.

Le souhait du paresseux le tue, parce que ses mains refusent de travailler. Il ne fait que souhaiter tout le jour; mais le juste donne et n'épargne rien. La disposition qui nous empêche de faire des efforts, ne nous empêche pas de désirer les avantages que ces efforts nous procureraient. Il y a ainsi chez le paresseux un douloureux combat entre ses désirs et son indolence. Ses *souhaits*, toujours sans résultat, le tourmentent et *le tuent*. Le *juste*, au contraire, celui qui, cherchant avant tout la bénédiction de Dieu, s'occupe de son travail avec zèle et persévérance, verra ses efforts couronnés de succès. Non-seulement il pourra subvenir à ses propres besoins, mais il se montrera bienfaisant envers ceux même que leur paresse ou d'autres vices auraient fait tomber dans l'indigence.

Les souhaits sans résultat sont particulièrement funestes lorsqu'ils se rapportent aux choses de l'éternité. C'est un grand danger pour l'âme que de s'accoutumer, pour ainsi dire, à désirer inutilement de faire des pro-

grès dans la foi et dans la sanctification. On finit presque par s'imaginer que nos regrets et nos soupirs nous tiennent lieu d'efforts et que Dieu ne nous demande pas davantage. En lui causant sur son état spirituel une illusion aussi fatale, *les souhaits du paresseux le tuent*, selon l'expression du prophète.

Le sacrifice des méchants est une abomination. Combien plus lorsqu'ils l'apportent avec une mauvaise intention! Si le paresseux spirituel réussit par ses stériles désirs à se faire illusion sur son véritable état, les hommes tout-à-fait dépourvus de piété cherchent souvent par les actes de leur culte à se faire une illusion semblable. On participe au culte public et domestique, non pour adresser des prières à Dieu et pour s'instruire dans sa Parole, mais uniquement par habitude et par respect humain. On s'imagine peut-être faire quelque chose d'utile à la société par l'exemple que l'on donne; et cependant le Saint-Esprit nous dit ici que même lorsque leurs intentions ne sont pas directement mauvaises, *le sacrifice des méchants*, c'est-à-dire, dans le langage de l'Ecriture, des hommes sans piété, *est une abomination* devant Dieu. Dieu ne veut pas qu'on profane son culte en en faisant, pour ainsi dire, un moyen de gouvernement dans les familles ou dans les Etats. Il veut que ce soit un besoin du cœur qui nous pousse individuellement à le chercher, et que, si nous n'avons pas faim et soif de sa présence, nous allions du moins auprès de lui pour lui demander de nous faire sentir ce besoin.

Mais que dire de ceux qui prennent part à des actes

de culte dans une intention positivement mauvaise et pour tromper sur leur état spirituel les personnes dont ils espèrent retirer quelque avantage ? Cette *abomination* est surtout fréquente dans les temps de réveil religieux, et les chrétiens ne peuvent être trop sur leur garde pour le prévenir ou le réprimer. Il vaut mieux *répandre la pluie* de nos aumônes *sur les méchants et sur les gens de bien*, que d'exciter les pauvres à l'hypocrisie en témoignant trop hautement notre préférence pour ceux qui sympathisent avec nous par leurs principes chrétiens.

Le témoin menteur périra; mais l'homme qui écoute parlera et aura la victoire. Le sens de ces dernières paroles est, peut-être, celui-ci : l'homme qui ne rend témoignage que de ce dont il a pu acquérir une pleine certitude, obtiendra peu à peu la confiance de ceux auxquels il s'adresse; et lors-même que son témoignage serait un moment contesté, il finira par l'emporter sur celui des hommes plus habiles, mais moins véridiques.

Il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil pour résister à l'Eternel. Le cheval est équipé pour la bataille; mais la délivrance vient de l'Eternel. Il semble d'abord peu nécessaire de s'arrêter sur de pareilles déclarations. Dans un pays chrétien, tout le monde fait profession de reconnaître qu'aucun évènement n'arrive sans la volonté de Dieu et qu'aucun obstacle ne peut arrêter ses desseins, soit qu'il envoie la punition, soit qu'il accorde la délivrance. Et cependant n'est-il pas vrai que nous agissons souvent comme si nous avions

oublié cette vérité fondamentale? C'est ce qui a lieu chaque fois que nous dirigeons nos démarches d'après les calculs de la prudence humaine, sans rechercher avant tout l'approbation de Celui de qui seul dépendent les évènements. La prudence est nécessaire à consulter dans toutes les choses où la conscience n'est pas intéressée. Mais lorsque en faisant ce que cette prudence semble nous prescrire, nous manquerions en quelque chose à notre fidélité envers Dieu, souvenons-nous qu'*il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil pour résister à l'Eternel.* Nous ferons alors notre devoir, quels que soient les sacrifices qu'il nous coûte, et nous mettrons notre prudence à nous assurer par notre obéissance et par notre foi de la protection du Tout-Puissant.

CHAPITRE XXII.

VERSETS 1-8.

La renommée est plutôt à choisir que les grandes richesses, et une bonne estime plus que l'argent et l'or. L'estime et l'affection des personnes qui nous entourent sont les plus précieux des biens temporels. Elles facilitent la vie de celui qui les possède, et lui sont une source continuelle de jouissances ou de consolations. Lors donc qu'un homme emploie des moyens peu délicats pour augmenter sa fortune, l'or et l'argent qu'il acquiert ainsi sont bien loin de le dédommager de ce que de pareils procédés lui font perdre dans l'estime de ses concitoyens. Il n'y a que l'approbation de Dieu à laquelle nous devions, si cela était nécessaire, sacrifier celle des hommes, puisque, sans elle, quelles que fussent nos circonstances, nous ne pourrions avoir ni paix dans ce monde, ni bonheur dans l'éternité.

Le riche et le pauvre se rencontrent. Celui qui les a faits l'un et l'autre, c'est l'Eternel. Ces paroles pourraient être méditées sous différents points de vue. Elles nous rappellent que, malgré les différences extérieures qui les séparent, le riche et le pauvre sont placés au même rang quant aux dispensations générales de

Dieu envers l'humanité. Ils sont soumis aux mêmes affections, aux mêmes besoins, à une même mort et à un même jugement. Mais quant aux distinctions que Dieu a établies entre les hommes, cette sentence peut servir à combattre deux tendances opposées qui sont également dangereuses pour le repos de la société. De nos jours, les pauvres semblent souffrir de leurs privations avec un redoublement d'amertume. Un grand nombre d'entre eux voient dans l'inégalité des conditions une véritable injustice et disent que Dieu avait fait les hommes pour être égaux dans leurs jouissances et dans leurs droits. Cependant, l'expression qu'emploie le Saint-Esprit est contraire à cette pensée. Dire que l'Eternel a fait le riche et le pauvre, c'est dire qu'il a voulu qu'il y eût des riches et des pauvres; et, en effet, en donnant à chaque homme des mesures si diverses de talents et de forces, il a pourvu à ce que cette inégalité de positions reparût continuellement à mesure qu'on s'efforcerait de la détruire. Elle était nécessaire, cette inégalité, afin que les hommes eussent à exercer la libéralité et la reconnaissance. Elle les unit aussi les uns avec les autres par un plus grand nombre de liens; car, et c'est ici la seconde leçon que nous donne la sentence de Salomon prise à ce point de vue, si Dieu a fait le riche et le pauvre, c'est pour qu'ils *se rencontrent*. L'égoïsme chez le riche est aussi contraire à sa volonté que l'esprit de révolte chez le pauvre. Il ne suffit pas que les hommes de conditions diverses se rencontrent inévitablement par les services que les uns rendent et que les autres paient. Il faut qu'ils se ren-

contrent aussi par les nombreux services d'un autre genre que les hommes d'une condition aisée peuvent rendre à leurs concitoyens moins favorablement placés. Cette expression nous montre de plus que la bienfaisance doit s'exercer de manière à rapprocher autant que possible la personne qui donne de celle qui reçoit. Il n'y a que l'Evangile qui, en inspirant à la fois la charité aux uns et la résignation aux autres, puisse offrir un remède efficace aux maux qui, plus que jamais, travaillent la société et souvent la menacent de ruine.

L'homme bien avisé prévoit le mal et se tient caché; mais les simples passent outre et en souffrent le dommage. Le mot *simple* n'a pas toujours exactement la même signification. C'est pour cela que la Parole de Dieu qui, en général, nous recommande la simplicité, nous avertit quelquefois des dangers que court l'homme simple. Dieu veut que nous soyons *simples* dans le sens où ce mot est opposé à celui de *double.* Il veut que les yeux de notre âme soient tournés vers un seul objet, *la seule chose nécessaire*, et que les autres choses ne nous occupent que d'une manière subordonnée à celle-là. Il veut aussi que nous nous préservions de cette *duplicité* par laquelle on cherche à tromper les autres sur ses sentiments et sur ses motifs. Mais dans le sens où par simplicité il faut entendre un défaut de réflexion et de prudence, Dieu ne veut pas que nous soyons *simples.* Il nous a donné la raison pour nous guider dans les choses de cette vie; et si nous en faisions constamment usage, nous pourrions éviter une grande

partie de nos maux. Quant à ce qui concerne notre âme, ne peut-on pas dire que *l'homme bien avisé prévoit le mal que méritent ses transgressions et se tient caché* dans l'arche du salut par une foi sincère au sacrifice de Jésus-Christ? Nous devons aussi *prévoir le mal* que nous pourrions à chaque instant être tentés de commettre, afin de le prévenir par notre vigilance et par nos prières.

La vigilance suppose l'humilité et la crainte de déplaire à Dieu. Nous voyons dans le verset suivant quels sont les biens que ces dispositions nous procurent : *La récompense de la modestie et de la crainte de l'Eternel sont les richesses, la gloire et la vie.* Sous la dispensation évangélique, ce ne seront peut-être pas les richesses et la gloire de ce monde, ni une grande prolongation de notre existence ici-bas; mais ce seront *les richesses incompréhensibles de Christ*, la participation à la gloire éternelle, enfin cette vie spirituelle et divine dont il est dit : *Celui qui a le Fils a la vie.*

Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie. Lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en éloignera point. Il s'agit évidemment ici de l'instruction religieuse. Elle seule est également nécessaire au *jeune enfant* et à l'homme *devenu vieux.* On voit même par les dernières paroles que, sous le nom d'*instruction*, nous devons entendre l'éducation religieuse et l'impulsion donnée dans ce sens à toute la conduite. Salomon nous enseigne donc qu'il ne faut pas attendre qu'un enfant ait la raison un peu développée pour chercher à lui inculquer des sentiments de foi et de piété. Sans doute, il

faut attendre cet âge pour l'instruire d'une manière approfondie et méthodique des doctrines du christianisme et des devoirs qui en découlent. Mais bien longtemps avant cette époque, on peut lui donner des idées justes, quoique faibles et incomplètes, de ces sublimes objets. Il est même essentiel, pour la piété future d'un homme parvenu à l'âge de raison, qu'il ne puisse pas se souvenir d'un temps où l'idée de Dieu lui fut étrangère. Dès qu'un enfant sait ce que c'est qu'obéir ou désobéir, il a l'idée du bien et du mal. On peut donc lui faire comprendre que le Dieu qui a créé toutes choses et qui lui dispense à son gré la santé ou la maladie, que ce Dieu, en un mot, tout-puissant et tout bon, veut qu'il fasse ce qui est bien. On l'engagera à demander pardon à Dieu de ses fautes à mesure qu'il les reconnaît. On lui parlera du Sauveur au nom duquel ce pardon nous est accordé et par qui nous pouvons obtenir le changement de notre cœur. En priant chaque jour avec leur enfant, un père ou une mère l'habitueront à remercier Dieu de ses soins journaliers et à implorer son secours pour lui-même ou pour ses parents lorsqu'ils sont dans quelque souffrance. Les habitudes du premier âge sont celles qui laissent la plus profonde impression. Il est rare de lire la vie de quelque chrétien éminent dans le règne de Dieu sans y voir qu'il avait eu dans son enfance des habitudes de piété. Souvent ces habitudes, ainsi que les principes d'où elles découlent, se perdent pendant la jeunesse. Mais lorsque, plus tard, la conscience est réveillée par quelque prédication ou quelque dispen-

sation providentielle, le souvenir des impressions passées rend ces nouvelles impressions beaucoup plus pénétrantes, et devient ainsi dans la main de Dieu un puissant moyen de conversion. Plus donc les parents sentiront pour eux-mêmes le prix d'une foi vivante et pratique, plus ils s'efforceront de bonne heure, par leurs prières et par leurs soins, d'assurer à leurs enfants la disposition qui seule *a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir.*

VERSETS 9-14.

L'œil bienfaisant sera béni, parce qu'il aura donné de son pain au pauvre. L'œil bienfaisant! Cette expression paraît singulière. Pourquoi l'œil est-il nommé ici plutôt que la main? Peut-être le choix de ce mot doit-il nous enseigner que l'essentiel dans la bienfaisance, c'est de *voir*, c'est-à-dire de savoir comprendre les souffrances et les besoins de ceux qu'on doit soulager, et de le leur exprimer en arrêtant sur eux le regard de l'amour. Lorsqu'une fois nous les avons compris et que nous y sympathisons, nous sommes tout naturellement disposés à les soulager si la chose nous est possible. Ce serait même pour nous un sacrifice que de ne pas le faire. Mais, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, c'est précisément cette connaissance et cette sympathie qui nous manquent d'ordinaire. Nous avons de la peine à nous identifier avec la position de ceux dont la condition sociale est très-différente de la nôtre. Nous ne savons pas deviner les privations de ceux d'entre

les indigents qui répugnent à en faire un étalage; et c'est pour cela que nous mettons peu d'empressement à les soulager. Si nous voulons donc être assurés par notre active compassion pour les malheureux que nous sommes *les bénis du Père* (Matth., XXV, 34), cherchons avec une charité délicate à connaître les besoins qu'ils craignent de nous avouer, et alors il ne nous sera pas difficile de donner à manger à ceux qui ont faim, de vêtir ceux qui sont nus et de visiter dans leurs afflictions les prisonniers et les malades (35, 36).

Le roi est ami de celui qui aime la pureté du cœur et qui a de la grâce dans ses discours. Lors même que ces paroles ne se rapporteraient qu'à un roi humain, elles auraient pour nous la même portée que s'il s'agissait ici du chef divin de l'Eglise; car elles expriment nécessairement ce que doit approuver un roi dont les sentiments sont conformes à la vérité divine. De qui donc, d'après ce verset, notre Roi est-il l'ami? *De celui qui aime la pureté du cœur et qui a de la grâce dans ses discours.* La pureté des intentions, la sincérité dans le désir d'obéir à Dieu sont des dispositions sans lesquelles il nous est impossible de rester dans une véritable communion de cœur avec lui. *Abraham fut appelé l'ami de Dieu,* nous dit l'Ecriture (Jacq., II, 23). Or, il a prouvé, par l'ensemble de sa vie et, en particulier, par le sacrifice de son fils Isaac, que, quels que fussent les renoncements, il obéissait à cet ordre de Dieu : *Marche devant ma face et sois entier* (Gen., XVII, 1), c'est-à-dire : Sois à moi de tout ton cœur et sans partage.

Pour être ami de notre divin Roi, il faut aussi *avoir de la grâce dans ses discours*. Cette expression ne peut pas signifier ici le talent de prononcer des discours agréables. Ceux qui *aiment la pureté du cœur* ne sont pas ceux qui mettent de la recherche dans leurs paroles. Elle se rapporte à cette grâce de Dieu dont il est dit : *Que vos discours soient toujours accompagnés de grâce et assaisonnés de sel, afin que vous puissiez répondre à chacun comme il faut* (Col., IV, 6); et ailleurs : *Que vos discours servent à l'édification et qu'ils communiquent la grâce à ceux qui les entendent* (Ephés., IV, 29). Il faut donc que nos discours soient empreints des sentiments que la grâce de Dieu met dans le cœur des fidèles. Il faut qu'on y retrouve l'humilité, la paix, la charité, l'espérance et toutes les autres dispositions qui résultent d'une foi éclairée et sincère. Hélas! dans combien de moments les discours des chrétiens ne trahissent-ils pas des dispositions toutes différentes! Demandons à Dieu de nous *sanctifier par la vérité* et de nous faire *aimer la pureté de cœur*. Alors nos discours manifesteront naturellement cette *grâce* de Dieu dont nos cœurs seront vivifiés; car *c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle*.

Les yeux de l'Eternel protégent la sagesse; mais il confond les paroles du perfide. La sagesse que Dieu protége est mise ici en opposition avec *les paroles du perfide*. Cette sentence a donc encore pour objet la sincérité et la droiture, mais en appliquant ces dispositions à nos rapports avec les hommes. Si LES YEUX *de l'Eternel*, sous le nom de *sagesse*, protégent la sincérité, c'est,

comme il est dit ailleurs, que *ses yeux contemplent et ses paupières* SONDENT *les fils des hommes* (Ps. XI, 4). Il lit jusqu'au fond de nos pensées; il voit si nous disons *la vérité telle qu'elle est dans notre cœur* (Ps. XV, 2), ou si nous cherchons à tromper les autres sur nos sentiments et sur nos motifs. Il faudrait que, par la foi, nous vissions toujours au-dessus de nous cet œil qui nous *sonde* et qui nous pénètre. Nous serions nécessairement plus attentifs à nos paroles, afin de n'en laisser échapper aucune qui ne fût la véritable expression de ce que Dieu voit dans notre cœur.

Le paresseux dit : Le lion est là dehors; je serai tué par les rues. Quelle vive image Salomon nous présente ici des craintes chimériques que l'on allègue souvent pour se dispenser d'agir dans son propre intérêt ou dans celui des autres! *Le paresseux* DIT. Cela semble exprimer qu'il ne croit pas lui-même au danger dont il parle. Les hommes qui redoutent des dangers imaginaires sont des esprits faibles ou des poltrons et non pas des paresseux. Les craintes qui arrêtent ceux-ci ne sont ordinairement que des prétextes. Quelquefois, il est vrai, nous réussissons à nous tromper nous-mêmes et à nous persuader que ce sont bien nos craintes qui nous empêchent d'agir. Dans l'un et l'autre cas, cherchons à nous rendre compte de nos secrets motifs; et nous nous humilierons d'être arrêtés dans l'accomplissement de quelque devoir ou par ces craintes, ou par ces prétextes. Prions Dieu de nous donner plus de zèle et de dévouement, et souvenons-nous que tant que nous sommes sur le chemin de

l'obéissance, il ne peut rien nous arriver que Dieu ne l'ait disposé dans sa sagesse pour notre véritable bien. *Qui est-ce qui dit que cela a été fait et que le Seigneur ne l'a point commandé* (Lament., III, 37). *Remets ta voie sur l'Eternel et t'assure en lui, et il travaillera pour toi. Assure-toi en l'Eternel et fais ce qui est bon* (Ps. XXXVII, 5 et 3).

VERSETS 15-21.

La folie est liée au cœur du jeune enfant; mais la verge du châtiment la fera éloigner de lui. Nous avons déjà souvent vu, dans les Proverbes, le mot *folie* employé à la place de celui de culpabilité ou de péché. En effet, on ne punit pas un enfant de ce qu'il a l'imprudence et la légèreté de son âge, mais on le punit lorsqu'il fait des choses que sa conscience peut condamner. C'est donc le *péché* qui *est lié au cœur du jeune enfant;* ou, en d'autres termes, cette sentence signifie qu'un enfant manifeste dès le premier âge le principe de péché qu'il porte dans son cœur. Ce n'est point ici un enseignement isolé dans l'Ecriture. Au contraire, la Bible déclare ou suppose partout que depuis la chute du premier homme, nous naissons tous sous l'empire du péché; en sorte que, sans la rédemption opérée par Jésus-Christ, rien n'aurait pu nous y soustraire. Ce ne sont donc pas les châtiments d'un père ou d'une mère qui peuvent changer le cœur d'un enfant et faire une œuvre de régénération réservée à la toute-puissante grâce de Dieu (voyez Matth., XIX, 25, 26). Une sévérité exagérée, bien loin de remplir

le but, ne ferait qu'augmenter le mal. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une discipline à la fois ferme et douce, exercée par des parents comme un devoir sacré, aura sur leurs enfants les effets les plus salutaires. En comprimant les mauvais penchants à mesure qu'ils se manifestent, on les empêche de se développer et de dégénérer en habitudes invétérées. Rien ne peut mieux nous former à l'obéissance envers Dieu et au sacrifice de notre volonté propre que d'avoir eu dès notre enfance l'habitude de l'obéissance envers nos supérieurs. Cette discipline morale, en nous faisant connaître nos torts, tend aussi à éclairer notre conscience et à la rendre plus scrupuleuse. Or, c'est là la préparation la plus efficace pour recevoir avec foi la bonne nouvelle d'un salut gratuit; car pour en sentir tout le prix, il faut avoir reconnu la profondeur de notre misère et l'insuffisance de nos propres forces pour combattre contre le péché.

Celui qui fait tort au pauvre pour s'enrichir et pour donner au riche ne peut manquer de tomber dans l'indigence. On comprend qu'un homme dépourvu de la crainte de Dieu puisse être entraîné par la cupidité à faire tort au pauvre pour s'enrichir lui-même; mais on ne comprend pas aussi facilement dans quel but il ferait tort au pauvre *pour donner au riche.* Il est probable que cette déclaration s'applique avant tout à des juges qui, dans un procès entre un homme riche et un homme pauvre, donneraient injustement gain de cause au premier pour recevoir de lui quelque récompense. Une pareille iniquité révolte tous nos senti-

ments. Mais on se permet quelquefois dans le même genre des choses qui, sans exciter la réprobation des hommes, ne sont peut-être pas moins coupables aux yeux de Dieu. Ainsi, on profitera du besoin de pauvres ouvriers ou marchands pour leur disputer le salaire de leur travail ou le prix de leurs marchandises; et la personne qui commet cette injustice pourra en même temps paraître généreuse en faisant des présents à des parents et à des amis qui n'en ont pas besoin. N'est-ce pas là précisément *faire tort au pauvre pour donner au riche*, et peut-être même *pour s'enrichir*, en s'attirant des faveurs plus que réciproques? Il nous est permis, grâces à Dieu, de nous donner mutuellement, entre parents et amis, des marques d'affection, aussi bien par des dons que par des paroles. Mais il faut prendre garde de ne pas nous laisser entraîner par ce plaisir de manière à négliger le devoir sacré de la bénéficence. Il ne faut pas non plus donner le nom de générosité à des procédés qui, loin d'exiger du renoncement, sont pour nous une jouissance. C'est ce que notre Sauveur a voulu faire entendre à ses disciples en leur disant : *Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie font la même chose? Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie prêtent aussi aux gens de mauvaise vie, afin d'en recevoir la pareille* (Luc, VI)?

Prête ton oreille et écoute les paroles des sages; applique ton cœur à ma science; car ce sera une chose agréa-

ble pour toi si tu les gardes au-dedans de toi, et elles se répandront ensemble sur tes lèvres. Nous retrouvons ici une vérité souvent répétée par les écrivains sacrés, savoir : que c'est avec le cœur et non pas seulement avec l'esprit qu'il faut saisir les enseignements de la Parole de Dieu pour qu'ils puissent nous être salutaires. *Applique* TON CŒUR *à ma science,* dit Salomon. Lorsque l'officier éthiopien demanda à Philippe s'il pouvait être baptisé, Philippe répondit : *Si tu crois* DE TOUT TON CŒUR, *cela t'est permis* (Actes, VIII, 37). *Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche,* dit saint Paul, *et que tu croies* DANS TON CŒUR *que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé* (Rom., X, 9). Pour être capable de confesser Jésus, même au travers des persécutions et des opprobres, il faut, en effet, que notre foi, au lieu d'être une opinion de notre esprit, soit une vie dans notre cœur. Mais indépendamment de ces circonstances extraordinaires, c'est dans toutes les occasions qu'il faut avoir *appliqué* notre *cœur* à la *science* et aux *paroles* du Saint-Esprit pour qu'elles puissent se répandre sur nos lèvres. *C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle ;* et si nous ne faisons que répéter aux autres les choses que nous avons entendues sans les sentir nous-mêmes, il est impossible qu'elles leur fassent une véritable impression. Le plus simple fidèle qui peut dire : *Je raconterai ce que l'Eternel a fait pour mon âme,* produira plus d'effet sur ceux qui l'entendent que les discours éloquents d'un homme qui a accepté dans son esprit les doctrines du salut, mais qui n'en a pas encore éprouvé réellement l'efficace.

Cette observation s'applique particulièrement aux hommes appelés par leurs fonctions à enseigner et à diriger les autres. Aussi Salomon ajoute-t-il : *Ne t'ai-je pas écrit des choses qui conviennent à ceux qui gouvernent pour le conseil et pour la science? Afin de te donner à connaître la certitude des paroles de vérité et que tu puisses répondre des paroles de vérité à ceux qui te consultent.* Heureux les serviteurs de Dieu qui ont senti se réaliser dans leur cœur *la certitude des paroles de vérité* qu'ils annoncent! Après avoir été désaltérés eux-mêmes par l'eau qui donne la vie, ils serviront d'instruments pour désaltérer les autres, suivant cette déclaration de notre Sauveur : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive découleront de lui* (Jean, VII, 27, 38).

VERSETS 22 JUSQU'A LA FIN.

Ne pille point le pauvre parce qu'il est pauvre, et ne foule point l'affligé à la porte. Car l'Eternel prendra leur cause en main et pillera l'âme de ceux qui les auront pillés. Cette nouvelle exhortation à ne pas faire tort au pauvre s'adresse encore particulièrement aux hommes appelés à rendre la justice. Cela se voit par cette expression : *Ne foule point l'affligé à la porte;* car, chez les Israélites, c'était à la porte des villes qu'on jugeait les procès et qu'on examinait les accusés. Cette autre expression : *Ne pille point le pauvre parce qu'il est pauvre*, signifie probablement que si les juges condamnent le pauvre, ce ne doit jamais être par cupidité ou par

prévention, mais seulement dans le cas où la justice les y oblige. Il semble que des juges devraient être naturellement disposés à favoriser dans leurs sentences les pauvres plutôt que les riches ; et il faut que l'intérêt personnel ait bien étouffé dans le cœur de l'homme les sentiments de l'équité et de la compassion pour que ce soit contre une conduite opposée que les juges aient besoin d'être si fortement exhortés. Mais ce n'est pas seulement aux hommes appelés à des fonctions particulières que s'adresse le Saint-Esprit ; cette sentence s'applique aux injustices de toute espèce auxquelles entraîne la cupidité. L'une de ces injustices est signalée dans les derniers versets du chapitre, par ces mots simples et frappants : *Ne transporte point la borne ancienne que tes pères ont posée.* Ceux qui seraient tentés de faire, aux dépens de leur prochain, quelque gain déshonnête, doivent se rappeler que *l'Eternel prend en main la cause* de ceux à qui l'on fait tort et *pillera l'âme de ceux qui les auront pillés.* Or, *que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perdait son âme, et quel dédommagement lui donnerait-on pour la perte de son âme?* (Matth., XVI, 26. Marc, VIII, 36, 37.)

Ne te rends point compagnon de l'homme colère et ne vas point avec l'homme furieux, de peur que tu n'apprennes ses manières et que tu ne mettes un piége dans ton âme. La violence, l'emportement, la facilité à se mettre en colère sont des vices qui, pour l'ordinaire, ne déshonorent pas un homme aux yeux du monde. Ils sont même au nombre de ceux dont certains esprits ne craignent pas quelquefois de se glorifier. Plus sou-

vent, du moins, on les excuse comme n'entraînant pas avec eux une idée de bassesse, et aussi parce qu'on suppose qu'étant un effet du tempérament, l'âme en est à peine responsable. Cependant, si cette dernière excuse était fondée, elle s'appliquerait par le fait à tous les vices; car il n'en est aucun dont on ne pût dire qu'il résulte des dispositions naturelles avec lesquelles nous sommes nés, ou bien de l'éducation que nous avons reçue. D'ailleurs, si nous pouvons éprouver involontairement un premier mouvement de colère, la durée de ce sentiment dans notre cœur et les conséquences qui en résultent dépendent toujours de notre volonté. Or, ce sont les conséquences de la colère qui sont surtout funestes. En détruisant notre équilibre moral, elle nous prive de la communion avec Dieu et elle peut nous entraîner à des paroles ou à des actes dont nous aurions à nous repentir toute notre vie. Elle est particulièrement dangereuse lorsque des supérieurs s'y laissent aller à l'égard de leurs inférieurs, et, par-dessus tout, lorsque ce sont des pères et des mères à l'égard de leurs enfants. Ceux qui se reconnaissent une disposition à la violence, ou seulement une grande vivacité de caractère, doivent mettre toutes les forces de leur volonté à réprimer leur premier mouvement et à attendre, pour adresser des reproches ou infliger une punition, que leur émotion de colère soit calmée. La Parole de Dieu, tout en admettant qu'il peut y avoir de saintes colères, nous met en garde contre la prolongation de ce mouvement et contre les actes qu'il peut produire. Si vous

vous mettez en colère, dit saint Paul, *ne péchez point. Que le soleil ne se couche point sur votre colère.* En même temps comme ce vice, plus encore que d'autres peut-être, est provoqué par l'exemple, c'est particulièrement à fuir la société des hommes violents et querelleurs que l'Ecriture nous exhorte dans le passage qui nous occupe.

Dans les versets qui suivent, Salomon revient encore sur le danger des cautionnements : *Ne sois point de ceux qui frappent dans la main*, dit-il, *ni de ceux qui cautionnent les dettes. Si tu n'avais pas de quoi payer, voudrais-tu qu'on prît ton lit de dessous toi?* On pourrait s'étonner d'un si grand nombre d'exhortations sur ce sujet et supposer qu'il n'entre pas de mal moral dans l'imprudence de ceux qui se rendent caution d'une dette. Le mal moral y entre cependant et sous plusieurs points de vue. Il n'arrive presque jamais qu'un homme souffre seul de ses pertes de fortune. Dans le cas même où il n'aurait pas une famille qui en souffrît avec lui, cette perte est ressentie de diverses manières par les ouvriers qu'il ne peut plus employer et par les pauvres qu'il ne peut plus secourir. Si donc c'est par ses imprudences qu'il s'est privé de ses biens, les maux qui en résultent pour les autres retombent sur sa conscience. De plus, on cautionne souvent pour des sommes au-dessus de ce qu'on possède soi-même et on s'expose ainsi à ne pas pouvoir remplir ses engagements, c'est-à-dire à commettre une injustice. Outre cela, il résulte de tous ces embarras des inquiétudes sans cesse renaissantes qui privent celui qui en souffre

de toute paix intérieure et l'empêche de s'occuper de ses intérêts spirituels.

Tout ce que l'on peut imaginer sur les funestes conséquences des cautionnements imprudents, s'applique avec non moins de force à ces entreprises hasardeuses par lesquelles tant d'hommes, dans l'espoir d'un gain plus rapide, s'exposent à perdre, non-seulement ce qu'ils possèdent, mais ce que d'autres leur ont confié. Lorsqu'on voit les maux de tout genre qui ont pour première cause l'amour du gain ou la cupidité, on comprend la divine sagesse des exhortations sévères en apparence que l'Ecriture-Sainte renferme sur ce sujet, et on se rappelle en particulier cette déclaration d'un apôtre : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perdition, car l'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux ; et quelques-uns les ayant recherchées avec ardeur, se sont détournés de la foi et se sont eux-mêmes embarrassés dans bien du tourment* (1 Tim., VI, 9, 10).

CHAPITRE XXIII.

VERSETS 1-11.

Quand tu seras assis pour manger avec un prince, considère avec attention ce qui sera devant toi. Autrement, tu te mettras le couteau à la gorge si ton appétit te domine. Ne désire point ses délicatesses, car c'est une viande trompeuse. Il est difficile de bien déterminer le sens de ces exhortations. On peut dire cependant, qu'en général, elles nous engagent à nous tenir sur nos gardes lorsque nous avons l'occasion de satisfaire nos goûts de sensualité. Saint Paul nous dit *d'user de ce monde comme n'en usant pas*, c'est-à-dire qu'il faut rester détachés des choses de ce monde et qu'il faut profiter des jouissances légitimes que Dieu nous accorde sans permettre que notre cœur leur devienne asservi. C'est là l'exemple que cet apôtre nous donne lui-même. *Il m'est permis d'user de toutes choses*, dit-il ; *mais il n'est pas toujours bon de le faire. Il m'est permis d'user de toutes choses ; mais je ne me rendrai esclave de rien* (1 Cor., VI, 12). Quelquefois, c'est la faveur des chefs de l'Etat ou de quelque riche protecteur qui nous procure les moyens de mener une vie plus commode et plus conforme à nos goûts. Si donc nous sommes trop attachés à ces

avantages, la crainte de perdre la faveur qui nous les procure pourrait nous empêcher de confesser notre foi ou de remplir un devoir auquel Dieu nous appelle. C'est alors qu'étant, en quelque sorte assis à la table des grands, nous tomberions dans le péché en DÉSIRANT *leurs délicatesses*, et que ce *désir* les ferait devenir pour nous *une viande trompeuse*.

Ces avantages de fortune, auxquels nous sommes si souvent tentés de sacrifier notre devoir, sont toujours bien fragiles par leur nature : *Ne te travaille point pour t'enrichir*, continue le prophète ; *mais désiste-toi de ta résolution. Jetterais-tu les yeux sur ce qui bientôt ne sera plus? Car certainement il se fera des ailes ; il s'envolera aux cieux comme un aigle.* On voit que ce n'est pas seulement depuis les révolutions de nos sociétés modernes que les richesses *se font des ailes* pour *s'envoler* de la main de leurs possesseurs. Dieu, qui savait combien les hommes seraient disposés à mettre leur cœur aux biens de ce monde, a voulu que, déjà avant d'en être séparés par la mort, nous pussions faire l'expérience de leur fragilité. Nous serions heureux si cette expérience nous aidait à contenir dans de justes bornes le désir légitime de posséder de quoi fournir à nos divers besoins. Alors, au lieu de *nous travailler pour nous enrichir* en *jetant les yeux sur ce qui bientôt ne sera plus*, nous travaillerons pour ces biens invisibles qui se trouvent là *où les vers et la rouille ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent.*

Ces biens invisibles appartiennent à tous ceux qui les cherchent en Jésus-Christ par une foi sincère et vi-

vante. Ici, la part de l'un ne diminue pas la part de l'autre. Quant aux richesses terrestres, au contraire, l'envie qu'elles excitent chez ceux qui en sont privés est un des plus grands maux dont l'amour de l'argent est la source. Ces sentiments d'envie peuvent se trouver chez ceux même qui les cachent sous des apparences affectueuses. C'est ce que Salomon exprime en disant : *Ne mange point le pain de celui qui est envieux et ne mange point ses viandes agréables. Car tel qu'il pense en son âme, il te dira bien : mange et bois ; mais son cœur n'est point avec toi. Tu voudrais rejeter ton morceau que tu auras mangé et tu auras perdu tes belles paroles.* Voir avec amertume que d'autres possèdent ce que nous ne possédons pas, est une chose si naturelle au cœur égoïste de l'homme déchu, qu'il n'y a peut-être que de vrais sentiments chrétiens qui puissent, en toute occasion, nous préserver de l'envie. Il n'est pas nécessaire d'être privé des biens de la fortune pour être exposé à cette tentation. On peut envier la santé, l'instruction, l'entourage d'une famille, les adoucissements à certaines peines et jusqu'aux consolations qui découlent de la foi. Mais si nous croyons véritablement que Dieu nous donne en toutes choses la part de biens et de maux la plus convenable à notre avancement spirituel, nous ne désirerons pas que notre part soit changée; et si nous aimons véritablement notre prochain, nous saurons jouir, même sans les partager, des biens de tout genre que Dieu lui accorde. *La charité n'est point envieuse ; elle est pleine de bonté.*

Ne parle point quand un fou t'écoute ; car il méprisera

la prudence de tes discours. Dieu veut que nous rendions témoignage aux vérités qu'il nous a été donné de croire. C'est un devoir à remplir toutes les fois que nous y sommes appelés, lors même qu'en le remplissant nous nous attirerions le mépris ou le blâme des personnes qui nous entendent. Mais il y a des occasions où, sans manquer de fidélité, nous pouvons garder le silence et où même nous aurions tort de proclamer tous les objets de notre foi. Lorsque nous sommes avec des personnes légères qui ne nous parlent de nos croyances que par curiosité et sans aucun désir d'une discussion sérieuse, il faut couper court à ce genre d'entretien en leur faisant comprendre que, pour nous, ce sont des choses trop dignes de respect pour les mêler à des conversations ordinaires. Si nous agissions autrement, le *fou* qui nous *écoute méprisérait la prudence de nos discours* et nous exposerions les vérités religieuses aux sarcasmes des mondains. Quand nous parlons, ce doit être dans l'espérance de faire quelque bien; de sorte qu'il est plus charitable de nous taire dans le cas où nos paroles ne feraient que donner occasion de blasphémer contre les doctrines du salut. Sous ce rapport, aussi bien que sous tous les autres, il est intéressant et utile d'étudier l'exemple de notre Sauveur. Lorsqu'il est interrogé par des pharisiens ou des sacrificateurs que leur orgueil et leurs intérêts empêchent de le reconnaître pour le Messie, il semble éviter de leur dire trop ouvertement ce qu'il est, de peur que leur incrédulité ne devienne plus coupable; et il se contente, pour l'ordinaire, de les renvoyer à ses œu-

elles comme preuve de sa mission. Mais lorsqu'il s'adresse à des âmes sincères, telles que l'aveugle de Jérusalem (Jean, IX, 35-37) ou même à la Samaritaine, malgré ses erreurs et ses péchés (Jean, IV, 25, 26), il leur déclare ce qu'il est de la manière la plus directe et la plus positive. Demandons à Dieu la véritable prudence chrétienne, afin que nous *sachions répondre à chacun comme il faut* et faire servir nos paroles ou notre silence au bien de notre prochain et à la gloire de Dieu.

VERSETS 12-18.

Applique ton cœur à l'instruction et tes oreilles aux paroles de la science. Puisque le Saint-Esprit nous rappelle encore ici la nécessité d'appliquer notre cœur aux vérités divines, il ne peut pas être superflu de fixer de nouveau notre attention sur un sujet aussi important. On peut, en effet, se faire là-dessus les illusions les plus dangereuses. Parce qu'on a reçu dans son esprit les vérités de la foi, on peut s'imaginer qu'on a dans le cœur les sentiments que ces vérités doivent naturellement produire. Ainsi, nous savons et nous proclamons au besoin que les doctrines du salut disposent l'homme à l'humilité, à l'amour pour Dieu, à la charité envers le prochain, au renoncement, à la résignation et à l'espérance. Mais nous pouvons savoir ces choses et ne pas en avoir nous-mêmes fait l'expérience. Examinons donc avec soin quels effets ces doctrines ont produit sur nos dispositions et sur notre vie. Et

quel que soit le résultat de cet examen, car il serait un sujet d'humiliation pour les chrétiens les plus fidèles, méditons de nouveau tous les jours les mêmes vérités dans un esprit de prière et de recueillement, afin que Dieu fasse pénétrer de plus en plus dans nos cœurs leur influence régénératrice.

N'épargne point la correction au jeune enfant. Quand tu l'auras frappé de la verge, il n'en mourra pas. Tu le frapperas avec la verge, et tu délivreras son âme du sépulcre. La plupart des chrétiens éprouvent une impression pénible en voyant la sévérité envers les enfants si souvent recommandée dans le livre des Proverbes. C'est que Celui qui a fait le cœur des pères et des mères savait combien ils auraient besoin que leur obligation, sous ce rapport, leur fût souvent rappelée. La Bible ne leur recommande nulle part d'aimer leurs enfants, parce qu'une pareille recommandation aurait été superflue; mais elle les exhorte à ce que cette affection ne dégénère pas en faiblesse. Il est très-vrai qu'on voit des parents user d'une sévérité déplacée. Aussi saint Paul dit-il : *Pères, n'aigrissez point vos enfants, de peur de leur abattre le courage.* Mais, en général, ceux qui ont cette sévérité exagérée l'ont par violence de caractère et non par un sentiment de devoir mal appliqué. Ils puniront leur enfant dans un moment de colère, non pas en proportion de sa culpabilité, mais en proportion du tort que sa faute leur occasionne. Cet excès n'est donc point à craindre de la part des parents qui ne puniront que pour obéir à Dieu et pour remplir un devoir pénible. Ils agiront de

manière à ce que leurs enfants puissent voir leur tendresse au travers de leur sévérité et sentent augmenter leur affection pour eux avec la crainte de leur déplaire.

Les autres sentences de ce chapitre prouveraient, au besoin, que la fermeté exigée de Dieu de la part des parents est loin d'exclure la tendresse. Ces sentences, en effet, semblent être adressées à son fils par une mère aussi affectueuse que vigilante : *Mon fils, si ton cœur est sage, mon cœur s'en réjouira; oui, moi-même je m'en réjouirai, et mes reins tressailleront de joie quand tes lèvres prononceront des choses droites*, etc. On peut dire du moins qu'ici et dans d'autres passages des Proverbes le Saint-Esprit s'adresse à nous comme aux enfants de notre Père céleste, et que Dieu prend cette forme pleine de tendresse pour que ses exhortations fassent plus d'impression sur nos cœurs.

Ces leçons paternelles continuent ainsi : *Que ton cœur ne porte point d'envie aux pécheurs; mais adonne-toi à la crainte de l'Eternel continuellement. Car il y aura véritablement bonne issue pour toi, et ton attente ne sera point trompée.* Il y a un point de vue sous lequel ces paroles pourraient, en particulier, s'appliquer aux jeunes gens. Lorsque des parents pieux empêchent leurs enfants de contracter certaines habitudes ou de se livrer à certains plaisirs qui leur paraissent condamnables, ces enfants portent quelquefois envie à ceux de leurs contemporains dont les parents ont des principes moins sévères. Le Saint-Esprit les exhorte ici à réprimer ce sentiment coupable. Ils doivent de-

mander à Dieu de mettre lui-même sa crainte dans leurs cœurs, afin que leur obéissance ne soit pas forcée, mais volontaire. Alors ils feront l'expérience de la douceur qui se trouve dans le service de Dieu, et l'*attente* qu'ils auront en lui *ne sera point trompée.*

Cependant c'est à tous les fidèles, quel que soit leur âge, que cette exhortation s'adresse. Si en recevant dans notre cœur les vérités de la foi, nous avons reconnu la nécessité d'abandonner des occupations ou des plaisirs qui nous étaient spirituellement nuisibles, ne nous arrive-t-il jamais de regretter par moments ces occupations ou ces plaisirs et d'envier alors les hommes qui, moins scrupuleux, parce qu'ils sont moins éclairés, peuvent s'y livrer avec une conscience tranquille? Dans ces moments de tentation, prions Dieu de nous faire sentir quels sont les priviléges de l'âme chrétienne. Cherchons à nous rappeler l'appui que notre foi nous a donné dans des circonstances de malheur ou d'inquiétude; et disons-nous que cette précieuse foi ne peut se conserver et faire des progrès que si nous persévérons dans la fidélité et la vigilance. Oui, si nous nous *adonnons à la crainte de l'Eternel continuellement, notre attente,* dans les mauvais jours comme dans les bons, *ne sera point trompée;* et quand viendra le moment de déloger d'ici-bas, *il y aura véritablement bonne issue pour nous,* c'est-à-dire que *l'entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous sera librement et pleinement accordée* (2 Pierre, I, 11).

VERSETS 19 JUSQU'A LA FIN.

Toi, mon fils, écoute et deviens sage, et dirige ton cœur dans la bonne voie. Ne sois point avec les avaleurs de vin ni avec les gourmands de viande; car l'avaleur et le gourmand seront appauvris, et le long dormir fait qu'on porte des robes déchirées. C'est encore aux jeunes gens que ces exhortations contenues dans ces versets et tous les suivants conviennent d'une manière spéciale. Salomon y revient à plusieurs reprises sur le danger des excès dans le manger et le boire, lors même, à ce qu'on peut conclure de ces expressions, que cet excès n'irait pas jusqu'à priver de sa raison l'homme qui s'y livre. Il fait voir que le défaut de sobriété conduit à d'autres égarements, et qu'en particulier il dispose le cœur aux passions impures. Toutes ces exhortations sont remarquables par les images vives et familières sous lesquelles elles sont présentées. Telle est celle-ci que nous venons de rappeler: *Le long dormir fait qu'on porte des robes déchirées.* Ce sont de ces expressions qu'on ne pourrait qu'affaiblir en les analysant et qu'il faut laisser se graver d'elles-mêmes dans la mémoire par leur simplicité et leur justesse.

Ecoute ton père; c'est celui qui t'a donné la vie; et ne méprise point ta mère quand elle sera devenue vieille. La pensée de mépriser un père ou une mère parce qu'ils sont devenus vieux révolte, sans doute, tous ceux qui lisent cette sentence. Il ne faudrait pas se hâter cepen-

dant de regarder l'exhortation de Salomon comme superflue dans les pays chrétiens. Elle l'est peut-être moins de nos jours qu'à aucune autre époque. Si le sentiment du respect pour toutes les supériorités s'est affaibli dans les cœurs d'une manière aussi générale qu'affligeante, le respect pour l'âge avancé n'a pas échappé à cette influence destructrice. En secouant les antiques formes d'humble déférence dont les enfants, même parvenus à l'âge mûr, faisaient usage autrefois dans leurs rapports avec leurs parents, on a perdu une partie du sentiment même que représentaient ces formes. Les vieillards de nos jours doivent en avoir une impression d'autant plus pénible qu'ils peuvent se souvenir d'avoir eux-mêmes témoigné, à ceux qui les précédaient dans la vie, un respect dont ils ne se voient pas à leur tour également les objets. Quoi qu'il en soit, le commandement de Dieu subsiste : *Honore ton père et ta mère.* Il faudrait que les chrétiens montrassent, par leur manière d'observer ce commandement, qu'à cet égard, comme à tout autre, ils ont compris quelle est la spiritualité et l'étendue de la loi de Dieu. Leur exemple pourrait avoir autour d'eux une influence salutaire. On peut être sûr, au moins, que si, dans une famille chrétienne, le père ou la mère avancé en âge n'était pas l'objet du respect et des égards délicats de ceux qui l'entourent, cet exemple aurait une influence doublement dangereuse et serait, pour le monde, une funeste occasion de scandale.

Achète la vérité et ne la vends point. Achète la sagesse, l'instruction et la prudence. Nous trouvons ici la même

leçon que dans cette déclaration de notre Seigneur : *Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, ayant trouvé une perle de grand prix, s'en va et vend tout ce qu'il a et l'achète* (Matth., XIII, 45, 46). Oui, la vérité, la vérité divine est une acquisition d'un si grand prix, que nous ne devrions pas hésiter à lui sacrifier, s'il le fallait, tout ce à quoi nous tenons le plus, nos biens, notre repos, notre réputation et même notre vie. En effet, quelque précieuses que soient ces choses, elles auront toutes un terme plus ou moins rapproché ; tandis que la vérité de Dieu, ou plutôt le salut auquel cette vérité nous amène, n'aura de terme ni dans cette vie ni dans l'autre, mais sera notre partage pendant toute l'éternité. Si *la vérité* doit s'*acheter* à tout prix, à plus forte raison sommes-nous tenus de ne pas la *vendre*. Or, on la vend quand, pour acquérir certains avantages ou pour se concilier la bienveillance d'un protecteur, on se met dans une position qui compromet nos intérêts spirituels, qui nous empêche de servir Dieu suivant notre conscience, ou qui nous expose à de dangereuses tentations ; car ce n'est pas seulement de la connaissance de la vérité qu'il s'agit pour nous, comme si, cette connaissance une fois acquise, notre âme ne pouvait plus courir aucun danger. Le Saint-Esprit nous dit aussi d'*acheter* la *sagesse* et la *prudence*. Par conséquent, nous devons rechercher préférablement aux biens terrestres, quels qu'ils soient, tout ce qui peut fortifier notre foi, exciter notre obéissance et nous faire avancer dans la sanctification.

Mais pour être capable de sacrifier en toute occasion les avantages de ce monde à nos intérêts spirituels, il faut que notre cœur appartienne à Dieu sans partage. *Mon fils, donne-moi ton cœur*, lisons-nous dans un des versets suivants, *et que tes yeux prennent garde à mes voies.* Aimer Dieu *de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée et de toutes nos forces, c'est là le premier et le plus grand commandement.* Il devrait être aussi le plus facile à observer, puisque Dieu est notre bienfaiteur suprême. Mais depuis la chute de l'homme, notre cœur ne peut plus s'attacher au Dieu très-saint, et il s'est éloigné de lui pour s'attacher à la créature. Ce n'est qu'après avoir connu le miracle d'amour qui a concilié la sainteté de Dieu avec sa miséricorde que nous pouvons véritablement l'aimer. On peut dire que cet amour est le but même de notre rédemption, et que c'est afin de posséder notre cœur que Dieu a remué le ciel et la terre pour opérer notre salut. En effet, l'amour de Dieu étant le principe de la sainteté et du vrai bonheur, si nous avons cet amour, nous sommes réintégrés dans la famille de Dieu et capables de jouir un jour de la félicité pure et céleste du monde à venir. Il faut donc, pour aimer Dieu, que *nos yeux prennent garde aux voies* merveilleuses par lesquelles il a opéré le salut de l'humanité. Mais il faut aussi que chacun de nous prenne garde individuellement aux voies de Dieu à son égard. Réfléchissons à cette bonté gratuite de Dieu qui nous a fait naître dans un temps et dans un pays où son Evangile pouvait parvenir jusqu'à nous. Repassons

dans notre esprit les circonstances providentielles de notre vie par lesquelles nous avons été amenés à connaître et à recevoir cet Evangile, si, en effet, nous l'avons reçu avec une véritable foi. Cherchons à comprendre les intentions de Dieu dans les diverses positions où il nous place et les diverses luttes par lesquelles il veut nous exercer. En nous accoutumant à voir la main de Dieu en toutes choses, nous aurons plus de consolation, plus de paix, plus de force; et malgré nos grandes misères, nous pourrons *glorifier Dieu dans notre corps et dans notre esprit qui appartiennent à Dieu.*

CHAPITRE XXIV.

VERSETS 1-12.

Ne porte point d'envie aux hommes méchants et ne désire point d'être avec eux; car leur cœur médite la rapine et leurs lèvres parlent de nuire. La maison sera bâtie par la sagesse et elle sera affermie par l'intelligence. Et par la science, les cabinets seront remplis de tous les biens précieux et agréables, etc. Après nous avoir prévenus contre l'envie, que pourrait inspirer dans certains cas la prospérité des *méchants*, Salomon s'étend, dans ces versets et les suivants, sur les avantages que procurent la sagesse et l'intelligence. Peut-être a-t-il voulu par ce rapprochement mettre la méchanceté ou l'impiété en contraste avec cette vraie sagesse qui consiste à connaître Dieu et à chercher à lui plaire. Sous la dispensation judaïque, Dieu accordait souvent aux hommes pieux une grande prospérité dans ce monde, de sorte qu'on pouvait dire, même au point de vue matériel, que *leurs maisons étaient bâties par la sagesse* et que, *par la science* religieuse, *leurs cabinets étaient remplis de tous les biens précieux et agréables*. Sous la dispensation évangélique, il n'en est pas ainsi, du moins quant aux individus. Si, encore à

présent, Dieu a arrangé les choses de manière à ce que *la justice élève les nations*, parce que leur existence comme nations doit se terminer dans ce monde, il ne rétribue pas toujours ici-bas les individus selon ce que leurs bonnes ou leurs mauvaises œuvres nous sembleraient le mériter; et il accumule quelquefois les épreuves sur la tête de ses plus chers enfants. Mais alors, au milieu de ces épreuves, il *remplit les cabinets* de leurs cœurs de sa paix et de sa grâce comme *des biens les plus précieux*. Leur *maison, bâtie par la sagesse et affermie par l'intelligence*, résiste aux tempêtes de l'adversité comme elle résistera au bouleversement du dernier jour. Elle est fondée sur Jésus-Christ, le rocher des siècles; et *quand la pluie est tombée, que les torrents se sont débordés, que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle n'est point tombée parce qu'elle était fondée sur le roc* (Matth., VII, 24, 25).

Celui qui pense à faire mal, on l'appellera maître en malice. Un mauvais dessein est une folie et un péché, et le moqueur est en abomination aux hommes. Si tu perds courage, ta force sera petite aux jours de la détresse. On croit souvent qu'il y a moins de péché dans les mauvaises pensées que dans les actions ou les paroles coupables. Ce qui est vrai, c'est que les pensées, tant qu'elles restent à l'état de pensées, ne produisent pas au-dehors le même mal que les paroles ou les actions, et ne sont nuisibles qu'à l'âme qui s'y livre. Mais si l'âme s'y livre, en effet, et ne cherche pas à les combattre, elles sont souvent l'indice d'un degré de corruption plus grand que ne le seraient des actes ou des

paroles. Ces derniers peuvent être provoqués par des circonstances inopinées qui ne laissent pas à l'âme le temps de la réflexion. Mais lorsque nous nous occupons d'avance d'une chose que nous savons être mauvaise, nous n'avons pas l'excuse de la surprise et notre péché reste tout entier. C'est ainsi que *celui qui* PENSE *à faire mal, on l'appellera*, non pas seulement *méchant*, mais MAÎTRE EN MALICE. Tout péché est une folie, puisqu'il provoque sur nous les jugements de Dieu et tend par sa nature à nous éloigner pour toujours de sa présence. Sous ce rapport déjà les mauvaises pensées ou les *mauvais desseins* sont une folie encore plus grande que ne le seraient d'autres péchés. Mais elles sont aussi une folie par les malheurs qu'elles occasionnent immédiatement au cœur qui s'y abandonne. Il n'y a peut-être aucun sentiment plus douloureux que celui de la haine, de l'animosité ou même de la rancune. Ce sentiment a quelque chose de l'amertume du remords, parce qu'on a l'impression confuse du péché qu'on commet en s'y livrant ; et en même temps, il n'en a pas le résultat salutaire et consolant, qui est de nous jeter avec une plus humble ardeur dans les bras de la divine miséricorde. Hélas ! cependant, nous n'avons point d'autre ressource pour nous délivrer des mauvaises pensées qui viennent trop souvent nous assiéger. Il faut dire à Dieu, de toutes les forces de notre âme : Seigneur, *délivre-moi du malin !* en nous répétant que *rien n'est impossible à Dieu* et qu'il a promis de *donner son Saint-Esprit*, Esprit de paix, de charité et de douceur, *à tous ceux qui le lui demandent.*

C'est en invoquant ainsi le secours de Dieu avec une véritable foi que nous ne *perdrons* pas *courage* et que nous pourrons trouver la *force* dont nous avons besoin pour combattre contre le péché. Ce qui est vrai dans les tentations, de quelque nature qu'elles soient, l'est aussi dans les autres genres de *détresses*. Si nous nous laissons aller au découragement dans la pensée qu'il n'existe pour nous aucun moyen de délivrance, nous perdons de vue les ressources dont nous pourrions disposer et il ne nous reste plus de force pour faire usage de celles dont nous aurions encore l'idée. Mais, au contraire, lorsque nous commençons par implorer le secours de Dieu, en le suppliant avec foi de nous délivrer de notre peine s'il le juge bon, ou bien de soumettre entièrement notre cœur à sa volonté, nous aurons une confiance et une liberté d'esprit qui nous permettront d'user de toutes nos ressources. Nous ne perdrons ni nos forces, ni nos facultés, et, tout en ne nous appuyant pour le succès que sur la seule bénédiction de Dieu, nous emploierons par sa grâce les moyens qu'il aura déterminés lui-même pour opérer notre délivrance.

Si tu manques à délivrer ceux qui sont traînés à la mort et qui sont sur le point d'être tués, diras-tu : Voici, nous n'en avons rien su? Celui qui pèse les cœurs ne l'entendra-t-il point, et celui qui garde ton âme ne le saura-t-il point et ne rendra-t-il pas à chacun selon son œuvre? Ces paroles frappantes n'ont certainement pas besoin d'être expliquées, mais il est bon d'y arrêter un moment notre esprit pour nous convaincre toujours

davantage qu'aux yeux de Dieu, ne pas faire le bien qu'on pourrait faire, est un péché tout comme de faire le mal. Une telle pensée a quelque chose de singulièrement effrayant; et elle suffirait pour nous faire juger de notre état naturel de condamnation devant Dieu. Puisse-t-elle en même temps nous être salutaire!

Cette sentence nous rappelle aussi que nous sommes responsables du mal que nous aurions pu empêcher. Si, dans la vie habituelle, on a rarement l'occasion de sauver un homme de la mort, nous pourrions bien souvent, par exemple, sauver la réputation de notre prochain en réfutant des calomnies ou en réprimant des médisances et des jugements téméraires qui la compromettent. Mais c'est surtout d'une manière indirecte que nous pourrions prévenir bien des maux en usant convenablement et avec une sage fermeté de l'autorité que Dieu nous a confiée. Quelle que soit la nature de cette autorité, que nous l'ayons comme parents, comme maîtres, comme magistrats, ou bien par la simple supériorité des lumières, de l'âge ou de la position, l'autorité est un *talent* dont nous serons responsables aussi bien que de tous les autres.

VERSETS 13-20.

Mon fils, mange le miel, car il est bon, et le rayon de miel qui est doux à ton palais. Telle sera la connaissance de la sagesse à ton âme; quand tu l'auras trouvée, elle aura une bonne issue et ton attente ne sera point frustrée.

Déjà David avait dit, dans un de ses psaumes, en

parlant de l'ensemble des témoignages divins : *Ils sont plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel.* Il nous est assez naturel de comparer l'effet que certaines connaissances et certaines impressions font sur notre âme avec celui des aliments sur notre corps. Nous sentons, quoique peut-être confusément, que notre âme aussi a besoin de nourriture, qu'il y a des aliments qui entretiennent et fortifient sa vie, et qu'il y en a d'autres qui trompent ses besoins et qui l'affaiblissent ou ne font que l'affadir. Heureuses les âmes qui savent choisir les aliments les plus sains et y trouver leur jouissance ! Nous pouvons juger de l'effet qu'ont sur nous certaines études et certaines lectures en voyant si, après les avoir faites, nous serions disposés à lire la Bible, à prier Dieu ou à remplir quelque pénible devoir. Les études les plus salutaires à notre âme ne sont pas toujours celles qui ont pour nous le plus d'attrait. En particulier, nous ne dirions peut-être pas toujours avec David, d'après notre impression personnelle, que les enseignements de la Parole de Dieu sont *plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel.* Mais, quoi qu'il en soit, souvenons-nous que *le miel est bon* et que *telle sera la connaissance de la sagesse à notre âme.* Ne nous laissons pas décourager de la lecture attentive de l'Ecriture-Sainte, et recherchons les ouvrages qui nous la font le mieux comprendre et apprécier. En méditant un passage dans le désir de nous l'appliquer et de nous le rendre salutaire, nous finissons souvent par trouver d'importantes conséquences pratiques à des paroles qui

nous avaient d'abord paru complètement étrangères à notre édification. C'est ainsi, qu'en cherchant consciencieusement à avancer dans *la connaissance de la* vraie *sagesse, notre attente ne sera point frustrée.* Cette étude *aura une bonne issue* par les progrès que Dieu voudra bien accorder à nos efforts, jusqu'à-ce qu'après avoir *vu confusément et comme dans un miroir* les objets de notre foi, nous les *voyions face à face et que nous connaissions comme nous avons été connus* (1 Cor., XIII, 12).

Méchant, n'épie point le domicile du juste et ne gâte point son habitation. Car le juste tombera sept fois et il sera relevé; mais les méchants tombent dans le mal. Dieu permet quelquefois que les hommes pieux aient à souffrir des injustices ou des persécutions de leurs adversaires. Mais il connaît leurs épreuves; il les soutient par sa grâce, et s'il ne juge pas convenable de les délivrer ici-bas de leurs maux, il leur réserve dans l'éternité un bonheur et une gloire devant lesquels s'effaceront toutes les peines de la vie présente. Le succès des méchants dans leurs entreprises contre les fidèles ne doit donc pas nous faire douter de la protection de Dieu sur ses enfants et des punitions qu'il réserve à ceux qui les auront opprimés. *Le juste tombera sept fois et il sera relevé; mais,* à moins que *les méchants* ne se convertissent, c'est pour toujours qu'ils *tomberont dans le mal,* puisque, en sortant de cette vie, ils seront transportés devant le tribunal de Dieu. Cette parole : *Le juste tombera sept fois et il sera relevé,* s'applique d'une manière encore plus frappante aux chutes spirituelles des vrais serviteurs de Dieu. Si, mettant toute

notre confiance dans la miséricorde gratuite de Dieu en Jésus-Christ, notre désir le plus ardent est de lui obéir en toutes choses, nous pouvons être certains que Dieu nous gardera contre nous-mêmes et contre les ennemis de notre salut, en sorte que nous nous relèverons de nos chutes et que, malgré toutes nos misères, nous persévèrerons dans la voie qui conduit à lui.

Lorsque après avoir vu les priviléges des fidèles on pense au malheur de leurs ennemis, on ne peut qu'être touché de compassion à leur égard et l'on sent toute la justesse de cette déclaration : *Quand ton ennemi sera tombé, ne t'en réjouis point, et quand il sera renversé, que ton cœur ne s'en égaie point : de peur que l'Eternel ne le voie et que cela ne lui déplaise, tellement qu'il détourne sa colère de dessus lui sur toi.* Si, à l'ouïe de quelque malheur survenu à une personne qui a eu des torts à notre égard, il nous arrivait d'éprouver un secret mouvement de joie, il ne faudrait pas nous excuser en nous-mêmes de ce coupable sentiment par la pensée que le zèle pour la gloire de Dieu nous porte à nous réjouir de la punition du péché. Dieu a encore plus que nous la haine du péché; et cependant il aime les pécheurs, et rien ne lui a coûté pour opérer leur délivrance. Nous ne pouvons pas croire véritablement à notre rédemption sans éprouver de la compassion pour les âmes qui périssent et en particulier pour celles dont les torts à notre égard nous font mieux sentir la culpabilité. Jésus-Christ, en nous disant : *Aimez vos ennemis*, met par son Esprit dans nos cœurs les sentiments qui correspondent à ce précepte. Si nous

avons des ennemis, les infortunes qui leur arrivent doivent réveiller notre intérêt pour leurs âmes et nous faire souvenir de prier, comme David, pour eux (Ps. CIX).

Nous sommes peut-être plus souvent tentés de voir avec envie la prospérité de nos adversaires, que de nous réjouir de leurs maux; mais ce sentiment aussi n'est pas seulement contraire à la charité; il serait encore, si nous sommes chrétiens, un désaveu de nos croyances. *Ne t'irrite point à cause des gens malins,* continue Salomon; *ne porte point d'envie au méchant; car il n'y aura pas une bonne issue pour le méchant, et la lampe des méchants sera éteinte.* Attendons avec foi le moment où se manifestera la justice de Dieu, en le suppliant d'accorder avant ce jour, aux hommes qui n'ont à attendre que ses jugements, *la repentance pour avoir la vie.*

VERSETS 21-26.

Mon fils, crains l'Eternel et le roi, et ne te mêle point avec les gens remuants; car leur ruine s'élèvera tout d'un coup, et qui sait le malheur qui arrivera à l'un et à l'autre? Nous savons par la foi que la Parole de Dieu a été écrite pour tous les temps; de sorte que d'un siècle à l'autre, les fidèles ont toujours pu et pourront toujours y puiser les instructions et les préceptes nécessaires à leur conduite. Mais quant à cette exhortation, elle est tellement appropriée aux temps où nous sommes qu'elle semble avoir été écrite, pour

ainsi dire, encore plus en vue des chrétiens de nos jours que pour les fidèles du temps du roi-prophète. Le Nouveau-Testament abonde en préceptes relatifs à la soumission envers les autorités établies. Il veut qu'on leur soit soumis, *non-seulement par la crainte de la punition, mais aussi par un motif de conscience* (Rom., XIII, 5). Il semble que le Saint-Esprit ait voulu empêcher d'avance qu'on tire des crimes des souverains des exceptions à cette règle, lorsqu'il a fait écrire par saint Paul, sous un Néron : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui subsistent ont été établies de Dieu. C'est pourquoi celui qui s'oppose à la puissance s'oppose à l'ordre que Dieu a établi ; et ceux qui s'y opposent attireront sur eux la condamnation* (Rom., XIII, 1, 2). Cette parole : *Mon fils, crains l'Eternel et le roi,* suffirait pour montrer que la soumission à l'égard de Dieu renferme la soumission à l'égard des puissances. Mais cette expression : *Ne te mêle point avec les gens remuants,* est peut-être, pour nous, la plus nécessaire à remarquer. Les chrétiens savent, en effet, qu'il ne faut pas se révolter contre les autorités établies, et ils n'auraient garde de se mêler aux hommes qui trament quelque complot pour les renverser. Mais souvent ils se croient permis de se joindre à des hommes qui, mécontents de l'ordre de choses sous lequel ils vivent, cherchent, sans se révolter précisément, à lui susciter partout des ennemis, et espèrent créer assez d'embarras aux dépositaires du pouvoir pour les obliger à l'abandonner.

Ces hommes peuvent avoir des intentions très-droites et n'être dirigés que par l'intérêt de leur pays. Cependant, il est très-fâcheux, pour l'honneur de l'Evangile, que des chrétiens se joignent aux efforts de ces *gens remuants* et aux intrigues qui trop souvent en résultent. S'ils travaillent à améliorer les institutions de leur patrie et même à modifier le personnel de son gouvernement, ce doit être au grand jour et par des moyens non-seulement légaux, mais qui ne blessent ni l'équité ni la charité, des moyens, en un mot, qui leur permettent de prier, selon le commandement de Dieu, pour les hommes placés à la tête de leur nation, ainsi que pour toutes les autres puissances.

C'est quelquefois en croyant agir dans l'intérêt de l'Evangile que les chrétiens attaquent les autorités de leur pays, afin de substituer à un gouvernement persécuteur un gouvernement favorable à la liberté de conscience. Mais s'ils travaillent dans ce but par des moyens que l'Evangile désavoue, ils font beaucoup de mal, au lieu de faire du bien. Ils fournissent des armes aux adversaires des doctrines chrétiennes et augmentent les préventions qu'elles soulèvent. C'est là ce zèle terrestre et charnel que notre Seigneur réprimait chez l'apôtre Pierre (Luc, XXII, 51). *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles*, dit saint Paul, *mais elles sont puissantes, par la vertu de Dieu, pour renverser les forteresses et détruire tous les conseils et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu* (2 Cor., X, 4). Ces *armes puissantes*, ce sont les vertus des chrétiens; et c'est en particulier leur fidélité à confesser leur foi au

milieu des persécutions et des opprobres. On a remarqué, l'histoire à la main, que toutes les fois que les chrétiens n'ont employé que ces seules armes, l'Evangile a fait de grands progrès, malgré l'opposition des gouvernements. Mais lorsque, au contraire, ils ont combattu à la manière des hommes et employé la force pour défendre leur foi, leur cause n'a plus été que celle d'un parti, et la véritable cause de l'Evangile a subi de déplorables pertes.

Nous lisons dans les versets qui suivent : *Ces choses aussi sont pour les sages ; il n'est pas bon d'avoir égard à l'apparence des personnes dans le jugement. Les peuples maudiront et les nations auront en détestation celui qui dit au méchant : tu es juste. Mais pour ceux qui le reprennent, il y aura toute sorte de plaisir et la bénédiction de tous les biens viendra sur eux.* Si cette déclaration concerne en premier lieu les hommes appelés à rendre la justice, elle a cependant une portée plus générale. Elle s'oppose à l'habitude trop répandue de flatter les passions et les mauvais penchants des hommes qui exercent quelque pouvoir. Il faut, en effet, que les *méchants* dont parle Salomon soient placés de manière à ce que leurs actions exercent une grande influence, pour qu'il puisse dire : *Les peuples maudiront et les nations auront en détestation celui qui dit au méchant : tu es juste.* Lorsque c'est par un motif de conscience et non par servilité que les chrétiens sont soumis aux hommes qui les gouvernent, cette soumission ne les engagera jamais à paraître approuver leurs torts. Ils se montreront, au contraire, fidèles à leur égard, en

profitant de toutes les occasions pour leur faire entendre la vérité et leur donner des conseils salutaires.

Ce n'est pas là que se bornent les leçons qu'on peut tirer de cette sentence. Lors même qu'il ne s'agit ni de princes, ni de magistrats, nous manquons souvent d'équité dans notre manière de juger les autres. On a peur de déplaire aux personnes qui ont de l'influence dans la société et on approuve de leur part des choses que l'on blâmerait chez des personnes moins favorablement placées. N'est-ce pas *avoir égard à l'apparence des personnes dans le jugement*, ou, comme le dit saint Jacques, *mettre de la différence entre l'un et l'autre?*

La flatterie et la dissimulation font toujours un grand mal, de quelque manière qu'elles s'emploient. Aussi Salomon ajoute-t-il, pour nous engager à la sincérité : *Celui qui répond avec droiture à quelqu'un lui donne un baiser à la bouche.* Nous ne sommes pas toujours satisfaits lorsque les personnes auprès de qui nous prenons certaines informations ou à qui nous demandons quelque conseil nous répondent avec une complète droiture. Nous commençons trop souvent par leur savoir intérieurement mauvais gré de leur franchise. Et cependant elles peuvent par là nous rendre un important service dont nous les remercierons plus tard, ou dont nous aurons à nous repentir de n'avoir pas su profiter. Plus une parole de vérité peut être pénible à entendre, plus il faut être reconnaissant envers ceux qui osent la prononcer lorsqu'elle leur est demandée. Nous devons nous-mêmes, dans l'occasion, agir avec cette

sincérité envers ceux qui nous interrogent ou qui nous demandent des avis. Mais souvenons-nous en même temps que, pour qu'elle atteigne son but, cette sincérité doit être accompagnée de douceur et de prudence. En général, on ne peut mettre trop de scrupule à respecter la vérité, en évitant toute exagération, toute dissimulation et toute hypocrisie. Bien des maux et des scandales seraient prévenus si les chrétiens suivaient avec plus d'exactitude cette exhortation du Saint-Esprit : *C'est pourquoi, renonçant au mensonge, que chacun de vous parle en vérité envers son prochain; car nous sommes tous membres les uns des autres* (Ephés., IV, 25).

VERSETS 27 JUSQU'A LA FIN.

Règle ton ouvrage au-dehors et mets ordre à ton champ, et puis tu bâtiras ta maison. Ne sois point témoin contre ton prochain sans qu'il soit nécessaire; et voudrais-tu séduire par tes lèvres? Les instructions de cette fin de chapitre se rapportent toutes ou bien à la charité ou bien à l'activité. C'est, en effet, un sentiment de charité qui doit nous empêcher de rendre témoignage contre notre prochain, à moins d'une obligation absolue. Ce n'est pas seulement lorsque nous y serions appelés devant un tribunal que nous sommes obligés de déclarer ce que nous connaissons des torts d'un de nos semblables. Toutes les fois que, pour une cause légitime, on nous demande ce que nous savons du caractère de quelqu'un, nous devons répondre sans

exagération, mais avec sincérité, comme nous désirerions qu'on agît envers nous dans une circonstance pareille. Il y a même des cas où, sans être questionnés, notre devoir nous oblige à informer des parents ou d'autres supérieurs de ce que nous avons eu occasion de savoir relativement à la conduite de leurs enfants ou de leurs subordonnés. Mais toutes ces circonstances sont exceptionnelles; et si nous avons une véritable charité, nous aurons soin, dans la vie ordinaire, de ne pas divulguer les défauts des personnes avec qui nous vivons, et, en général, de cacher autant que possible ce que nous connaissons des torts de notre prochain. Hélas! c'est peut-être là, de tous les traits de la charité, celui que les chrétiens réalisent le moins. Bien des personnes, qui sacrifieraient leur temps ou leurs biens aux intérêts matériels des autres, ne savent pas renoncer, dans l'intérêt de leur réputation, au triste plaisir de prononcer sur leur compte quelque parole maligne ou quelque médisance. Et cependant, la réputation n'est-elle pas un des biens les plus précieux que nous puissions conserver à ceux que nous aimons? Et si nous sommes chrétiens, ne faisons-nous pas profession d'aimer non-seulement tous nos frères, mais tous les hommes?

Mais il y a quelque chose de plus dans la sentence dont nous nous occupons. Salomon ajoute : *Et voudrais-tu séduire par tes lèvres?* C'est qu'il est très-difficile et peut-être impossible de prononcer une médisance sans y joindre involontairement un peu de calomnie ou quelque jugement téméraire. En racontant un fait,

on l'exagère presque malgré soi. L'on omet souvent de petites circonstances qui serviraient à l'excuser, ou bien on change le ton dont certaines paroles ont été prononcées, ou encore l'on attribue légèrement telle parole ou telle action à des motifs qui en dénaturent le caractère, etc. Ainsi donc, si la calomnie nous inspire une juste horreur, gardons-nous de la médisance, et rappelons-nous en même temps qu'elles nous exposent l'une et l'autre aux mêmes jugements de Dieu, puisqu'elles prouvent également dans le cœur l'absence de cet amour auquel notre Sauveur doit reconnaître ses disciples.

Une autre exhortation relative à la charité est celle-ci : *Ne dis point : Je lui ferai comme il m'a fait ; je rendrai à cet homme selon ce qu'il m'a fait.* Il semble presque superflu sous l'Evangile de s'arrêter à cette exhortation, tant la vengeance est contraire à la lettre et à l'esprit des enseignements de notre Sauveur. Cependant nous ne devons pas négliger de nous examiner à cet égard. Sans doute, si nous faisons profession d'être chrétiens, nous ne rendrons pas une injure pour une injure, un mauvais traitement pour un mauvais traitement, une injustice pour une injustice. Peut-être même serions-nous heureux de montrer à celui qui nous a fait tort la différence de nos principes, en lui rendant un service quand l'occasion s'en présenterait. Mais si l'on tient quelquefois cette conduite par un vrai sentiment de charité, il peut arriver aussi qu'il s'y mêle un mouvement d'orgueil; et alors, dans d'autres occasions, nous prendrons un secret plaisir à hu-

milier les personnes qui nous auraient témoigné du mépris et à démasquer leur malice ou leur hypocrisie. Nous tombons ainsi nous-mêmes dans la fierté dont nous avons souffert, tandis que l'exemple de notre modération et de notre charité aurait pu être, dans la main de Dieu, un moyen d'amener une âme à l'Evangile. *Ne te laisse pas surmonter par le mal*, nous dit un apôtre; *mais surmonte le mal par le bien* (Rom., XII, 21).

Les versets qui suivent ont tous pour objet l'indolence et la paresse; ils sont au nombre des plus remarquables du livre des Proverbes par la vivacité des images et la force des expressions. *J'ai passé près du champ d'un homme paresseux et près de la vigne d'un homme dépourvu de sens. Et voilà, tout y était monté en chardons, les orties en avaient couvert le dessus et la cloison de pierres était démolie. Et ayant vu cela, je le mis dans mon cœur; je le regardai; j'en tirai une instruction. Un peu de dormir, un peu de sommeil, un peu de mains pliées pour être couché, et ta pauvreté viendra comme un passant et ta disette comme un homme armé.* Ce n'est pas seulement chez les hommes qui vivent du travail de leurs mains, c'est dans toutes les positions qu'en négligeant le soin de ses affaires temporelles, on passe promptement de l'aisance à la ruine. Nous ne pouvons pas transgresser impunément les commandements de Dieu, qui a dit : *Tu travailleras six jours et tu feras* TOUTE *ton œuvre.* La paresse proprement dite, qui nous empêche de nous occuper et nous fait consacrer au repos un trop grand nombre d'heures, n'est

peut-être pas un défaut très-fréquent. Une disposition beaucoup plus commune, c'est l'espèce d'indolence qui nous empêche de faire les choses au moment convenable et par laquelle nous choisissons les occupations qui nous plaisent, au lieu de celles plus nécessaires qui ne sont pas de notre goût. Il y a dans cette préférence de notre plaisir à notre devoir une désobéissance tout aussi coupable que dans une complète inactivité; et les suites n'en sont pas moins funestes. C'est peut-être à cette disposition que se rapporte un verset précédent dont le sens n'est pas très-facile à saisir : *Règle ton ouvrage au-dehors et mets ordre à ton champ; et puis tu bâtiras ta maison.* Les travaux de la campagne, semailles, récoltes ou autres, ne peuvent se faire d'une manière utile qu'en saisissant le moment opportun, tandis que des travaux d'un autre genre peuvent être retardés avec moins d'inconvénient. Cette image nous ferait donc comprendre le danger de renvoyer les choses qui doivent être faites à tel moment donné, bien que celles que nous voudrions leur substituer parussent en elles-mêmes aussi importantes. *A toute chose sa saison, et à toute affaire sous les cieux son temps*, lisons-nous dans l'Ecclésiaste.

Il y a dans les versets qui nous occupent une parole qu'il ne faudrait pas laisser échapper. Après avoir décrit le champ dévasté d'un homme paresseux, Salomon ajoute : *Et ayant vu cela, je le mis dans mon cœur, je le regardai, j'en tirai une instruction.* Lorsque nous entendons parler des torts de quelqu'un ou que nous sommes témoins de leurs funestes conséquences,

nous ne devons pas nous contenter d'un blâme stérile et encore moins encourager des récits médisants; mais nous devons mettre ces choses dans notre cœur et en tirer une instruction pour nous-mêmes. Souvenons-nous de ces simples paroles de l'apôtre saint Jean, qui sont d'une application si continuelle : *Mon très-cher, n'imite pas ce qui est mauvais, mais imite ce qui est bon* (3 Jean, II).

CHAPITRE XXV.

VERSETS 1-7.

La gloire de Dieu est de céler la chose; mais la gloire des rois est de sonder les affaires. Il n'y a pas moyen de sonder ni les cieux à cause de leur hauteur, ni la terre à cause de sa profondeur, ni le cœur des rois. Dieu nous a, sans doute, manifesté beaucoup de choses, soit de celles du monde extérieur par l'intelligence qu'il nous a donnée, soit de celles de l'ordre moral par la conscience et par sa Parole. Cependant les hommes les plus avancés dans la connaissance de la Nature, quelle que soit la science qu'ils cultivent, sont toujours obligés de s'arrêter plus ou moins promptement devant des mystères impénétrables à toutes leurs recherches. *Il n'y a pas moyen de sonder les cieux à cause de leur hauteur, ni la terre à cause de sa profondeur,* ni de connaître dans sa nature intime et intrinsèque un seul des objets que nous présente la création. S'il en est ainsi du monde visible, que sera-ce du monde invisible, c'est-à-dire des mystères du cœur humain ? *Il n'y a pas moyen de sonder le cœur des rois,* ni celui du moindre des hommes. *Le cœur est trompeur et désespérément malin par-dessus toutes choses,* dit l'Ecriture ; *qui le connaîtra ?*

Mais le Saint-Esprit répond à cette question : *Moi, l'Eternel, je sonde les cœurs et les reins* (Jér., XVII, 9). Dieu lit dans le cœur de tous les hommes et connaît mieux que nous-mêmes nos sentiments les plus secrets. Tous les êtres de l'univers étant son ouvrage, son regard pénètre jusqu'au fond le mystère de leur nature. *Aucune créature n'est cachée à ses yeux; mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes devant Celui à qui nous devons rendre compte* (Héb., IV, 13). Le passé, le présent et l'avenir sont à la fois devant ses yeux. Ainsi, pour chacun de nous individuellement, il connaît le rapport des diverses circonstances de notre vie avec l'état de notre âme, comme avec notre bonheur temporel et éternel. Le sentiment de notre ignorance tourne à *la gloire de Dieu*, parce qu'il nous dispose à nous prosterner devant cette toute-science qui dirige, dans leurs entraînements infinis, tous les évènements de ce monde pour l'accomplissement de ses desseins.

Si *la gloire de Dieu est de céler la chose, la gloire des rois est de sonder les affaires.* Les hommes revêtus de quelque autorité ne peuvent apporter trop de soins et de scrupule à l'administration qui leur est confiée, puisque leurs actes et leurs décisions influent sur le sort d'un grand nombre d'individus. Le devoir de *sonder les affaires* ne regarde pas seulement les princes et les magistrats, mais toutes les personnes chargées d'une responsabilité quelconque. Si, en cherchant à être fidèles sous ce rapport, notre conduite était mal jugée par les hommes, nous serions consolés par le senti-

ment de l'approbation de Dieu, qui est notre véritable gloire.

Ne fais point le magnifique devant le roi et ne te mets point au rang des grands. Car il vaut mieux qu'on te dise : Monte ici, que si l'on t'abaissait devant un seigneur que tes yeux auront vu. Ces paroles devraient fixer notre attention déjà même au point de vue de la prudence humaine. On se prépare toutes sortes d'humiliations pénibles, lorsqu'on cherche, par ses discours et par son genre de vie, à faire croire aux autres qu'on tient dans le monde une place plus élevée qu'elle ne l'est véritablement. Nous ne pouvons obtenir la considération des hommes dont le rang est supérieur au nôtre, que si nous paraissons ne pas oublier l'avantage qu'ils ont sur nous à cet égard. C'est une chose à laquelle les chrétiens feront bien de prendre garde; car leurs prétentions déplacées ne tourneraient pas seulement à leur propre confusion, mais tendraient à déshonorer la profession de l'Evangile.

Cependant le précepte de Salomon peut être envisagé sous un point de vue plus spirituel. Il offre une analogie frappante avec la parabole adressée par Jésus-Christ à des hommes qui, conviés à un festin, y choisissaient les premières places. *Quand quelqu'un t'invitera à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que toi, et que celui qui vous aura invités et toi et lui, ne vienne et ne te dise : Cède la place à celui-ci ; et qu'alors tu n'aies la honte d'être mis à la dernière place. Mais quand tu seras invité, va te*

mettre à la dernière place, afin que quand celui qui t'aura invité viendra : il te dise : Mon ami, monte plus haut. Alors cela te fera honneur devant ceux qui seront à table avec toi. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé (Luc, XIV, 7-11). Or, puisqu'il s'agit ici d'une *parabole* (verset 7), personne ne doute que l'intention de notre Sauveur, en la prononçant, ne soit d'engager ses disciples à n'avoir pas une bonne opinion d'eux-mêmes, mais à se considérer chacun devant Dieu comme les plus indignes de ses serviteurs. Il leur déclare que de même qu'un convié, en voulant se placer trop haut, court risque d'être honteusement renvoyé à la dernière place, de même l'homme qui, méconnaissant son infériorité, se croit moins pécheur que tel ou tel enfant de Dieu, sera cruellement détrompé au jour solennel des rétributions et se verra placé dans les derniers rangs.

Telle est donc l'instruction que nous devons surtout retirer de la sentence qui nous occupe, instruction qui ne peut jamais être trop souvent répétée. Toutes les fois que nous souffrons en quelque chose des péchés de nos semblables, nous sommes disposés à grossir ces péchés à nos yeux et à perdre de vue nos propres offenses. Rappelons-nous que c'est d'après la Parole de Dieu que nous devons nous juger, et non d'après la conduite des autres. *Si quelqu'un*, dit saint Paul, *pense être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, il se séduit lui-même. Mais que chacun éprouve ses propres actions ; et alors il pourra se glorifier, mais en lui-même seulement, et non par rapport aux autres ; car chacun*

portera son propre fardeau (Gal., VI, 3-5). Si nous savions éplucher nos actions, nos paroles, nos sentiments et nos motifs secrets à la lumière de la Parole de Dieu, nous serions si pénétrés de notre corruption qu'il ne nous serait pas difficile de *considérer les autres comme plus excellents que nous-mêmes.* Nous nous trouverions indignes du titre d'enfants de Dieu; et nous aurions besoin de toute notre confiance dans la grâce gratuite de Dieu en Jésus-Christ pour oser encore, en l'invoquant comme notre père, nous abandonner à son amour éternel. Ceux qui ne sentent pas leur misère ne croient véritablement, ni à la sainteté de Dieu, ni au sacrifice par lequel il nous a rachetés; ils ne peuvent donc avoir part aux promesses faites à la foi.

VERSETS 8-18.

Ne te hâte pas de sortir pour plaider, de peur qu'à la fin tu ne saches que faire après que ton prochain t'aura rendu confus. Traite tellement ton différend avec ton prochain que tu ne révèles pas le secret d'un autre, de peur que celui qui t'écoute ne te le reproche, et que tu n'en reçoives un blâme qui ne s'efface point. Il serait superflu de s'étendre sur les maux de toute espèce qui résultent des procès, ainsi que sur l'opposition que présente l'esprit de chicane avec l'esprit de l'Evangile. Mais les paroles de Salomon renferment sur ce sujet deux idées particulières que nous ne devons pas laisser échapper. Il nous prémunit d'abord contre la précipitation. *Ne te hâte pas*, dit-il, *de sortir pour plaider, de*

peur qu'à la fin tu ne saches que faire après que ton prochain t'aura rendu confus. C'est qu'en effet, il est beaucoup plus facile de ne pas commencer ces procès, que de s'arrêter par de sages concessions, une fois qu'on est entré dans cette funeste voie. Plus on a voulu soutenir ses droits, plus on sent de fausse honte à les abandonner, outre que la résistance et la dispute rendent l'irritation toujours plus vive. Sans doute, bien des hommes, engagés dans de longs procès, se sont affligés trop tard de n'avoir pas été retenus au commencement de leurs démarches par les conseils de quelque ami ou par de salutaires réflexions sur les suites de leur imprudence.

La sentence de Salomon renferme une seconde exhortation : *Traite tellement ton différend avec ton prochain que tu ne révèles pas le secret d'un autre, de peur que celui qui t'écoute ne te le reproche, et que tu n'en reçoives un blâme qui ne s'efface point.* Lorsqu'il survient une rupture entre des parents rapprochés ou entre des hommes qui avaient été longtemps amis, leur précédente intimité rend d'autant plus dangereuse l'animosité qui la remplace. Ils cèdent trop souvent à la tentation de *révéler*, et même d'une manière publique, des *secrets* autrefois confiés à leur affection, ou, du moins, que de fréquents rapports mutuels avaient seuls pu leur faire connaître. La bassesse de ce genre de trahison révolte bien plus tous ceux qui en sont témoins et laisse dans le cœur des offensés des impressions bien plus amères que celles qui résultent d'aucun des autres malheurs amenés par les procès.

Mais l'exhortation qui nous occupe est d'une application plus générale. Lorsque nous éprouvons quelque mouvement d'irritation contre une personne avec qui nous sommes en rapports intimes, nous nous laissons facilement aller à nous plaindre de son caractère et de sa conduite en descendant jusque dans des détails que notre intimité seule nous permet d'apprécier. Alors nous ne sommes pas seulement coupables de médisance, mais nous trahissons, pour ainsi dire, cette confiance tacite par laquelle des parents et des amis se croient autorisés à être réciproquement moins résérvés dans les frottements continuels de la vie journalière.

Une parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des paniers d'argent. Quand on reprend un sage qui a l'oreille obéissante, c'est comme une bague d'or ou un joyau d'or fin. Il a été parlé, dans le chapitre précédent, du devoir de *répondre avec droiture* à ceux qui nous interrogent ou nous demandent des conseils. Mais il ne faut pas toujours attendre que l'on nous fasse ces questions et ces demandes. Il y a des cas où il faut saisir l'occasion comme au vol, si nous voulons que notre avertissement soit cette *parole dite à propos* dont la valeur est si précieuse. Lors même qu'il s'agirait d'un reproche, il sera reçu avec humilité et gratitude par les vrais *sages*, par ceux qui regardent la connaissance de leurs misères comme le plus grand avantage qu'on puisse leur faire acquérir. C'est ce que Salomon appelle, dans son langage énergique, *avoir l'oreille obéissante*, disposition malheureu-

sement trop rare, même chez les chrétiens. Combien ne nous arrive-t-il pas, au contraire, de recevoir avec quelque irritation les reproches qu'on nous adresse et de chercher des excuses à nos torts! Combien sont en petit nombre les âmes qui savent dire avec le Psalmiste : *Que le juste me frappe, cela me sera une faveur; et qu'il me reprenne, cela me sera un baume excellent; il ne blessera point ma tête. Je prierai même pour eux dans leurs calamités!* (Ps. CXLI, 5.)

Notre respect pour la vérité doit se montrer encore par la fidélité avec laquelle nous transmettons les messages dont on nous charge. *L'ambassadeur fidèle*, continue Salomon, *est à ceux qui l'envoient comme une fraîcheur de neige au temps de la moisson; et il restaure l'âme de son maître.* On croirait qu'il doit être bien facile de répéter à quelqu'un les paroles qui nous ont été dites pour lui; et cependant il y a bien peu de personnes qui sachent toujours s'acquitter de ce devoir. Tantôt on écoute avec trop d'inattention les choses qu'on se charge de transmettre pour s'en pouvoir souvenir exactement, de sorte qu'involontairement on dénature le message. Tantôt, et le cas est peut-être encore plus fréquent, nous avons un secret intérêt à ce que la personne, à qui nous nous adressons, comprenne nos paroles dans un sens un peu différent de celui dans lequel elles nous ont été adressées; et alors, sans vouloir précisément user de mensonge, nous adoucissons ou nous exagérons les termes, de manière à produire l'effet que nous désirons. Les mots d'*am-*

bassadeur et de *maître* employés par Salomon nous rappellent que c'est pour l'ordinaire un supérieur qui charge un inférieur de quelque message. C'est une raison de plus pour que celui-ci mette le plus grand scrupule à s'en acquitter d'une manière exacte. Mais quels que soient nos rapports les uns envers les autres, un scrupule consciencieux à cet égard et sur la confiance qui en résulte influent beaucoup plus qu'on ne le croit communément sur le repos d'esprit des individus et la bonne harmonie dans les familles.

Quand tu auras trouvé du miel, manges-en; mais autant qu'il te suffira, de peur qu'en en prenant avec excès, tu ne le rejettes. Lors même que cela ne nous serait pas expliqué par un passage précédent (XXIV, 13, 14), il serait facile de comprendre que sous le nom de *miel*, le Saint-Esprit nous parle ici d'une nourriture spirituelle. Cette nourriture, nous devons la rechercher avec autant d'empressement que celle nécessaire à notre corps, en profitant de toutes les occasions que Dieu nous fournit pour avancer dans sa grâce et dans sa connaissance. *Désirez avec ardeur*, nous dit saint Pierre, *comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par son moyen.* Souvenons-nous, en effet, que, même chez les vrais fidèles, le nouvel homme n'est encore qu'un faible enfant à qui de continuels secours sont nécessaires pour qu'il se fortifie et se développe. Mais si l'on ne peut pas rechercher avec trop d'empressement tout ce qui augmente en nous la vie spirituelle, on se trompe quelquefois sur les moyens de faire ces progrès, ou plutôt

sur ce qui constitue des progrès véritables. C'est alors que le *miel pris avec excès* appauvrit notre âme au lieu de la nourrir. Ainsi, l'étude assidue de la Parole de Dieu faite dans un esprit de recueillement et d'examen de nous-mêmes, la prière, la fréquentation des assemblées de culte, les lectures édifiantes, les entretiens religieux, etc., sont les moyens que nous devons employer pour avancer dans la foi et dans la sanctification; mais ils ne nous seront utiles que si nous les considérons toujours comme des moyens et non comme le bien lui-même, car les exercices de piété ne sont utiles que s'ils nous rapprochent davantage de Dieu et s'ils ont pour résultat une plus grande fidélité dans l'accomplissement de nos devoirs.

VERSETS 19-23.

La confiance qu'on met en celui qui est infidèle au temps de l'affliction, est une dent qui se rompt et un pied qui glisse. Celui qui chante des chansons à un cœur affligé, est comme celui qui ôte son habit dans un temps froid et comme du vinaigre répandu sur le nitre. Au milieu de toutes les expressions vives et saisissantes qu'offre le livre des Proverbes, il n'y en a peut-être aucune de plus remarquable que l'image d'une dent qui se rompt ou d'un pied qui glisse, pour représenter ce que nous éprouvons quand la sympathie de nos amis nous fait défaut au moment où elle nous serait le plus nécessaire. Hélas! une telle expérience n'est que trop commune. Il y a bien peu de personnes qui aient souf-

fert sans avoir connu ce genre d'amertume ; et quelquefois même elle constitue une grande partie de notre épreuve. On ne sait pas toujours, quand il s'agit des autres, comprendre toutes les difficultés et toutes les privations qu'entraînent les infirmités physiques. A plus forte raison sont-ils en petit nombre les cœurs qui savent deviner les impressions morales de leurs amis et sentir avec eux les douleurs dont ils souffrent. Quelquefois, dans les premiers moments d'une grande affliction, nous rencontrons une vive sympathie, dont le prompt affaiblissement nous affecte d'autant plus que nous nous étions accoutumés à compter sur elle. Il y a même des personnes qui, bien loin de se mettre à la place de nos sentiments, viennent, pour ainsi dire, *chanter des chansons à un cœur affligé*, en nous entretenant de leurs préoccupations personnelles d'une manière qui fait avec nos impressions le plus pénible contraste.

Il ne faut pas, en effet, traiter légèrement l'aggravation de peine que le défaut de sympathie fait éprouver aux malheureux, puisque notre Sauveur lui-même, dans son angoisse de Gethsémané l'a douloureusement senti. Il avait dit à ses trois disciples les plus dévoués : *Demeurez ici et veillez avec moi ;* puis, à plusieurs reprises, les trouvant toujours endormis, il dit à Pierre : *Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi !* Cette circonstance de la passion de notre Sauveur avait été annoncée d'avance. David, parlant au nom du Messie, s'était écrié : *J'ai attendu quelque compassion, mais il n'y en a point eu ; et des consolateurs, mais*

je n'en ai point trouvé (Ps. LXIX, 21, etc). Nous devons donc chercher à nous mettre autant que possible à la place des personnes qui souffrent, afin de leur donner le genre de consolation ou de secours dont leur douleur est susceptible, et surtout afin de ne pas l'augmenter par l'imprudence de nos paroles. C'est là encore un des points de vue sous lesquels il est nécessaire de *garder notre bouche avec un frein* et de ne pas nous laisser aller sans réflexion à la *multitude des paroles.* En même temps, disons-nous bien, lorsque nous sommes dans la douleur, qu'il est impossible que nos amis, même les plus intimes, comprennent tous nos sentiments, et que, vu la faiblesse de la nature humaine, il serait injuste de compter sur une complète, ni même sur une durable sympathie. Nous n'avons qu'un ami qui puisse tout comprendre et qui ne se lasse jamais d'entendre nos gémissements : il a voulu connaître par lui-même tous nos genres de douleurs ; et non-seulement il y compatit, mais encore il les soulage.

Si celui qui te hait a faim, donne-lui à manger du pain ; et s'il a soif, donne-lui à boire de l'eau. Car tu prendras des charbons pour lui mettre sur la tête et l'Eternel te le rendra. Il y a des personnes qui, lorsqu'elles lisent le passage correspondant à celui-ci dans l'épître aux Romains (Rom., XII, 20), sont près d'en éprouver du scandale. Elles ne peuvent comprendre, du moins, que pour nous engager à remplir un devoir de charité, le Saint-Esprit emploie une figure qui présente l'idée d'une souffrance et non d'une consolation. Si le passage des Proverbes n'explique pas précisément l'emploi de cette

figure, toujours nous montre-t-il que ce n'est pas dans le but de faire souffrir notre ennemi que nous devons lui *mettre des charbons de feu sur la tête;* puisqu'il est ajouté pour notre encouragement que *l'Eternel nous le rendra.* Cette expression signifie probablement que tout comme le plus dur métal, exposé à des charbons ardents, finira par se fondre, de même le cœur le plus insensible ou le plus irrité sera fléchi à la fin par les témoignages de vraie charité qu'il recevra de ceux dont il s'était montré l'ennemi. C'est là, en effet, une expérience qui s'est réalisée dans tous les temps; et plût à Dieu que les chrétiens eussent toujours employé un tel moyen de vaincre leurs adversaires! Dieu ne nous demande pas seulement de secourir nos ennemis dans leurs besoins, mais encore de prier pour eux, ce qui est une preuve bien plus sûre de notre amour, preuve sans laquelle nous pourrions craindre que nos bienfaits ne découlassent d'un sentiment d'orgueil. Si nous comprenons quelle est la dette dont Dieu nous a quittés, nous serons disposés à quitter celles de nos compagnons de service; nous *pardonnerons de bon cœur;* et alors aucun témoignage d'amour pour ceux qui nous ont offensés ne pourra nous être difficile.

Un des témoignages d'amour que nous devons à notre prochain, quel qu'il soit, c'est de ne pas user de médisance et de chercher à réprimer celle dont nous sommes témoins. Ce devoir nous est rappelé dans le verset suivant : *Le vent de bise chasse la pluie, et le visage sévère la langue qui médit en cachette.* Mais c'est encore là un devoir que bien peu de chrétiens savent

remplir. Il y en a qui, tout en se faisant quelque scrupule de raconter eux-mêmes les fautes dont ils ont connaissance, ne sont secrètement pas fâchés de les voir divulguées par d'autres. Ils oublient que si c'était l'amour du prochain qui retenait leur médisance, ce même amour les porterait à défendre ceux qu'on attaque, ou, du moins, à arrêter ces propos malins par l'expression de leur blâme. Souvent aussi, tout en étant sincèrement affligés de la manière dont nous entendons juger les autres en leur absence, nous n'osons pas en témoigner notre désapprobation, de peur d'être accusés d'une sévérité exagérée. Dans cette crainte, nous allons quelquefois jusqu'à nous joindre, quoique à regret, à la médisance que nous condamnons. Cette faiblesse et cette lâcheté sont d'autant plus coupables que, dans bien des cas, il suffirait d'un silence expressif pour réprimer des paroles malveillantes. Peut-être ce témoignage muet encouragerait-il quelque autre chrétien à faire entendre un blâme plus prononcé qui, à son tour, encouragerait nos paroles. Quel que fût le résultat immédiat de notre fidélité, toujours aurions-nous déchargé notre conscience et glorifié l'Evangile que nous professons, au lieu d'être pour les autres une occasion de scandale.

VERSETS 24 JUSQU'A LA FIN.

Il vaut mieux habiter au coin d'un toit qu'auprès d'une femme querelleuse dans une grande maison. Nous avons déjà rencontré dans les Proverbes d'autres déclarations du même genre. C'est parce que l'objet en

est d'une grande importance qu'il nous est souvent rappelé par le Saint-Esprit. Sans doute, on peut dire de chacun des devoirs que Dieu nous recommande qu'il est important de le considérer afin de l'accomplir. Mais quelques-uns ne sont pas d'une application générale ou fréquente; tandis que l'obligation, pour les femmes en particulier, de se montrer douces et faciles dans le commerce ordinaire de la vie, est une obligation de tous les moments, à laquelle elles ont continuellement l'occasion d'obéir ou d'être infidèles. Dans d'autres déclarations de la Parole de Dieu sur ce sujet, *la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible* est recommandée aux femmes comme *étant d'un grand prix devant Dieu.* La soumission leur est recommandée aussi comme un moyen de *gagner leurs maris* à la foi qu'elles professent (1 Pierre, III, 4, 1). Ici, le passage que nous avons sous les yeux leur rappelle combien une humeur querelleuse rend malheureux ceux qui en sont les objets; et ce motif, ajouté aux précédents, ne peut qu'être d'un grand poids auprès d'elles. Oui, chacun sait combien l'harmonie, le support mutuel, la douceur des frottements sont nécessaires au bonheur domestique, et combien leur absence peut rendre pénibles les positions les plus favorables sous d'autres rapports. Souvent, c'est parce que les femmes comprennent mal leurs devoirs qu'avec de bonnes intentions, elles ne font pas ce qu'elles pourraient pour le bonheur de ceux qui les entourent. En s'occupant avec exactitude, comme c'est leur devoir, des soins de leur petite administration domestique,

elles oublient que ces choses sont un moyen et non pas un but. Le but, c'est le bien-être de tous les membres de la famille. Mais lorsque, par l'importance exagérée qu'on donne à certains détails matériels, on en fait un sujet d'irritation et de disputes, il est évident que ces choses, au lieu de concourir au bien-être de chacun, produisent un résultat directement contraire. Si la femme chrétienne remplit sa tâche journalière dans le simple désir d'être fidèle à Dieu et de le glorifier, elle saura tout naturellement donner à chaque objet son degré proportionnel d'importance, elle se tiendra sur ses gardes pour conserver sa douceur, même lorsque les autres ont quelque tort à son égard, et son exemple entretiendra la paix et la sérénité chez tous ceux qui vivent sous son influence.

Le juste qui pèche devant le méchant est une fontaine embourbée et une source gâtée. Pour bien comprendre le sens et la force des images qu'emploie la Bible, il faut toujours se représenter la situation de la contrée où ce divin livre a été écrit. Dans la Judée, il ne tombe, pour l'ordinaire, point de pluie en été pendant plusieurs mois. Alors les gazons deviennent secs comme du chaume, les torrents et les sources tarissent, et il n'y a de ressource pour s'abreuver qu'auprès de puits et de citernes bien rares. Dans un pareil pays, on comprend ce que doit être, pour le voyageur altéré, la rencontre inopinée d'une source d'eau vive ou d'une fontaine. On comprend aussi quelle doit être l'amertume de son désappointement lorsqu'au lieu de l'eau pure dont il espérait étancher sa soif, il ne trouve

qu'une eau infecte ou une boue liquide. C'est là précisément l'effet que les péchés des fidèles produisent sur les âmes qui ne sont pas dans la vérité. Il y a des personnes qui, sans être encore très-éclairées, sentent confusément que ce n'est que dans la foi qu'on peut trouver la paix et la sanctification. Mais si, ayant occasion de suivre de près des chrétiens professant une foi vivante, elles voient dans leur conduite des traits d'égoïsme, d'avarice, de sensualité, d'orgueil, etc., incompatibles avec les sentiments qu'on leur suppose, elles ne savent plus où rencontrer la vérité. Ce qu'elles voyaient de loin comme une ressource assurée s'évanouit ou plutôt se corrompt devant leurs yeux; de sorte qu'elles courent le risque de se laisser étourdir sans remords par les intérêts et les illusions de la vie présente. Ah ! si les chrétiens comprenaient davantage le mal que peut produire leur exemple, ils seraient plus attentifs à se surveiller eux-mêmes dans leurs actes et dans leurs discours, et ils ne s'exposeraient pas aux redoutables jugements prononcés par notre Seigneur contre ceux qui causent des scandales.

Comme il n'est pas bon de manger trop de miel, aussi n'y a-t-il pas de la gloire pour ceux qui la cherchent avec trop d'ardeur. Quelle que soit la carrière que l'on poursuive, on ne peut acquérir une gloire véritable que si l'on a dans ses efforts un autre but que cette gloire elle-même. En agissant dans des vues d'ambition, on pourra bien acquérir une certaine renommée, c'est-à-dire se faire un nom connu des contemporains et de la postérité; mais il ne s'attachera pas à ce nom

ces idées d'estime et de reconnaissance qui seules peuvent conférer une véritable gloire. Cette gloire appartient à l'homme qui, dans le gouvernement d'un Etat, dans la politique, dans les armes, dans les sciences ou dans toute autre vocation, a eu pour but le bien de son pays, les intérêts de l'humanité ou l'avancement du règne de Dieu. Elle n'appartient pas à celui qui, dans ses efforts et ses travaux, n'a cherché qu'à exciter l'étonnement ou l'admiration de ses semblables.

Si la gloire humaine est refusée à *celui qui la cherche avec trop d'ardeur,* il n'en est pas ainsi de la gloire éternelle. *Le royaume des cieux est forcé,* dit notre Seigneur, *et ce sont les violents qui le ravissent* (Matth., XI, 12). Sainte violence que nous avons à exercer contre nous-mêmes, contre notre orgueil qui nous empêcherait de reconnaître la justice de notre condamnation et l'insuffisance de nos efforts personnels, contre notre esprit d'indépendance, enfin contre tous les penchants et toutes les habitudes qui s'opposent à ce que nous accomplissions constamment la volonté de Dieu !

L'homme qui ne peut pas retenir son esprit est comme une ville où il y a une brèche ou qui est sans murailles. La Bible, et le livre des Proverbes en particulier, nous rappelle souvent le devoir de prendre garde à nos paroles et par conséquent de les *retenir.* Chacun sait combien ce devoir est déjà difficile à observer; mais celui de retenir notre esprit l'est encore bien davantage. Rien ne semble plus indépendant de notre volonté que nos sentiments et nos pensées. Cependant

nous savons tous qu'il nous est possible, dans un moment donné, de porter notre esprit sur tel ou tel objet particulier, par exemple, dans les exercices de mémoire. Nous pouvons donc avec un peu d'efforts le porter sur quelque sujet de réflexions utiles, ou, du moins, le porter sur quelque objet indifférent qui l'empêche d'errer sur des objets dangereux pour notre repos ou pour notre conscience. C'est là cette prudence que nous recommande Salomon, afin de n'être pas exposés sans défense à toutes les séductions de notre propre cœur et de l'ennemi de nos âmes. Il y a des personnes plus accessibles que d'autres aux pensées qui offrent quelque danger. Elles doivent particulièrement y prendre garde, et pour cela rechercher de préférence les occupations qui absorbent l'esprit plutôt que celles qui se poursuivent d'une manière machinale. L'esprit de prière et un désir constant d'avancer dans la sanctification nous disposeraient plus que toute autre chose à diriger convenablement nos pensées. Ils nous empêcheraient en particulier de nous laisser facilement distraire par des objets étrangers pendant le culte public ou dans d'autres moments consacrés à la dévotion. C'est pour cela que la disposition à se laisser distraire n'est pas entièrement indépendante de notre volonté, ni, par conséquent, entièrement innocente. Il va sans dire aussi qu'elle devient bien plus coupable, lorsque, dans le moment où nous nous apercevons de notre distraction, nous nous permettons de suivre cette pensée étrangère au lieu de faire un effort accompagné de prière pour reporter

notre esprit sur les objets qui devraient l'occuper. Dans ce sens comme dans tous les autres, il faut *ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais*, au contraire, *surmonter le mal par le bien.*

CHAPITRE XXVI.

VERSETS 1-11.

Tous les premiers versets de ce chapitre se rapportent aux *insensés*. Nous avons déjà souvent eu occasion de voir que les hommes auxquels le livre des Proverbes donne ce nom ne sont pas seulement ceux auxquels il est appliqué dans la vie habituelle. Aux yeux du Saint-Esprit, les *insensés*, ce sont tous les hommes qui, au lieu d'avoir la volonté de Dieu pour règle, ne cherchent que la satisfaction de leurs penchants naturels, plus ou moins légitimes ou condamnables aux yeux du monde. Ce sont, d'après la déclaration de l'Ecriture elle-même, ceux qui *disent en leur cœur : Il n'y a point de Dieu* (Ps. XIV, 1), c'est-à-dire qui, sans précisément nier l'existence de Dieu, n'ont dans le cœur aucun sentiment ni de crainte ni d'amour pour lui, et vivent absolument comme s'ils étaient indépendants de sa puissance. On voit donc que les insensés, bien loin de former dans la société une classe exceptionnelle, composent dans tous les temps ce *grand nombre* qui marche dans le *chemin spacieux* et passe par la *porte large*. Les versets que nous avons sous les yeux font remarquer quelques-uns des mauvais effets que

que nous cherchions à conformer notre vie à la volonté de Dieu, nous aurons des intérêts, des affections, des craintes et des règles de conduite tout différents de ceux des personnes qui ne vivent que pour ce monde. Tel sera, du moins, le caractère de ce qui forme en nous l'homme nouveau, quoiqu'il soit trop souvent surmonté par les penchants de notre vieille nature. Dans cette disposition, il est évident que nos rapports avec les personnes étrangères à la vraie piété ne sont pas sans danger pour notre vie spirituelle. Leur exemple pourrait nous entraîner à mettre un intérêt trop vif à des choses dont nous avons reconnu la fragilité et le néant. Dans des occasions de ce genre, il faut parler d'après nos vrais sentiments plutôt qu'user d'une condescendance qui risquerait de nous faire retomber nous-mêmes peu à peu dans des dispositions toujours plus mondaines. C'est cette prudence spirituelle que Salomon recommande en disant : *Ne réponds pas au fou selon sa folie, de peur que tu ne sois fait semblable à lui.* Cependant il sera bon de nous placer quelquefois sur un terrain différent de celui de nos intérêts spirituels, afin de montrer que, si nous avons peu d'attrait pour les objets qui leur sont trop étrangers, ce n'est pas par ignorance ou par défaut d'aptitude. Les personnes absorbées par les choses de ce monde s'attribueraient alors une supériorité dont le sentiment serait dangereux pour leurs âmes. Il ne faut pas donner lieu de penser que la vraie piété favorise l'ignorance et comprime les facultés, ou bien qu'elle ne peut être embrassée que par les esprits faibles et crédules. C'est là

nous adressent. Il peut arriver, par exemple, que nous soyons blâmés pour des actes de fidélité envers Dieu qui sortent des règles de la prudence humaine, et qu'on ne sait pas attribuer à leur véritable motif. Peut-être qu'outre les reproches, on cherchera à nous ébranler par la perspective effrayante des malheurs qui peuvent être la conséquence de notre conduite. C'est alors que, pour nous fortifier dans une lutte toujours pénible, nous devrons penser à l'ignorance et à l'impuissance de ceux qui font entendre ces menaces et nous répéter que *la malédiction donnée témérairement n'arrivera point.*

Il est dit encore que *les discours sentencieux dans la bouche d'un insensé sont comme une épine dans la main d'un homme ivre.* Les personnes dont la foi ne repose pas sur le vrai fondement peuvent, lorsqu'elles parlent de morale et de religion, induire à erreur les âmes mal affermies. Tantôt leur jugement se trouvera conforme à la morale de l'Evangile et tantôt il lui sera contraire. Les *discours sentencieux* sont donc dans leur bouche une arme dangereuse, comme le serait, dans la main d'un homme ivre, une épine dont il n'est pas capable de diriger les mouvements.

Deux passages dans ce commencement de chapitre sont surtout importants à considérer de près, parce qu'ils offrent une contradiction apparente : *Ne réponds point au fou selon sa folie, de peur que tu ne sois fait semblable à lui. Réponds au fou selon sa folie, de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage.* Si nous avons compris les choses qui se rapportent à notre éternelle paix et

que nous cherchions à conformer notre vie à la volonté de Dieu, nous aurons des intérêts, des affections, des craintes et des règles de conduite tout différents de ceux des personnes qui ne vivent que pour ce monde. Tel sera, du moins, le caractère de ce qui forme en nous l'homme nouveau, quoiqu'il soit trop souvent surmonté par les penchants de notre vieille nature. Dans cette disposition, il est évident que nos rapports avec les personnes étrangères à la vraie piété ne sont pas sans danger pour notre vie spirituelle. Leur exemple pourrait nous entraîner à mettre un intérêt trop vif à des choses dont nous avons reconnu la fragilité et le néant. Dans des occasions de ce genre, il faut parler d'après nos vrais sentiments plutôt qu'user d'une condescendance qui risquerait de nous faire retomber nous-mêmes peu à peu dans des dispositions toujours plus mondaines. C'est cette prudence spirituelle que Salomon recommande en disant : *Ne réponds pas au fou selon sa folie, de peur que tu ne sois fait semblable à lui.* Cependant il sera bon de nous placer quelquefois sur un terrain différent de celui de nos intérêts spirituels, afin de montrer que, si nous avons peu d'attrait pour les objets qui leur sont trop étrangers, ce n'est pas par ignorance ou par défaut d'aptitude. Les personnes absorbées par les choses de ce monde s'attribueraient alors une supériorité dont le sentiment serait dangereux pour leurs âmes. Il ne faut pas donner lieu de penser que la vraie piété favorise l'ignorance et comprime les facultés, ou bien qu'elle ne peut être embrassée que par les esprits faibles et crédules. C'est là

probablement la signification de ce précepte : *Réponds au fou selon sa folie, de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage.*

Sans doute, il est difficile de connaître, dans tous les cas, la manière dont nous devons agir entre ces directions opposées pour être fidèle à ce que Dieu demande de nous. Le moyen le plus sûr de suivre la volonté de Dieu, c'est d'avoir un vrai désir d'obéissance. Si nous ne sommes poussés ou retenus, ni par un secret amour du monde, ni par la crainte du dédain et du ridicule, ni par le désir de briller, mais que nous cherchions simplement à glorifier Dieu et à édifier ceux qui nous entourent, il y aura en nous comme un instinct spirituel qui, selon le besoin du moment, nous dirigera dans nos paroles. Pour cela, il faut, non-seulement implorer tous les jours, et dans l'occasion même, le secours de ce Saint-Esprit qui seul nous éclaire et nous fortifie, mais il faut chercher à vivre habituellement sous sa bienheureuse influence, en sorte que nous ne venions pas à le *contrister* ou à l'*éteindre* par nos infidélités.

VERSETS 12-19.

As-tu vu un homme qui croit être sage? Il y a plus d'espérance d'un fou que de lui. Nous avons vu dans les premiers versets du même chapitre quelle était l'influence pernicieuse exercée à divers égards par les hommes que le Saint-Esprit désigne sous le nom de *fous* ou d'*insensés*, et nous avons vu en même temps,

que nous cherchions à conformer notre vie à la volonté de Dieu, nous aurons des intérêts, des affections, des craintes et des règles de conduite tout différents de ceux des personnes qui ne vivent que pour ce monde. Tel sera, du moins, le caractère de ce qui forme en nous l'homme nouveau, quoiqu'il soit trop souvent surmonté par les penchants de notre vieille nature. Dans cette disposition, il est évident que nos rapports avec les personnes étrangères à la vraie piété ne sont pas sans danger pour notre vie spirituelle. Leur exemple pourrait nous entraîner à mettre un intérêt trop vif à des choses dont nous avons reconnu la fragilité et le néant. Dans des occasions de ce genre, il faut parler d'après nos vrais sentiments plutôt qu'user d'une condescendance qui risquerait de nous faire retomber nous-mêmes peu à peu dans des dispositions toujours plus mondaines. C'est cette prudence spirituelle que Salomon recommande en disant : *Ne réponds pas au fou selon sa folie, de peur que tu ne sois fait semblable à lui.* Cependant il sera bon de nous placer quelquefois sur un terrain différent de celui de nos intérêts spirituels, afin de montrer que, si nous avons peu d'attrait pour les objets qui leur sont trop étrangers, ce n'est pas par ignorance ou par défaut d'aptitude. Les personnes absorbées par les choses de ce monde s'attribueraient alors une supériorité dont le sentiment serait dangereux pour leurs âmes. Il ne faut pas donner lieu de penser que la vraie piété favorise l'ignorance et comprime les facultés, ou bien qu'elle ne peut être embrassée que par les esprits faibles et crédules. C'est là

probablement la signification de ce précepte : *Réponds au fou selon sa folie, de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage.*

Sans doute, il est difficile de connaître, dans tous les cas, la manière dont nous devons agir entre ces directions opposées pour être fidèle à ce que Dieu demande de nous. Le moyen le plus sûr de suivre la volonté de Dieu, c'est d'avoir un vrai désir d'obéissance. Si nous ne sommes poussés ou retenus, ni par un secret amour du monde, ni par la crainte du dédain et du ridicule, ni par le désir de briller, mais que nous cherchions simplement à glorifier Dieu et à édifier ceux qui nous entourent, il y aura en nous comme un instinct spirituel qui, selon le besoin du moment, nous dirigera dans nos paroles. Pour cela, il faut, non-seulement implorer tous les jours, et dans l'occasion même, le secours de ce Saint-Esprit qui seul nous éclaire et nous fortifie, mais il faut chercher à vivre habituellement sous sa bienheureuse influence, en sorte que nous ne venions pas à le *contrister* ou à l'*éteindre* par nos infidélités.

VERSETS 12-19.

As-tu vu un homme qui croit être sage? Il y a plus d'espérance d'un fou que de lui. Nous avons vu dans les premiers versets du même chapitre quelle était l'influence pernicieuse exercée à divers égards par les hommes que le Saint-Esprit désigne sous le nom de *fous* ou d'*insensés*, et nous avons vu en même temps,

paresse, il nous dépeint sous des figures aussi simples que frappantes les divers traits qui caractérisent cette funeste disposition et les effets qui en résultent. Ainsi, celui qui craint les difficultés d'une démarche ou d'une entreprise, dans les petites choses comme dans les grandes, voit partout des dangers imaginaires ou prend plaisir à s'exagérer follement ceux qui ont quelque réalité. C'est le paresseux qui ne peut sortir, parce que *le lion est par les rues.* Plus souvent, ce qui nous arrête dans l'accomplissement de notre devoir, c'est l'amour du repos, la répugnance à déranger nos habitudes, la crainte de la peine et de la fatigue que nous coûteraient nos efforts. *Le paresseux se tourne sur son lit* et *cache sa main sous l'aisselle.*

Lorsque la paresse, la sensualité ou la peur de quelque inconvénient nous empêchent ainsi d'obéir à notre conscience, nous n'avouons pas toujours aux autres et nous nous cachons peut-être à nous-mêmes les secrets motifs de notre conduite : nous croyons ne suivre qu'une sage prudence; et si l'on nous presse d'agir autrement, ces conseils nous paraissent téméraires, lors même qu'ils nous viendraient de différents côtés et ne seraient pas dignes de notre confiance : *Le paresseux se croit plus sage que sept autres qui donnent de sages conseils.* Nous voyons donc combien la *paresse*, dans les diverses acceptions de ce mot, est une disposition dangereuse et combien il est important de la combattre. C'est surtout à l'âge où se forment les habitudes que l'on ne peut y faire une trop sérieuse attention. Mais à quelque âge que nous soyons parvenus, si

nous avons compris ce qu'est la vocation chrétienne, nous sentirons que pour la suivre et pour marcher ainsi dans un sens opposé à nos inclinations naturelles, nous n'avons pas trop de toutes les forces de notre esprit, de toute l'énergie de notre volonté, de toute l'activité de notre conscience. C'est une œuvre qui ne laisse aucune place à la paresse et à laquelle, selon l'expression de saint Pierre, nous devons *apporter tous nos soins* (2 Pierre, I, 5), bien que nous sachions que le succès dépend de Dieu *qui produit en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir.*

VERSETS 20 JUSQU'A LA FIN.

Le feu s'éteint faute de bois; ainsi, quand il n'y aura plus de rapporteurs, les querelles s'apaiseront. Le charbon est pour faire la braise, le bois est pour faire le feu et l'homme querelleur pour exciter les querelles. Les paroles d'un rapporteur sont comme des paroles douces, mais elles descendent jusqu'au-dedans des entrailles. Tout le monde connaît le mal que l'homme querelleur fait à lui-même et aux autres. On se tient sur ses gardes devant lui de peur de devenir l'objet de ses emportements ou de se trouver enveloppé dans les difficultés qu'il s'attire. Mais on redoute peu dans le monde la société des *rapporteurs*, excepté lorsqu'on craint d'être soi-même plus tard le sujet de leurs médisances. Cependant ce sont eux qui, comme le bois jeté au milieu d'une flamme, attisent et entretiennent des animosités prêtes à s'éteindre. Si quelque propos malin tenu sur

notre compte vient à nous être raconté, lors même qu'il s'agirait d'une chose presque indifférente, nous concevons tout de suite un secret éloignement pour la personne dont on nous cite les paroles; et lorsque ensuite cette même personne nous donne, sincèrement peut-être, quelque témoignage d'affection, nous le prenons pour un acte d'hypocrisie! Oh! qu'il est vrai que les paroles d'un rapporteur descendent jusqu'au-dedans des entrailles pour y produire un mal profond et durable! Prenons garde de ne jamais encourager des récits malveillants, ni surtout de les propager nous-mêmes. Le rôle des chrétiens est bien plutôt de défendre ceux qu'on attaque et d'étouffer les querelles naissantes, en expliquant aux uns la conduite et les motifs des autres de la manière la plus favorable que le permet la vérité; c'est, en un mot, de rechercher la bénédiction contenue dans ces paroles : *Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu!*

Les lèvres brûlantes de zèle et le mauvais cœur sont comme de l'écume d'argent dont on enduit un pot de terre. Celui qui hait se contrefait par ses discours; mais il cache le fond au-dedans de lui, etc. Si les paroles violentes ou amères, les médisances et les rapports malins sont des péchés condamnés par la loi de Dieu, on comprend qu'elle condamne à plus forte raison les paroles affectueuses par lesquelles on dissimule la haine que l'on serre dans le cœur. C'est ce genre de fausseté qui fait l'objet de toutes les dernières sentences du chapitre. On y voit que, tôt ou tard, elle sera pleinement

démasquée et recevra la plus éclatante punition. Pour peu que nous ayons reçu dans le cœur les vérités de l'Evangile, la perfidie sous toutes ses formes nous inspirera la plus grande horreur. Mais il ne suffit pas de se préserver de ce que les hommes appellent de ce nom. Il faut voir encore si nous sommes toujours sincères dans les sentiments d'affection que nous aimons à témoigner. Cette sincérité est plus rare qu'on ne le pense. On se fait quelquefois illusion à soi-même sous ce rapport jusqu'à ce qu'étant appelé à sacrifier quelque chose au bien de son prochain, on découvre combien l'on est encore égoïste. Aussi la Parole de Dieu nous dit-elle : *Que votre charité soit sincère* (Rom., XII, 9), et ailleurs : *Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en paroles et de langue, mais aimons en effet et en vérité* (1 Jean, III, 18). Les chrétiens sont souvent trop prodigues d'expressions affectueuses les uns pour les autres. C'est un langage dont on prend l'habitude et qu'on finit par employer sans y faire aucune attention. Il est évident que l'on court alors un grand risque d'exprimer des sentiments que l'on n'éprouve pas et de tomber ainsi dans une sorte de fausseté. C'est encore à cet égard qu'il faudrait nous accoutumer à peser nos paroles avant de les laisser échapper; et nous devons consentir à paraître froids lorsque nous le sommes au lieu d'avoir des *lèvres brûlantes* désavouées par notre cœur.

Il y a dans le monde des espèces de formules affectueuses adaptées à diverses circonstances, qui, à force d'avoir été répétées, pour ainsi dire, machinalement,

ont fini par perdre presque toute leur signification primitive, ou du moins presque toute leur valeur. Les chrétiens sont souvent embarrassés au sujet de ces formules. Il leur semble qu'en les employant sans que leurs sentiments accompagnent leurs paroles, ils prononceraient un mensonge; et, d'un autre côté, l'usage en est si général qu'en ne les employant pas, on risque de paraître manquer de bienveillance et de faire ainsi mal juger de l'Evangile. Naturellement il n'est pas possible de donner à cet égard des règles positives. On peut dire seulement qu'il faut chercher à ne pas abuser les autres sur nos sentiments réels. Lors donc que nous croyons devoir employer ces formules dans des cas où elles ne sont de notre part que des formules, il vaut mieux choisir les plus banales de toutes, en évitant d'y ajouter les expressions inventées pour les rajeunir en quelque sorte et leur redonner un peu de valeur.

Ceci nous amène à la flatterie, que Salomon a réunie aux autres genres de paroles trompeuses, en disant: *La fausse langue hait celui qu'elle a abattu, et la bouche flatteuse fait tomber.* Il y a des personnes qui flattent les autres par une certaine habitude de bienveillance et non dans des vues intéressées. Cela leur fait illusion, et elles ne s'imaginent pas de tromper en donnant des louanges très-exagérées. Il faut cependant bien nous dire que, même sans avoir un mauvais but, le mensonge à lui seul est toujours un mal; et aussi que, quel que soit notre motif en flattant, la flatterie est toujours nuisible à la personne qui en est l'objet. Elle

l'est surtout peut-être lorsque, ne paraissant pas provenir de quelque motif intéressé, on peut la croire plus sincère. C'est pour cela qu'il faut nous abstenir des louanges, lors même que nous sentirions véritablement tout ce que nos paroles expriment. Nous ne savons pas, quand nous louons le chrétien le plus affermi, quel aliment nous fournissons à l'orgueil qui, chassé de son cœur en apparence, est toujours prêt à s'y insinuer de nouveau par quelque entrée secrète. Peut-être avait-il eu, dans l'acte pour lequel nous le louons, une grande lutte à soutenir contre lui-même et avait-il cru cependant qu'en surmontant les tentations qui l'assiégeaient, il ne faisait que remplir un devoir nécessaire. Alors nos éloges imprudents pourront lui faire supposer qu'il a fait, au contraire, plus que son devoir ne l'exigeait ou, du moins, plus que l'on n'attendait de sa part. Outre le sentiment d'orgueil qu'il en éprouvera, on peut croire qu'à une occasion nouvelle, il luttera moins fortement et se laissera vaincre par la tentation. Ah! si nous nous faisions une idée plus juste de la transformation qui doit s'opérer en nous, pour que nous *soyons revêtus de l'homme nouveau, créé à l'image de Dieu, dans une justice et une sainteté véritables* (Ephés., IV, 24), nous aurions peur pour nous-mêmes et pour nos frères de tout ce qui peut tendre à affaiblir nos efforts et à nous plonger dans une sécurité dangereuse. Nous sentirions que la plus grande preuve d'affection que nous puissions nous donner les uns aux autres, c'est de nous aider mutuellement à *laisser les choses qui sont derrière nous, à*

nous avancer vers celles qui sont devant nous et à courir vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ! (Philip., III, 14.)

CHAPITRE XXVII.

VERSETS 1-7.

Ne te vante point du jour du lendemain, car tu ne sais pas ce que le jour enfantera. Le mot de *vanter* peut au premier moment étonner un peu dans ce passage. Il nous semble qu'il y a surtout de l'imprudence et de la folie à dire : *Nous irons aujourd'hui ou demain dans une telle ville, nous demeurerons là une année, nous y trafiquerons et nous y gagnerons ; tandis que nous ne savons pas seulement ce qui arrivera demain*, et que nous perdons de vue que *notre vie n'est qu'une vapeur* qui, d'un moment à l'autre, peut *s'évanouir* (Jacq., IV, 13-15). Mais, après les paroles que nous venons de citer, saint Jacques ajoute aussi : *Toute* VANTERIE *de cette sorte est mauvaise* (v. 16). C'est que, sans nous en apercevoir peut-être, il y a beaucoup d'orgueil, chez des créatures aussi dépendantes que nous le sommes, à oublier cette dépendance et à parler comme si nous étions les maîtres des circonstances extérieures, de notre santé, de celle des autres et de notre vie elle-même. Cette *vanterie est mauvaise*, non-seulement parce qu'elle nourrit notre orgueil, mais encore parce qu'en nous faisant oublier notre dépendance envers Dieu quant aux évènements, elle nous

fait oublier aussi notre dépendance envers Dieu quant à ses droits sur notre obéissance. Si notre vie appartient à Dieu dans le sens que lui seul en règle les destinées, il n'est pas moins certain que, comme ses créatures, nous lui appartenons nous-mêmes avec tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Nous avions été créés, non pour nous-mêmes, mais pour glorifier notre Créateur; et c'est l'oubli de cette vérité qui est le principe de notre chute. De plus, si nous sommes chrétiens, nous avons été *rachetés à grand prix*, comme s'exprime saint Paul; et par des droits plus sensibles à notre cœur, nous appartenons à Celui qui s'est donné en rançon pour nos âmes. Aussi saint Paul ajoute-t-il que nous devons *glorifier Dieu dans notre corps et dans notre esprit qui lui appartiennent* (1 Cor., VI, 20); et il dit ailleurs : *Je vous exhorte donc, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable* (Rom., XII, 1). Lors donc que dans nos projets nous dirons, selon l'exhortation de saint Jacques : *S'il plaît à Dieu et si nous sommes en vie, nous ferons telle ou telle chose*, souvenons-nous par cela même que notre temps, nos forces, nos facultés, nos biens, notre influence, tout ce qui est à nous et en nous appartient à Celui de qui dépend notre vie et doit lui être consacré. Si la pensée de notre dépendance à l'égard de Dieu arrête quelquefois nos projets et nos espérances, elle est en même temps pour le chrétien une grande consolation dans les jours de peine et d'inquiétude. Il se répète qu'il *ne sait pas ce que le jour enfan-*

tera; que, par conséquent, les évènements qu'il redoute peuvent arriver d'une manière toute contraire à son attente. Il se confie en la sagesse, la puissance et la bonté de Celui qui dirige toutes choses; et ne souffrant que du moment présent, il profite de cette déclaration de notre Seigneur : *Le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine* (Matth., VI, 34).

Qu'un étranger te loue et non pas ta propre bouche. Que ce soit un autre et non pas tes lèvres. Nous avons vu dans le chapitre précédent que Salomon condamne la flatterie. Mais, dans le fond, les louanges plus ou moins sincères ne nous font du mal que si nous les acceptons comme fondées et que, pour ainsi dire, ce soit *notre propre bouche* qui vient à nous *louer.* Tant que notre conscience les repousse sincèrement, elles ne peuvent nous être nuisibles. Il est donc probable que, dans cette déclaration, le Saint-Esprit nous exhorte à examiner notre cœur lorsque nous sommes loués des hommes. Alors nous découvrirons tant de motifs personnels, tant de faiblesse et de négligence dans les œuvres ou dans l'accomplissement des devoirs pour lesquels nous sommes loués, que ces éloges ne seront pas seulement contrebalancés par les reproches de notre conscience, mais qu'ils deviendront pour nous la source d'une salutaire humiliation.

Cependant il n'en reste pas moins vrai que les louanges sont dangereuses, et que nous donnons au contraire à nos amis une véritable preuve de notre affection en leur exposant franchement ce que nous trouvons à blâmer dans leur conduite. C'est ce qui

nous est enseigné dans les déclarations suivantes : *La correction manifeste vaut mieux qu'une amitié cachée. Les blessures de celui qui aime sont fidèles; mais les baisers de celui qui hait sont à craindre.* Souvent, dans notre intérêt pour nos amis, nous nous affligeons en secret de leurs torts, mais sans oser leur témoigner notre désapprobation. Alors cette *amitié cachée* reste infructueuse, tandis qu'en les *redressant avec un esprit de douceur* (Gal., VI, 1), nous aurions peut-être réussi à leur faire changer de conduite.

Mais il est possible que le but de ce passage soit de nous engager moins à exercer la correction fraternelle qu'à nous y soumettre avec docilité et reconnaissance lorsqu'elle est exercée à notre égard. Sans doute il ne faudrait pas céder aveuglément et sans conviction à une influence étrangère. Mais lorsque notre conscience est convaincue, il ne faut pas que l'orgueil nous empêche de reconnaître nos torts, quelque pénible que cela puisse être. Si la personne qui nous reprend nous a donné dans d'autres circonstances des preuves de son affection, souvenons-nous que *les blessures de celui qui aime sont fidèles* et que nous en éprouverons plus tard les heureux effets. Craignons, au contraire, *les baisers de celui qui hait*, c'est-à-dire les caresses et les éloges de ceux qui flattent nos mauvais penchants, afin de nous être plus agréables.

Celui qui est rassasié foule aux pieds les rayons de miel; mais celui qui a faim trouve doux ce qui est amer. Cette déclaration est aussi facile à comprendre dans le sens spirituel que dans le sens matériel. Qui de nous

n'a pas éprouvé, plus ou moins, les tristes effets de ce rassasiement? On lit la Parole de Dieu ou des livres qui la développent. On entend des exhortations sérieuses et pressantes; et tout en n'ayant pas d'objections à faire à ces divers enseignements, ils ne produisent presque aucune impression sur notre âme. Ils nous paraissent superflus, parce qu'ils ne sont pas pour nous des choses nouvelles; et nous restons indifférents, à moins que notre attention ne soit réveillée par l'indiscrète hardiesse des interprétations ou par la force inaccoutumée du langage. Quand nous apercevons en nous une disposition semblable, il faut nous examiner sérieusement et nous humilier devant Dieu. Elle prouve que nous ne sentons pas nos besoins spirituels, que nous ne nous rendons compte ni de ce que Dieu veut de nous, ni de tout ce qui nous manque. Comme nos besoins renaissent sans cesse, celui qui les sent, *celui qui a faim*, est toujours prêt à s'approprier la nourriture qui convient à son âme, quelle que soit la forme sous laquelle on la lui présente. Il *trouve* même *doux ce qui est amer*, c'est-à-dire que lorsque la vie chrétienne nous est présentée dans toute sa spiritualité et sous des traits qui effraient notre cœur naturel, il y a en nous, si nous sommes sincères, quelque chose qui correspond à cette sévérité même. Nous sentons que la loi de Dieu doit être universelle et parfaite dans ses exigences, et que rien de moins ne serait digne de Celui dont elle émane. Nous aimons à nous perdre dans ce nouvel infini; et sachant que l'obéissance parfaite de notre Sauveur est

imputée à ses vrais disciples, nous ne sommes pas découragés par l'impossibilité d'atteindre à la perfection; *mais nous faisons des efforts continuels pour y parvenir, puisque c'est pour cela que Jésus-Christ nous a pris à lui* (Philip., III, 12), en nous faisant participer aux fruits de son sacrifice.

VERSETS 14-21.

Celui qui bénit son ami à haute voix, se levant de grand matin, sera réputé comme s'il maudissait. Cette déclaration paraît étrange au premier coup-d'œil; mais en la rapprochant de celles du même chapitre et du chapitre précédent qui se rapportent à la flatterie, on comprend quelle est l'intention du Saint-Esprit dans ces paroles et l'on est frappé de leur énergie. Elles signifient que l'homme qui loue toujours son ami en ne mettant dans ses éloges ni discernement, ni mesure, lui fait autant de mal que s'il avait l'intention de le maudire. Cette expression, *se levant de grand matin*, marque l'empressement que l'on met à la chose dont on s'occupe. Elle est souvent employée par les prophètes. Ils représentent l'Eternel *se levant de grand matin* pour venir exercer sur son peuple tantôt sa miséricorde et tantôt sa juste vengeance. Celui donc qui *loue à haute voix en se levant de grand matin*, c'est celui qui s'empresse à louer en toute occasion et sans examiner si les louanges qu'il donne sont méritées. Or, nous avons vu en d'autres endroits, combien de mal de pareils éloges peuvent produire.

Une gouttière continuelle au temps d'une grosse pluie et une femme querelleuse, c'est tout un. Celui qui la veut retenir est comme s'il voulait arrêter le vent, ou retenir dans sa main une huile qui s'écoule. Nous retrouvons ici une pensée qui a déjà fait le sujet de plusieurs sentences des Proverbes. Mais outre qu'il est nécessaire de revenir souvent sur ces défauts si funestes et si difficiles à déraciner, la déclaration que nous avons sous les yeux contient quelque chose de plus que les précédentes. Elle ne s'adresse pas seulement à la femme querelleuse pour lui faire sentir à quel point elle rend malheureux ceux qui vivent sous son influence. Elle s'adresse à ceux qui l'entourent et leur fait comprendre l'inutilité des moyens qu'ils emploient souvent pour la retenir et la calmer. Les femmes ont, en général, plus besoin que les hommes de donner essor à leurs sentiments, quels qu'ils soient. Lors donc qu'une femme se livre à son irritation et se complaît, pour ainsi dire, à énumérer longuement ses griefs, on ne fera que l'exciter davantage en voulant la retenir et en lui fournissant par là un nouveau sujet de colère. Pourvu donc que la personne à qui s'adressent ces plaintes en soit elle-même l'objet et qu'ainsi l'on ne risque pas de favoriser la médisance, il faut attendre patiemment que l'irritation s'épuise en s'épanchant au-dehors. Une réponse ferme, mais calme, pourra produire alors un bon effet. Plus tard seulement, quand les ressentiments mutuels seront complètement apaisés, on cherchera à faire sentir à la femme querelleuse combien sa colère avait été exagérée, si ce n'est ab-

surde. Mais en même temps, si l'on a en soi-même le plus léger tort dans ce qui a fait l'objet de la querelle, il faut le reconnaître franchement et donner ainsi l'exemple de l'humilité et du repentir. Chez des chrétiens, cette humilité et ce repentir à l'égard des hommes feront toujours plus sentir la nécessité de la repentance et de la foi à l'égard de Dieu.

Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre homme. Il y a, sans doute, un grand nombre de causes de différences parmi les hommes. L'âge, le tempérament, la position sociale, l'éducation et d'autres circonstances, tendent plus ou moins à en apporter. Mais ces dissemblances qui sont, pour ainsi dire, à la surface de l'âme, nous font souvent trop oublier la ressemblance profonde qui existe entre tous les enfants d'Adam, ou plutôt la communauté de leur nature. Oui, tous, nous participons à la même chute et à la même misère. *Il n'y a point de différence,* dit l'Ecriture, *vu que tous ont péché et se sont privés de la gloire de Dieu.* Nous avons tous la même soif de bonheur et d'immortalité. Nous sentons tous, quoique peut-être obscurément, que nous avons encouru la condamnation en ne vivant pas de la manière dont nous aurions dû vivre. Nous connaissons tous le combat dont parle saint Paul : *Quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi... Je ne fais pas le bien que je voudrais; je fais le mal que je ne voudrais pas,* etc. Il n'y a pas besoin d'avoir reçu la révélation de Dieu pour que la conscience nous dise ces choses. Aussi lorsque les mis-

sionnaires, au lieu de s'adresser à l'intelligence des païens en cherchant à leur faire comprendre les perfections du Créateur, se sont adressés à leur conscience en leur parlant du mal qu'ils avaient fait et des souffrances par lesquelles le divin Rédempteur avait expié leurs fautes, ils ont tout de suite trouvé un écho dans les âmes, même chez les peuples les plus sauvages et les plus abrutis. A plus forte raison en est-il de même chez les peuples où le christianisme est professé. Lorsqu'un serviteur de Dieu a l'habitude de sonder son cœur en examinant avec scrupule ses pensées, ses paroles et ses actions à la lumière de l'Evangile, il sera sûr de parler à ses frères, quelles que soient leurs positions diverses, d'une manière qui réponde aux besoins de leurs âmes. Cela a lieu quelquefois avec une précision si remarquable, que les paroles prononcées devant un nombreux auditoire, sont reçues de chacun de ceux qui le composent comme directement applicables à son caractère particulier. Lors donc que nous cherchons à éclairer une âme et que nous lui adressons les conseils ou les consolations dont elle a besoin, il faut prendre garde de ne pas nous isoler d'elle, quelles que soient les différences extérieures qui nous en séparent. Il faut insister plutôt sur ce qui nous est commun à tous. C'est alors que nous exciterons la sympathie et que le cœur pourra s'ouvrir aux vérités salutaires que nous désirons lui faire recevoir.

Le sépulcre et le gouffre ne sont jamais rassasiés; ainsi les yeux des hommes sont insatiables. C'est une

chose bien remarquable, en effet, que cette disposition du cœur à étendre ses désirs à mesure qu'ils ont pu se satisfaire. On dirait que la soif des richesses, des honneurs et des autres objets de nos convoitises est excitée de tout ce qu'elle obtient, de la même manière que chez les hommes intempérants la soif matérielle est excitée par la boisson qu'elle sollicite. Cette observation a souvent été faite; mais elle nous serait peu utile si elle ne prouvait pas la disproportion qui existe entre notre cœur et les biens de la terre, de quelque nature qu'ils soient. Nous avions été primitivement créés pour des biens plus excellents; et, sans que nous puissions toujours nous rendre compte de nos besoins, il n'y a que l'infini qui puisse nous satisfaire. Nous aimons à le reconnaître dans ce que l'œuvre de la rédemption nous révèle de la sainteté inflexible de Dieu et de son incompréhensible miséricorde. Nous saisissons de toutes les forces de notre âme les espérances sans bornes de la vie à venir; et quoique l'obéissance que Dieu demande de nous pendant cette vie effraie notre faiblesse, nous sentons que notre privilége est d'aspirer à la perfection. On peut dire que le plus grand bienfait que Dieu nous accorde en nous pardonnant, c'est de nous obliger à l'aimer par-dessus toutes choses, et de fournir ainsi à notre cœur insatiable un aliment infini comme ses besoins.

VERSETS 22 JUSQU'A LA FIN.

Quand tu piloras un insensé dans un mortier, parmi

du grain qu'on pile avec un pilon, sa folie ne se détachera pas de lui. On s'exagère souvent l'influence que les circonstances extérieures peuvent exercer sur l'âme. Si une personne a eu de grands chagrins, ou a été éprouvée par de longues souffrances, on suppose qu'elle sera presque nécessairement détachée du monde et préparée pour l'éternité. Cependant l'expérience prouve qu'il n'en est point ainsi, et que les peines, de quelque nature qu'elles soient, ne suffisent point pour convertir une âme, ou, suivant le langage du livre des Proverbes, pour détacher un insensé de sa folie naturelle. Il est bien vrai que les épreuves ont souvent été une occasion de conversion. Mais ce n'est pas par elles-mêmes qu'elles produisent ce bienheureux effet, puisque, au contraire, elles ne font quelquefois, en nous aigrissant, que nous séparer davantage de Dieu. Elles sont comme l'instrument qui laboure le cœur; mais il faut qu'en même temps la semence de la Parole y soit jetée, et que la grâce de Dieu la fasse germer. Souvent alors, cette semence qui, jetée précédemment, n'avait trouvé qu'un terrain durci dans lequel elle n'avait pu pénétrer, vient, au moment de l'épreuve, à produire des impressions de plus en plus profondes et salutaires. Quelquefois aussi, dans le temps de la prospérité, la semence à peine levée avait été étouffée par les épines des plaisirs et des soucis terrestres; et alors, une fois l'affliction survenue, le cœur, détaché forcément de toutes ces choses, sent, comme pour la première fois, le prix des grâces et des promesses qui se rapportent à l'éternité. Lorsque nous souffrons

de quelque peine, nous ne devons donc pas *mépriser le châtiment du Seigneur* (Héb., XII, 5) en négligeant de profiter des leçons que nous donne l'épreuve. Mais en même temps il ne faut pas que nous attendions d'être frappés pour nous occuper de ce qui regarde notre éternelle paix, comme si nous étions assurés que la maladie ou l'affliction viendront nécessairement tourner notre cœur vers Dieu avant que nous soyons appelés à quitter ce monde.

Ces réflexions doivent aussi nous rendre prudents à l'égard des paroles que nous adressons aux affligés. La fausse idée que les douleurs physiques ou morales doivent par elles-mêmes convertir et sanctifier ceux qui en souffrent fait qu'on leur parle le plus souvent comme si l'on était assuré de leur foi, de leur résignation et de leur patience. On les flatte ainsi, sans peut-être s'en douter, de la manière la plus dangereuse. Les personnes qui sont l'objet de ces flatteries sans cesse renouvelées finissent par penser qu'elles sont en effet résignées et patientes, parce qu'elles n'expriment pas en paroles les plaintes et les murmures qui s'échappent de leur cœur. Croyant donc avoir atteint le but de l'épreuve, elles ne recherchent pas les dispositions d'humilité, de repentance et de foi que Dieu voulait développer en elles, et qui seraient aussi le meilleur soulagement à leurs maux.

Sois diligent à reconnaître l'état de tes brebis et applique ton cœur aux troupeaux; car les richesses ne durent pas toujours, et la couronne ne demeure pas d'âge en âge, etc. Quoique ces versets, jusqu'à la fin du chapi-

tre, ne se rapportent immédiatement qu'au soin des troupeaux et aux diverses richesses que ce soin nous procure, on peut bien étendre l'exhortation du roi-prophète à tous les genres de vocations. En effet, quelle que soit la nôtre, nous avons besoin d'activité pour la remplir d'une manière convenable et obtenir le succès que nous pouvons désirer. Lorsqu'il s'agit de travaux que nous n'exécutons pas par nous-mêmes et pour lesquels nous employons d'autres bras, il faut également une grande surveillance pour nous assurer que chaque chose soit faite dans le temps et de la manière dont elle doit se faire. Le nombre des personnes que nous avons sous notre direction, bien loin de diminuer notre tâche, ne fait que la rendre plus grande en augmentant notre responsabilité. Une des raisons que donne l'auteur sacré pour nous encourager à la diligence, c'est que *les richesses ne durent pas toujours* et que *la couronne* même, si nous en possédions une, *ne demeure pas d'âge en âge*. Il y a peu de possessions qui ne finissent par perdre presque toute leur valeur, si on ne se donnait pas quelque peine pour les entretenir et pour profiter des circonstances favorables. Lorsque *le foin se montre* et que *l'herbe paraît, les herbes des montagnes sont recueillies*. C'est ainsi qu'en toutes choses, il faut saisir les occasions avant qu'elles nous échappent.

Il y a beaucoup d'occupations qui n'ont pour but ni d'acquérir ni de conserver des richesses. Il faut que chacun, selon ses moyens, fasse ce qui dépend de lui pour contribuer au bien des autres; et quelque hum-

bles et ignorés que puissent être ces travaux, nous devons y mettre tout le soin et toute l'activité dont nous sommes capables. Ceci rentre dans le devoir général de faire valoir les talents qui nous ont été confiés, talents si divers dans leur degré comme dans leur nature, et parmi lesquels il faut compter comme les plus précieux tous les secours que nous recevons de Dieu pour notre vie spirituelle. Oui, cette abondance de richesses diverses que Salomon observe dans la nature est plus admirable encore dans les dons de la grâce. C'est surtout de ceux-là que nous serions coupables et malheureux de négliger de profiter. Car, quoi que nous fassions, les biens de ce monde seront toujours de courte durée, puisque, s'ils ne nous sont pas enlevés, c'est nous qui leur serons enlevés par la mort; mais les *richesses incompréhensibles de Christ* sont des *trésors qui durent toujours*, et *la couronne de justice réservée* aux enfants de Dieu (2 Tim., IV, 8) est une *couronne qui demeure d'âge en âge.*

CHAPITRE XXVIII.

VERSETS 1-4.

Tout méchant fuit sans qu'on le poursuive; mais les justes seront assurés comme un jeune lion. Nous trouvons dans les Psaumes des déclarations tout-à-fait analogues à celle-ci. Il est dit des *ouvriers d'iniquité* qui *dévorent le peuple de Dieu* et qui *n'invoquent point Dieu : Ils seront extrêmement effrayés, même lorsqu'il n'y a rien à craindre* (Ps. LIII, 6); et ailleurs, en parlant des mêmes hommes : *C'est là qu'ils seront saisis d'une grande frayeur ; car Dieu est avec la race juste* (Ps. XIV, 5). Tous ces passages nous enseignent la même vérité; c'est que la foi et la piété peuvent seules nous rassurer, non-seulement contre les frayeurs dont le sujet est réel, mais contre les frayeurs imaginaires. Dans le fond, il est naturel que nous soyons souvent effrayés. Comme notre bonheur terrestre tient à mille circonstances indépendantes de notre volonté, chacune de nos sources de jouissances peut d'un moment à l'autre se changer en une cause d'inquiétude et de douleur; de plus, nous sentons, quoique peut-être confusément, que nous avons offensé Dieu et que nous avons des châtiments à attendre. C'est ce sentiment

qui, en nous ôtant la paix, nous fait voir du danger *même là où il n'y a rien à craindre*, et nous dispose à *fuir sans que personne nous poursuive*. Mais si nous avons cru bien véritablement que nos péchés sont expiés par le sacrifice de la croix, si nous sommes de ceux qui, *étant justifiés par la foi, ont la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ* (Rom., V, 1), alors nous ne serons plus troublés par les mêmes craintes, ou du moins nous aurons de quoi les combattre avec le secours de Dieu. Hélas! nous ne serons pas toujours *assurés comme un jeune lion*. Nous serons souvent faibles contre les maux que nous pouvons redouter, soit pour nous-mêmes, soit pour les personnes qui nous sont chères; et nous le serons surtout contre la crainte de la mort et du jugement. Mais *Dieu est avec la race juste*; nous l'invoquerons avec confiance. Il nous donnera de croire à sa protection paternelle. Il nous répètera intérieurement que *toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII, 28). Il nous rappellera que si *l'aiguillon de la mort c'est le péché, Dieu nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ* (1 Cor., XV, 56, 57). En sorte qu'*il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en lui, lesquels*, car cette preuve est nécessaire pour nous assurer que nous sommes bien en Jésus-Christ, *lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit* (Rom., VIII, 1).

A cause des péchés d'un pays, il y a plusieurs chefs; mais la domination sera prolongée par un homme intelligent. Un homme qui est pauvre et qui opprime les

petits est comme une pluie qui, faisant du ravage, cause la disette du pain. Ceux qui abandonnent la loi louent les méchants; mais ceux qui gardent la loi leur font la guerre. Ces versets sont du petit nombre de ceux qui se rapportent aux circonstances politiques d'un pays plutôt qu'aux devoirs particuliers de chaque fidèle. Il n'est donc pas nécessaire, pour notre édification, de chercher à les comprendre dans tous leurs détails; mais il y a pourtant des explications pratiques à retirer de leur ensemble. Ils nous présentent une vérité que nous sommes trop sujets à perdre de vue. Lorsqu'il y a du trouble dans un pays, que plusieurs chefs différents le tyrannisent tour-à-tour et s'y disputent le pouvoir, que ces chefs, appauvris par leurs désordres, emploient toutes sortes de moyens pour extorquer les richesses des citoyens paisibles, que la ruine du commerce et de l'industrie plonge le peuple dans la misère, en un mot, lorsqu'un pays, naguère dans la prospérité, gémit sous une oppression capricieuse et humiliante, la Parole de Dieu nous déclare que c'est *à cause des péchés de ce pays*. Cette vérité nous est enseignée, non pas seulement dans les versets dont nous nous occupons, mais dans un grand nombre de passages des Ecritures. On peut dire que toute l'histoire du peuple d'Israël en est le développement. Dans cette histoire, écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit, tous les évènements sont présentés comme des actes directs de la volonté de Dieu pour l'encouragement ou la punition de son peuple. Chaque fois que les Israélites triomphent de leurs ennemis, il est dit que c'est parce qu'ils avaient été

fidèles à l'Eternel. Chaque fois qu'ils sont vaincus, il est dit que c'est parce qu'ils ont été rebelles aux ordres de Dieu ou qu'ils sont retombés dans l'idolâtrie. Ce qui arrivait alors arrive encore de nos jours. Seulement, l'intervention de Dieu se cache pour l'ordinaire sous les causes secondes, quoiqu'elle se montre, dans certains cas, d'une manière tellement éclatante, que les yeux les moins clairvoyants ne peuvent manquer de l'apercevoir.

Il est bien important d'envisager ainsi, comme des fléaux envoyés de Dieu, les maux qu'une nation peut avoir à souffrir par l'ambition, la cupidité, l'esprit de vengeance, ou seulement la folie de quelques individus. Au lieu de s'irriter contre eux, on se replie alors sur soi-même. On cherche quels sont les péchés particuliers de la nation dont on fait partie, péchés dont la responsabilité pèse sur chacun de ses citoyens. On s'en humilie même quand on peut se rendre le témoignage de n'y avoir en aucune sorte participé directement; car si nous sommes chrétiens, nous reconnaîtrons que nous devions, non seulement n'*avoir aucune part aux œuvres infructueuses des ténèbres*, mais encore *les condamner* (Ephés., V, 11) en manifestant en toute occasion notre réprobation pour le péché, sous quelque forme qu'il se présente. Il est de plus recommandé aux chrétiens de *briller comme des flambeaux dans le monde, portant devant eux la Parole de vie* (Philip., II, 15). Cela signifie qu'ils doivent répandre autour d'eux, par tous les moyens possibles, la connaissance des miséricordes de Dieu telles qu'elles nous sont révélées dans

sa Parole, et manifester en même temps dans toute leur conduite l'effet des vérités qu'ils professent. Or, nous ne faisons jamais tout ce que nous pourrions pour avancer ainsi le règne de Dieu dans notre patrie par nos efforts personnels, par notre exemple et par nos prières. Nous pouvons donc toujours nous humilier des péchés qui se commettent au milieu de nous, en pensant que si nous avions fait ce que nous devions faire et si chaque chrétien avait agi selon la mesure de son influence, le mal aurait été moins grand et ne nous aurait peut-être pas attiré les châtiments que Dieu nous inflige.

L'humilité, quand elle est sincère, n'est jamais séparée de la charité. En pensant à nos propres péchés, nous sommes beaucoup moins disposés à nous irriter contre les hommes dont les vices nous font souffrir. C'est alors que nous pouvons, selon le précepte de l'Ecriture, *prier pour ceux qui sont élevés en dignité.* Sans doute, nous ne demanderons pas à Dieu la continuation d'un état de choses contraire à la justice et à une véritable paix; mais nous plaindrons ces hommes aveuglés que leurs passions tyrannisent peut-être encore plus qu'ils ne tyrannisent leurs semblables. Nous demanderons à Dieu de leur accorder, avant qu'il soit trop tard, *la repentance pour avoir la vie*; et nous lui rendrons grâces en même temps d'avoir *embrassé* par la foi *le royaume qui ne peut être ébranlé* (Héb., XII, 28); d'être devenus citoyens d'une patrie où l'égoïsme des hommes ne saurait plus nous atteindre, de cette patrie dont saint Paul disait : *Notre bourgeoisie est dans les cieux* (Philip., III, 20).

VERSETS 5-10.

Les gens adonnés au mal n'entendent point ce qui est droit ; mais ceux qui cherchent l'Eternel entendent tout. Il est peut-être utile, pour mieux comprendre toute la portée de cette déclaration, de la rapprocher de celle de saint Paul : *L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; car elles lui paraissent une folie et il ne peut les entendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. Mais l'homme spirituel juge de toutes choses et personne ne peut juger de lui* (1 Cor., II, 14, 15). Ce rapprochement n'est pas forcé, puisque pour *chercher l'Eternel*, il faut qu'il se soit déjà fait en nous une œuvre du Saint-Esprit. *L'Eternel a regardé des cieux sur les fils des hommes*, dit David, *pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence et qui cherche Dieu. Ils se sont tous égarés*, etc (Ps. XIV). L'homme dans son état de chute, l'homme naturel que l'Ecriture appelle *animal*, c'est-à-dire *doué d'âme* (parce qu'il n'a que son âme et non le Saint-Esprit), ne peut donc pas juger des choses spirituelles. Il pourra juger de la plupart des choses relatives à nos devoirs envers les hommes ; mais *il n'entendra point ce qui est droit* lorsqu'il s'agira de la foi, de la paix, de la résignation, de l'humilité, de l'amour pour Dieu, de la fidélité à confesser son nom, du zèle pour l'avancement de son règne, de l'amour fraternel, etc., ainsi que des détails de conduite qui se rapportent à ces diverses dispositions. *L'homme spirituel*, au contraire, c'est-à-dire

l'homme chez qui a commencé l'œuvre du renouvellement du cœur par le Saint-Esprit, *juge de toutes choses.* Il les juge au point de vue spirituel, et il peut aussi se mettre à la place de ceux qui les jugent sous le point de vue naturel et mondain, puisqu'il les a lui-même longtemps jugées ainsi et qu'il est bien souvent tenté de le faire encore. Lors donc que nous avons un conseil à demander, il faut nous adresser, non pas aux hommes qui, dans leur ignorance spirituelle, nous feraient peut-être agir d'une manière contraire à la volonté de Dieu, mais à ceux qui *entendront tout*, parce qu'ils *cherchent l'Eternel*, aux fidèles dont toute la vie prouve qu'ils sont éclairés et dirigés par les lumières du Saint-Esprit.

Le pauvre qui marche dans son intégrité vaut mieux que celui dont les voies sont détournées et qui est riche. Celui qui garde la loi est un enfant entendu; mais celui qui entretient les gourmands fait honte à son père. Les vérités contenues dans ces versets sont si simples et si clairement énoncées, qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter. Peut-être, cependant, ne se conduit-on pas toujours dans le monde comme si l'on jugeait en effet que *le pauvre qui marche dans son intégrité, vaut mieux que celui dont les voies sont détournées et qui est riche.* De même, la *gourmandise* est à peine regardée comme un péché, excepté de ceux qui recherchent sérieusement la sanctification de leur âme. On oublie, entre autres déclarations effrayantes de l'Ecriture, que saint Paul dit, de ceux qui *ont leur ventre pour Dieu*, qu'*ils sont ennemis de la croix*

de Christ et que *leur fin sera la perdition* (Philip., III, 18, 19).

Celui qui augmente son bien par usure et par surcroît, l'assemble pour celui qui aura pitié des pauvres. Il y a deux manières de comprendre cette déclaration. Elle peut signifier que Dieu dissipera les biens mal acquis de celui qui profite de la détresse de son prochain pour s'emparer de son nécessaire au moyen de l'usure, tandis qu'au contraire il prendra soin d'enrichir ceux qui emploient la plus grande partie de leurs biens à soulager les besoins des pauvres. Nous pouvons bien croire que telles ont été le plus souvent les dispensations de Dieu à cet égard sous l'ancienne alliance, dans un temps où les promesses et les menaces relatives à la vie à venir étaient moins abondamment énoncées et où Dieu manifestait plus directement sa justice par des bénédictions et des châtiments temporels. Rien ne nous empêche cependant de penser qu'il n'en agisse encore souvent de même sous l'alliance évangélique; et l'on pourrait citer sur ce sujet des exemples très-remarquables. Mais il y a une autre manière de comprendre la sentence de Salomon, et dans ce sens elle se réalise toujours. Celui qui s'enrichit par l'usure est un avare; il cherche à augmenter ses biens plutôt qu'à en jouir, et il ne profite de ce qu'il possède ni pour les autres, ni pour lui-même. Mais lorsque ces richesses inutilement amassées passent dans les mains d'un homme bienfaisant, celui-ci en jouit véritablement, parce qu'il peut par leur moyen soulager des souffrances et prévenir des murmures. C'est donc en réalité *pour lui* que ce *bien* a été

assemblé et non pour celui qui l'avait *augmenté par l'usure.*

La prière même de celui qui détourne son oreille pour ne point écouter la loi est en abomination. Nous voyons dans bien des passages de l'Ecriture que Dieu rejette le culte hypocrite ou uniquement formaliste des pécheurs obstinés qui méprisent ses offres de salut et ne s'occupent nullement d'obéir à ses préceptes. Mais la sentence de Salomon s'applique aussi d'une manière remarquable aux hommes qui peuvent à juste titre être appelés chrétiens; et peut-être y a-t-il peu de paroles de nos saints livres qui soient plus faites que celle-ci pour les disposer à se sonder eux-mêmes en la présence de Dieu. Oui; nous tombons souvent, sans nous en rendre compte, dans une secrète hypocrisie. Il nous semble que nos prières sont sincères lorsque nous demandons à Dieu la force de faire sa volonté et que nous lui demandons même de nous la faire bien discerner, afin de la pouvoir accomplir. Mais en même temps nous avons peur au fond de notre âme de connaître réellement cette volonté au sujet de bien des choses que nous voulons continuer à faire, sans être bien sûrs que Dieu les approuve, ou auxquelles nous nous refusons encore, tout en pensant quelquefois qu'elles pourraient bien être dans la volonté de Dieu à notre égard. Alors nous *détournons*, pour ainsi dire, *les oreilles* de notre esprit, afin de ne pas comprendre les applications que nous aurions à nous faire, soit de ce que nous lisons dans la Parole de Dieu, soit des exhortations que nous avons occasion d'entendre. Dans

de pareilles dispositions, il est évident que nos prières au sujet de notre sanctification ne peuvent pas être véritablement sincères. Nous sommes de ceux *dont le cœur est partagé* et qui *sont inconstants dans toutes leurs voies*, de ceux qui *hésitent* en demandant la sagesse et qui ne *doivent pas s'attendre à recevoir aucune chose du Seigneur* (Jacq., I, 6-8). Mais la déclaration qui nous occupe est plus effrayante encore. Il n'est pas dit seulement que des prières faites ainsi sans sincérité ne seront pas exaucées; il est dit de plus qu'elles sont *en abomination*. En effet, dans de telles prières, on se joue de l'inestimable privilége de pouvoir puiser en Dieu toutes les grâces spirituelles dont nous avons besoin, et l'on fait comme si l'on croyait pouvoir le tromper par des paroles qui n'expriment pas nos véritables sentiments. Craignons donc, par-dessus toutes choses, tout ce qui ressemble à l'hypocrisie; et ne nous persuadons pas à la légère d'être tout-à-fait exempts de cette funeste disposition. Demandons constamment à Dieu ce *cœur entier*, ce *cœur droit* qui seul lui est agréable, et auquel seul il accorde ses grâces et ses bénédictions!

VERSETS 10-17.

Celui qui fait égarer dans un mauvais chemin ceux qui vont droit, tombera dans la fosse qu'il aura faite; mais ceux qui sont intègres hériteront le bien. Si ces paroles devaient se prendre dans le sens matériel, personne ne s'étonnerait de la menace qu'elles renferment.

Il y a même peu d'hommes assez dénaturés pour écarter de leur chemin et faire tomber dans quelque danger ceux qui, ayant une route à suivre, se confient à leur direction. Mais il en est tout autrement lorsqu'on prend ces paroles dans leur sens spirituel, lequel, sans doute, est principalement dans l'intention du roi-prophète. Il n'arrive que trop souvent, même aux chrétiens, de *faire égarer dans un mauvais chemin ceux qui vont droit.* Il suffit pour cela d'être plus faible, plus lâche et moins sanctifié que celui à qui nous nous permettons de donner des conseils. Alors nous sommes effrayés des sacrifices auxquels l'exposeraient sa fidélité à confesser ses principes, son obéissance scrupuleuse, ou son zèle pour l'avancement du règne de Dieu. Par exemple, il y a pour les serviteurs de Dieu des postes qui exigent plus de renoncement que les autres. Souvent ces postes restent longtemps vacants au grand détriment de beaucoup d'âmes ; et cela arrive peut-être, parce que les hommes dévoués qui auraient été disposés à les remplir, ont été retenus par les craintes exagérées et l'affection trop charnelle de leurs familles. On s'étonne quelquefois de la sévérité des reproches que fit Jésus à l'apôtre Pierre lorsque celui-ci, à l'ouïe des souffrances et de la mort auxquelles devait s'exposer son maître, s'écria dans son affection tout humaine : *A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point!* Jésus lui dit : *Arrière de moi, Satan ; tu m'es en scandale ; car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes* (Matth., XVI, 22, 23). Nous sommes tentés d'excuser

le zèle mal éclairé, mais sincère, qui faisait parler l'apôtre. Et cependant que serait devenue l'humanité s'il avait été possible que Jésus se laissât ébranler par de semblables suggestions et n'eût pas consommé le sacrifice qui nous sauve ! C'était bien, sans que Pierre s'en doutât, faire l'œuvre de Satan que de chercher à empêcher l'accomplissement de ce sacrifice. Nous aussi, sans peut-être nous en rendre compte, nous entrons dans les vues du grand ennemi des âmes toutes les fois que nous cherchons à détourner un de nos frères de l'accomplissement de quelques devoirs. Nous encourons alors, par nos paroles, si ce n'est par notre exemple, les terribles jugements dénoncés par notre Sauveur contre ceux qui sont en scandale, ou en occasion de chute pour leurs frères.

L'homme riche pense être sage ; mais le pauvre qui est intelligent le sondera. Cette parole peut être rapprochée du verset cinquième : *Les gens adonnés au mal n'entendent point ce qui est droit ; mais ceux qui cherchent l'Eternel entendent tout.* Ce rapprochement ne signifie pas, sans doute, que les gens riches soient plus adonnés au mal que les gens pauvres. Le mal, c'est-à-dire l'esclavage du péché, existe également dans toutes les classes de la société, puisqu'il a sa source dans le cœur de l'homme. Mais il est question ici du *pauvre qui est intelligent ;* et nous avons vu que les hommes vraiment intelligents, parce qu'ils *cherchent l'Eternel,* sont les seuls qui puissent *entendre tout,* comprendre les choses spirituelles aussi bien que les temporelles et n'être eux-mêmes jugés de personne. Par conséquent, lorsqu'un

homme riche qui n'est pas dans la foi *pense être sage*, parce qu'il a réussi à acquérir ou à conserver ses richesses et parce qu'il jouit d'une réputation honorable, un homme pauvre, mais fidèle, comprendra qu'une sagesse qui se borne là n'est pas la véritable sagesse. Il pourra discerner chez ce riche beaucoup d'orgueil, de complaisance pour lui-même, d'attachement aux biens terrestres, peut-être même de l'indélicatesse dans les moyens de les augmenter, et toujours l'absence de cette paix et de cette espérance qui ne nous sont données que par la foi. Au lieu donc de porter envie à ceux qui possèdent des richesses, le pauvre, s'il est vraiment fidèle, rendra grâces à Dieu de lui avoir fait *trouver la perle de grand prix*, lors même que pour l'acquérir, il lui aurait fallu sacrifier tous les avantages de ce monde.

Celui qui cache ses transgressions ne prospèrera point; mais celui qui les confesse et qui les délaisse obtiendra miséricorde. Cette sentence est une des plus généralement connues et des plus souvent citées du livre des Proverbes. Elle est un des nombreux passages de l'Ancien-Testament où nous pouvons déjà trouver l'*Evangile*, c'est-à-dire la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ; car, quoique le moyen de ce salut ne soit pas toujours indiqué, nous savons, par les déclarations formelles de l'Ecriture, qu'*il n'y a de salut en aucun autre* et qu'*il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés* (Actes, IV, 12). Si donc celui qui confesse ses transgressions peut obtenir la miséricorde ou le pardon

de Dieu, c'est uniquement parce que la peine due à nos transgressions a été portée par Jésus, parce que *le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui* et que *la plaie lui a été faite pour le péché de son peuple.* Lorsqu'on perd de vue cette mystérieuse vérité, on est disposé, sans s'en apercevoir, à se représenter Dieu comme un père indulgent qui ferme les yeux sur beaucoup de torts de la part de ses enfants, lorsqu'il les voit en général désireux de lui plaire et soumis à ses ordres. Non; Dieu qui est parfaitement saint ne peut pas avoir de l'indulgence pour le péché. *Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal,* nous dit l'Ecriture, c'est-à-dire qu'il les a trop purs pour supporter la vue du mal, même dans ce qui ne nous paraîtrait que les plus excusables faiblesses. Il a proclamé aussi bien sa sainteté que sa miséricorde lorsque, afin de pouvoir épargner les pécheurs, *il n'a point épargné son propre Fils.* C'est ainsi que s'explique cette parole du Psalmiste : *Il y a pardon par devers toi, afin qu'on te craigne* (Ps. CXXX, 4).

Pour que nos péchés nous soient pardonnés, il faut donc que nous les *confessions* en reconnaissant devant Dieu que nous n'avons mérité que sa colère et qu'il serait trouvé juste en nous punissant. Cette confession ne doit pas se faire une fois pour toutes. C'est tous les jours que nous devons nous humilier de nos fautes de la journée, en recourant de nouveau, par la foi, au sang qui purifie de tout péché. Mais en même temps, si nous comprenons *à quel prix nous avons été rachetés*, nous ne nous contenterons pas de confesser nos fautes;

nous en serons véritablement affligés; nous chercherons, par nos efforts vigilants et par nos ardentes prières, à ne pas retomber dans nos habitudes de péché et à *délaisser* ainsi les *transgressions* que nous avons confessées.

C'est à cet effroi du péché que se rapporte la déclaration du verset suivant : *Heureux est l'homme qui est continuellement dans la crainte; mais celui qui endurcit son cœur tombera dans la calamité.* Si les dernières paroles n'expliquaient pas les premières, on pourrait s'étonner de l'expression du prophète, puisque en général le sentiment de la crainte, bien loin d'être une source de bonheur, rend malheureux celui qui l'éprouve. Mais ici le sentiment de la crainte est mis en opposition avec l'endurcissement du cœur. Il s'agit donc de la crainte d'offenser Dieu. Or, cette crainte, chez ceux qui ont *obtenu miséricorde*, est une crainte toute filiale. L'union que nous avons avec Dieu par Jésus-Christ nous fait participer à la haine qu'il a pour le mal. Aussi cette frayeur du péché, qui entretient en nous l'activité de la conscience, y entretient-elle en même temps la paix, parce qu'elle nous laisse en communion avec Dieu; elle nous fait sentir que nous sommes bien dans la condition de ses véritables enfants et les objets de toutes ses promesses. *Si notre cœur ne nous condamne point*, dit saint Jean, *nous avons une grande confiance devant Dieu.* Nous pouvons croître ainsi dans la foi, dans l'amour et dans l'espérance, sentiments qui sont les sources du vrai bonheur. La connaissance de notre faiblesse et la crainte de succomber aux tentations

nous font éviter bien des chutes qui nous auraient occasionné d'amers regrets. Et si nous sommes fatigués d'une lutte contre le péché qui se renouvelle sans cesse, nous anticiperons avec plus de joie sur le temps où cette lutte aura cessé, sur le *repos réservé au peuple de Dieu* après les tentations et les douleurs de la vie présente.

Quant à l'autre partie de cette sentence, *l'homme qui endurcit son cœur* pourrait signifier ici l'homme qui est resté dans sa rébellion naturelle et qui ne s'est pas réconcilié avec Dieu en embrassant ses offres de miséricorde. Il serait facile alors de comprendre comment il *tombera dans la calamité.* Mais cette effrayante déclaration peut s'appliquer aussi aux hommes qui, tout en se croyant dans la foi, n'ont pas compris quelle est la sainteté de Dieu et l'horreur qu'il a pour toute espèce de péchés. Ils excusent leurs propres faiblesses et se relâchent toujours plus dans leur obéissance. Ils s'exposent témérairement à des tentations inutiles, repoussent les avertissements de leurs frères et veulent concilier la satisfaction de leurs penchants naturels avec les priviléges du vrai croyant. Mais ils éprouveront que ces deux choses ne sont pas compatibles. Leur foi et leur espérance s'affaibliront peu à peu; et comme ils ne redoutent pas assez le péché pour comprendre le prix d'un salut gratuit, leur amour pour Dieu s'affaiblira de même. Ils n'auront donc aucune des consolations du fidèle au moment de voir disparaître les scènes d'ici-bas; et l'approche de la mort n'aura pour eux que des angoisses;

ou bien peut-être Dieu les ramenera-t-il miséricordieusement à lui par des coups douloureux dont ils souffriront d'autant plus que dans leur état d'endurcissement, ils n'y pourront pas d'abord reconnaître la main d'un père.

VERSETS 18-28.

Celui qui marche en intégrité sera affermi; mais le pervers qui a une conduite double tombera tout d'un coup. Le mot *intégrité* peut se prendre dans des sens un peu différents. Dans son sens littéral, *intègre* signifie *entier*. Il nous est souvent recommandé dans l'Ecriture d'avoir un *cœur intègre* ou *entier;* c'est-à-dire d'avoir le cœur entièrement dévoué à Dieu au lieu d'être partagé entre Dieu et le monde. C'est dans ce sens qu'il est écrit: *Heureux ceux qui sont intègres dans leurs voies et qui marchent dans la loi de l'Eternel* (Ps. CXIX, 1). D'après cette signification, le passage que nous avons sous les yeux ferait contraster le bonheur final de l'homme qui vit uniquement pour Dieu avec le malheur plus ou moins prochain de l'homme hypocrite dont la conduite double tantôt *revêt l'apparence de la piété* et tantôt *la renie par ses œuvres* (2 Tim., III, 5). Il est toujours utile qu'une telle vérité nous soit rappelée, lors même qu'elle ne serait pas le but direct de ce passage. En effet, le mot *intégrité* a perdu peu à peu dans le langage ordinaire sa signification primitive pour prendre seulement celle de *probité*. Dans ce sens, la sentence que nous examinons

ne serait pas moins effrayante pour les hommes qui manquent de droiture et qui *cherchent à tromper leur prochain dans les affaires qu'ils ont ensemble.* C'est à ce genre d'iniquité que se rapportent plusieurs autres passages du même chapitre. Ainsi il est dit : *L'homme loyal abondera en bénédictions; mais celui qui se hâte de s'enrichir ne demeurera point impuni. Il n'est pas bon d'avoir égard à l'apparence des personnes; car pour un morceau de pain l'homme prévariquera. L'homme qui est envieux se hâte pour avoir des richesses, et il ne considère pas que la disette lui arrivera.* Ces passages sont remarquables en ce qu'ils ne condamnent pas seulement les fraudes et les injustices proprement dites, mais ils condamnent la disposition qui en est le principe, c'est-à-dire l'impatience de s'enrichir. L'Esprit de Dieu parle pour tous les temps; aussi ne devons-nous pas nous étonner si de telles paroles semblent s'appliquer d'une manière particulière à l'époque où nous vivons. L'incrédulité qui dessèche l'âme et détruit les espérances éternelles d'un si grand nombre d'hommes, augmente en proportion chez eux la soif des jouissances temporelles, et par conséquent l'impatience d'acquérir les moyens de se les procurer. On sait tout ce qu'il en résulte de spéculations hasardeuses et indélicates par lesquelles les uns s'enrichissent aux dépens des autres, et finissent souvent par tomber dans la même ruine. C'est encore en nous enlevant le principe de la charité et en nous laissant dans notre égoïsme naturel que l'incrédulité pratique provoque cette avidité. On s'afflige de voir d'autres hommes posséder des jouissances que

l'on ne possède pas ; et c'est ainsi que *l'homme envieux se hâte pour avoir des richesses.* Il n'est pas possible de concilier cette impatience avec une scrupuleuse probité dans les moyens de la satisfaire ; c'est pour cela que Salomon oppose *l'homme loyal* à *celui qui se hâte de s'enrichir,* et qu'il dénonce à celui-ci, à diverses reprises et sous diverses formes, les châtiments de Dieu.

Un homme qui a des principes vraiment chrétiens ne risquera pas d'être entraîné aussi loin que d'autres par le désir de devenir riche. Il ne prévariquera peut-être ni pour un morceau de pain ni pour un gain considérable. Mais l'amour des richesses fera également courir à son âme un immense danger, en l'occupant toujours davantage d'intérêts purement matériels, en affaiblissant sa confiance en Dieu, en obscurcissant ses espérances éternelles, et en le fermant peu à peu aux inspirations de la charité. Prenons garde à ces avertissements donnés par saint Paul à un pasteur de la primitive Eglise : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége ; et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perdition. Car l'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux ; et quelques-uns les ayant recherchées avec ardeur se sont détournés de la foi et se sont embarrassés eux-mêmes dans bien du tourment.* Puis, comme pour nous faire sentir que l'amour des richesses est incompatible avec les dispositions qui constituent le caractère chrétien, il ajoute : *Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses et recherche la justice,*

la piété, la foi, la charité, la patience et la douceur (1 Tim., VI, 9-11).

Lorsqu'on est dominé par l'amour des biens de ce monde, on cherche à se faire illusion sur la légitimité des moyens de les acquérir : *Celui qui vole son père ou sa mère et qui dit que ce n'est point un crime, est compagnon de l'homme destructeur.* On a de la peine à se représenter que quelqu'un puisse croire qu'il n'y a pas de péché à voler son père ou sa mère, puisque les torts que nous avons à l'égard de nos semblables s'aggravent à proportion des rapports que nous soutenons avec eux et de la reconnaissance que nous leur devons. Il peut arriver cependant que des enfants dénaturés convoitent les biens de leurs parents déjà avancés en âge et qu'ils s'irritent de ce que ceux-ci les retiennent dans leurs mains au lieu d'en partager avec eux la jouissance, ou du moins, de ce qu'ils les administrent avec peu de sagesse, sans consulter leurs enfants sur la manière de les faire valoir. Alors ils chercheront des prétextes pour s'emparer de cette administration, en disant qu'ils ne font aucun tort à leurs parents, au profit desquels, au contraire, les affaires seront dirigées. Mais lors même qu'il en serait ainsi, l'injustice ne serait pas moins grande, sans parler de la monstrueuse ingratitude qu'elle suppose. Tant que des parents vivent, ce qu'ils possèdent leur appartient en entier ; et ils ont le droit de l'administrer selon leur raison ou même selon leurs caprices, à moins que, pour quelque cause particulière, la loi ne les en ait déclarés incapables. Souvent ils trouveront convenable de se

décharger sur leurs enfants d'un pareil fardeau ; mais ce n'est pas à ceux-ci à s'en saisir eux-mêmes. On voit, grâces à Dieu, au contraire, beaucoup de fils et de filles d'un âge mûr qui, obligés d'aider leurs vieux parents dans la direction de leurs affaires, cherchent avec délicatesse à leur faire supposer que cette direction leur appartient encore et consultent leurs désirs pour les suivre autant que possible. Cette conduite est la conséquence nécessaire du véritable respect filial et un des traits que renferme le commandement positif d'honorer son père et sa mère.

Mais ce serait peu que l'amour des richesses ne nous fît pas commettre d'injustices ; il faut encore que, préservés de cette funeste disposition, notre cœur puisse rester ouvert à l'exercice de la bienfaisance. C'est ce qu'ajoute Salomon : *Celui qui donne au pauvre n'aura point de disette ; mais celui qui en détourne les yeux abondera en malédictions.* Celui qui en détourne les yeux ! hélas ! combien souvent, bien différents du bon Samaritain, ne sommes-nous pas tentés de détourner nos yeux et nos oreilles pour ne pas voir des misères qui exciteraient notre repoussement et ne pas entendre des plaintes qui semblent nous reprocher notre bien-être ! Si le sentiment du devoir nous empêche de fermer nos yeux et nos oreilles aux malheureux qui nous demandent des secours, c'est notre cœur souvent qui reste fermé à leurs plaintes. Notre main s'ouvre en leur faveur ; mais nous n'éprouvons pas cette charité et cette compassion qui doubleraient pour eux le prix de notre aumône et sans lesquelles nos plus grandes

libéralités ne sont pas un fruit de la grâce de Dieu dans notre cœur. Plus nous comprendrons l'immensité de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ, plus nous aurons d'amour pour notre prochain et de sympathie pour ses misères temporelles et spirituelles. Demandons à Dieu d'être renouvelés à l'image de ce Sauveur, qui non-seulement soulageait les malheureux accourant en foule devant ses pas, mais dont le cœur était *ému de compassion* à la vue de leurs infortunes.

CHAPITRE XXIX.

VERSETS 1-10.

L'homme qui, étant repris, roidit son cœur, sera écrasé subitement sans qu'il y ait de guérison. Il y a toujours un danger plus ou moins grand à nous roidir contre les reproches qu'on nous adresse. Outre que, pour l'ordinaire, c'est l'orgueil qui nous empêche de les accepter, il est rare que des reproches même injustes ne contiennent pas quelque chose de fondé qui pourrait nous être utile. Mais s'il est dangereux de mépriser les répréhensions des hommes, que sera-ce lorsqu'il s'agit des répréhensions du Saint-Esprit ! En effet, le Saint-Esprit conteste avec nous et nous adresse des reproches chaque fois qu'il rend témoignage dans notre cœur aux exhortations et aux censures que les hommes nous adressent de la part de Dieu. *Etant repris par moi, convertissez-vous*, dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon dans le premier chapitre des Proverbes (verset 23). Dieu disait à Noé, au moment où il se préparait à envoyer le déluge sur la terre : *Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec les hommes ; car aussi ils ne sont que chair* (Gen., VI, 3). Etienne disait aux Juifs qui se roidissaient contre ses repro-

ches : *Vous vous opposez toujours au Saint-Esprit et vous êtes tels que vos pères.* Lorsque nous résistons à des arguments ou à des exhortations dont nous ne sentons pas la justesse, le mal peut n'être que passager. Une autre fois notre esprit pourra se trouver accessible à de nouveaux arguments et notre conscience être réveillée par d'autres appels. Mais lorsque nous résistons aux convictions que le Saint-Esprit nous donne, il n'y a aucune raison d'espérer que cette résistance cesse. Nous ne savons pas jusqu'à quand l'Esprit de Dieu voudra contester avec nous avant de nous abandonner à notre endurcissement, et c'est ainsi que nous pourrons *être écrasés sans qu'il y ait de guérison.* Il est dit de même : *Si quelqu'un a parlé contre le Fils de l'homme, il pourra lui être pardonné*, parce que cette âme aveuglée pourra finir par reconnaître Jésus pour le Sauveur des pécheurs et par implorer sa grâce. *Mais celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit n'en obtiendra le pardon ni dans ce siècle ni dans celui qui est à venir*, parce qu'ayant repoussé la voix du Saint-Esprit dans sa conscience, cette voix qui lui aurait rendu témoignage d'un salut suffisant pour tous les péchés, aura cessé de se faire entendre.

L'homme qui flatte son prochain tend un piége devant ses pas. Il y a peu d'habitudes coupables contre lesquelles Salomon s'élève aussi souvent dans les Proverbes que celle de la flatterie. Aussi avons-nous eu d'autres occasions de remarquer que cette disposition est d'autant plus dangereuse qu'on se fait facilement illusion à son égard, de sorte qu'en flattant son pro-

chain, on croit ne faire qu'exprimer de la bienveillance. Il nous est même recommandé de rechercher *toutes les choses qui sont aimables* (Philip., IV, 8). Or, une des choses qui plaît le plus à l'homme naturel et à tout ce qui reste chez le chrétien de l'homme naturel, c'est cette espèce de flatterie fine et délicate par laquelle on dispose la personne à qui l'on s'adresse à avoir une plus haute opinion de ses qualités morales ou intellectuelles qu'elle ne l'aurait naturellement. Mais c'est là précisément en quoi consiste le *piége* que *tend* la flatterie. Elle ne nous serait pas funeste si elle ne réussissait pas à convaincre l'homme flatté de la vérité des éloges qu'on lui adresse et par conséquent à nourrir chez lui ces sentiments d'orgueil qui sont un des plus grands obstacles à notre sanctification. Les *choses aimables* que nous devons rechercher, ce ne sont pas celles qui satisfont les mauvais penchants de la nature humaine, mais celles qui disposent les autres à nous *aimer* véritablement et qui glorifient l'Evangile dont nous faisons profession. S'il nous est ordonné de *complaire aux autres*, ce ne doit pas être par un secret calcul d'égoïsme, comme le fait souvent la flatterie, c'est *pour le bien et pour l'édification.*

Les hommes moqueurs troublent la ville; mais les sages apaisent la colère. Dans l'Ecriture-Sainte, le terme de *moqueurs* s'emploie presque toujours pour désigner les hommes qui parlent d'une manière profane ou légère de la Parole et de l'autorité de Dieu. Ainsi, dans le psaume premier, le juste est désigné comme celui qui *ne marche pas suivant le conseil des méchants, qui*

ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs et qui ne s'assied pas au banc des moqueurs. Les moqueurs, ce sont donc les incrédules et tous les hommes qui *marchent comme leur cœur les mène*, sans être retenus par le sentiment du devoir et par la crainte d'offenser Dieu en désobéissant à ses préceptes. De tels hommes travaillent à la ruine du peuple dont ils font partie en affaiblissant autour d'eux, par leurs discours et leurs exemples, le sentiment moral et le respect par la religion. De plus, on comprend comment ils *troublent la ville* ou le pays qu'ils habitent, soit lorsqu'ils cherchent à s'emparer du pouvoir, soit lorsqu'ils usent, dans l'intérêt de leurs passions, de celui qu'ils ont obtenu par la fraude et la violence. Aussi Salomon dit-il, dans les versets qui précèdent : *Quand les justes sont avancés, le peuple se réjouit; mais quand le méchant domine, le peuple gémit. Un roi affermit le pays par la justice; mais l'homme qui est adonné aux présents le ruinera*, etc. Déjà, dans ce sens, on peut dire que *les sages apaisent la colère.* Des citoyens, même privés de fonctions publiques, mais animés du désir d'être utiles à leur pays, pourront avoir une grande influence sur la tranquillité et le bonheur de ses habitants. Cette influence sera surtout salutaire s'ils sont vraiment sages selon Dieu et s'ils cherchent à avancer son règne dans leur patrie en éclairant leurs concitoyens sur leurs intérêts spirituels. Cependant quand il est dit : *Les sages apaisent la colère*, c'est principalement la colère de Dieu. Oui; les plus simples et les plus obscurs des fidèles, qu'ils soient hommes, femmes ou enfants, peuvent espérer, s'ils mar-

chent dans l'obéissance, d'obtenir par leurs prières que Dieu suspende les jugements que les péchés commis dans leur patrie attireraient sur elle. La fidélité à servir Dieu et le zèle à le prier sont les meilleurs moyens de nous rendre utiles à notre pays. Souvenons-nous que dix justes auraient sauvé Sodome. Mais souvenons-nous en même temps qu'une âme immortelle est plus précieuse que tous les royaumes d'ici-bas, afin que nos efforts, soit pour nous-mêmes, soit pour les autres, aient pour premier but les intérêts de l'éternité et non pas ceux de la vie présente.

VERSETS 11-17.

L'insensé pousse dehors tout ce qu'il a dans l'esprit; mais le sage le retient pour l'avenir. Il y a des péchés dont tout le monde reconnaît la gravité et dans lesquels les chrétiens ne peuvent tomber que par surprise, pour en éprouver ensuite un repentir amer. Mais il y a des faiblesses auxquelles, pour l'ordinaire, on ne donne pas le nom de *péchés* et que beaucoup de chrétiens se permettent sans scrupule, quoiqu'il en résulte un grand mal pour la cause du règne de Dieu. Telle est cette imprudence dans les paroles ou cette habitude de *pousser dehors tout ce qu'on a dans l'esprit*, dont Salomon nous montre d'un mot le danger, en appelant *insensés* les hommes qu'elle domine. Les chrétiens croient quelquefois être plus fidèles lorsqu'ils bravent, pour ainsi dire, le blâme de leurs adversaires en se servant, pour soutenir leurs convic-

tions, des expressions les plus tranchantes. Ils le font aussi quelquefois uniquement par imprudence et parce qu'ils ont l'habitude d'employer ces expressions avec les personnes qui pensent comme eux. Mais en agissant ainsi, ils peuvent faire beaucoup de mal. L'exemple des apôtres nous montre combien il faut, au contraire, éviter de donner un scandale évitable, sans cependant jamais compromettre la vérité. *J'ai été*, dit saint Paul, *comme Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs; avec ceux qui sont sous la loi comme si j'eusse été sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi; avec ceux qui sont sans loi comme si j'eusse été sans loi... afin de gagner ceux qui sont sans loi. J'ai été avec les faibles comme si j'eusse été faible, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver au moins quelques-uns* (1 Cor., IX, 20-22). Si le même apôtre dit ailleurs que *Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité*, il ajoute : *mais un esprit de force, de charité et de* PRUDENCE (2 Tim., I, 7). Cette prudence doit nous engager de même à ne pas nous permettre, à l'occasion de sujets religieux, certaines paroles légères qui, quoique innocentes peut-être quant à nous-mêmes à cause de la signification que nous leur donnons, sont comprises tout différemment par des enfants ou des personnes ignorantes qui en reçoivent un véritable scandale.

La sentence de Salomon s'applique aussi à tous les genres d'indiscrétion, soit celle qui nous porte à questionner les autres sur des objets dont ils désirent peut-être qu'on ne soit pas informé, soit celle par laquelle

nous répétons nous-mêmes ce qui ne nous avait été communiqué que dans la persuasion de notre silence, ou que des circonstances fortuites nous avaient seules fait découvrir. Or, on connaît tous les maux qui peuvent résulter de ces indiscrétions diverses.

Bien souvent encore l'habitude de *pousser dehors tout ce qu'on a dans l'esprit* nous fait prononcer des paroles qu'un moment de réflexion aurait retenues sur nos lèvres, parce qu'elles trouvent, chez quelqu'une des personnes qui les entendent, une blessure mal fermée, ou peuvent lui donner quelque sentiment amer. Ah! si nous avions plus de véritable charité, si nous avions à cœur le bien temporel et spirituel de nos semblables, nous ne laisserions pas échapper tant de paroles imprudentes, nous *garderions notre bouche avec un frein* (Ps. XXXIX, 2), ou plutôt, dans le sentiment de notre faiblesse sous ce rapport, nous dirions avec le Psalmiste : *Eternel, garde ma bouche, garde l'ouverture de mes lèvres!* (Ps. CXLI, 3.)

Ce ne sont pas seulement nos lèvres, ce sont encore nos oreilles que nous avons besoin de garder. En effet, immédiatement après la sentence que nous avons examinée, Salomon ajoute : *Tous les serviteurs d'un prince qui prête l'oreille à la parole du mensonge sont méchants.* On s'étonne peut-être, au premier moment, de ce que cette déclaration a d'absolu. Mais, en y réfléchissant, on reconnaîtra que, dans les pays où les souverains gouvernent d'une manière entièrement despotique, ils ne peuvent conserver à leur service des hommes probes et fidèles que si, eux-mêmes, ils estiment la droi-

ture et font tous leurs efforts pour discerner les accusations calomnieuses, afin de les repousser. Il en est ainsi de toutes les personnes à qui leur position et leur fortune donnent le moyen d'exercer autour d'elles une certaine influence. Elles doivent prendre garde à ne pas se laisser séduire par la flatterie, à ne pas favoriser les médisances et, par conséquent, à ne pas courir le risque de provoquer des rapports mensongers. De même encore, dans notre petite administration domestique, si nous aimons la flatterie, si nous craignons moins d'être abusés à certains égards que de prendre la peine de découvrir la vérité; en un mot, si notre affection et notre confiance appartiennent, non à ceux qui les mériteraient, mais à ceux qui savent nous plaire, alors il ne faut pas nous attendre à conserver auprès de nous des serviteurs véritablement consciencieux et fidèles. Cependant chacun sent combien il est important d'en avoir de tels. Pour le chrétien, c'est une affaire, non pas seulement de prudence, mais de devoir; et il sacrifiera tous les autres avantages pour s'entourer de personnes dont la piété soit réelle et pratique. C'est ainsi que le Psalmiste disait : *Je rechercherai les gens de bien du pays, afin qu'ils demeurent avec moi. Celui qui marche dans l'intégrité me servira. Celui qui use de tromperie ne demeurera point dans ma maison; celui qui prononce des faussetés ne sera point affermi devant mes yeux* (Ps. CI, 6, 7).

Le pauvre et l'homme frauduleux se rencontrent, et l'Eternel les éclaire tous deux. Il est probable que, par *l'homme frauduleux*, le roi-prophète entend ici l'homme

qui profite des besoins du pauvre pour lui faire des prêts usuraires, ou même pour le tromper dans les affaires qu'ils traitent ensemble. C'est ainsi qu'ils *se rencontrent;* et Dieu, qui *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants* (Matth., V, 45), les supporte l'un comme l'autre jusqu'à ce que sa souveraine justice ait à s'exercer envers le coupable, à moins que sa grâce ne le convertisse auparavant. Nous, qui nous étonnons peut-être de *la longue patience de Dieu*, et dont le zèle peu charitable devance, pour ainsi dire, ses jugements, nous devrions nous souvenir de cette parole : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.*

La verge et la répréhension donnent la sagesse; mais l'enfant abandonné fait honte à sa mère. Le mot d'*enfant abandonné* fait, en général, naître dans notre esprit la pensée d'un enfant privé des soins et des caresses d'un père et d'une mère; et cette pensée excite envers lui toute notre compassion. Il nous arrive rarement de plaindre un enfant de ce qu'il n'est pas soumis à *la répréhension et à la verge;* et cependant c'est là ce que Salomon appelle être un *enfant abandonné*, lequel, dit-il, *fera honte à sa mère.* Comme opposition à ce tableau, il ajoute un peu plus loin : *Corrige ton enfant, et il te mettra en repos, et il donnera du plaisir à ton âme.* Hélas! c'est qu'en effet, si les enfants ont besoin des soins de toute espèce que la tendresse peut suggérer, ils ont besoin aussi de reproches et de corrections. Ils sont, comme nous tous, des malades spirituels auxquels il faut donner, tantôt de la nourriture

et tantôt des remèdes. Dieu, qui est notre père, nous donne ces remèdes amers par les épreuves qu'il nous dispense; et il veut que les pères et les mères en agissent ainsi à l'égard de leurs enfants en sachant leur infliger à propos les punitions nécessaires. Pour que cette punition produise son effet, il faut qu'elle soit, non pas trop sévère, mais certaine, prompte et infligée avec un calme qui fasse comprendre aux enfants que c'est la sentence du devoir et non un mouvement de colère qui dirige leurs parents. Aussi est-il de la plus grande importance de ne pas punir les enfants, comme on le fait trop souvent, d'après les résultats de leurs fautes, mais uniquement d'après ce que ces fautes manifestent de dispositions plus ou moins coupables dans leurs cœurs. Des parents qui suivront ainsi, dans l'éducation de leurs enfants, les différentes règles que nous prescrit la loi de Dieu, en y joignant d'ardentes prières, peuvent bien espérer que leur fidélité sera bénie, et que, plus tôt ou plus tard, peut-être seulement dans la vie éternelle, ils en recueilleront les heureux fruits.

VERSETS 18 JUSQU'A LA FIN.

Lorsqu'il n'y a point de vision, le peuple se dissipe; mais heureux est celui qui garde la loi! Dans l'Ecriture-Sainte, le terme de *vision* est à peu près équivalent à celui de *prophétie*. Par une opération miraculeuse du Saint-Esprit, Dieu faisait *voir* à ses prophètes les choses qui devaient arriver dans l'avenir comme si elles eussent déjà été présentes à leurs regards; ou bien il

plaçait, pour ainsi dire, devant les yeux de leur esprit, des objets symboliques qui représentaient des évènements futurs ou des principes d'une nature spirituelle. C'est ce qu'on voit souvent, par exemple, dans les prophéties de Jérémie, de Daniel, d'Osée et surtout d'Ezéchiel. La sentence de Salomon signifie, par conséquent, que lorsque Dieu cesse, pendant un temps plus ou moins long, d'envoyer des prophètes à son peuple, ce peuple, n'étant plus exhorté et averti, néglige peu à peu les occasions de rendre un culte à Dieu dans son temple et de prendre part aux fêtes solennelles destinées à rappeler ses bienfaits. Il tombe ainsi dans l'oubli de Dieu et dans l'idolâtrie. L'histoire des Israélites confirme cette déclaration. Mais *heureux*, ajoute Salomon, *celui qui garde la loi!* Aux époques de son plus grand égarement, le peuple d'Israël conserva toujours des âmes fidèles qui, adorant Dieu en secret, étudiaient, pour y conformer leur conduite, la loi qu'il leur avait donnée. On sait que lorsque Elie se plaignait à Dieu d'être resté seul au milieu d'un peuple idolâtre, Dieu lui répondit : *Je me suis réservé sept mille hommes en Israël qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.* Il en a été ainsi dans les siècles les plus ténébreux de l'Eglise chrétienne. Il ne faut donc pas que le nombre de ceux qui rejettent telle ou telle déclaration de la Parole de Dieu ou qui refusent d'obéir à tel ou tel de ses préceptes soit jamais pour nous une raison de les imiter. Il faudrait, au contraire, protester plus fortement contre de pareilles tendances. *Soyez*, dit saint Paul, *sans reproche, sans tache, enfants de Dieu irré-*

répréhensibles, au milieu de la race dépravée et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, y portant la Parole de vie (Philip., II, 15). De même si, dans les circonstances où nous sommes placés, il n'existe pas à notre portée de culte public où nous puissions nous édifier, il faut mettre d'autant plus de soin à étudier et à méditer en particulier les saintes Ecritures, en demandant à Dieu le secours de son Esprit; et nous pouvons être sûrs qu'il nous y fera trouver la nourriture nécessaire à notre âme.

L'orgueil de l'homme s'abaisse; mais celui qui est humble d'esprit obtient la gloire. La Parole de Dieu nous déclare souvent et de diverses manières que *celui qui s'élève sera abaissé*, ou, dans les termes de Salomon lui-même, que *l'orgueil va devant l'écrasement.* Mais ici il ne s'agit pas principalement des humiliations futures de l'homme orgueilleux. C'est déjà dans le temps de son orgueil que cet orgueil s'abaisse. Il s'abaisse quant à lui-même, parce qu'il faut se faire une bien misérable idée de la dignité de l'homme pour s'enorgueillir de ce qui ne lui est qu'accessoire, comme, par exemple, les richesses ou le rang. En fait de dons intellectuels aussi, il faut n'avoir pas devant les yeux un idéal bien élevé pour être facilement satisfait des facultés que l'on possède et de la manière dont on les emploie. Surtout pour ce qui constitue la véritable valeur de l'homme, il faut se faire de la perfection morale des idées bien étroites pour pouvoir être satisfait et même enorgueilli du degré, quel qu'il soit, auquel on a pu atteindre dans cette voie. L'orgueil

abaisse l'homme devant Dieu, parce que la seule dignité que puisse avoir une créature, c'est de se tenir à sa place à l'égard de son Créateur. Or, cette place, c'est de nous anéantir dans le sentiment profond de notre petitesse et de notre misère. L'orgueil nous abaisse devant Dieu encore plus que tous les autres péchés, parce qu'il nous empêche d'être véritablement relevés par notre repentance et notre foi.

Si *celui qui est humble d'esprit obtient la gloire*, ce n'est pas la gloire de ce monde. Il est rare que le monde discerne assez bien le vrai mérite pour le reconnaître chez les hommes qui fuient les hommages et les regards. Il est rare aussi de pouvoir conserver une véritable humilité lorsque, par son caractère et ses talents, on est devenu l'objet de l'admiration générale. Mais la gloire obtenue par *celui qui est humble d'esprit*, c'est la gloire qui vient de Dieu, celle dont notre Sauveur disait : *Je ne cherche point ma gloire de la part des hommes.... Comment pourriez-vous croire, vu que vous aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et que vous ne rechercherez point la gloire qui vient de Dieu seul* (Jean, V, 41, 44)? Plus nous nous sentirons faibles et misérables en nous-mêmes, plus nous nous tiendrons unis par la foi à Celui qui peut seul nous donner la véritable gloire; mais cette gloire ne nous sera pleinement manifestée que lorsque, après les tentations de cette vie, nous *entrerons pour l'éternité dans la joie de notre Seigneur* (Matth., XXV, 23).

La crainte qu'on a de l'homme fait tomber dans le piége; mais celui qui s'assure en l'Eternel aura une haute re-

truite: Plusieurs recherchent la face de celui qui domine; mais c'est de l'Eternel que vient le jugement des hommes. Le seul moyen de ne pas craindre les hommes, c'est de craindre Dieu et de nous confier en lui. Ces deux sentiments, qui semblent bien différents, sont cependant inséparables. Si nous comprenons quelle est la puissance de Dieu de manière à craindre par-dessus tout son déplaisir et ses *jugements*, nous nous confierons à cette même puissance pour nous protéger contre les effets de la malveillance des hommes, et nous lui remettrons tous nos intérêts. Ce n'est pas toujours parce qu'on *recherche la face* ou la faveur *de celui qui domine* que *la crainte qu'on a de l'homme fait tomber dans le piége.* La crainte du blâme ou des moqueries de ceux qui nous entourent peut trop souvent nous porter à certains actes que nous sentons cependant n'être pas conformes à l'esprit de la morale évangélique. Elle peut aussi nous empêcher de confesser en toutes circonstances les vérités et les préceptes de la Parole de Dieu tels qu'il nous a été donné de les comprendre. Mais si nous avons véritablement la crainte de Dieu dans le cœur, elle surmontera toute autre crainte, et nous dirons comme le Psalmiste : *Je m'assure en Dieu; je ne craindrai rien. Que me ferait l'homme?* C'est bien, en effet, ce que le chrétien devrait dire en toute occasion, puisqu'il sait que le Dieu auquel tout obéit dans la nature et dans les évènements est Celui qui l'a sauvé par son infinie miséricorde et qui a promis de faire tout concourir à son véritable bonheur: *Qui est-ce qui dit que cela a été fait et que le Seigneur ne l'a point com-*

mandé (Lament., III, 37)? *Toutes choses*, dit saint Paul, *travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII, 28). Mais cette parfaite confiance, ce sentiment d'une entière dépendance de Dieu, le fidèle ne l'éprouve malheureusement pas toujours. Nous voyons déjà dans les Psaumes que le même David qui pouvait dire avec tant d'assurance : *Au jour auquel je crierai à toi, mes ennemis retourneront en arrière; je sais que Dieu est pour moi* (Ps. LV, 10), ce même David était souvent, au moment du danger, assailli par la crainte et plongé dans la détresse. Alors nous le voyons exhaler sa plainte devant Dieu, et Dieu, dans sa bonté, lui fait retrouver la paix en fortifiant sa confiance. Voilà aussi ce que nous devons faire toutes les fois *que la crainte des hommes* est sur le point de nous *faire tomber dans le piége* en nous donnant la tentation de commettre quelque péché. Nous devons aussi implorer le même secours lorsque, oubliant que les hommes ne sont jamais pour nous que les instruments des desseins de Dieu, nous nous irritons du mal qu'ils peuvent nous faire, au lieu de discerner les vues de Dieu à notre égard et de chercher à y concourir nous-mêmes. Oui, quelles que soient les circonstances qui nous abattent ou les craintes et les tentations qui nous assiégent, souvenons-nous que *celui qui s'assure en l'Eternel aura une haute retraite*, et souvenons-nous aussi que ce Dieu, à la fois *notre retraite, notre force et notre secours dans la détresse*, est un Dieu *fort aisé à trouver* (Ps. XLVI, 1).

CHAPITRE XXX.

On ignore l'époque et les circonstances de la vie du prophète Agur, dont le nom n'est mentionné dans la Bible que comme l'auteur de cet avant-dernier chapitre des Proverbes. C'est probablement à cause de l'analogie de ses sentences avec celles de Salomon qu'elles ont été réunies dans le même livre par les hommes qui, sous la direction de l'Esprit saint, ont rassemblé le recueil des livres sacrés.

La plupart des sentences d'Agur sont peu susceptibles d'être développées et frappent plutôt par le rapprochement rapide des divers objets qu'elles font passer sous nos yeux. Cependant les premiers versets ont une forme différente de celle des autres. Le prophète est comme ébloui par la grandeur des sujets qu'il a à traiter, et devant lesquels il sent doublement sa petitesse et son ignorance naturelles. *Je n'ai point appris la sagesse*, dit-il, *et connaîtrais-je la science des saints? Qui est monté aux cieux ou qui en est descendu? Qui a assemblé le vent dans ses poings? Qui a serré les eaux dans sa robe? Qui a dressé toutes les bornes de la terre? Quel est son nom et quel est le nom de son Fils, si tu le connais?* Ces paroles, qui rappellent les passages les plus sublimes d'Esaïe et de Job sur le même sujet,

sont surtout remarquables par leur dernier trait. Comment, sans être prophète, Agur aurait-il parlé du Maître du ciel et de la terre comme ayant un Fils avec le concours duquel il eût créé toutes choses? Nous lisons dans l'épître aux Hébreux : *A l'égard du Fils il est dit* (Ps. CII, 26, 27) : *C'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu subsistes toujours*, etc. (Héb., I, 10). Saint Paul dit ailleurs en parlant du *Fils bien-aimé du Père : C'est par lui qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes, ou les dominations, ou les principautés, ou les puissances, tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui* (Col., I, 12, 13, 16, 17).

Mais après avoir admiré la puissance et la sagesse de Dieu dans la création, Agur les adore encore davantage dans les soins de sa providence et dans la révélation qu'il a bien voulu accorder aux hommes. *Toute la Parole de Dieu*, s'écrie-t-il, *est épurée. Il est un bouclier à ceux qui ont leur refuge vers lui. N'ajoute rien à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur.* Nous trouvons souvent dans les Psaumes des rapprochements du même genre. Ainsi David commence le psaume XIXe par cette déclaration remarquable : *Les cieux racontent la gloire de Dieu.* Il parle des enseignements que nous donne le cours des astres. Puis, changeant tout-à-coup de sujet, il s'écrie : *La loi de l'Eternel est parfaite; elle restaure l'âme. Le témoignage de l'Eternel est assuré et donne la*

sagesse aux plus simples, etc. Ces rapprochements sont naturels. Ils viennent de ce que pour sentir la beauté des œuvres de Dieu, et pour comprendre les enseignements qu'elles nous donnent, il faut connaître la sagesse et l'amour de Dieu, tels que sa Parole nous les révèle. Plus nous aurons appris à aimer cette Parole et Celui qui l'a inspirée, plus aussi nous aimerons à contempler dans la nature les effets de ces mêmes perfections sur lesquelles repose toute notre confiance pour le temps et pour l'éternité.

La prière d'Agur, qui suit immédiatement les versets que nous venons de citer, est un des passages les plus connus et les plus souvent rappelés de tout le livre des Proverbes. *Je t'ai demandé deux choses*, dit-il; *ne me les refuse pas durant ma vie. Eloigne de moi la vanité et la parole de mensonge. Ne me donne ni pauvreté, ni richesses; nourris-moi du pain de mon ordinaire, de peur qu'étant rassasié, je ne te renie et ne dise : Qui est l'Eternel, de peur aussi qu'étant dans l'indigence, je ne dérobe, et que je ne prenne en vain le nom de mon Dieu.* On ne voit pas d'une manière positive si la première des deux demandes d'Agur rentre dans la seconde, ou doit s'en séparer; c'est-à-dire s'il demande d'abord d'être préservé de vanité et de mensonge, et ensuite d'être laissé dans une salutaire médiocrité quant à la fortune; ou bien, s'il demande à Dieu d'éloigner de lui et les richesses et la pauvreté, afin de ne pas tomber ou dans la vanité ou dans le mensonge. Cette dernière supposition serait très-admissible. Les richesses nous disposent, en effet, à la vanité aussi bien

qu'à l'oubli de Dieu. Comme elles nous permettent de satisfaire un grand nombre de nos goûts naturels, elles nous donnent la tentation de nous élever au-dessus de nos égaux par l'éclat de notre vie extérieure, ou de lutter avec eux dans tout ce qui nous fait briller aux regards des autres. Cependant le plus grand danger des richesses, c'est bien l'esprit d'indépendance auquel elles nous disposent à l'égard de Dieu. Lorsque nous avons en abondance de quoi fournir à nos besoins sans que rien nous fasse craindre de perdre cette position favorable, nous oublions aisément que c'est Dieu qui nous la conserve, et qu'il nous donne chaque jour notre pain quotidien en écartant chaque jour, par les soins de sa providence, les divers accidents qui nous priveraient de nos richesses. C'est ainsi que sans nier précisément l'existence de Dieu et sans dire de sa bouche : *Qui est l'Eternel?* on la renie dans son cœur en ne lui rendant pas les actions de grâces qui lui sont dues et en attribuant, chacun à sa propre prudence, ce que nous recevons en réalité de la puissance et de l'amour de Dieu.

Quant aux dangers spirituels auxquels nous expose la pauvreté, nous avons dit qu'Agur paraissait y placer d'abord le mensonge. Lors même que la prière qu'il fait à Dieu d'*éloigner* de lui *la parole du mensonge* serait tout-à-fait indépendante de celle relative à la médiocrité de fortune, on peut dire que la pensée de mensonge se retrouve dans cette seconde prière elle-même. *Nourris-moi du pain de mon ordinaire*, dit-il, *de peur qu'étant dans l'indigence, je ne dérobe et que je ne prenne en vain*

le nom de mon Dieu. Prendre en vain le nom de Dieu comprend les faux serments aussi bien que les serments vains. Le troisième commandement condamne toutes les manières inutiles et coupables de se servir du nom de Dieu. Cette parole d'Agur peut donc s'appliquer aux déclarations trompeuses et aux fraudes de toute espèce. Or, qui ne sait combien est grande pour le pauvre la tentation de tromper et de mentir! Il faut qu'il ait une rare fermeté de principes pour résister au désir d'exagérer ses besoins ou de dissimuler ses ressources aux yeux des personnes dont il sollicite les secours. Agur redoute aussi la tentation de dérober. On comprend, en effet, combien, même sans parler des vols proprement dits, les pauvres doivent être particulièrement exposés à commettre des injustices et à manquer de délicatesse dans les affaires d'intérêt. En général, il est très-difficile que l'âme conserve son énergie lorsqu'elle a constamment à lutter contre les nécessités de la vie matérielle, et que chaque moment amène une nouvelle inquiétude pour celui qui le suivra. On finit par tomber dans le découragement et l'apathie. Les efforts devenant toujours plus infructueux, on cesse peu à peu d'en faire, et l'on se contente, jour après jour, du soulagement momentané des aumônes. Sans doute, le pauvre vraiment chrétien sera préservé de cet abaissement. Il comptera sur le secours de Dieu; et cette pensée l'encouragera dans ses efforts pour se procurer par son travail des moyens de subsistance. Si ses infirmités ou des circonstances défavorables l'obligent à recourir à

l'assistance d'autrui, il s'y soumettra comme à une épreuve qui lui vient de Dieu; il se contentera du nécessaire et sera reconnaissant envers les hommes dont Dieu se sert pour lui faire du bien.

Ceux qui sont dans la position que désirait Agur, c'est-à-dire ceux qui peuvent facilement subvenir par leur travail aux nécessités de la vie, doivent apprendre de ce prophète à sentir avec reconnaissance les avantages de cette médiocrité et à ne pas désirer de plus grandes richesses. Si c'est là notre position ou si Dieu nous a confié une part plus considérable des biens de ce monde, sachons plaindre ceux qui souffrent de la pauvreté, et ne soyons pas trop sévères à l'égard des torts auxquels leur situation les expose. Nous devons aussi faire ce qui dépend de nous pour les en préserver autant que possible. Ainsi, il faut chercher à connaître leurs besoins sans avoir trop à les interroger eux-mêmes. Nous devons aussi faire quelques sacrifices pour procurer du travail aux pauvres qui n'ont pas encore eu recours à des assistances gratuites. C'est un pas qui leur est quelquefois pénible à franchir; mais une fois franchi le terrain est glissant; les pauvres finissent par trouver plus commode de demander que de travailler, et ils tombent ainsi promptement dans tous les dangers d'un état de dépendance. Rappelons-nous que nous ne sommes que les administrateurs des biens dont nous avons la jouissance, afin de les recevoir chaque jour comme de la main de Dieu et de les employer d'une manière qui tourne à sa gloire.

CHAPITRE XXXI.

VERSETS 1-9.

Plusieurs commentateurs ont supposé que *Lémuel* était un nom enfantin donné dans sa jeunesse au roi Salomon par sa mère, et que c'est à lui que s'adressaient les exhortations contenues dans ces versets. D'autres pensent que Lémuel était un petit prince étranger au royaume d'Israël, mais qui avait pour mère une israélite pieuse dont les conseils à son fils ont été conservés dans la Parole de Dieu. Quoi qu'il en soit, ces conseils sont faits pour être principalement médités par les princes, par les magistrats et par ceux qui sont revêtus d'une autorité quelconque. Ainsi, il est évident que les résultats toujours si funestes de l'intempérance s'étendent à proportion de la position qu'occupe celui qui s'y livre. Les destinées d'un très-grand nombre d'individus peuvent être compromises par l'affaiblissement de facultés que produit chez un souverain ou un homme en place l'habitude de ce vice. Il ne peut plus alors *faire ce qui lui est ordonné*, et rendre à tous une véritable *justice*. Les hommes auxquels leur rang, leurs fonctions ou leurs talents donnent une influence particulière, doivent l'employer surtout en faveur des mal-

heureux, des ignorants, des faibles, de tous ceux qui ne peuvent ou ne savent pas travailler eux-mêmes à l'amélioration de leur sort. Mais il n'est pas toujours besoin d'une position très-élevée ou de talents très-distingués pour obtenir sous ce rapport les résultats les plus remarquables. On sait tout ce que des chrétiens et des chrétiennes pleins de foi et de charité ont opéré depuis un demi-siècle en Angleterre et ailleurs pour le relèvement des esclaves, des prisonniers et de beaucoup d'autres classes d'infortunés dont on peut bien dire qu'ils *allaient périr* et qu'ils *étaient muets*, puisqu'ils n'avaient aucun moyen de plaider eux-mêmes leur propre cause. Si nous avions dans le cœur une plus profonde compassion pour ceux qui souffrent et une plus grande confiance dans le secours de Dieu invoqué par la prière, nous verrions que ce ne sont pas les occasions qui nous manquent pour *ouvrir la bouche* en faveur *des affligés et des nécessiteux* et pour défendre leurs justes *droits* d'une manière efficace.

Il va sans dire qu'il ne faut pas prendre à la lettre la recommandation de donner des boissons enivrantes aux malheureux, afin qu'en les buvant ils oublient leurs peines. Peut-être ces paroles doivent-elles nous rappeler que les boissons spiritueuses, dont l'abus produit tant de maux, étaient destinées par le Créateur à réparer les forces des hommes que leur vocation appelle à de grandes fatigues. C'est dans ce sens que saint Paul écrivait à Timothée : *Ne continue pas à ne boire que de l'eau ; mais use d'un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions* (1 Tim., V, 2, 3).

Ces paroles nous rappellent aussi d'une manière plus générale le devoir de ne pas seulement subvenir aux premiers besoins des indigents, mais de chercher avec délicatesse ce qui peut les consoler, les encourager et les réjouir. Hélas! pour ce devoir encore, il faudrait savoir aimer; et cet amour pour notre prochain, quel qu'il soit, ne sera actif et persévérant dans nos cœurs que si nous regardons à Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous et qui a daigné nous dire : *Tout ce que vous aurez fait à l'un des plus petits de mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même.*

Enfin, il est encore une autre instruction à retirer, quoique indirectement, des versets qui nous occupent. Les cordiaux spirituels, tout comme les cordiaux physiques, peuvent être pour les uns un poison, et pour les autres un stimulant salutaire. C'est à quoi il faut bien prendre garde dans les exhortations chrétiennes. Lorsqu'on s'adresse à des âmes craintives, à des personnes sincères et sanctifiées, mais qui ont de la peine à se croire dans la foi à cause de l'empire que le péché exerce encore sur elles, on fera bien de mettre devant leurs yeux pour leur encouragement toutes les déclarations consolantes de la Parole de Dieu. Il faut leur rappeler que si, malgré les péchés dans lesquels elles tombent par surprise et par faiblesse, elles peuvent se rendre le témoignage *d'avoir le mal en horreur* et de désirer par-dessus tout d'obéir à Dieu sans réserve, c'est une preuve qu'elles sont bien réellement devenues ses enfants par la foi. *Il n'y a donc maintenant* pour elles *aucune condamnation*, puisqu'elles *sont en Jésus-Christ*

(Rom., VIII, 1). Elles ont trouvé *la source ouverte pour le péché et pour la souillure* et *le sang de Jésus-Christ les purifie de tout péché.* Il faut leur dire de plus, pour dissiper toutes leurs craintes, que *Dieu achèvera de pourvoir à ce qui nous concerne*, que *nous sommes gardés par sa puissance au moyen de la foi* (1 Pierre, I, 5) et que *personne ne peut ravir les brebis* de Jésus *des mains de son Père.*

Mais lorsque nous avons à faire à des âmes qui se réjouissent dans les promesses de Dieu, tout en se montrant peu scrupuleuses à l'égard du péché, nous ne devons rien dire qui puisse encourager leur sécurité téméraire. Il faut plutôt leur rappeler que *l'on connaît l'arbre à son fruit* (Luc, VI, 44), et que *celui qui est en Jésus-Christ est une nouvelle créature* (2 Cor., V, 17). Il faut leur répéter l'énergique déclaration de saint Jacques : *Mes frères, que servirait-il à un homme* DE DIRE *qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? Cette foi,* qui n'est pas la vrai foi, *pourra-t-elle le sauver ?... Comme un corps sans âme est mort, de même aussi la foi qui est sans les œuvres est morte.*

VERSETS 10 JUSQU'A LA FIN.

Ces versets, qui renferment le portrait d'une femme vertueuse, sont, comme la prière d'Agur, un des morceaux les plus connus et les plus généralement admirés du livre des Proverbes. Peut-être oublie-t-on quelquefois qu'il ne doit pas seulement servir de modèle aux épouses et aux mères, mais qu'il doit être

aussi comme un guide salutaire pour les hommes qui cherchent une compagne. On ne verrait pas autant d'unions malheureuses et d'existences brisées, si les jeunes gens, au lieu de se laisser trop souvent entraîner dans leur choix par l'appât des richesses ou par l'attrait des dons extérieurs, se souvenaient tous de cet avertissement : *Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse? car son prix surpasse beaucoup celui des perles*, et de celui-ci : *La grâce trompe et la beauté s'évanouit; mais la femme qui craint l'Eternel est celle qui sera louée.*

Cependant ce sont bien les femmes surtout qui doivent méditer l'exemple, si complet et si gracieux dans ses détails, que le prophète met devant nos yeux; et s'il est destiné particulièrement aux épouses et aux mères, il y a peu de femmes, quelle que soit leur position, qui ne puissent y trouver des directions utiles, parce qu'elles ont presque toutes à remplir dans leur maison quelques-uns des devoirs qui constituent la vocation de la mère de famille.

Parmi ces devoirs, ceux qui regardent les intérêts temporels sont les plus développés ici; mais il ne faudrait pas s'imaginer d'après cela qu'ils soient les plus importants de tous. D'abord, dans le verset qui résume, pour ainsi dire, les divers traits de l'excellence de la femme vertueuse, nous lisons ces remarquables paroles déjà rappelées : *La grâce trompe, la beauté s'évanouit, mais la femme qui* CRAINT L'ÉTERNEL *est celle qui sera louée.* C'est donc la crainte de Dieu qui doit être pour la mère de famille, comme pour tout être

humain, le principe fondamental de la conduite. Un pareil principe s'applique à tous les devoirs, de quelque nature qu'il soient; et on peut dire de plus que ce mobile relevé ennoblit, épure et sanctifie les divers soins que doit prendre une épouse ou une mère pour le bien-être matériel de ceux qui vivent sous son influence. Mais outre ce trait général du caractère de la *femme vertueuse*, nous en trouvons d'autres qui ne sont pas moins spirituels. Celui-ci, par exemple : *Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et la loi de bonté est sur sa langue* (verset 26). La délicatesse de ses sentiments et l'élévation de son caractère sont suffisamment indiqués, quoique d'une manière indirecte, par la confiance, l'affection et le respect qu'elle inspire à sa famille. *Le cœur de son mari*, est-il dit, *s'assure en elle* (verset 11), *ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse* (verset 28), etc. Il faut remarquer encore que les soins relatifs à l'intérieur de sa maison ne lui font point oublier ce qu'elle doit aux malheureux qui ont besoin d'elle : *Elle tend sa main à l'affligé et avance ses mains aux nécessiteux* (verset 20).

D'un autre côté, ce serait un point de vue bien faussement spirituel que celui qui nous ferait négliger les recommandations données ici aux femmes quant à la direction de la vie matérielle. Non-seulement cette direction entre dans le domaine de leurs devoirs particuliers; mais lorsqu'elle est négligée, les conséquences de cet abandon se font souvent sentir, même sous le rapport moral, d'une manière déplorable. Les caractères les plus saillants du modèle que Salomon

nous présente sous des traits relatifs aux mœurs de son temps, sont l'activité, la prévoyance et le ferme exercice de l'autorité. *Elle ceint ses reins de force et elle fortifie ses bras..... Sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit; elle met ses mains au fuseau et ses mains tiennent la quenouille..... Elle est semblable aux navires d'un marchand; elle amène son pain de loin..... Elle ne craint point la neige pour sa famille, car toute sa famille est vêtue de vêtements doubles..... Elle se rit du jour à venir..... Elle se lève lorsqu'il est encore nuit; et elle distribue l'ordinaire de sa maison et la tâche à ses servantes..... Elle examine le train de sa maison et elle ne mange point le pain de paresse*, etc. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance de ces qualités. On sait qu'une des causes les plus fréquentes de la ruine des familles, c'est la paresse, l'imprévoyance ou la faiblesse de la personne à qui, comme épouse et comme mère, Dieu en avait confié la direction. Mais indépendamment des maux temporels, il peut résulter de ces torts des querelles, des ressentiments, de mauvais exemples donnés aux enfants, une absence de surveillance à leur égard et bien d'autres misères de toutes sortes qui sont encore plus nuisibles à l'état spirituel des membres d'une famille qu'elles ne le sont à leur bonheur.

Il y a des femmes que leur caractère naturel porte à cette activité, à cette fermeté et à cette prévoyance dont le chapitre que nous méditons nous offre quelques traits. Tout en bénissant Dieu de ce qui facilite leur tâche, elles doivent peut-être prendre garde à ce

que l'excès de ces qualités ne puisse les jeter dans une disposition tracassière ou tyrannique. Quant à celles qui ont à combattre contre l'indolence, sous une forme ou sous une autre, elles ne peuvent trop chercher à se pénétrer de la responsabilité qui pèse sur elles, ni trop demander à Dieu de les fortifier dans la lutte difficile qu'elles ont à soutenir. Il y a des objets qui nous semblent quelquefois trop petits pour oser en faire un sujet de prières; mais il faut nous rappeler que la distinction du grand et du petit n'existe pas aux yeux de Dieu, puisque, dans un sens, tout est petit devant lui, et que pour Celui qui juge chaque chose par les conséquences qu'elle doit produire, les plus petites sont quelquefois celles dans lesquelles il voit d'avance les résultats les plus importants.

S'il est nécessaire que les femmes se rendent compte de leurs dispositions naturelles sous les rapports que nous venons d'indiquer, cette nécessité n'est pas moins évidente pour tous les chrétiens, et relativement à tous les genres de devoirs. Si nous ne connaissons pas, chacun individuellement, les penchants et les défauts de notre caractère, nous ne pourrons nous appliquer que d'une manière vague et superficielle les divers préceptes de la Parole de Dieu, et nous ne saurons ni veiller sur nous-mêmes ni demander à Dieu le genre de secours dont nous aurions particulièrement besoin. Le livre des Proverbes, dont nous venons de méditer les derniers versets, est peut-être, de tous les livres de la Bible, celui qui est le plus propre

à nous faire avancer dans la connaissance de nous-mêmes; mais il faut pour cela en étudier les déclarations dans un esprit de réflexion, d'humilité et de prière. Ceux qui l'auront étudié dans cet esprit auront senti avec une nouvelle force quelle est la profondeur de notre misère et la malice naturelle de notre cœur. Ils saisiront donc avec d'autant plus d'empressement et de reconnaissance, le salut qui nous est donné gratuitement en Jésus-Christ; et c'est ainsi que, quoique le livre des Proverbes contienne peu d'enseignements directs sur la rédemption, l'effet naturel de sa lecture est de nous pousser au pied de la croix. En même temps, puisque c'est AFIN QU'ON LE CRAIGNE qu'*il y a pardon par devers Dieu* (Ps. CXXX, 4), la connaissance de nos misères individuelles ne nous sera pas moins utile, ainsi que nous venons de le voir, pour nous aider à *revêtir toutes les armes de Dieu* et à combattre par sa puissance contre les tentations qui nous assiégent. Puissions-nous, comme l'apôtre Paul, *combattre le bon combat* et *achever notre course* en *gardant la foi!* Alors nous recevrons avec lui cette *couronne de justice réservée, non pas seulement* aux apôtres, *mais à tous ceux qui auront aimé l'avènement de Jésus-Christ!* (2 Tim., IV, 7, 8).

FIN.